
A 411982

VIE

DE

GUILLAUME FAREL

LAUSANNE. — IMPRIMERIE A. GENTON ET VIRET.

VIE

DE

GUILLAUME FAREL

PAR

F. BEVAN



LAUSANNE
HENRI MIGNOT, EDITEUR
17, PRÉ-DU-MARCHÉ, 17.

1885

PRÉFACE

En écrivant la biographie du grand réformateur de la Suisse romande, nous nous sommes tenu aussi près que possible de la vérité historique. Nous exprimons ici nos vifs sentiments de reconnaissance au modeste savant, auteur de la *Correspondance des réformateurs,* qui nous a permis de puiser largement dans son précieux recueil.

Outre le désir de remettre en lumière un des Français les plus dignes d'être connus, nous nous sommes proposé un but plus élevé encore, celui d'éveiller dans les cœurs français et suisses l'intérêt pour la vérité révélée dans la Bible et l'amour pour Celui qui a envoyé son fils semblable à Lui, afin que nous le recevions comme notre Sauveur, notre Dieu et notre Maître.

Si la vie de Farel est l'histoire d'une âme en rapport continuel avec Christ, c'est que le réformateur sentait sa responsabilité. Il avait reçu gratuitement un don précieux et son cœur brûlait du désir d'en rendre tous les hommes participants en leur faisant connaître le chemin de la délivrance du péché. Que le nombre de ces affranchis du péché soit augmenté de jour en jour! c'est le désir et la prière de l'auteur de ce livre : elle le place sous la bénédiction de Celui qui s'est souvent servi des instruments les plus faibles et les plus petits!



SOURCES PRINCIPALES

A. L. HERMINJARD. Correspondance des réformateurs dans les pays de langue française. Genève 1868-83, 6 vol. in-8.

J.-H. MERLE D'AUBIGNÉ. Histoire de la Réformation au temps de Calvin. Paris 1863-78, 8 vol. in-8.

A. ROGET. Histoire du peuple de Genève, de la Réformation à l'Escalade. Genève 1870-84, 7 vol. in-12.

L. VULLIEMIN. Le Chroniqueur, recueil historique et journal de l'Helvétie romande, renfermant le récit de la Réformation de ce pays et celui de sa réunion à la Suisse dans les années 1535 et 1536. Lausanne 1835-36, 1 vol. in-4°.

L. JUNOD. Farel, réformateur de la Suisse romande. Neuchâtel 1865, 1 vol. in-12.

PIERRE DE PIERREFLEUR. Mémoires où sont contenus les commencements de la réforme dans la ville d'Orbe et le Pays de Vaud. Lausanne 1856, 1 vol. in-8.

A. RUCHAT. Histoire de la Réformation de la Suisse, édition Vulliemin. Nyon 1835-38, 7 vol. in-8.

JEANNE DE JUSSIE. Le levain du calvinisme, ou commencement de l'hérésie de Genève (d'après l'édition de 1611). Genève, édition Revilliod-Fick, 1853.

Les œuvres de Farel et ses lettres, déposées à la bibliothèque des pasteurs de Neuchâtel et à la bibliothèque de Genève.

VIE DE GUILLAUME FAREL

CHAPITRE PREMIER

L'enfant sans Bible.

Près de la ville de Gap, non loin de la frontière sud-est de la France, au pied des Alpes, existe un petit hameau à demi caché sous les arbres et entouré de vertes prairies émaillées de fleurs. — La Durance, qui descend en bouillonnant des montagnes, passe près du village. A la fin du quinzième siècle, les *Farelles,* c'est le nom du hameau, dépendaient d'un manoir dominant les chaumières et habité par un seigneur nommé Farel. On voit encore les ruines du château et de sa haute terrasse entourée d'un verger. Ce seigneur avait cinq fils, Daniel, Jean, Jaques, Claude, Guillaume et Gauthier, et une fille. Guillaume, qui paraît avoir été l'avant-dernier, naquit en 1489. Le nid paternel de Guillaume Farel n'était pas une retraite que ni troubles ni tumultes ne pouvaient atteindre. Au

contraire, les montagnes du Dauphiné n'étaient rien moins que paisibles. Les vallées voisines du Piémont étaient habitées par les Vaudois, humbles montagnards qui obéissaient en grande partie à la Parole de Dieu et avaient souvent été persécutés par les papes de Rome et leurs suppôts.

Deux ans avant la naissance de Farel, Innocent VIII ordonna que ce qui restait du malheureux peuple des Vaudois, fût poursuivi et exterminé. « Ecrasez ces hérétiques sous vos pieds, s'écria le pontife, comme des serpents venimeux. » Conformément à cet ordre pastoral, les modestes demeures qui abritaient le petit troupeau de Christ, furent attaquées en 1488 et 89, par une armée de dix-huit mille soldats, à la tête desquels marchait le légat du pape. Les malheureux Vaudois se réfugièrent dans les cavernes et les antres des rochers, mais les soldats les poursuivirent de retraite en retraite, ne laissant pas une forêt ou un vallon inexploré et couvrant le sol des victimes de celui qui s'appelait le vicaire de Christ sur la terre! Ces scènes sanglantes se passaient autour du village des Farelles lorsque Guillaume naquit, et ses parents ont dû en avoir connaissance, mais ils ne paraissent pas avoir mis en doute que les soldats du pape ne fissent l'œuvre de Dieu; ils avaient des oreilles pour ne pas ouïr, des yeux pour ne pas voir. Du reste, les parents de Farel avaient une apparence de raison à alléguer en faveur du massacre des Vaudois : c'est que les prêtres affirmaient que ces pauvres gens étaient tous des sorciers et des magiciens, qui se réunissaient avec les Juifs les nuits de sabbat pour adorer le diable et commettre toute sorte d'abominations. Les prêtres racontaient encore que les Vaudois se rendaient à ces sabbats nocturnes en chevauchant à travers les airs sur le dos de monstres, ou bien assis sur un manche à balai, en bois de bouleau, franchissant ainsi de grandes distances avec la rapidité de l'é-

clair. C'étaient, ajoutait le clergé, ces invocations des hérétiques au diable, qui produisaient les mauvaises récoltes, les épidémies et autres calamités.

« Mes parents, dit Farel, croyaient à toutes ces choses. » Il nous est difficile de comprendre que pareille folie et pareille ignorance aient jamais existé. Et pourtant il y a de nos jours bien des gens aussi crédules que les Farel, qui mettent la parole de l'homme à la place de celle de Dieu et pensent faire acte de foi en acceptant les inventions de l'homme. Il y a, par exemple, des milliers de personnes qui croient encore qu'un prêtre peut pardonner les péchés, et qu'il suffit d'être baptisé d'eau par un ministre pour être né de nouveau. Cela nous paraît peut-être moins absurde que de croire aux sorciers voyageant dans les airs sur des manches à balai, mais aux yeux de Dieu c'est tout aussi condamnable, surtout de la part de ceux qui, ayant la Bible, peuvent s'éclairer. Nous devons avoir pitié des Farel, car ils n'avaient que la parole de l'homme, celle de Dieu leur était inconnue; il croyaient bien, mais leur foi était en l'homme et non en Dieu, or le Seigneur Jésus a dit : « Croyez en Dieu. » Cette foi-là est la seule efficace.

Guillaume était aussi crédule que ses parents; on lui enseigna, comme il le dit lui-même, à prier tant de saints et d'anges, que son esprit devint comme un temple d'idoles et qu'il était semblable à un calendrier ambulant des jours de saints et de jeûnes. Guillaume apprit en outre les merveilleuses légendes de ces saints; comment St-François en causant amicalement avec un loup dans les bois, lui persuada de ne plus dévorer les hommes, comment il fit monter en chaire devant toute la congrégation le loup qui donna la patte en signe d'obéissance, et enfin comment ce bon loup tint fidèlement sa promesse. On lui racontait aussi l'histoire de Ste-Elisabeth dont le mari lui avait défendu de donner du

pain aux pauvres. La sainte continua ses distributions malgré les ordres de son mari. Or un jour qu'elle allait en ville avec son tablier plein de pain et de viande, elle rencontra son époux qui lui demanda ce qu'elle portait. Ste-Elisabeth répondit que c'étaient des fleurs; le mari méfiant ouvrit son tablier, mais n'y trouva en effet que des lis et des roses. Le petit Guillaume aimait à réfléchir, il aura pu se demander s'il était louable pour une femme de désobéir à son mari, et s'il pouvait être mal de mentir puisque les saints en donnaient l'exemple. On racontait à l'enfant bien d'autres histoires des saints qui, après avoir été décapités, avaient marché en portant leur tête, qui avaient prêché aux oiseaux et aux chenilles, qui avaient marché sur la mer, tué des dragons et eu des visions. On lui parla aussi des saints qui avaient vécu pendant des années sur une colonne, de ceux qui ne se lavant jamais par renoncement, se laissaient ronger par la vermine ou mêlaient des ordures avec leurs aliments.

On lui apprit à lire lorsqu'il était encore un tout jeune garçon, mais hélas! personne ne lui donna la Bible, c'était un livre que lui et ses parents n'avaient jamais vu. « Quand je pense, dit-il lui-même, où j'en ai été auparavant, l'horreur me prend, en songeant aux heures, prières et services divins que j'ai faits et fait faire à la croix et à autres telles choses contre le commandement de Dieu. Et si alors Satan ne m'eût aveuglé, ce que je faisais et ce que je voyais me devait bien montrer et faire connaître combien j'étais hors du droit chemin. La première notable idolâtrie dont il me souvienne et le premier pèlerinage auquel j'ai été, fut à la sainte croix qui est en une montagne auprès de Tallard, diocèse de Gap, laquelle croix sert, à ce qu'on dit, à faire recouvrer la vue; le lieu porte le nom de la croix et l'on dit qu'elle est du propre bois de la croix en laquelle

Jésus-Christ a été crucifié. Or le bois d'icelle croix est couleur de cendre, c'est un bois tout rude et non aplani, et en tout contraire à celui de la croix que j'ai adorée et baisée à Paris..... et je ne pense point qu'il y ait un seul des bois que j'ai vus qu'on dit être de la croix, qui ressemble à l'autre ni qui soit de la même espèce de bois. Cette croix de laquelle j'ai tantôt parlé est garnie de cuivre..... si le bois est saint, le cuivre l'est aussi au dire des prêtres, car ils prétendent qu'il vient du bassin dans lequel notre Seigneur lava les pieds à ses disciples..... On a voulu maintes fois transporter cette croix ailleurs et l'enfermer, néanmoins elle retourne toujours en son lieu..... le prêtre nous disait que quand le mauvais temps venait, toute la croix frémissait; mais que cela arrivait surtout à un petit crucifix mal en ordre et peint d'une manière burlesque, lequel était attaché à la croix. Ce crucifix, disait le prêtre, se mouvait tellement qu'il semblait sur le point de se détacher de la croix, comme voulant courir contre le diable. Et, en outre, il disait que le crucifix jetait des étincelles de feu, affirmant que si cela ne se faisait, il ne demeurerait rien sur la terre. »

Le père et la mère de Guillaume, il avait alors sept ans, écoutaient tous ces prodiges et y croyaient fermement. Mais leur enfant semble avoir déjà eu l'esprit éveillé et manifeste cet amour du vrai, cette haine des faux semblants qui, nous le verrons plus tard, est un des traits les plus remarquables de son caractère. Il nous raconte que pendant que lui et ses parents regardaient avec dévotion cette croix, une jeune femme arriva pour rendre visite au prêtre qui eut l'air enchanté de la voir et l'emmena dans la chapelle voisine. « J'ose bien dire, ajoute Farel, que jamais danseur ne prit femme et ne la mena faisant meilleure mine que ces deux ne faisaient. » Même alors, les manières effrontées de la jeune femme déplurent à Farel. « Mais, dit-il, nous

étions tous si aveuglés que nous n'eussions pas même osé soupçonner quelque mal. » Il y avait encore un spectacle à contempler au pied de cette croix, c'était un homme qu'on appelait « le sorcier du prêtre. » Il était effrayant à voir avec ses yeux couverts de peaux blanches ; le sorcier avait pour mission d'appuyer tous les récits miraculeux du prêtre, lequel affirmait que personne ne pouvait voir trembler le crucifix excepté lui et le sorcier aux yeux blancs.

La famille Farel s'en retournait satisfaite d'avoir vu la croix merveilleuse, mais Guillaume se livrait à beaucoup de réflexions qu'il ne communiquait à personne. Néanmoins, il ajoutait foi à ce que ses parents lui disaient et il ne se serait pas permis de douter de la véracité des prêtres, mais il se sentait malheureux et perplexe.

C'est à regret que j'ai donné cette esquisse peu édifiante de l'enfance de Guillaume Farel. Dieu veut que nous sachions ces choses afin qu'elles nous servent d'avertissement. Il a fait écrire les histoires de Jéroboam, d'Achab et d'Achaz, afin qu'Israël vît les fruits amers de la désobéissance envers Dieu. Les péchés des Juifs et de la chrétienté doivent nous servir d'avertissement. Laissez-moi vous faire observer que pour les Juifs comme pour la chrétienté, les malheurs qui sont survenus ont eu pour origine l'abandon de la Parole de Dieu pour des inventions humaines. Et dans les deux cas, ce sont les pasteurs et les docteurs qui ont été les aveugles conducteurs d'autres aveugles.

« Il est arrivé dans le pays, dit l'Eternel à Israël, une chose étonnante et qui fait horreur, les prophètes prophétisent le mensonge, les sacrificateurs dominent par leur moyen et mon peuple a pris plaisir à cela. » Nous avons vu que Paul prédisait un temps où les hommes détourneraient leurs oreilles pour rechercher des fables. Ne croyez

pas, chers lecteurs, que ce temps-là soit passé et que nous ne soyons pas en danger de nous laisser conduire par l'homme plutôt que par Dieu. Satan met peut-être plus d'habileté que jadis à se déguiser en ange de lumière, mais cela ne fait qu'augmenter le péril, à moins que nous ne soyons enseignés de Dieu à reconnaître la voix du bon Berger et à la distinguer de celle de Satan. Du temps de Farel, alors que la Bible était introuvable, Satan pouvait bien faire enseigner des erreurs par ses serviteurs, sans être obligé de dissimuler le mal sous un mélange de bien. Les ténèbres étaient si profondes que les hommes n'auraient pas su discerner de la vérité les plus absurdes folies. Mais à présent que nous avons tous la Bible, l'Ennemi s'y prend autrement; il réunit dans un même livre (peut-être un recueil d'hymnes ou de sermons), le bien et le mal, si habilement présentés que Dieu seul peut nous faire découvrir le piège.

Plus tard Farel écrivit les paroles suivantes que je voudrais savoir gravées dans tous les cœurs à jamais : « Je prie tous ceux qui aiment Jésus-Christ... de ne pas prendre autrement qu'il ne faut, si je ne mets pas les Pères de l'Eglise au rang de la Sainte Ecriture et si je regarde diligemment si ce qu'ils ont écrit est selon la vérité de la Sainte Ecriture ou non. Tant s'en faut que je voulusse contredire les grands et saints personnages disant la vérité, car même le plus petit, le moindre qui soit et le moins estimé, parlant vérité, m'est en telle réputation que pour quoi que ce soit, je ne voudrais le contredire dans ce qu'il dit de vrai. Or la vérité doit être manifestée par la Sainte Ecriture et maintenue parce qu'elle y est contenue...... car l'Ecriture est très ferme et ne dit rien qui ne soit vrai et que chacun ne doive recevoir et tenir, mais tout ce qui est sans l'Ecriture ne doit avoir lieu, poids ni autorité dans les choses qui re-

gardent le service de Dieu..... Christ est la vérité et Lui seul doit être écouté; il ne faut avoir égard à aucun autre, quoi qu'il dise ou fasse, mais suivre Jésus-Christ. Et si l'on doute que Jésus-Christ ait dit ou ordonné quelque chose, il faut en référer aux Saintes Ecritures comme à la source divine par laquelle le Seigneur veut que nous éprouvions toutes choses pour savoir ce qui est selon Jésus-Christ et ce que nous devons selon lui, croire et tenir, sans y faire rien ajouter ou diminuer, sans tirer ni çà ni là, ni à droite ni à gauche, mais seulement suivre ce qu'Il a ordonné. »

Qu'il serait à désirer que tous ceux qui s'appellent chrétiens marchassent en suivant une telle règle!

CHAPITRE II

Comment Dieu prépara la Réforme.

Revenons au petit Guillaume, qui, j'aime à le constater, ne passait pas tout son temps à apprendre les légendes des saints. C'était un enfant courageux, entreprenant, parfois même téméraire et emporté. Le développement de son corps fut plus rapide que celui de son âme, car de bonne heure il apprit à escalader les rochers et à traverser les rivières à la nage. Il était fort et robuste, Dieu lui avait donné une grande énergie physique, laquelle devait un jour lui être précieuse. Guillaume grimpait avec ses frères dans

les endroits les plus périlleux, il ne craignait ni les hommes ni les bêtes, ni les précipices, ni les torrents impétueux. Son père, qui le destinait à la carrière des armes, disait qu'il ferait un excellent soldat. Mais, en grandissant, Guillaume manifesta de tout autres désirs. Il demanda à consacrer tout son temps à l'étude afin de devenir un savant.

A cette époque les études commençaient à être à la mode, non seulement parmi les fils de familles nobles, mais dans toutes les classes de la société. Il y avait un grand désir d'apprendre; en France et ailleurs, le peuple sentait son ignorance et soupirait après la lumière. Je crois pouvoir signaler trois faits qui contribuaient surtout à cet état des esprits.

Premièrement, il était arrivé en Italie beaucoup de savants de Constantinople, d'où les Turcs les avaient chassés une trentaine d'années avant la naissance de Farel. Les Grecs, qui possédaient Constantinople avant l'invasion des Turcs, étaient des chrétiens de nom, aussi éloignés de Christ que leurs frères d'occident, bien que supérieurs aux Français et aux Italiens quant à l'instruction. Lorsque les Turcs arrivèrent en Europe, les savants grecs se réfugièrent en Italie, emportant avec eux les livres de la bibliothèque de Constantinople. Malheureusement la plupart de ces écrits étaient ceux d'anciens philosophes et poètes païens de la Grèce qui ne pouvaient être d'aucun profit pour le bien des âmes, mais Dieu fait servir toutes choses à ses desseins bénis. Le désir de pouvoir lire les livres des savants fugitifs poussa beaucoup de personnes à apprendre le grec; des écoles où l'on enseignait cette langue s'ouvrirent à Paris et attirèrent une foule d'étudiants. On pouvait voir, pendant les nuits d'hiver, des vieillards, des jeunes gens, même de jeunes garçons, traverser les rues en tenant un chandelier d'une main et un gros cahier de

notes dans l'autre. C'est ainsi que se préparaient les voies par lesquelles le Nouveau Testament dans l'original grec devait se répandre rapidement avant d'être traduit dans toutes les langues de l'Europe.

Cette remarquable soif d'instruction fut encore excitée par un second fait. Peu avant l'époque dont nous parlons, les Maures, qui possédaient depuis des siècles une partie de l'Espagne, en furent expulsés par les soi-disant chrétiens espagnols. Ces Maures étaient des Mahométans comme les Turcs; les sciences étaient en grand honneur parmi eux; ils semblent les avoir reçues surtout des Juifs qu'ils encourageaient à vivre dans leurs états. Les Juifs avaient d'anciens livres appelés la *Cabale* qui contenaient des choses fort curieuses; ils avaient aussi l'Ancien Testament en hébreu et en avaient fait de nombreuses copies; de sorte que tandis que les chrétiens étaient privés de la Bible, les Juifs en avaient une partie et la connaissaient très bien. Du moins ils en avaient la connaissance qui vient de l'intelligence naturelle, mais non celle que donne l'Esprit de Dieu, qui est la seule efficace.

Quand les chrétiens s'emparèrent du territoire des Maures, ils commencèrent une persécution terrible contre les Juifs qui s'y trouvaient. Beaucoup d'entre eux furent mis à la torture, brûlés vifs et massacrés de diverses manières. En 1492, 800,000 Juifs furent bannis de l'Espagne et dispersés dans toute l'Europe, emportant avec eux leurs livres cabalistiques et leurs copies de l'Ancien Testament. Les moines dominicains se signalèrent parmi leurs plus acharnés persécuteurs. Un million de volumes juifs et maures furent brûlés à Grenade. Quatre-vingt mille manuscrits juifs furent aussi brûlés par les ordres du cardinal Ximénès. Mais il arriva le contraire de ce que voulaient le clergé et les moines; la curiosité s'éveilla, et chacun voulut

savoir ce que contenaient les livres défendus. Les Juifs seuls, écrivait en 1494 Reuchlin, un savant allemand qui avait étudié leurs livres, les Juifs seuls ont conservé quelque connaissance du nom de Dieu.

En vain les prêtres avertissaient le peuple que quiconque apprenait l'hébreu se trouvait immédiatement transformé en Juif, et que le grec était une langue d'invention nouvelle dont tout chrétien devait se méfier. Ils ne réussissaient pas à arrêter le mouvement et beaucoup de personnes se mirent à apprendre l'hébreu aussi bien que le grec. Si vous lisez la biographie de Thomas Platter, vous verrez comment ce jeune homme, qui vivait du temps de Farel et qui avait gardé les chèvres dans les montagnes, copia toute une grammaire hébraïque et donna jusqu'à son dernier sou pour acheter un Nouveau Testament. Dieu préparait donc les voies pour l'Ancien aussi bien que pour le Nouveau Testament, mais jusqu'alors on ne savait que copier les livres à la main et ils n'auraient jamais pu se répandre facilement, si Dieu dans sa Providence n'y avait pourvu.

Ceci m'amène à vous parler du troisième fait qui contribua puissamment à mettre les études à la mode, comme dit Thomas Platter. Vers le milieu du quinzième siècle, l'art de l'imprimerie fut découvert; avant l'an 1500, quatre millions de volumes furent imprimés, et dix-sept millions dans les trente-six années qui suivirent. C'étaient les premiers rayons de lumière qui commençaient à éclairer les hommes; Satan excita en vain les ennemis de Dieu, ils ne réussirent pas à les éteindre et cependant de 1480 à 1488 les persécutions furent continuelles en Espagne. Les Juifs furent cruellement éprouvés, mais les persécuteurs tournèrent aussi leur fureur contre les personnes qui avaient commencé à lire la Parole de Dieu. En 1481, à Séville seulement, deux mille hommes et femmes furent brûlés par les

dominicains. Pour sauver les âmes et remettre en lumière l'Evangile de Dieu, il ne suffisait pas d'avoir retrouvé la Bible, ni de savoir le grec et l'hébreu, car les Juifs qui lisaient si diligemmment l'Ancien Testament demeuraient aussi aveuglés que jamais. La Bible seule, sans l'enseignement de Dieu le St-Esprit, est un livre scellé. Or le St-Esprit n'habite que dans des temples vivants, dans le cœur des croyants, et s'il n'y avait point de vrais croyants, le monde serait plongé dans les ténèbres, lors même qu'il serait rempli de Bibles. C'est pourquoi Dieu ne préparait pas seulement les moyens de répandre sa Parole, mais aussi des hommes qui la comprissent et qui étant remplis du St-Esprit, prêchassent la bonne nouvelle. Cependant les premières lueurs du jour avaient seules commencé à poindre ; des imprimeurs travaillaient sans relâche; malheureusement ils ne publiaient que des Bibles ou des psautiers en latin, des livres de messe ou des classiques païens. Aussi Guillaume Farel et les autres hommes choisis du Maître étaient-ils encore dans l'aveuglement. Dieu seul pouvait dire : « Que la lumière soit » et quand vint le temps, la lumière parut.

Mais le temps n'était pas encore venu, les Turcs et les Juifs incrédules avaient été employés de Dieu sans le savoir; plus tard le Maître enverra des ouvriers qui travailleront par amour pour Lui et dans la puissance du St-Esprit.

——— ———

CHAPITRE III

Comment Farel alla à Paris.

Le seigneur Farel était mécontent du goût que son fils manifestait pour l'étude; cependant Guillaume finit par obtenir ce qu'il désirait. Il chercha d'abord quelqu'un qui pût lui enseigner le latin, mais il ne trouva que des maîtres très ignorants, probablement les prêtres du voisinage. Les messes et tout le service d'église se faisait pourtant en latin, il semble donc que le clergé aurait dû connaître cette langue, mais les prêtres apprenaient à réciter les paroles sans en comprendre le sens. Nous pouvons juger d'après le témoignage d'un membre du clergé d'alors, Nicolas de Clemengis, de la corruption et de l'ignorance dans laquelle les prêtres étaient tombés. Un évêque allemand, qui vivait aussi à cette époque, s'exprime ainsi : « Le malheureux clergé de nos jours s'adonne aux choses temporelles, étant destitué de lumière divine. Ils s'aiment eux-mêmes, négligeant l'amour de Dieu et du prochain ; ils sont pires que les gens du monde qu'ils entraînent avec eux à la destruction. Ils sont adonnés à toutes sortes de pratiques honteuses ; en voyant leur mauvaise conduite le peuple perd tout respect pour l'Eglise et tombe dans l'insubordination, étant égaré par des guides

aveugles qui, ô honte! sont d'ignorants idiots, vains, avides, hypocrites. On les voit plus souvent dans les banquets, les tavernes et les théâtres, que dans les lieux de culte. Les évêques ornent leur corps avec de l'or, mais ils souillent leurs âmes d'impuretés. Ils regardent comme une honte de s'occuper des choses spirituelles et mettent leur gloire à se mêler de celles qui sont viles. Ils prennent avec violence ce qui appartient à autrui et distribuent les biens de l'Eglise à leurs familles, à des comédiens, à des flatteurs, à leurs gens de chasse et aux personnes de mauvaise vie. »

Vous comprenez que Guillaume chercha vainement parmi de telles gens un maître instruit; il fut amèrement désappointé de voir leur ignorance du latin, mais encore bien plus de découvrir que ces hommes traitaient avec mépris les cérémonies et les rites de leur propre église. Guillaume dit qu'il chercha partout un prêtre qui parût sincère et convaincu de la religion qu'il professait.

Ne trouvant autour de lui ni hommes religieux, ni moyens d'étudier, Farel réussit à forces d'instances à obtenir de son père qu'il le laissât aller à Paris où il pourrait étudier à son aise.

Ce fut en 1509 que Guillaume Farel partit pour la capitale. Ses parents avaient lieu d'être satisfaits de l'éducation qu'ils lui avaient donnée, car il était plein de zèle pour la religion et sa dévotion austère contrastait avec l'indifférence des autres jeunes gens.

« Le papisme lui-même, raconte Farel, n'était pas si papiste que moi, non par méchanceté, ni que je tinsse à ceux qui vivaient dans le péché, lorsque j'en avais connaissance, mais le diable, se transformant en ange de lumière, me détournait complètement de Dieu, de la vérité, de la foi et de la doctrine chrétienne. De telle sorte que je tournais le dos à Dieu, abandonnant tous ses commandements et m'enfon-

çant toujours plus dans l'esclavage du diable, car Satan m'avait tellement aveuglé et perverti, que si quelqu'un était approuvé du pape, il était pour moi en lieu et place de Dieu et j'aurais voulu, quand j'entendais quelqu'un mépriser le pape, que cette personne fût détruite et ruinée. »

Cependant Guillaume doit avoir entendu souvent proférer des paroles de mépris contre le pape, même dans son village, car pendant son enfance il y avait eu des guerres continuelles entre les rois de France et quelques-uns des états italiens. Les soldats français, parfois les rois eux-mêmes, avaient franchi les Alpes dans le voisinage de Gap. Les soldats revenaient en faisant d'étranges récits sur le St-Père qu'ils avaient pourtant regardé comme Dieu sur la terre, jusqu'à ce qu'ils eussent été eux-mêmes à Rome.

Innocent VIII, celui qui avait fait mettre à mort les Vaudois, mourut trois ans après les massacres. Sa mémoire fut maudite du peuple romain parce qu'il avait négligé les pauvres et enrichi sa famille aux dépens de l'état. Son successeur, Alexandre VI, que maint soldat français avait vu à Rome, était un homme abominable dont nous passerons la vie sous silence, mais les circonstances de sa mort ont dû parvenir aux oreilles de Farel et nous devons en dire un mot.

Ce pape ayant invité quelques cardinaux à un banquet, empoisonna les mets qu'il voulait leur offrir. Son fils, un vaurien qui était cardinal et archevêque, faisait partie du complot, dont la rapacité était le mobile. Le pape était à court d'argent et les richesses de ces cardinaux devaient à leur mort passer entre ses mains. Le meurtre n'était pas chose nouvelle pour le pape et son fils, ces deux misérables en avaient commis bien d'autres, mais, cette fois-ci, l'heure du jugement avait sonné; les domestiques du palais, soit par erreur, soit qu'ils eussent été gagnés par les cardinaux,

servirent les plats empoisonnés au pape et à son fils. Le premier mourut la même nuit, après avoir demandé les sacrements en guise de passeport pour se présenter devant Dieu. Son fils, le cardinal, se guérit après une longue maladie et continua à augmenter le nombre de ses crimes.

C'est précisément Alexandre VI qui eut le premier la prétention de pardonner aux pécheurs. Ce fut un des moyens qu'il inventa pour se procurer de l'argent, et il se mit à vendre la rémission des péchés à tous ceux qui voulurent l'acheter. Bientôt tout ce qui avait eu le nom d'Eglise de Dieu se détourna de l'Agneau sans tache qui donne le pardon complet, gratuit, sans argent et sans aucun prix, préférant l'acheter d'un criminel dont les vices remplissaient Rome d'horreur.

A l'époque où nous sommes arrivés, le pape se nommait Jules II. Farel le révérait à l'égal d'un dieu et cependant Llorente, dans sa *Vie politique des papes,* nous dit que Jules II était un « prodige de vice, » qu'il était « abhorré par les Italiens qui le regardaient comme un monstre féroce, sanguinaire, batailleur, turbulent, ennemi de la paix. » La foi de Farel n'était-elle pas ébranlée à l'ouïe de ces choses ? Au contraire, il nous dit qu'il grinçait les dents comme un loup en colère, à la pensée qu'on pouvait ainsi calomnier celui qu'il regardait comme un Dieu parmi les hommes et qui avait déclaré au dernier concile, tenu à Rome, que lui, le pape, avait reçu tout pouvoir dans le ciel et sur la terre.

« La vie d'un grand nombre de papes, dit encore Llorente, a été telle que ce serait insulter le St-Esprit que de prétendre que ces monstres de vice furent choisis sous sa direction, pour être mis à la tête de l'Eglise. » Mais Guillaume Farel était alors ce que nous sommes vous et moi dans notre état naturel, c'est-à-dire, sans intelligence. (Ro-

mains III, 11.) Que la Parole de Dieu est vraie, mais qu'il est rare qu'on y ajoute foi! «Je croyais être un bon chrétien, dit Farel, justement à cause des choses qui m'éloignaient le plus de Jésus-Christ..... j'étais tellement plongé dans les ténèbres et la fange de la papauté qu'aucun pouvoir, ni sur la terre ni dans le ciel, n'eût pu m'en retirer, si ce bon Dieu et notre tendre Sauveur Jésus-Christ, par sa grande grâce, ne m'en eût sauvé, en m'amenant à son Evangile qui est la doctrine du salut. Je vois et je sens que j'ai été plongé jusqu'au plus profond des abîmes d'iniquité, quand je me souviens de la foi que je mettais aux croix, aux pèlerinages, reliques, vœux et autres inventions du diable. Mais surtout quand je pense à l'idolâtrie de la messe, il me semble que des légions de démons m'avaient possédé et tenu en leur pouvoir. Sans cela, comment aurais-je pu m'éloigner à ce point de ce que Dieu commande, et croire que l'hostie que le prêtre tenait en ses mains, mettait dans une boîte, mangeait et donnait à manger, fût mon Seul Vrai Dieu..... qu'il n'y en eût point d'autre sur la terre ni dans le ciel! Pouvais-je plus ouvertement prendre le diable pour maître et abandonner plus complètement la Parole de Dieu, qu'en acceptant ainsi une tromperie pour mon Dieu! Oh que j'ai horreur de moi et de mes fautes quand j'y pense! Car l'enfer ne pouvait rien inventer contre Dieu de plus abominable que cette idolâtrie pour laquelle j'ai tant souffert dans mon âme, mon corps et mes biens. O Seigneur, si je t'avais servi, prié et honoré par une foi vivante et vraie, comme tu l'as commandé et comme l'ont fait tes fidèles serviteurs, au lieu d'avoir mis mon cœur à la messe, à servir un morceau de pâte! J'ai pu croire que toi, le Dieu bon sage et vrai, tu approuvais une pareille tromperie et méchanceté, comme si ce Dieu de pâte n'était pas aussi éloigné de Toi que je l'étais de la vraie foi!..... Et en suivant

cette doctrine endiablée, je croyais être ton serviteur et ceux qui étaient égarés comme moi, m'aimaient et me tenaient en haute estime à cause de mon excès d'idolâtrie... Ainsi Satan avait introduit le pape et le papisme dans mon cœur à tel point que je pense bien que le pape lui-même ne croyait pas à ses droits aussi fermement que moi, car on dit que lui et son entourage ont parfois des doutes, tandis que je n'en avais aucun. »

Tel était l'état d'âme de Farel lorsqu'il arriva à Paris à la recherche de la science. Il ne se doutait guère de ce qu'il allait y découvrir ! Avant de continuer l'histoire de Farel, je voudrais attirer l'attention sur le contraste offert par la vie austère et dévote de ce jeune homme qui croyait servir Dieu, et la corruption dégradante des papes de ce temps-là. Pourquoi ces hommes dépravés, plongés dans les vices qui font horreur aux païens, nous paraissent-ils beaucoup plus coupables que Farel? On dira peut-être : Parce que les papes étaient des hypocrites, tandis que Farel était sincère. Cela est vrai, mais nous lisons dans la première épître à Timothée que Paul était « selon la justice de la loi irréprochable, » qu'il a obtenu miséricorde, parce qu'il a péché dans l'ignorance et qu'il croyait réellement *devoir* faire des choses qui étaient contraires à la volonté du Seigneur. Cependant Dieu nous dit par sa propre bouche qu'il était lui Paul « le premier des pécheurs. » De même Farel, après que le St-Esprit lui eut enseigné la pensée de Dieu, a pu nous dire : « J'étais tellement rempli de toute idolâtrie papiste qu'entre tous ceux que j'ai connus, il n'y a personne qui m'ait égalé et j'aurais eu droit à la couronne de malédiction, de tourment, de mort et damnation, car je m'employais jour et nuit au service du diable. »

Farel n'a porté ce jugement sur lui-même qu'après avoir été enseigné *de Dieu*. L'homme ne juge jamais le péché de

cette manière : il s'indignera contre Alexandre VI et Jules II, mais il regardera Farel avec admiration, parce qu'un homme sent toute la noirceur de péchés commis contre d'autres hommes, tandis qu'il n'attache aucune importance à ceux qui se commettent contre Dieu. Quand les papes sont adultères, meurtriers, voleurs, le monde les blâme, mais il ne s'inquiète nullement des obligations de l'homme vis-à-vis de Dieu. Un mauvais serviteur jugera de la conduite de ses camarades, parce qu'ils sont avec lui, mais il tolèrera sans objection leur malhonnêteté ou leur insolence envers leur maître. Et il en est de même de vous et de moi, à moins que Dieu n'ait répandu son amour dans nos cœurs. Notre conscience ne nous reproche point d'être incrédules à ses promesses de salut, ni d'introduire des commandements d'homme dans le culte et le service qui lui sont dus, tandis que nous sentons bien le poids de péchés commis contre nos semblables, lesquels ne sont pourtant que d'une importance secondaire.

Que personne ne se méprenne sur mes paroles et ne croie que je considère la malhonnêteté, l'envie, la malice, le mensonge, comme de *petits péchés*. Telle n'est pas ma pensée, mais on ne comprend pas assez que le plus grand de tous les péchés c'est l'incrédulité à l'égard de Dieu. On ne voit pas grand mal à croire ce que l'homme invente plutôt que la Parole de Dieu. Et dans le temps de tiédeur où nous vivons, le langage de Farel à ce sujet paraît beaucoup trop énergique. Combien de personnes de nos jours, estimées et respectées, ne voient aucun mal à ce que chacun soit libre dans ce qui concerne la vérité de Dieu, de penser ce qu'il voudra. « Ne partageons pas un cheveu en quatre pour des affaires d'opinion, chacun a la sienne. » Ces phrases qui viennent de l'ennemi, sont admirées et approuvées. Dieu demande que nous obéissions à sa

Parole, sans nous en écarter même de l'épaisseur du centième d'un cheveu. Puissions-nous tous marcher dans cette obéissance.

CHAPITRE IV

La source à laquelle Guillaume but, sans pouvoir se désaltérer.

Le jour vint enfin pour Guillaume de quitter ses montagnes et de se lancer dans le vaste monde ; c'était un vrai campagnard, jeune et simple, qui dans sa tranquille demeure avait été tenu à l'abri de la corruption des grandes villes. Il nous raconte que lorsqu'il arriva en vue de Lyon et qu'il entendit les cloches sans nombre des églises, son cœur tressaillit de joie, en pensant à tous les gens pieux et saints qui devaient vivre près de ces cloches qui résonnaient nuit et jour. « Hélas ! ajouta-t-il, j'en vis assez, rien qu'en passant, pour m'étonner de ce que la terre ne s'ouvrait point et n'engloutissait pas une cité si corrompue. » Il devait s'étonner encore plus de ce qu'il verrait à Paris !

Cette ville était, depuis longtemps déjà, le rendez-vous des savants et de tous ceux qui désiraient s'instruire. Les étudiants accouraient de toutes les parties de l'Europe, se logeant en chambres garnies ou dans les nombreux collèges qui existaient alors. La faculté de théologie portait le nom de Sorbonne en souvenir de Robert Sorbon, qui l'avait fon-

dée vers le milieu du treizième siècle. Une portion considérable de la ville s'appelait l'Université; il y avait des cours, des conférences, des professeurs en nombre suffisant pour satisfaire le jeune homme le plus avide de science. Guillaume put apprendre le latin à son aise, car nous lisons que dans les maisons des grands imprimeurs, les femmes, les enfants et même les domestiques parlaient toujours latin, afin de pouvoir converser avec les étrangers qui arrivaient à Paris. L'un des souhaits de Guillaume put donc recevoir son accomplissement, mais il lui restait encore à découvrir des hommes sincèrement dévoués à Dieu et aux saints. Ce désir-là semblait plus loin que jamais d'être exaucé. Les étudiants parisiens étaient célèbres dans l'Europe entière pour leur désordre et leur turbulence; ils ne se souciaient point de la religion et n'y pensaient qu'à l'époque de trois grandes fêtes: Noël, la fête des fous et la foire du Lendit.

Dans ces occasions-là, ils jouaient avec grand zèle leur rôle qui consistait à se déguiser à l'aide des habits les plus bouffons, à boire, à chanter et à se quereller dans les églises, les rues, les auberges, partout enfin..... La foire du Lendit était le plus grand jour de l'année pour eux; ils se réunissaient hors de la ville, dans une plaine, appelée le Pré aux Clercs; deux cérémonies avaient lieu dans cet endroit. D'abord on exhibait un morceau de la vraie croix, ensuite le recteur de l'Université achetait la provision de parchemin dont l'Université avait besoin pour l'année. Après cela les étudiants banquetaient, buvaient, tapageaient et finissaient dans leur excitation par des batailles rangées. Cette foire ne se terminait jamais, disait-on, sans qu'il y eût du sang répandu, aussi fut-elle abolie plus tard pour ce motif; d'ailleurs le papier ayant remplacé le parchemin, cette fête n'avait plus de raison d'être. Bientôt on dut aussi mettre fin aux folies de Noël à cause des scènes inconve-

nantes qui se passaient dans les églises. Peu à peu les étudiants remplacèrent leurs fêtes par des représentations théâtrales dans lesquelles ils paraissaient comme acteurs. La mort du Sauveur était le sujet des pièces qu'ils jouaient le plus fréquemment, avec d'autres scènes de la Bible dans lesquelles des jeunes gens impies jouaient les rôles de Moïse, Paul ou David. Beaucoup d'entre eux blasphémaient ouvertement le nom de Dieu, et quant à la Bible, ils la connaissaient très peu et la traitaient comme un recueil de fables.

Dans la nuit Guillaume était souvent réveillé par ses camarades, qui parcouraient les rues en troublant le sommeil des citoyens paisibles par leurs cris et leurs chants. Un de leurs amusements favoris était de se saisir des agents de police qui les poursuivaient et de les jeter dans la Seine.

Ce fut en vain que Farel chercha parmi ces tapageurs l'homme qu'il désirait, mais un beau jour lui était réservé. Il n'avait pas été longtemps à Paris lorsqu'il remarqua dans les églises où il allait souvent, un petit vieillard d'apparence chétive. « Sur ceci, dit Farel, Dieu dans sa sage et grande patience, voyant un si grand pécheur et si infâme idolâtre, fait que j'en trouve un qui passait tous les autres, car jamais je n'avais vu chanteur de messe qui la tînt en plus grande révérence, quoique partout je les aie cherché, jusqu'au plus profond des chartreux. Celui-ci s'appelait maître Faber [1], il faisait aux images plus grandes révérences qu'aucun autre personnage que j'aie jamais connu, demeurant à genoux et disant ses heures devant icelles, à quoi souvent je lui ai tenu compagnie, fort joyeux d'avoir accès à un tel homme. »

Guillaume avait facilement trouvé moyen de faire la

[1] Connu sous le nom de Lefèvre d'Etaples.

connaissance de Faber; il apprit à sa grande joie que c'était un des professeurs les plus savants de Paris, où il jouissait de l'estime et du respect universel. Il était docteur en théologie, avait étudié les classiques païens et les écrits soi-disant chrétiens; de plus, il avait voyagé, à la recherche de la science, non seulement en Europe, mais en Asie et en Afrique. D'après Erasme, c'était le premier des savants de France. « Vous ne trouverez pas, disait-il, un Faber sur mille. » Son talent pour l'enseignement était aussi remarquable que son érudition, et ce fut bientôt un des plus grands plaisirs de Farel que de suivre ses cours, de causer avec lui et de l'accompagner d'église en église pour adorer à ses côtés. C'est ainsi que Farel trouva dans l'amitié de Faber l'accomplissement de tous ses souhaits. Ce vieillard était d'ailleurs un excellent compagnon, bienveillant, sympathique et parfois même très gai.

Mais il avait des heures de tristesse; souvent Guillaume et lui allaient ensemble déposer des roses, des muguets et des boutons d'or sur l'autel de Notre-Dame, puis ils s'agenouillaient côte à côte pendant longtemps et priaient avec ferveur. Mais en retournant chez eux, Faber disait à Farel que Dieu renouvellerait le monde et que lui, Guillaume, le verrait, car « il était impossible que le monde demeurât en sa méchanceté. »

Oui, il était nécessaire que Dieu renouvelât tout, même maître Faber; mais celui-ci ne se doutait pas encore qu'il dût avoir sa part de la réforme. Il voyait avec indignation l'hypocrisie de ceux qui l'entouraient : « Que c'est inconvenant, disait-il, de voir un évêque inviter des amis à venir boire, jouer aux cartes et aux dés avec lui, ou bien passer son temps au milieu des chiens et des faucons, à la chasse et dans les mauvaises compagnies! »

Maître Faber discernait la paille dans l'œil de son pro-

chain, mais il était complètement aveugle quant à la poutre qui se trouvait dans le sien, je veux dire sa terrible idolâtrie. Loin d'avoir la moindre hésitation à cet égard, Faber était justement occupé à faire un recueil de légendes de saints; il rassemblait soigneusement ces innombrables histoires, les classait par ordre d'après le calendrier. C'était un travail long et laborieux, mais le pauvre homme croyait employer utilement son temps, car il pensait rendre service à Dieu!

Pendant ce temps, Farel travaillait avec zèle à ses études; il lut d'abord les classiques païens, comme maître Faber l'avait fait avant lui, espérant en retirer quelque bien pour son âme, car on lui avait dit que les philosophes de l'antiquité étaient des hommes d'un savoir et d'une sagesse extraordinaire. Mais il ne trouva pas dans leurs livres ce qu'il cherchait; il y avait dans son âme des besoins que ces écrits païens ne pouvaient satisfaire, car Farel voulait la paix avec Dieu. « Je m'efforçais de devenir chrétien avec le secours d'Aristote, écrivait-il, cherchant le bon fruit sur un mauvais arbre. » Guillaume se mit ensuite à lire plus soigneusement que jamais les légendes des saints, « qui me rendirent, dit-il, encore plus insensé que je ne l'étais. » Il s'étonnait fort de se sentir, malgré tout son zèle à prier, lire et adorer, toujours plus effrayé à la pensée de Dieu et de l'éternité. A ce moment-là, le pape Jules II, celui qu'on nommait « un prodige de vice », donna la permission d'appeler l'Ancien et le Nouveau Testament « la Sainte Bible ». Farel, en apprenant cela, conçut pour les Saintes Ecritures un respect qu'il n'avait jamais éprouvé jusqu'alors et il commença à les lire.

Voici ce qu'il nous dit lui-même à ce sujet : « J'eusse été perdu sans cela, car tout était tellement retiré de la doctrine de Dieu, que rien n'était demeuré sain, sauf la Bible.

Mais quoiqu'ayant lu la Bible et me trouvant fort ébahi en voyant que tout sur la terre lui était contraire en vie et doctrine, et que tout était autrement que ne le porte la Sainte Ecriture... tant s'en faut, pour cela que je me sois retiré, je suis demeuré autant séduit et abusé qu'auparavant... car soudain Satan est survenu de peur de perdre sa possession et a travaillé en moi selon sa coutume... car auparavant j'obéissais à ses commandements de grand cœur et sans m'enquérir si je faisais mal, croyant sans aucun doute que ses commandements et ce qu'il avait dit par la bouche du pape était chose bonne et parfaite... Maintenant cet ennemi, dans sa malice, me bailla (donna) toute sorte de craintes et de doutes, alors que j'aurais dû croire à la parole de Dieu, assuré qu'elle ne peut mentir et qu'en la suivant on ne peut faire mal... Au lieu de cela, Satan me persuadait que je ne prenais et n'entendais pas bien ces choses... que je devais bien me garder de suivre mon propre jugement et avis, mais qu'il fallait me tenir à l'ordonnance de l'Eglise, c'est-à-dire de l'Eglise papiste, car je n'en connaissais point d'autre. Ayant ainsi ouï prêcher Satan et les siens, je me tins, tout comme auparavant, coi sous la tyrannie du diable et de son premier-né, chef de toute iniquité, le pape. »

Guillaume rencontra à la même époque un docteur qui le blâma sévèrement d'avoir lu les Ecritures, lui disant qu'il ne fallait jamais le faire sans avoir d'abord étudié la philosophie. Guillaume obéit et mit de côté sa Bible, mais il en avait lu assez pour être profondément malheureux. La Parole avait atteint sa conscience, et sa fausse paix avait disparu pour toujours. « J'étais le plus misérable des hommes, nous dit-il, fermant les yeux de peur de voir trop clair. » Faber ne pouvait lui être d'aucun secours. « Il demeurait, dit Farel, en sa vieillesse papale (ses anciennes erreurs), et faisait que j'y fusse toujours plus enragé ».

Quelques personnes riches, qui vivaient à Paris, crurent bien faire d'employer Guillaume à distribuer de l'argent aux pauvres. Il accepta cette offre avec empressement, comme un moyen de tranquilliser son esprit. Mais tous ses efforts échouaient les uns après les autres et la paix ne venait pas, quoiqu'il eût auprès de Dieu « des sauveurs et des avocats sans nombre », c'est-à-dire les saints, qu'il adorait maintenant plus dévotement que jamais. Il y avait près de Paris un couvent de chartreux, dans lequel Guillaume se retira pour un temps, afin de se soumettre à leurs jeûnes et à leurs pénitences.

Les règles de ce monastère étaient fort sévères ; il n'était presque jamais permis de parler, et même les personnes qui s'y retiraient pour quelque temps, comme Farel, ne pouvaient parler qu'au confessionnal. On ne mangeait qu'une fois par jour et l'on ne se rencontrait qu'à l'office divin. Il n'est donc pas étonnant si Farel nous dit qu' « après avoir été insensé, il devenait fou ».

Fort heureusement, il ne resta pas longtemps chez les chartreux ; peut-être soupirait-il après la société de son cher vieux professeur. « Je n'ai jamais trouvé nulle part, dit-il, le pareil de maître Faber » [1].

[1] Remarquons en passant que tous les réformateurs ont été amenés de la même manière à la découverte de la vérité. Les doutes de Farel, sa conscience troublée, ses lectures dans la Bible, lectures qui le frappent sans produire d'abord de résultat sensible, sans le détacher de longtemps encore des croyances de ses pères, tout cela se remarque chez Zwingli et surtout chez Luther.

CHAPITRE V

L'eau que Jésus donne.

Ce n'était point de maître Faber, ni d'aucun autre savant docteur, que devait venir la délivrance. Guillaume entendit quelque part certaines paroles qui descendirent dans son âme troublée comme un rayon lumineux de la gloire d'en haut. Dieu seul pourrait nous dire maintenant quelles furent les lèvres qui prononcèrent ces paroles de grâce. Il y avait, dans les recoins ignorés de Paris, quelques petits troupeaux du Seigneur, pauvres et méprisés; ils sont oubliés depuis longtemps, mais Farel nous dit qu'ils « faisaient mention de l'Evangile ». « Et Dieu sait comment, par les plus méprisés de ses enfants, Il m'apprit à connaître la valeur de la mort de Jésus. Lorsque j'ouïs ces choses, je priai Dieu pendant trois ans de m'enseigner la bonne voie. Je comparais ce que j'entendais avec les Testaments grec et latin, les lisant souvent sur mes genoux. Et je parlais de ces choses avec grands et petits, ne cherchant qu'à être éclairé et ne méprisant personne ». Peut-être une vieille femme dans son galetas, ou un humble domestique, enseignèrent-ils le jeune professeur. Guillaume était devenu ba-

chelier ès-arts et donnait des cours de philosophie dans un des principaux collèges de Paris. Mais ces croyants obscurs et inconnus lui avaient parlé de la valeur de la mort de Jésus, et ce seul rayon de la glorieuse grâce de Dieu éclipsa tout le reste. Ce trésor qu'on appelle l'amour de Dieu était seul digne de ses pensées et de ses désirs. Si seulement il pouvait apprendre ce que les anges désirent sonder: la valeur de la mort de Christ! La connaissez-vous, chers lecteurs? Avez-vous conscience de la valeur du précieux sang du Fils de Dieu aux yeux de Celui qui l'a donné pour nous? Soyez assurés, si vous avez quelque peu compris la valeur de ce Sang, que l'entrée dans la gloire vous est pleinement assurée, car il a été versé pour vous, il est pleinement suffisant pour assurer votre salut, et vous ne chercherez plus à ajouter des prières, des larmes, des œuvres, des sentiments, à ce qui est d'une valeur infinie aux yeux de Dieu.

Il paraît que Guillaume n'ouvrit pas tout de suite son cœur à Faber; cependant son respect pour le vieux maître augmentait journellement. « Faber avait du savoir, plus que tous les autres docteurs de Paris, ce qui était cause qu'il était persécuté par eux; je commençais par cela à voir la lâcheté des théologiens et ne les eus en telle estime comme auparavant. Et avec cela comme ce pauvre idolâtre, par sa vie, fit que l'estime des docteurs fut abattue en mon cœur, aussi par sa parole il me retira de la fausse opinion du mérite et m'enseigna que nous n'avons point de mérite, mais que tout vient de la grâce de Dieu, sans qu'aucun l'ait mérité. » C'était justement cette question qui tourmentait Farel depuis trois ans. Car si la mort de Christ seule sauve les pécheurs qui se confient en Lui, de quelle utilité sont donc leurs œuvres, leur repentance, leurs prières et leurs aumônes? Maître Faber répondait à cela que nous n'avons point

de mérites, que tout vient de la pure grâce de Dieu accordée à ceux qui ne méritent rien, « ce que je crus, raconte Farel, sitôt que cela me fut dit ». Oui, maître Faber, « ce pauvre idolâtre, faisait aussi mention de l'Evangile ». Il avait même écrit ces choses déjà en 1512, dans son Commentaire sur les Epîtres de Paul. Mais c'était un livre qu'on lisait peu, et au lieu d'enseigner cette précieuse vérité, Faber semble l'avoir gardée cachée dans son cœur sous une masse d'idolâtries. Ceci semble difficile à comprendre, mais l'esprit de l'homme déchu est un étrange mystère. Pareil à cet aveugle qui vit d'abord des hommes « semblables à des arbres qui marchent », maître Faber aura été touché de Dieu et aura reçu d'abord quelque faible lueur de la lumière qu'il devait recevoir plus éclatante, par un second appel divin dont Farel nous parle en ces termes : « Après cela me fut proposée (par quelqu'un à qui Dieu fasse grâce) la pure invocation de Dieu, parce que j'avais tant de confiance dans la vierge Marie, les saints et les saintes. » Pendant ce temps, maître Faber était toujours occupé à préparer son Recueil de légendes, et il publia pour janvier 1519 les Vies de tous les saints dont les noms sont dans le calendrier pour ce mois. Il fit de même pour le mois de février, mais il en resta là. Une transformation aussi soudaine qu'inattendue s'était opérée chez le vieux maître, comme si, au milieu de ses stériles labeurs, la main de Christ s'était soudain posée sur ses yeux à demi ouverts. Il se sentit saisi d'horreur et d'effroi à la pensée des paroles contenues dans les légendes des saints et des prières qui leur étaient adressées. Il les jeta loin de lui pour toujours, en disant que c'était du soufre propre à alimenter le feu de l'idolâtrie ; il les laissa, pour lire les saintes Ecritures et ne plus adorer que Dieu seul.

Et maintenant que la lumière s'était faite dans son âme,

Faber se mit à enseigner à tous autour de lui ce qu'il avait vu et entendu. Etant professeur de philosophie, ses leçons devaient traiter des livres de l'antiquité, mais dans les conversations et peut-être dans ces réunions privées qui avaient déjà lieu à Paris, il parlait hardiment et fidèlement de son Sauveur béni. « Dieu, disait le vieillard, Dieu seul, dans sa grâce et par la foi, justifie les pécheurs. Il donne la vie éternelle. Il y a une justice des œuvres qui est de l'homme, et une justice de grâce qui vient de Dieu. La justice de la grâce procède de Dieu Lui-même, c'est Lui qui la donne à l'homme, ce n'est pas une justice que l'homme apporte à Dieu. Comme la lumière vient du soleil et nous la recevons dans nos yeux, ainsi la justice descend de Dieu. La lumière n'est pas dans nos yeux, mais dans le soleil. La justice de Dieu est révélée et les hommes sont justifiés, c'est-à-dire qu'ils deviennent justes en croyant en Lui. Tel par exemple un miroir qui brille aux rayons du soleil et réfléchit la lumière qu'il reçoit du ciel; c'est l'image du soleil qu'il réfléchit, n'ayant point de lumière à lui.

— Alors pourquoi ferions-nous de bonnes œuvres? demandèrent les docteurs de Paris. Si nous sommes rendus justes par Dieu sans les bonnes œuvres, il est bien inutile d'en faire.

— Il est vrai, répondait Faber, que nous sommes justifiés sans les œuvres; nous sommes justifiés avant d'avoir accompli une seule bonne œuvre, et alors que nous n'en avons encore fait que de mauvaises. Nous sommes justifiés dès le moment où nous croyons en Jésus; mais comme un miroir terni ou défectueux reflète la lumière du soleil imparfaitement, de même si nous ne sommes pas saints dans notre marche et notre conversation, nous ne reflétons que faiblement la lumière qui a lui dans nos âmes de la part de Dieu. Nous devons être comme des miroirs bien polis et bien unis dans lesquels on voit Dieu. »

Ces paroles étonnantes furent comme un coup de foudre au milieu des docteurs et des étudiants de Paris. Les uns s'élevaient contre le vieux maître, les autres étaient stupéfaits. Mais il y avait quelqu'un d'autre plongé dans la contemplation, non de Faber, mais du Sauveur béni qui venait de se révéler à son âme et qui *justifie les pécheurs*..... Guillaume Farel ne voyait ni Faber, ni les docteurs indignés, il ne voyait que Jésus seul. Avant de poursuivre mon récit, je voudrais vous demander si jamais vous avez fait cette expérience-là. N'avez-vous pas essayé de bien faire avec une conscience inquiète, mal à l'aise, et cependant avec un sentiment de satisfaction en pensant que malgré vos manquements vous faisiez de votre mieux ? N'avez-vous pas espéré que Dieu tiendrait compte de vos efforts, et que dans sa miséricorde et sa compassion, Il finirait par vous trouver sinon dignes du ciel, du moins trop bons pour aller en enfer ? Au milieu de toutes ces illusions Dieu a-t-il ouvert vos yeux pour que vous voyiez Jésus ? Vous a-t-il révélé Celui qui est assis à la droite du Père, Celui qui seul a pu le satisfaire ? Connaissez-vous le Fils de Dieu comme étant Celui qui a porté vos péchés une fois pour toutes et grâce auquel vous êtes parfaitement justes et blancs comme la neige aux yeux de Dieu ?

Lorsque l'enfant prodigue revint à la maison paternelle n'apportant avec lui que le péché et la misère, son père lui ordonna-t-il de se laver et de changer de vêtements avant de paraître en sa présence ? Non, car le père savait que son enfant ne possédait plus rien. Mais il *sortit dehors* lui-même et apporta à son fils la meilleure robe et l'en revêtit afin qu'il put s'asseoir à sa table et faire la joie de son cœur !

Guillaume ne reçut pas toutes ces vérités à la fois ; la première chose qu'il comprit clairement, c'est qu'il était sauvé par grâce, par la foi. Mais il ne vit pas tout de suite

que la messe et le culte des saints sont un péché devant Dieu. Fallait-il donc que tout ce qu'il avait adoré et révéré tombât d'un seul coup ? Et pouvait-il tourner le dos au pape et à tous les prêtres qui avaient institué ces choses ?

Farel nous dit lui-même qu'il n'a « laissé les dites abominations papales tout en un coup, mais il a fallu que petit à petit le papisme soit tombé de mon cœur, car elle n'est point venue en bas (n'a pas été renversée) par le premier ébranlement et j'ai eu beaucoup de peine à venir à la connaissance complète de la dignité de la Parole de Dieu, à comprendre que tout ce qui n'est pas selon cette Parole, est une abomination aux yeux de Dieu..... et j'ai eu beaucoup de peine à ôter de mon cœur tout ce qui y était enraciné. Il en a été de moi comme de ces jeunes vaches qui étaient attelées au chariot portant l'arche de l'Eternel ; elles prirent bien tout droit le chemin sans se détourner ni à droite ni à gauche par la puissance de Dieu, mais le souvenir et le regret qu'elles avaient de leurs petits, firent qu'elles beuglaient et mugissaient le long de la route. Comme ces vaches auraient bien voulu emmener leurs veaux, de même tout en acceptant la parole évangélique et en désirant lui obéir, cependant les ordonnances papistes me tenaient fort à cœur. Et nous voyons des hommes de grand mérite qui n'ont pu se séparer de leurs vœux et qui les gardent avec eux au grand détriment de l'Eglise de Dieu. Ils sont semblables à Jéroboam qui a divisé le royaume de l'Eternel et détourné le peuple de la Parole de Dieu par les vœux qu'il mit à Dan et à Bethel..... et par sa ruse et ses belles apparences, détourna le peuple du service de l'Eternel..... Dieu suscite de braves gens comme Josias qui renversent les veaux et leurs autels et purifient la maison de Dieu... Or puisque, par la prédication du St-Evangile notre Seigneur s'est approché de nous, travaillons tous à

reconnaître cette grande bénédiction et cheminons de telle sorte que nous honorions Dieu ; qu'aucune lâcheté ne soit trouvée en nous..... car si le jugement réservé au pape et à ses adhérens est sévère, et s'il l'est plus que celui des pécheurs qui étaient avant lui, quel ne sera pas le jugement des faux pasteurs, de ceux qui se vantent de leur connaissance de l'Evangile et qui le déshonorent par leur conduite ! Il aurait mieux valu pour eux rester dans les abominations du papisme. »

Farel avait raison, et ses paroles devraient nous pousser à examiner si nous, qui croyons être riches, rassasiés de biens et n'avoir besoin de rien, ne risquons pas finalement d'être trouvés parmi ceux qui font une fausse profession et que Christ vomira de sa bouche. Dans ce cas il vaudrait mieux pour nous n'être jamais sortis des ténèbres du papisme.

CHAPITRE VI

La lumière au milieu des ténèbres.

Ce fut probablement au commencement de l'année 151 que Faber et Guillaume Farel furent amenés à la connais sance de l'Evangile. Ce changement produisit une vive ag tation dans l'Université de Paris. « Lorsque Jacques Fabe se mit à prêcher Jésus-Christ, dit un contemporain, il eut grand émoi parmi les étudiants. Ils commencèrent s'occuper presque autant des doctrines de l'Evangile que c leurs études et de leurs pièces de théâtre. »

Quelques-uns d'entre eux prirent contre Faber la dé fense du salut par les œuvres. Ces jeunes gens sentaien que l'Evangile condamnait leur mauvaise vie, c'est pour quoi ils *parlaient* beaucoup de bonnes œuvres. St-Jacques disaient-ils, ne s'accordait pas avec St-Paul, mais il ense gnait que les hommes sont sauvés par leurs œuvres. - St-Jacques, répliquait maître Faber, dit dans son chap tre Ier que *tout* don parfait vient d'en-haut. Pouvez-vou nier que la justice et le salut soient des dons parfaits ? Il e vrai que les œuvres sont un signe nécessaire de la foi, tou comme la respiration est le signe de la vie. Mais l'homm respire parce qu'il est vivant, et lorsqu'il cesse de respir

vous savez qu'il est mort. L'homme est justifié pas la foi, les bonnes œuvres suivent cette justification nécessairement. Faber ne s'arrêtait pas là ; il continuait en expliquant comment Dieu peut traiter ainsi des pécheurs coupables sans faire tort à sa justice, comment Il peut en même temps déployer Son amour et Sa miséricorde en les sauvant et infliger au péché le jugement qui lui est dû.

Il peut punir le péché et faire grâce au pécheur, s'écriait Faber. Merveilleuse substitution. L'innocent est condamné et le coupable est acquitté ! Le béni est maudit et celui qui était maudit est béni ! Celui qui est la vie meurt, et celui qui était mort vit ! La gloire est couverte de honte et celui qui était dans la honte est couvert de gloire ! Tout cela vient de l'amour souverain de Dieu ! Ceux qui sont sauvés le sont par grâce, parce que Dieu le veut et non par leur propre volonté. Notre volonté, nos œuvres sont inutiles, c'est la volonté de Dieu seule qui nous donne le salut. Ce n'est pas notre conversion qui fait de nous les élus de Dieu, mais c'est l'appel, la grâce et la volonté de Dieu, qui font des convertis, et plus que des convertis, des membres du corps de son Fils, de sorte que nous soyons remplis de Lui-même. Car en Christ habite corporellement la plénitude de la divinité. Si les hommes pouvaient comprendre ce privilège, comme ils vivraient purement et saintement ! Ils ne feraient aucun cas de la gloire de ce monde, ils feraient leurs délices de la gloire qui est cachée aux yeux de la chair.

Telles sont les choses que Faber proclamait, et, à partir de ce moment, il y eut deux partis dans l'Université de Paris, ceux auxquels la prédication de la croix était folie, et ceux pour lesquels c'était la puissance de Dieu. Farel écoutait avec bonheur les paroles de son cher vieux maître qui lui était maintenant plus précieux que jamais.

« Après cela, dit Farel, il me sembla être d'une nou velle création; les Ecritures me devinrent compréhensibles la lumière se fit dans mon âme. Une voix jusqu'alors in connue, celle de Christ, mon Berger, mon maître, mo docteur, me parlait avec puissance. Dieu, ayant pitié d nos erreurs, nous enseigna que c'est Lui seul qui efface no transgressions, pour l'amour de Lui-même, par Christ, fai propitiation pour nos péchés, par Christ notre seul Média teur, notre Avocat qui lave nos offenses dans son sang C'est à lui seul que je me suis attaché; après avoir été ballotté ça et là par divers troubles, j'ai enfin atteint le port.

On ne peut s'approcher du Père que par le Fils, Jésus; celui qui met toute sa confiance en Lui a la vie éternelle. La religion extérieure et artificielle qui laisse le cœur non purifié, devint un objet de dégoût pour moi; ces observances de jours, ce choix des viandes, la défense de se marier, tout cela me déplut. Je ne trouvais dans ces choses aucune trace de la vraie piété, mais seulement un formalisme emprunté aux Juifs et même aux païens, et je vis que les cérémonies prenaient la place de la piété et du vrai culte de Dieu. Je lus les Ecritures afin de trouver la cause de tout cela; je compris que les pensées des hommes, leurs efforts et leurs inventions ne peuvent en aucune façon exister de concert avec le culte de Dieu. C'est pourquoi la piété, l'Evangile, la loi de Dieu qui est amour, ont disparu; il n'est resté que le levain humain qui est l'hypocrisie. Tout ce que Christ avait prédit concernant la terrible apostasie qui se produirait, est arrivé. Nous voyons maintenant ceux qui portent le nom de chrétiens, n'aimer qu'eux-mêmes, cherchant leurs propres intérêts et mettant de côté tout ce qui appartient à la piété. Il y a beaucoup de chants innombrables, des paroles prononcées sans intelligence et des hommes qui servent, non le Seigneur, mais leur propre ventre. »

Ainsi parlait Farel. Oui, c'était Christ qui l'enseignait maintenant; Faber n'était qu'un des messagers qui lui avaient apporté la bonne nouvelle. « Il n'y a qu'un fondement, qu'un but, disait le vieillard, qu'un Chef, Jésus-Christ béni à toujours. Ne nous réclamons pas de Pierre, de Paul ou d'Apollos. Nous avons un seul Maître, Jésus-Christ. »

Neuf mois environ s'étaient écoulés depuis que Faber avait abandonné les saints et leurs légendes. Pendant ce temps il avait prêché la vérité partout où il en avait trouvé l'occasion. C'était en vain que les prêtres et les docteurs le contredisaient, le haïssaient, le méprisaient. L'orage semblait ne pas pouvoir l'atteindre, le Seigneur avait mis devant lui une porte ouverte et personne ne pouvait la fermer. Les événements furent dirigés de Dieu de manière à ce Faber ne fût jamais réduit au silence, et il eut même lieu d'espérer que la vérité serait acceptée par beaucoup de ceux qui l'entendaient.

Quelques années auparavant, un moine ayant publié un livre dans lequel il attribuait toute autorité au pape dans l'Eglise, le roi Louis XII en appela à l'Université. Depuis des siècles les rois de France maintenaient le droit qu'avait l'Eglise gallicane de choisir elle-même ses évêques, et Louis XII n'était nullement disposé à reconnaître le pouvoir absolu que s'arrogeait le siège pontifical. Il n'était souvent pas facile de discerner si les hommes combattaient le pape à cause de leurs intérêts personnels, ou parce qu'ils avaient compris que la Bible condamne la papauté.

Faber se fit peut-être des illusions et crut que la lumière triomphait, tandis qu'il ne s'agissait, hélas ! que d'orgueil froissé et d'intérêts rivaux. Cependant il est certain que plusieurs étudiants écoutaient la Parole avec joie. A la fin parut un auditeur dont Faber et Guillaume purent espérer

de grandes choses, c'était Briçonnet, évêque de Meaux. Il avait connu Faber précédemment et il appréciait son grand savoir; depuis 1507 il avait procuré au vieux professeur une tranquille retraite dans son abbaye de St-Germain, où Faber pouvait étudier bien plus paisiblement qu'au milieu des étudiants de Paris. Depuis lors Briçonnet avait été envoyé deux fois à Rome comme ambassadeur du roi de France auprès du pape. Louis XII était mort le 1er janvier 1515 et François Ier lui avait succédé; il y avait aussi un autre pape, Jules II étant mort deux ans avant Louis XII. On ne pouvait dire du nouveau pontife que ce fût un « monstre féroce; » c'était un homme élégant, affable dans ses manières, amateur des arts, de la science et surtout du luxe et des plaisirs. Il ne cherchait qu'à se plaire à lui-même par tous les moyens possibles, bons ou mauvais, dit un historien catholique qui le connaissait et qui en parle en ces termes : « Nous nous souvenons d'avoir eu et adoré un pontife qui était arrivé au comble de l'incrédulité. Il le montrait en pratiquant toute sorte de méchanceté et déclarait même devant ses serviteurs, que ni avant ni après son avènement pontifical, il ne croyait à l'existence de Dieu. Un jour que le cardinal Bembo s'efforçait de lui prouver par les Ecritures l'immortalité de l'âme, il répondit avec colère : Quoi donc ! Prétendez-vous me convaincre par un livre de fables ! Ce pape qui s'appelait Léon X, suscitait des guerres dans toute l'Europe pour soutenir les intérêts de sa famille. »

Il n'est guère surprenant que les deux missions dont l'évêque de Meaux fut chargé auprès de lui, n'aient pas contribué à augmenter son respect pour celui qui s'appelait Dieu sur la terre. Lorsqu'il revint, dégoûté par les festins et les orgies du palais des papes, il se rendit chez son ami Faber. Là il eut du plaisir à faire la connaissance de Farel; plu-

sieurs autres jeunes gens, parmi lesquels Gérard Roussel, paraissaient aussi avoir accepté l'Evangile. C'est au milieu de ce petit cercle que l'évêque étudiait la Parole de Dieu, écoutant avec humilité des enseignements qu'il entendait pour la première fois. Il ne pouvait assez exprimer sa joie et sa reconnaissance d'être parvenu à la lumière de l'Evangile. Faber supplia l'évêque d'étudier la Bible par lui-même et de se rendre ainsi compte de ce qu'était le christianisme avant que l'homme y eût rien ajouté ni rien retranché. L'évêque suivit ce conseil; il ne pouvait se rassasier de cette nourriture céleste, il s'étonnait que tout le monde ne sentît pas comme lui l'origine divine du nouvel enseignement. Briçonnet parlait de l'Evangile à tous ses amis dont quelques-uns étaient aussi les amis du roi et fréquentaient la cour. Le médecin du roi, et même son confesseur, semblaient écouter avec joie et désirer en apprendre davantage. Tout cela encourageait les espérances de Faber et ce fut peut-être une des raisons pour lesquelles Farel ne vit pas tout de suite que son devoir était de sortir de l'Eglise de Rome. Il allait encore avec Faber dans les Eglises et les cathédrales.

Comme Guillaume le dit, ce n'est que petit à petit que son cœur se détachait du papisme. Mais si le travail était lent, il était sûr et durable. Les cérémonies, les rites et le chant des litanies lui semblaient toujours plus intolérables, profanes et coupables. Quand la foule s'agenouillait devant un autel, Farel se tenait debout plein de tristesse. O Dieu! disait-il, Toi seul Tu es sage! Toi seul Tu es bon! Rien ne doit être retranché de ta loi, rien ne doit y être ajouté. Car Tu es seul Seigneur et Tu dois seul commander. Les pompes religieuses qui faisaient autrefois ses délices, lui paraissaient maintenant détestables. Les prêtres et les docteurs qu'il avait révérés n'étaient plus à ses yeux

que des ennemis de l'Evangile. Il avait entrevu la gloire de Christ et, après une aussi éclatante lumière, tout le reste était sombre pour lui.

Maître Faber commença à craindre que Farel n'allât trop loin; j'ignore s'ils discutèrent déjà à cette époque la nécessité de quitter l'Eglise romaine, mais en tout cas, leurs avis différaient sur ce point. Il y a beaucoup de serviteurs de Dieu qui sont finalement obligés de s'écrier : « Nous avons voulu guérir Babylone, mais nous ne l'avons pas pu. » Faber était de ce nombre; il se cramponnait à l'espoir que l'Eglise qu'il aimait et révérait encore, pourrait être faite nouvelle, que les prêtres et le peuple finiraient par se détourner de leurs idoles pour servir le Dieu vivant et vrai. On n'avait pas entendu l'Evangile jusqu'alors, mais maintenant que Dieu lui avait confié ce message béni, qui pouvait savoir ce que produirait la Parole divine! Il fallait enseigner courageusement, malgré l'opposition, les souffrances et la mort, puis l'Eglise de Rome serait ramenée aux jours où Paul prêchait et où l'homme n'avait encore rien gâté. Un événement vint peu après fortifier les espérances de Faber.

La sœur du roi, Marguerite, duchesse d'Alençon, était déjà célèbre par ses talents, son affabilité et l'influence extraordinaire qu'elle exerçait sur François Ier. Marguerite était l'amie de Briçonnet; elle causait famièrement avec lui et avec d'autres personnes de la cour, qui commençaient à professer les nouvelles opinions. Ses dames d'honneur lui présentèrent des traités que Briçonnet leur avait donnés. La princesse les lut avec avidité, car son cœur souffrait au milieu de la cour dissolue et frivole de son frère. Elle demanda à voir Faber et Farel, puis à lire la Parole de Dieu avec eux et avec l'évêque. C'est ainsi que Marguerite semble s'être réellement convertie à Dieu; elle n'aban-

donna jamais le papisme et ne suivit pas complètement le Seigneur, car elle ne parvint jamais à la pleine connaissance de la vérité. Mais on ne peut pas douter qu'elle ne soit, malgré ses erreurs et ses faiblesses, parmi ceux qui dorment en Jésus. Il est certain qu'elle employa toujours son influence sur son frère en faveur de la vérité. Elle encourageait ceux qui la prêchaient et, autant qu'elle en avait le pouvoir, elle les protégeait contre la persécution.

Le roi montrait alors des dispositions de nature à encourager Faber, qui espérait l'avoir presque persuadé d'être chrétien, comme Paul, le roi Agrippa. En effet, François Ier semblait disposé à laisser prêcher Faber et Farel, mais c'était seulement par aversion pour la tyrannie des prêtres. « Je veux montrer, disait-il, qu'un roi de France ne se laisse pas tenir en lisières. » D'ailleurs, il méprisait les prêtres à cause de leur ignorance et de leur hostilité à la science. Le clergé s'élevait même contre l'imprimerie qu'il appelait une invention du diable, accusant les imprimeurs d'être des sorciers. Le roi, en homme intelligent, s'intéressait fort aux découvertes nouvelles, il crut d'abord que l'Evangile était une invention moderne destinée à réformer le monde. Quand il comprit que cet évangile condamnait ses vices et ses mauvaises actions, pour lesquelles il pouvait acheter du pape des pardons en abondance, il fallut toutes les supplications de sa sœur pour l'empêcher de se joindre aux prêtres afin d'écraser la vérité. Mais à l'époque dont nous parlons, le roi favorisait encore Faber et ses amis qui étaient pleins d'espérance.

Il vint aussi de bonnes nouvelles d'au-delà du Rhin ; un moine allemand avait osé enseigner et prêcher déjà en 1517 que le pardon des péchés ne s'achète pas avec de l'argent, mais que Dieu le donne aux pécheurs, sans argent et sans aucun prix, par la foi au Seigneur Jésus. Ce moine avait

poussé la hardiesse jusqu'à afficher aux portes de l'église de Wittemberg, un placard avertissant le peuple de ne pas acheter les pardons du marchand d'indulgences.

Il s'élevait courageusement contre ce trafic impie. Sans avoir les lumières et les connaissances de Farel, Martin Luther était courageux et honnête; il proclamait ce que Dieu lui avait enseigné, écrivant des articles et des livres qui se répandaient rapidement partout. Vers l'an 1519 ses ouvrages arrivèrent jusqu'à Paris, et le petit troupeau de chrétiens de cette ville les lut avidement et avec actions de grâces. Tandis que beaucoup de personnes acceptaient sans examen sérieux les paroles de Luther, Farel se recueillait par la prière. Il sondait les Ecritures et les comparait avec les écrits du moine allemand; il protesta contre certaines erreurs conservées par Luther, tout en recevant avec joie une grande partie de ses doctrines, il redoutait l'influence de ses ouvrages sur ceux qui ne savaient pas encore distinguer la vérité de l'erreur. « L'Evangile est entravé en France, écrivait-il, trois ou quatre ans plus tard, par la circulation des ouvrages de Luther, qui admettent jusqu'à un certain point l'adoration des saints et l'existence du purgatoire. Ces erreurs ont été condamnées parmi nous il y a plusieurs années. »

Les croyants de Paris se réunissaient pour la prière, pour la lecture et la prédication de la Parole de Dieu. Farel était alors leur principal prédicateur. « Personne n'a prêché depuis votre départ, lui écrivait un de ces chrétiens en 1524. Que les choses ont changé depuis que vous nous avez quittés! Les anciennes traditions reparaissent, la Parole de Dieu est négligée, les fidèles ne l'expliquent plus qu'avec crainte et tremblement. Gérard Roussel ne nous a fait qu'une ou deux visites, et cela sans prêcher! Si vous pouviez venir à notre aide! » Tels sont les rares détails

que nous possédons sur le peu de temps que Farel passa à Paris comme témoin du Seigneur contre tout ce qui était de l'homme, que ce fût enseigné par un docteur papiste, par le célèbre Luther, ou par son cher maître Faber. Car Faber croyait encore au purgatoire et n'avait que des idées vagues sur diverses vérités importantes. Guillaume Farel devait apprendre combien cette parole est vraie : « Vous n'avez qu'un seul Maître qui est Christ. »

CHAPITRE VII

Origine des ténèbres dans l'Eglise de Dieu.

Guillaume Farel ne se contentait pas de prêcher avec hardiesse; il approfondissait en même temps l'étude de la Parole de Dieu et lisait attentivement l'histoire de l'Eglise. Il désirait savoir comment les hommes avaient pu s'égarer, et comment, ayant connu l'Evangile, ils en étaient venus à appeler le mal bien, le bien mal, à être aussi ignorants et dépourvus de sens que des païens. Farel lut l'histoire des premiers temps de l'Eglise et s'en entretint avec ceux des prêtres de Paris qui lui avaient conseillé de lire les écrits des Pères. La conclusion de ses recherches vaut la peine d'être citée : « Quand un ange du ciel, écrit-il, vous évangéliserait outre ce que nous avons évangélisé, qu'il soit ana-

thème, » puis il ajoute : « Que cette sentence est digne d'être bien gravée dans tous les cœurs comme venant vraiment de Dieu qui a parlé ainsi par le saint apôtre..... Ce bon personnage (Paul) est pressé d'en parler ainsi à cause de la méchanceté des hérétiques qui osent affirmer ce qu'ils ne peuvent prouver par les Saintes-Ecritures. Pourtant ils veulent que leurs raisons et leurs opinions aient cours quoique la Sainte-Ecriture n'en fasse nulle mention. De là vient la ruine et la perdition des hommes qui ont toujours osé faire plus ou moins que ne le prescrivait la Parole de Dieu et la règle qu'Il a baillée (donnée). On voit comment du temps du saint apôtre, les séducteurs ne se contentant point de la vérité et de la grâce que l'apôtre avait prêchées si clairement, contredisent lâchement et méchamment à la vérité et à la grande bénédiction de Dieu. Car bien qu'ils approuvent la prédication de Christ, néanmoins ils veulent ajouter ce que Dieu ne commandait point et n'a jamais commandé à ceux qui ont reçu Jésus-Christ, mais à Israël. Il est vrai que les séducteurs avaient pour eux l'ombre d'une raison, parce que Dieu a parlé à Moïse et ce que Moïse a ordonné, l'a été par le commandement de Dieu. Mais le saint apôtre (et Dieu parlant par sa bouche) n'admet et ne reçoit aucunement les raisons de ces séducteurs et ne veut permettre que Moïse qui n'a point eu charge des Gentils, soit mis au rang de Jésus-Christ, ni qu'il faille ajouter Moïse à Jésus-Christ pour donner le salut et la vie. Et même le saint apôtre admet si peu que les sacrifices et autres observances mosaïques soient nécessaires pour parvenir au salut, qu'au contraire il maudit, déteste et anathématise non seulement les misérables qui mettent en déroute l'Eglise de Jérusalem, mais encore il commande que si un ange du ciel venait prêcher autre chose que ce que Paul avait prêché, qu'il soit tenu en exécration. Car

il ne faut rien ajouter ni diminuer, mais purement et simplement, tenir et garder cette sainte et parfaite doctrine. L'apôtre certifie dans l'Epître aux Corinthiens que ce qu'il enseignait s'appuyait sur les Saintes-Ecritures, et ailleurs : que toute Ecriture est divinement inspirée et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger et instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfait pour toute bonne œuvre. Si tous pouvaient recevoir cette vérité parfaite et donner à Jésus-Christ l'honneur qui lui appartient, et si les Pères avaient observé cette règle en tout et partout, il ne serait pas nécessaire d'écrire contre les doctrines perverses, ni si difficile d'arracher du cœur des hommes ce qui y est si profondément enraciné. Au contraire, chacun aurait en horreur tout ce qui n'est pas sur le vrai fondement et tout ce qui n'est pas contenu dans les Saintes-Ecritures. Et au lieu d'écrire sur le signe de la croix, le bois de la vraie croix et autres choses semblables qu'on ne peut justifier ni prouver par l'Ecriture sainte, les Pères s'y fussent opposés et eussent résisté à de telles doctrines. Mais faute d'avoir maintenu cette règle infaillible, aussitôt qu'un des Pères ayant quelque réputation de savoir et de piété, s'écartait un peu du droit chemin, ceux qui le suivaient s'en écartaient encore davantage, et c'est ainsi que beaucoup de choses mauvaises et méchantes ont été introduites..... »

Il faut donc que pasteurs et conducteurs de fidèles suivent la Parole de Dieu seule, et qu'ils nourrissent le troupeau de cette Parole seulement, sans cela ils ne seront que des aveugles conduisant d'autres aveugles et tous tomberont dans la fosse. Et puisque les choses en sont venues au point que tout n'est que poison excepté le pain céleste qui est la Parole de Dieu, quiconque se nourrit d'un autre pain est empoisonné et va à la mort. Guillaume fait aussi

remarquer que le pouvoir de la Parole de Dieu, lorsqu'elle est prêchée en simplicité et sans falsification, est tel que la conscience des adversaires devient un témoin de cette puissance. Ils s'opposent à la Bible justement *parce qu'ils en sentent la force*. Tout l'édifice du papisme s'écroule dès que nous admettons la Parole de Dieu comme unique règle de conduite. Car alors comment justifierons-nous la messe, la consécration des autels et des églises, le signe de la croix, etc. ? Dieu n'a commandé aucune de ces choses, et s'il devient loisible à un homme, quel qu'il soit, de dire et d'ordonner ce qu'il lui plaira, où s'arrêtera-t-il, et que n'osera-t-il pas mettre en avant comme venant de Dieu, s'il n'y a pas de règle d'après laquelle reconnaître ce qui est divin et ce qui ne l'est pas ? Que Dieu, par sa grâce, ouvre les yeux du pauvre monde afin qu'on ne cherche plus à mettre en avant quoi que ce soit hors de l'Ancien et du Nouveau Testament. Puisse-t-il nous suffire de savoir ce que l'Ecriture contient et de garder la mesure qui nous y est donnée. Car autrement tout serait incertain et changerait de jour en jour, si nous admettions une autre règle que la seule Parole de Dieu qui est contenue dans la Sainte Ecriture.

Farel cite ce qui est rapporté dans le XVe chapitre des Actes des Apôtres. C'était pourtant un saint concile que celui qui se réunit à Jérusalem. Il n'était pas composé de papes antichrétiens, de cardinaux, princes de Sodome, ni d'évêques de Gomorrhe ou d'abbés de Balaam. Ceux-là ne servent de rien si ce n'est d'avertissements à chacun pour ne pas imiter leur vie abominable. Mais, au contraire, ceux qui assistaient au concile de Jérusalem étaient les plus excellents en dons et en grâce de Dieu qui aient jamais existé..... néanmoins, tout ce qui a été conclu en ce concile n'a d'autorité qu'autant que le commandement de Dieu et la Sainte Ecriture le permettent.

Mais voyons ce que les Pères ont écrit, et si l'on peut dire sans offense à Dieu que *tout* ce qu'ils enseignaient fût selon la Sainte Ecriture. Quand Ambroise nous dit que l'impératrice Hélène voulut visiter les lieux saints, je voudrais d'abord qu'il nous prouvât par les Saintes Ecritures qu'il y ait des lieux plus saints les uns que les autres, car Jésus-Christ nous a ôté toute différence de lieux lorsqu'Il a dit qu'on n'adorerait plus le Père ni en cette montagne, ni à Jérusalem, mais que les vrais adorateurs l'adoreront en esprit et en vérité.

Ambroise nous dit ensuite que l'Esprit inspira à Hélène le désir de chercher le bois de la vraie croix; encore moins pourra-t-il prouver cela par l'Ecriture, à moins qu'il n'ait voulu parler d'un mauvais esprit. Car le Saint Esprit n'a jamais inspiré personne à croire ou à faire autre chose que ce que contiennent les Ecritures, ce serait contre la nature du Saint Esprit qui est de détourner nos yeux des choses visibles et terrestres pour les attacher aux choses célestes et invisibles, que de pousser quelqu'un à chercher le bois de la croix. Le précieux corps de notre Seigneur qui surpasse en prix tout ce qui est au ciel et sur la terre nous a été ôté, et pourquoi cela? N'est-ce pas afin que nous le cherchions *là où il est*, à la droite du Père? C'est ainsi que le Saint Esprit nous dirige quand c'est lui qui nous enseigne. Par les yeux de la foi, nous voyons comment Jésus-Christ a englouti la mort par sa mort si amère.... selon le commandement du Père...... puis comment Il a triomphé, ressuscitant en immortalité, comment il est monté triomphalement dans les cieux et s'est assis à la droite du Père, puis il a donné de grands dons de victoire, les grâces excellentes du Saint Esprit; enrichissant son Eglise qui est son corps par le saint ministère et autres dons merveilleux, afin que l'Eglise entende et sache les biens qu'elle a en Christ.

CHAPITRE X

Comment les ténèbres s'augmentèrent.

Farel continue ensuite en nous montrant que la protection de l'empereur Constantin fut fatale à l'Eglise. Car, dit-il, les chrétiens, qui se virent loués et approuvés, perdirent l'habitude de sonder diligemment les Ecritures, de sorte que les hérétiques ont plus servi et profité à plusieurs grands et bons personnages que ceux qui les ont favorisés, en tant que les hérétiques furent cause qu'on étudia les Ecritures afin de pouvoir les réfuter. Plus Guillaume lisait les Pères, plus ceux-ci baissaient dans son estime. « Ambroise, dit-il, nous raconte les propos d'Hélène, à laquelle, si elle a parlé ainsi, on aurait pu dire à bon droit de se taire et de ne pas parler comme une sotte....... hélas! nous voyons en lisant les Pères qu'on s'est égaré non pas seulement en ces derniers temps, où l'ignorance, l'idolâtrie et la révolte contre Jésus-Christ sont parvenues à leur comble, et où nous avons pu voir les aveugles conduits par d'autres aveugles... mais déjà dans les premiers temps après les apôtres. Les Eglises s'étaient fort multipliées et il y avait des hommes de grand savoir et de grande piété qu'on admirait fort pour leur sainte conduite. Mais cela n'empêche

pas qu'ils ont lourdement failli en mettant en avant des choses que la Parole de Dieu n'ordonne point....... Ceci doit nous servir d'avertissement, afin que nous ne souffrions ni ne permettions aucune chose que Dieu n'a pas commandée. Car nous ne pouvons avoir des règlements plus convenables que ceux qui nous ont été donnés par Jésus-Christ lui-même... et nous ne pouvons suivre personne de plus sage que Lui. Si toutes les ordonnances de Moïse ont dû céder la place à Jésus-Christ, combien plus n'ôterons-nous pas les choses qui ont été inventées après Jésus-Christ. Qu'il nous soit suffisant de n'avoir que les pasteurs que Lui-même euvoie, la doctrine telle qu'Il l'a donnée, que les lieux de culte soient propres et convenables, que ceux qui sont reçus à la Cène du Seigneur soient dans les conditions requises par l'Evangile et que tout soit fait selon la pureté évangélique. Si Jésus-Christ et ses ordonnances ne suffisent pas à maintenir le respect et le bon ordre dans les assemblées, qui pourra s'en charger?.... Tout ira bien quand Jésus-Christ seul et ses saints commanderont et régneront dans l'Eglise. »

Les prêtres essayaient de répondre aux raisonnements de Farel; les uns défendaient le signe de la croix, déclarant que c'est un fait avéré qu'il chasse Satan.

« Et où, je vous le demande, répondait Farel, où le diable est-il plus présent que dans la personne du pape qui porte cependant trois croix sur la tête et qui en est couvert jusque sur ses pantoufles? Où le diable est-il plus présent que dans l'office de la messe dans lequel on voit plus de croix qu'à tous les autres services ? »

D'autres prêtres faisaient observer que les Pères n'avaient point dit qu'il fallût adorer la croix elle-même, mais seulement qu'elle représentait Christ.

« Il ne sert à rien, répondait Guillaume, d'essayer d'excuser et de colorer leurs paroles ; il vaut bien mieux convenir qu'ils ne parlaient point selon les Ecritures. Les figures et les types de l'Ancien Testament se sont évanouis quand Jésus-Christ a paru, parce qu'Il était la réalité dont ces figures n'étaient que l'ombre. De même, puisque l'Evangile nous parle en termes si clairs et si simples, devons-nous appeler les choses par leur nom et ne point faire comme les Pères, car il n'y aurait pas eu autant d'erreurs et d'égarements s'ils n'avaient fait si grand usage de la manière de parler de l'Ancien Testament ; tels sont, par exemple, ces mots d'autels, sacrifices, immolations et tant d'autres qu'ils emploient si souvent. Je vous prie de considérer quelle convenance il y a à dire que la croix est l'espérance des chrétiens, si c'est de la croix et non de Christ que nous voulons parler. C'est un blasphème. Et comment pourrait-il s'agir de Christ lorsque nous voyons la croix mêlée à des diadèmes, des ornements et autres choses semblables ! Car Jésus-Christ n'a rien à faire avec les accoutrements et les parures mondaines.

» Si nous sommes des chrétiens rassemblés en son nom, il faut que nous ne soyons plus du monde, mais de nouvelles créatures. Car Christ n'est pas de ce monde, Il a laissé le monde et Il s'en est allé au Père. Mais ces théologiens, pour soutenir leur fausse doctrine, mettent la croix à la place de Celui qui est mort, à la place du sang précieux qui peut seul laver nos péchés. Celui qui croit en Lui a la vie éternelle. Puissions-nous tous croire et recevoir ce bon Sauveur Jésus pour notre Rédempteur et notre Libérateur par la foi. Remercions donc ce bon Père qui nous donne un si excellent Sauveur dans lequel nous mettons toute notre confiance, n'ayant que faire du bois de la croix, pas plus que d'Hérode, de Pilate ou des autres bour-

reaux du Seigneur..... car le Saint Esprit enseigne aux chrétiens qu'ils sont morts au péché, vivants en Christ ressuscités en vie nouvelle, et qu'étant ainsi ressuscités, ils doivent chercher les choses qui sont en haut, où Christ est assis à la droite de Dieu, et penser aux choses du ciel et non point à celles qui sont sur la terre. »

Les docteurs de Paris furent indignés que Farel osât prétendre que les Pères étaient tombés dans l'erreur. « Ne craignons pas de contredire qui que ce soit, disait Farel, si leurs paroles ne peuvent être prouvées par les Ecritures, mais plutôt disons : Toi, Seigneur, Tu es le seul qui ne se trompe point. Il n'y a rien en ta Parole que vérité et droiture ; tes commandements sont bons, purs, parfaits, rien ne peut être bon sinon ce qui est fait selon ta Sainte Parole... Et que par cette Parole on condamne même les plus saints et les plus sages dans ce en quoi ils ont failli. Qui ne condamnerait pas l'idolâtrie de Salomon ? Sa sagesse ne doit point nous empêcher de détester son péché. Qui voudrait excuser les péchés de David ? Sa grande piété et bonté ne peuvent nous empêcher de dire qu'il a failli. Prenons donc garde à nous-mêmes et fussions-nous comme des anges de Dieu, ne lâchons jamais la bride à nos actions, nos paroles et nos pensées, mais jugeons-les toujours d'après la Parole de Dieu. »

Mais les docteurs de Paris n'étaient nullement disposés à admettre la pleine suffisance de la Bible.

« Au contraire, dit Farel, ils préfèrent les livres des Pères qui sont souvent aussi contraires à la Bible que la chair l'est à l'Esprit. Au lieu de se contenter de la Bible, ils y ajoutent autre chose, comme si l'on essayait d'orner de l'or et des pierres précieuses avec de la fange et du fumier. Au lieu de s'occuper à enseigner par la Parole de Dieu, ils se sont égarés à la poursuite des rêveries humaines, des

Hélène, des morceaux de bois, avançant des choses qui ne sont point dans la Sainte Ecriture.... Ainsi est venue la ruine dans l'Eglise et il faut être bien aveugle pour ne pas voir cette ruine, ou bien lâche et méchant pour ne pas s'efforcer d'en retirer les âmes. Ceux qui veulent soutenir la méchanceté actuelle, s'arment de l'excuse que ces coutumes sont anciennes et viennent de forts, grands et bons personnages... et le plus souvent ceux-là mêmes qui désirent le plus que Dieu soit servi en pureté n'osent rien dire contre les Pères. Si les Eglises n'avaient jamais rien accepté qui ne fût contenu dans la Sainte Ecriture, nous ne serions pas maintenant dans des abîmes d'erreurs et de superstitions qui surpassent tout ce qu'on a jamais vu auparavant. »

Quelques-uns des docteurs les plus éclairés de Paris convinrent qu'on devrait expliquer au peuple que l'adoration ne s'adresse pas aux images et aux croix; il est facile, dirent-ils, d'expliquer qu'on ne doit adorer que Dieu seul. C'est la faute du peuple et non des croix s'il est idolâtre, pourquoi donc supprimer les croix et les images? Défendons seulement qu'on les adore.

« Le bon roi Ezéchias vous condamne en ceci, répondait Farel, car lorsqu'il a vu que le peuple rendait honneur et service divin au serpent d'airain, il ne s'est point fait de scrupule de l'abattre; il ne s'est pas contenté de défendre au peuple de l'adorer. Cependant ce serpent avait été fait par Moïse comme signe de la plus grande œuvre que Dieu ait faite, à savoir la rémission de nos péchés. Néanmoins, Ezéchias le mit en pièces et lui donna un nom de mépris qui veut dire : *ce morceau d'airain*. Les serviteurs de Dieu sont à bien plus forte raison tenus de s'élever contre tout ce qui a été introduit et inventé de contraire au pur Evangile, car celui-ci est bien plus excellent que la Loi, et

l'adoration en esprit et en vérité doit être plus pure que celle qui se faisait sur la montagne. »

Farel ne comprit pas en même temps toutes les vérités que nous venons d'exposer; il lui fallut des mois et des années pour apprendre et désapprendre tant de choses. Toutefois, lorsqu'il eut saisi que tout ce que l'homme ajoute à la Parole de Dieu est mauvais, ses erreurs papistes disparurent une à une. J'ai cru devoir insister sur ce sujet pour un motif qui devrait nous remplir de honte et de tristesse.

Il s'est écoulé trois cent cinquante années depuis que Farel enseigna la nécessité de n'avoir d'autre fondement que la Parole de Dieu; mais, hélas! ses enseignements sont oubliés, et si l'on y revenait, combien de choses ne faudrait-il pas abolir, non seulement dans les contrées papistes, mais aussi chez les réformés!

Les efforts de Farel ne réussirent qu'auprès d'une faible minorité, et de nos jours il ne trouverait pas beaucoup plus d'auditeurs disposés à retourner aux Ecritures et à délaisser tout ce qui n'y est pas contenu. Le cœur de l'homme est le même à présent qu'en 1520, et le monde n'est pas moins « inimitié contre Dieu », ni Satan moins actif.

CHAPITRE IX

Un jour de grâce pour Paris.

L'animosité et la haine des docteurs de l'Université contre Faber et Farel se manifestèrent de plus en plus ouvertement. Aussi, quoique les deux amis eussent l'appui de la princesse Marguerite et de l'évêque de Meaux, il leur aurait été impossible de prêcher et d'enseigner comme ils le faisaient, si le Seigneur n'avait tenu la porte ouverte devant eux et ne les avait protégés par la force de son bras. Dans sa grâce et son amour, Dieu avait décidé que l'Evangile de son Fils serait prêché aux « aveugles conducteurs d'autres aveugles », et nul ne pouvait réduire au silence ses hérauts. Les docteurs de Paris ne voyaient en Farel qu'un jeune homme vaniteux et irrévérencieux. Qu'il osât arriver du fond d'un village des Alpes, la Bible à la main, pour défier les papes, les prêtres et tous les Pères de l'Eglise, leur semblait une insolence inouïe. Ils ne pouvaient souffrir ce que Guillaume appelait parler franchement. Ils savaient que pas un d'entre eux ne saurait répondre à la sommation qui leur était faite de justifier leurs doctrines et leur conduite par la Bible seule. C'est ainsi que le jour de grâce passa, le seul dans toute l'histoire de France où le Seigneur ait envoyé la bonne nouvelle aux chefs et aux conducteurs de la nation. Si Paris avait reçu les messagers de Dieu, ni les affreux massacres de la Saint-Barthélemy et des siècles suivants, ni les jugements terribles que le sang de tant de martyrs fit tomber sur le roi et le peuple, il y a quatre-vingt dix ans, n'auraient été inscrits dans l'histoire de France.

Sous Louis XII, l'Université avait pris parti contre le moine qui avait voulu établir l'autorité suprême du pape dans l'Eglise. Mais les choses avaient changé depuis la mort du roi. Louise de Savoie, mère de François Ier, et son favori Antoine Duprat, avaient accaparé une partie du gouvernement de l'Etat. La reine-mère et son favori avaient l'un et l'autre leurs raisons pour haïr l'Evangile d'une haine profonde. Louise de Savoie était une femme dépravée, d'un caractère tyrannique; Duprat, qu'un historien catholique appelle « le plus vicieux de tous les bipèdes », n'était entré dans le clergé qu'afin d'amasser des richesses par tous les moyens que les prêtres avaient à leur disposition. Duprat était cardinal, archevêque de Sens et chancelier de France; comme sa protectrice, c'était un homme de mœurs dissolues. Ces deux serviteurs de Satan, en s'opposant à l'Evangile, satisfaisaient leurs instincts pervers et espéraient cacher leur mauvaise vie sous de fausses apparences de zèle pour Dieu et l'Eglise. Louise de Savoie persuada à son fils d'accorder au pape plus de pouvoir dans les affaires de l'Eglise française qu'il n'en avait jamais eu.

En échange de son amitié, le pape céda au roi le droit de nommer les évêques et les curés dans son royaume. Le roi en fit un commerce avantageux, nous dit-on, tout comme les marchands de Venise trafiquaient de poivre et de cannelle. Encouragée par la haine que Louise et Duprat manifestaient contre l'Evangile, l'Université (la Sorbonne surtout) chercha les moyens de réduire les prédicateurs au silence.

Le principal meneur était Noël Bédier, le syndic de la Sorbonne. Avec Louise et Duprat, il fut l'un des grands ennemis de l'Evangile à cette époque. C'était un homme de capacités fort ordinaires, mais doué d'une voix forte et sachant la faire entendre. Les querelles étaient son élément et il était plus content de rencontrer un ennemi qu'on ne

l'est généralement de trouver un ami. Bédier avait une haine particulière pour Faber, parce qu'il venait de la même province que lui, et qu'il s'était acquis une réputation de talent et d'érudition qui remplissait Bédier de jalousie. Erasme disait de ce pauvre homme qu'il avait l'ignorance, la stupidité, les préjugés et l'hypocrisie de trois mille moines réunis. Il répondait longuement et fréquemment à Faber et à Farel, aux applaudissements d'un essaim de prêtres et de moines aussi ignorants que lui. Les uns l'approuvaient par stupidité, croyant qu'un homme qui avait tant à dire devait avoir raison; d'autres parce qu'ils étaient enchantés d'entendre contredire Faber et Farel; quelques-uns enfin parce qu'ils pensaient qu'en défendant l'Eglise de Rome on devait avoir le droit de son côté. Bédier était trop ignorant pour fournir des arguments plausibles. Mais il avait lu, dans je ne sais quel auteur ancien, que la femme pécheresse du chap. VII de Luc, Marie-Madeleine, et Marie la sœur de Lazare, étaient une seule et même personne. Faber ayant dit que c'étaient trois femmes différentes, Bédier l'accusa à grands cris d'hérésie devant l'Université. Non seulement Paris, mais toute la chrétienté se souleva d'indignation contre Faber. Un évêque anglais écrivit un livre pour soutenir l'opinion de Bédier. L'Université entière déclara que Faber devait subir la peine des hérétiques. Mais le roi, qui était en mauvais termes avec l'Université, fut enchanté d'avoir une occasion d'humilier les docteurs et les prêtres. Il donna l'ordre de laisser Faber en paix, et c'est ainsi que le Seigneur lui accorda, encore pour un peu de temps, une porte ouverte à Paris.

Bédier, rempli de rage de n'avoir pu brûler Faber, essaya de s'en consoler en lui suscitant tous les ennuis possibles. Mais le vieux savant continua à enseigner au milieu des insultes et des persécutions, jusqu'au mois de novembre de

cette année 1519. Ensuite il quitta Paris et nous ignorons où il se rendit; il fut absent jusqu'au printemps de 1521. A cette époque, son ami l'évêque de Meaux le pria de venir lui aider à répandre l'Evangile dans son diocèse, lui promettant un refuge assuré et toute liberté d'enseigner et de prêcher. Faber, fatigué des tracasseries qu'il endurait à Paris, fut bien aise de se retirer à Meaux, laissant Farel seul pour faire face à l'orage que soulevait Bédier.

Meaux était le siège de l'évêque Briçonnet, qui travaillait depuis deux ans, dans tout son diocèse, à répandre les vérités évangéliques. Il aurait voulu qu'elles fussent prêchées dans chaque ville et dans chaque village. En conséquence, l'évêque s'était rendu lui-même dans toutes les paroisses pour s'enquérir de la conduite et des enseignements du clergé. Hélas! partout on lui fit les mêmes récits : le clergé ne songeait qu'à se plaire à lui-même; la plupart de ses membres passaient leur temps à s'amuser à Paris, abandonnant leurs paroissiens à des vicaires ou à des moines franciscains venant de Meaux. Les simples curés ne valaient pas mieux que le haut clergé; les moines mendiants n'étaient que des imposteurs qui s'enrichissaient des dépouilles d'un peuple crédule. « Le seul souci de ces pasteurs, disait l'évêque, c'est de tondre leurs brebis ». Pour mettre un frein à ces désordres, Briçonnet défendit aux moines de prêcher et destitua bon nombre de prêtres, se proposant d'en préparer d'autres pour enseigner l'Evangile. En attendant, il fut heureux d'avoir le secours de Faber.

Guillaume Farel dut se trouver dans un grand isolement. Ses deux amis, Roussel et d'autres encore, espéraient, au moyen de l'Evangile, réformer l'Eglise romaine en y restant attachés. Farel, lui, était de jour en jour plus convaincu que leurs espérances étaient vaines et que les chrétiens devaient retourner purement et simplement à la Parole de

Dieu, en laissant de côté toute autre considération. Au lieu de réformer Rome, il n'en voulait plus rien du tout; il désirait retourner aux temps de Paul et de la Chambre haute, au temps où il n'y avait ni prêtres ni autels, ni édifices consacrés, ni vêtements sacerdotaux, ni rites particuliers, mais où il y avait Christ, Christ seul et sa Parole bénie. « Si Christ ne suffit pas, écrivait Farel, si sa Parole ne peut maintenir l'ordre, comment pouvez-vous espérer que rien de ce que vous y ajouterez fera ce que Christ n'a pu faire ? »

Il n'est pas étonnant que les docteurs de la Sorbonne aient refusé d'entendre cet intrus qui prétendait ne les juger que d'après la Bible seule.

Les docteurs de Paris avaient entendu les appels divins pendant deux ans; maintenant Dieu allait les mettre à l'épreuve : recevraient-ils son message de grâce et de salut, ou non ? Le moment décisif arriva de la manière suivante :

Luther, dont les doctrines avaient été condamnées par l'Eglise de Rome, en avait appelé à l'Université de Paris, pour qu'elle jugeât entre lui et Jean Eck, le champion de Rome. Eck et Luther s'étaient rencontrés à Leipsig pour discuter publiquement les droits de Christ et ceux du pape. Paris devait examiner ce qui avait été dit des deux côtés et ensuite déclarer lequel avait raison. Vingt copies des arguments de chacun des adversaires furent envoyées à Paris au commencement de 1520.

Pendant plus d'une année, l'Université étudia ces brochures; toute l'Europe, nous dit-on, attendait la décision de Paris. Bédier avait beaucoup à dire, naturellement ; avec sa voix criarde et soutenu par une nuée de partisans ignares et de prêtres en colère, il gagna la bataille. En avril 1521, l'Université décréta que les livres de Luther seraient brûlés publiquement dans les rues de Paris.

Dès lors Farel comprit que la capitale avait rejeté l'Evangile. Faber le suppliait de venir à Meaux, où il pourrait prêcher en liberté et où les âmes soupiraient après le pain de vie. C'est ainsi que Guillaume secoua la poussière de ses pieds contre la ville qui refusait Christ et sa Parole. Accompagné des Roussel et de quelques autres de ses amis, Farel arriva à Meaux sans que nul peut-être se soit douté qu'avec le départ de ce jeune montagnard finissait le jour de grâce pour Paris. Christ a dit autrefois de ses serviteurs : « Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise, et celui qui me méprise méprise Celui qui m'a envoyé. » Paris avait méprisé Dieu lui-même en la personne du jeune évangéliste.

Mais Celui qui peut tirer le bien du mal avait changé en bénédiction, pour une âme d'élite, les discours absurdes de Bédier. Il y avait un jeune noble de Picardie, Louis de Berquin, qui se faisait remarquer par la ferveur de son attachement à l'Eglise romaine et sa moralité irréprochable. Berquin s'élevait souvent avec force contre les doctrines de Luther, tout en blâmant sévèrement les prêtres et les moines qui vivaient dans le péché et faisaient de la religion une occasion de lucre. Il haïssait la bassesse, l'hypocrisie, et semble avoir été parfaitement sincère, quoique dans l'erreur. Il assista aux discussions qui eurent lieu entre Bédier et les prédicateurs de l'Evangile, et, bien qu'il crût Faber et Farel dans leurs torts, les mauvais arguments de Bédier et de ses moines, leurs efforts déloyaux pour harceler et calomnier ceux qu'ils ne réussissaient pas à réfuter, excitèrent son indignation. D'un autre côté, il trouva que les prédicateurs étaient francs, droits, qu'ils en appelaient à la Bible pour confirmer tout ce qu'ils disaient. C'est alors que Berquin, dégoûté des prêtres et embarrassé par les déclarations de Farel, se mit à lire la Bible, et la lumière se fit dans

son cœur. Nous entendrons encore parler de cet intéressant jeune homme; pour le moment, retournons à Farel.

CHAPITRE X

Jours heureux à Meaux.

Guillaume Farel prêchait à Meaux, faisant retentir « sa voix de tonnerre » partout, dans les rues, sur les marchés, dans les salles qu'on lui prêtait. Le peuple se rassemblait en foule pour entendre ses paroles, si nouvelles et si bénies. Il apprenait avec étonnement qu'au lieu de donner son argent aux prêtres et aux moines, il n'avait qu'à recevoir les richesses insondables de Dieu.

« Si nous considérons la mort de Jésus-Christ, disait-il, nous verrons qu'en elle tous les trésors de la bonté et de la miséricorde du Père sont manifestés. Tous les pauvres pécheurs doivent être incités et invités à venir à ce bon Père tant charitable qui a tant aimé le monde qu'Il n'a point épargné son Fils, mais l'a donné pour sauver le monde. N'y voyons-nous pas aussi la preuve que tous doivent être incités très ardemment à venir au Fils duquel la charité est si grande qu'Il donne sa vie, son corps, son sang en sacrifice parfait pour la rançon de tous ceux qui croiront en Lui! Car c'est lui qui appelle tous ceux qui sont travaillés et chargés, promettant qu'Il les soulagera. C'est Lui qui exauça si charitablement le misérable brigand, lui répondant : « Je » te dis en vérité qu'aujourd'hui tu seras avec moi en para-

» dis. » C'est Lui enfin qui, ayant pitié et compassion de ses ennemis mortels, prie pour eux Dieu son Père, disant : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font... » Et pendant qu'Il endurait cette passion si douloureuse, Il travailla dans le cœur de ce malheureux brigand pour l'inciter à se retourner vers Jésus-Christ ; c'est alors aussi qu'Il a contraint ces méchants soudards italiens et leur capitaine à se frapper la poitrine, confessant que Jésus-Christ était le Fils de Dieu. Finalement, si nous considérons attentivement cette mort et passion de Jésus-Christ, nous verrons bien clairement que par elle le voile du temple s'est déchiré du haut en bas, afin que tout ce qui était caché en des lieux où personne n'osait entrer, soit révélé par la mort de Christ et que les fidèles y eussent accès et entrée en pleine hardiesse de foi, venant au trône de la grâce pour obtenir pleine miséricorde. Car Jésus-Christ, Lui le vrai Fils de Dieu, s'est tellement humilié et abaissé, qu'Il est mort pour nous, Lui le Juste, pour les injustes et les iniques, offrant son corps et son sang pour la purification de nos âmes. Et le Père veut que, par le précieux don de son Fils, nous soyons certains de notre salut et de notre entière justification. Or le Père, pour l'amour de Lui-même et non pas pour l'amour de nous ni de nos œuvres, mérites et justices (qui ne sont que des abominations), nous sauve, nous vivifie, faisant de nous ses fils, héritiers avec Christ. Notre bon Père donc, pour l'amour de Lui-même et afin que son conseil subsiste, a voulu sauver et vivifier ceux qu'Il a appelés à la vie, sans avoir égard à celui auquel Il fait grâce, à ses œuvres ni à son point de départ, mais Il lui pardonne toutes ses fautes et tous ses péchés, le délivrant par son très cher Fils qu'Il a donné pour de misérables prisonniers du Diable. Le péché, la rébellion contre la loi de Dieu habite en eux et a domination sur eux. Mais le bon Dieu

et Père de miséricorde prend le pécheur pour son enfant adoptif, pour son héritier, cohéritier avec Jésus-Christ, le renouvelle par la foi et lui donne les arrhes de l'Esprit qui le fait membre du corps de Christ, un avec Lui. Quiconque connaît et comprend ceci par une foi vivante et vraie, possède la vie éternelle. Le Saint-Esprit unit les croyants à Christ et les fait membres de son corps, selon qu'ils ont été élus pour la vie dès la fondation du monde. Par la puissance divine, nous sommes remis en plus noble état que jamais ne fûmes avant le péché d'Adam au paradis, car nous avons le paradis céleste et la vie, non pas une vie corporelle et corruptible qu'on peut perdre[1], mais spirituelle et sans corruption qu'on ne perdra jamais. Celui qui croit en Dieu a la vie éternelle, et il ne regarde plus aux choses visibles; mais connaissant le Père par le Fils, il comprend la grande bonté de Dieu et sa miséricorde infinie. Ne craignons donc point d'exposer nos corps pour la gloire de notre Père, de mettre cette vie corruptible au service de son Evangile. Car Il nous donnera en échange une vie tellement plus excellente qu'on ne saurait en faire l'estimation... O jour d'allégresse, de triomphe, de tout bien et de toute consolation, bonheur et joie, quand ce grand Sauveur reviendra!... Lui qui en son corps a tant souffert, les coups, les crachats[1], les flagellations, tellement cruellement maltraité que son visage en était tout défait!... Il appellera les siens qui sont participants de son Saint-Esprit, et dans lesquels Il habite par l'Esprit; Il les introduira dans la gloire leur apparaissant dans son corps glorieux et faisant que leurs corps qu'ils ont laissés en partant de ce monde soient ressuscités en vraie vie immortelle et gloire éternelle, faits semblables à Jésus pour régner éternellement avec Lui en tout bien et toute joie inexprimable... La pleine révélation de la gloire des élus... après laquelle toute créature sou-

pire, sera en l'avènement triomphant de notre Sauveur, quand tous ses ennemis seront mis sous ses pieds et toutes choses lui seront assujetties : alors les élus iront au-devant de notre Seigneur en l'air, et là sera manifestée la très grande puissance de notre Seigneur, qui sera admiré dans tous les saints... et comme dans le corps de sa gloire il n'y a ni mort, ni faiblesse, de même ses membres dans leurs corps glorifiés se présenteront sans ombre devant le Père, étant parfaits en Christ. »

J'ai cru utile de rapporter autant que possible les propres paroles de Farel, afin de faire connaître quel Evangile il prêchait. Trois siècles et demi se sont écoulés depuis lors et la Bible a été répandue partout. Mais pouvons-nous dire qu'il y ait beaucoup de personnes à présent qui soient aussi bien enseignées du St-Esprit que Guillaume Farel l'était, qui sachent comment le pécheur est sauvé et pourquoi il l'est ? Ne trouvons-nous pas souvent des âmes qui sont passées de la mort à la vie, mais qui n'osent pas se croire assurées de leur salut ? Permettez-moi de vous demander si vous connaissez la portée de ces paroles de Farel : « Le Père pour l'amour de Lui-même et non pour l'amour de nous, nous sauve et nous donne la vie éternelle. » Si vous ne comprenez pas encore ces paroles bénies, laissez-moi vous supplier de relire le chapitre XV de Luc, en demandant à Dieu qu'Il vous révèle les trésors d'amour cachés, ou plutôt manifestés dans les enseignements du Christ, révélés par le grand amour de Dieu, mais cachés à la multitude par le voile d'incrédulité qui l'aveugle. Paul nous parle (II Cor. IV) d'un évangile caché, mais il n'est voilé qu'aux yeux de ceux qui périssent, parce que Satan les a aveuglés, comme il s'efforce sans cesse de le faire, et quand il n'y réussit pas tout à fait, il cherche tout au moins à obscurcir et affaiblir la lumière de la connaissance de la gloire de

Dieu. Il nous voile cette merveilleuse vérité que c'est *pour l'amour de Lui-même* que Dieu nous a sauvés et nous a donné une place dans la gloire. C'était avec un étonnement mêlé de joie que les habitants de Meaux entendaient parler de « l'amour qui surpasse toute connaissance ». Les ouvriers cardeurs de laine dans les manufactures, les commerçants, les paysans, remplissaient les salles et les églises où l'on enseignait la vérité. L'évêque lui-même prêchait assidûment, il disait au peuple que ces doctrines soi-disant nouvelles, étaient celles qu'avaient prêchées Christ et les apôtres. Il suppliait ses auditeurs de croire ces vérités et de les retenir. « Oui, disait-il, si quelqu'un s'oppose à vous, même si moi votre évêque, j'allais renier Christ et abandonner la doctrine que je prêche maintenant, ne me suivez pas ! La Parole de Dieu ne peut changer, soyez fidèles jusqu'à la mort, s'il le faut. »

Sans négliger la prédication, Faber avait trouvé le temps d'achever la traduction française des quatre Evangiles ; ce fut alors qu'il les publia. L'évêque de Meaux n'épargna ni l'or ni l'argent pour répandre partout cette portion de la Bible, toute la ville se mit à la lire ; le dimanche et les jours de fête, les gens se réunissaient pour en faire la lecture et en parler ensemble. Les paysans l'emportaient dans leurs champs, les artisans interrompaient le mouvement de leurs machines pour les lire. Briçonnet la fit distribuer parmi les faneurs et les moissonneurs qui venaient des autres provinces au moment des travaux agricoles. Ainsi l'Evangile se répandit au loin, dans les villes et les villages, où la bonne semence leva et porta du fruit. A Meaux, d'heureux résultats ne tardèrent pas à se manifester ; les jurements, dit-on, les querelles, l'ivrognerie devinrent presque inconnus dans la ville, en revanche on y entendait les louanges de Dieu et de pieuses conversations. L'évêque ne se contenta

pas de répandre la Parole de Dieu dans son propre diocèse, il envoya les épîtres de Paul en français à la princesse Marguerite, qui se trouvait bien isolée après le départ de ses amis pieux. Briçonnet la supplia de montrer les épîtres à son frère et à sa mère ; il est probable que la princesse le fit, mais hélas! sans autre résultat que d'aggraver leur condamnation !

Pendant ce temps, ceux qui avaient reçu le salut à Meaux, commencèrent à exhorter leur entourage; quatre de ces nouveaux croyants se distinguèrent surtout comme témoins de Christ. C'était d'abord Jacques Pavannes, un jeune étudiant que l'évêque avait invité à venir en séjour à Meaux. On nous le décrit comme doué de la plus grande témérité et de la plus grande droiture. Puis il y avait Pierre et Jean Leclerc, deux jeunes cardeurs de laine, dont le père était un papiste bigot; mais leur mère avait cru à l'Evangile. Enfin, il y avait un pauvre homme dont le nom n'est point parvenu jusqu'à nous, il est désigné comme « l'ermite de Livry. » Il avait cherché à sauver son âme par de bonnes œuvres, en allant s'établir en ermite dans la forêt de Livry, non loin de Paris. Cet homme pourvoyait à sa subsistance en mendiant de porte en porte. Mais un jour, il rencontra des habitants de Meaux qui lui offrirent quelque chose de meilleur que « la viande qui périt. » Ce jour-là l'ermite s'en retourna riche dans sa retraite; il continua à y demeurer, mais s'il parcourut encore les campagnes, ce fut pour donner et non pour recevoir. Il allait de maison en maison, faisant part gratuitement de ce qu'il avait reçu « sans argent et sans aucun prix, » c'est-à-dire parlant à tous du Seigneur Jésus-Christ et du pardon complet que Dieu accorde à tous ceux qui croient en Lui, pardon que Christ a acheté au prix de Son sang. Avec le temps, la cabane de l'ermite devint le rendez-vous de tous ceux qui étaient oppressés

par le poids de leurs péchés et qui allaient demander à l'ambassadeur de Christ ce qu'il fallait faire pour être sauvé.

CHAPITRE XI

L'obéissance.

La pleine liberté laissée aux prédicateurs et aux chrétiens pour répandre l'Evangile, tout en réjouissant Farel, ne le satisfaisait pas complètement. Faber était plein de joie et d'espérance. « Que mon cœur se réjouit, disait-il, quand je vois la pure connaissance de Christ se répandre ainsi! Je puis espérer que notre chère France comprendra enfin la grâce de Dieu, car notre gracieux roi lui-même n'a-t-il pas consenti à ce que son peuple possédât la Parole de Dieu en langue vulgaire? Dans ce diocèse-ci l'Evangile est lu le dimanche et les jours de fêtes; il est expliqué journellement au peuple et les âmes simples font leurs délices de la Parole bénie. »

Farel partageait la joie de son vieux maître, car l'Evangile était prêché et des âmes étaient sauvées. Mais, pouvait-il consentir à ce que la messe continuât à être célébrée, les images à remplir les églises et l'évêque à revêtir les habits sacerdotaux? Tout ce que Farel voyait autour de lui, montrait combien les hommes avaient ajouté à la Bible, et leurs inventions le remplissaient d'indignation. Ils faisaient bien de reconnaître Christ comme leur Sauveur, mais était-il leur *Seul Maître?* Ils avaient raison de lire l'Evangile les

jours de saints, mais pourquoi y avait-il encore des jours de saints? Tandis que les pécheurs acceptaient avec joie le salut gratuit que Christ leur offre, refuseraient-ils après l'avoir reçu d'obéir à leur seul Sauveur?

Ces inconséquences des réformés de Meaux affligeaient Farel, d'autant plus que personne, parmi les prédicateurs, ne pensait comme lui. Peut-être parmi les humbles et les croyants inconnus, y en avait-il qui étaient de son avis; on peut le supposer. Mais faudrait-il que Farel se brouillât avec l'évêque et son cher Faber, avec Gérard et Arnold Roussel? Serait-il obligé de reconnaître que même son vieux maître ne suivait pas complètement le Seigneur? Les écrits de Farel nous apprennent quels étaient ses sentiments à ce sujet. « Ne nous séduisons pas, dit-il, en pensant bien faire, comme si nous ne pouvions faillir, il faut suivre, non point notre jugement, ni ce qui est en nous qui n'est pas encore parfait, mais regarder à la loi parfaite et pure de Dieu et demander le secours de notre bon Père pour lui obéir. Et gardons-nous bien de croire qu'il nous soit permis de suivre notre propre jugement, de nous conformer à la manière de vivre de ceux qui nous entourent, même extérieurement. Gardons-nous de croire que dans le service de Dieu les choses qu'Il a défendues, soient sans importance, et que nous puissions faire comme les autres..... par exemple, nous incliner devant les images, pourvu que ce ne soit pas de cœur, répéter les paroles d'autrui quoiqu'elles déshonorent Dieu, faire semblant de garder les fêtes instituées par Satan, etc. Dieu demande la vraie obéissance du cœur, mais Il veut que cette obéissance se manifeste dans nos œuvres et en faisant ce qu'il commande, voire même si tout le monde faisait le contraire..., par exemple je ne dois pour aucun motif renoncer à ouïr la Parole de Dieu, à recevoir la Sainte-Cène, ni à prier en la sainte assemblée de Jésus.

Si je suis ainsi tenu de faire ces choses sans craindre l'homme, je dois aussi fuir tout ce que Dieu a défendu. Je dois non seulement confesser ouvertement Jésus-Christ et son Evangile, mais aussi renoncer ouvertement à l'Antechrist et à sa doctrine diabolique. Et si je ne l'ai pas fait promptement et publiquement, j'ai à m'humilier devant Dieu comme ayant péché et à crier merci en demandant Son concours pour pouvoir suivre Ses saints commandements avec mon âme, mon esprit et *mon corps*. »

Mais, objectaient Faber et les Roussel, n'est-il pas juste que les hommes organisent le culte qu'ils rendent à Dieu de manière à ce qu'Il soit servi avec plus d'honneur et de révérence ?

« La chair, répondait Farel, blasphème quelquefois contre Dieu et d'autrefois par un faux semblant de zèle, comme voulant exalter le saint nom de Dieu et faire qu'Il soit mieux révéré, invente toutes sortes de choses qui ne sont pas dans la Parole de Dieu. C'est de la chair que viennent les sectes, les organisations, les institutions ; elle ment dans tout ce qu'elle fait et donne à croire qu'elle agit par sainteté et amour de Dieu. Aussi devons-nous nous garder soigneusement de suivre les inclinations de nos cœurs, mais éprouver diligemment tout esprit, car l'ange de ténèbres peut se déguiser en ange de lumière ainsi que ses ministres. Gardons-nous surtout de la sagesse de la chair ! Il faut donc éprouver par la Parole de Dieu tout propos, toute règle et institution, pour savoir si cela vient de Dieu ou de la chair. »

Mais si nos intentions sont bonnes, si nous sommes sincères, cela ne rend-il pas nos actions agréables à Dieu !

« Nos intentions ! s'écrie Farel, voyez donc la bonne intention de Pierre pour laquelle le Seigneur lui dit : arrière de moi, Satan ! Et les bonnes intentions du roi Saül et de

ces rois qui voulurent adorer Dieu sur les hauts lieux. Dieu fut-Il satisfait de leurs intentions ? Non, car voyez comme ils sont blâmés dans les Ecritures. Toutes ces choses venaient de la chair qui veut absolument tout ordonner, disposer de tout, être louée et admirée, méprisant tout ce qui ne vient pas d'elle-même..... L'Esprit, au contraire, s'en tient à la seule Parole de Dieu et à Ses commandements même, si tout le monde est contre Lui avec des signes et des miracles, l'Esprit ne bouge pas, mais demeure ferme dans la Parole qui subsiste éternellement ; comme qu'il en soit, l'Esprit reconnaît Dieu pour véritable et déclare que tout ce qui n'est pas prouvé par la Parole divine, n'est que vanité et mensonge. Mais il vaut beaucoup mieux savoir ces choses par expérience que par un livre..... nous édifiant l'un l'autre et nous appliquant à ne pas éteindre ni contrister l'Esprit. »

Guillaume eut bientôt à faire lui-même l'expérience de ce qu'est le sentier solitaire de l'obéissance. Il avait été dur pour lui de se détourner premièrement de ses parents, des prêtres et des professeurs qui lui avaient enseigné le chemin de l'idolâtrie. Mais c'était bien plus difficile de se séparer de Faber, qui avait été un des instruments employés par le Seigneur pour faire pénétrer la lumière et la paix dans son âme. Néanmoins, si Dieu avait parlé, il fallait lui obéir à tout prix. Il est écrit : « Le fondement de Dieu demeure ferme ayant ce sceau : Le Seigneur connaît ceux qui sont siens. » Faber admettait volontiers la vérité jusque-là : Ne puis-je pas être *dans* Rome, peusait-il, sans être *de* Rome ? le Seigneur sait distinguer les siens au milieu du mal. Mais Farel se rappelait que sur le revers du sceau dont ce verset fait mention, il y avait *une autre* inscription qui est celle-ci : « Quiconque invoque le nom de Christ, qu'il se retire de l'iniquité. » Il ne s'agit pas seulement d'abandonner une

vie de péché, mais il nous est commandé outre cela, et d'une manière spéciale, de nous séparer de tous ceux qui sont des vaisseaux à déshonneur dans la maison de Dieu, de rompre toute association avec ce qui déshonore son saint Nom. Si Faber n'avait pas la foi et le courage d'agir ainsi, il devenait évident que lui et Farel ne pourraient plus marcher dans le même chemin : Guillaume devra parcourir seul, sans son maître vénéré, une voie sainte et séparée du mal.

CHAPITRE XII

Les jours sombres de Meaux.

Pendant ce temps, un orage se préparait. Les Franciscains commençaient à se plaindre hautement de la nouvelle doctrine; cela ne faisait point leur affaire qu'on dépensât en Evangiles l'argent qui prenait autrefois le chemin de leurs poches. Ils supplièrent donc l'évêque de mettre fin aux prédications hérétiques. Mais l'évêque tint bon; il prêcha lui-même du haut de la chaire contre l'hypocrisie des moines et des pharisiens et il loua les nouveaux docteurs qui, disait-il, parlaient selon Dieu. Malheureusement, si l'évêque refusait son concours aux moines, ceux-ci savaient où s'adresser. Ils se rendirent à Paris et racontèrent à Noël Bédier ce qui se passait à Meaux. Celui-ci tressaillit de joie en apprenant que Briçonnet, son ancien antagoniste, pouvait attirer une sentence terrible sur sa tête. Le syndic de la Sorbonne

s'empressa de porter la chose devant le Parlement de Paris; il était d'autan plus satisfait d'entraver l'Evangile qu'il venait d'essuyer un échec à propos de Louis de Berquin. Ce jeune gentilhomme avait été réellement converti par l'étude de la Bible, non seulement au protestantisme, mais à Dieu. Depuis lors, il s'était employé avec zèle à écrire, traduire et faire imprimer une foule de traités et de livres évangéliques. Le Parlement, excité par Bédier, avait saisi les livres et les papiers de Berquin, puis l'avait fait mettre en prison.

Il fut décidé qu'il comparaîtrait comme hérétique devant l'archevêque de Paris, et en conséquence on le transféra de la prison d'Etat dans celle du palais archiépiscopal. Mais à ce moment parut la garde du roi, avec une lettre du souverain, commandant qu'on lui remît Berquin; la princesse Marguerite avait probablement intercédé pour lui. Le Parlement lâcha à regret son prisonnier et se consola en brûlant ses livres sur la place Notre-Dame, tandis que le roi rendait la liberté à Berquin, lequel se retira dans ses terres de Picardie.

Bédier brûlait du désir de s'emparer d'un luthérien et de se venger sur Briçonnet de ce que Berquin lui avait échappé. Soutenu par la Sorbonne tout entière, le syndic réussit à obtenir du Parlement l'ordre de faire une enquête sur les choses étranges qui se passaient à Meaux.

Bientôt le pauvre évêque fut appelé à rendre compte de ses méfaits. On l'accusait d'avoir prêché des hérésies, puis d'avoir soutenu et encouragé les hérétiques. On disait que c'était lui qui les avait fait venir à Meaux et les avait aidés de son argent, qu'il avait même permis à Guillaume Farel, un laïque empoisonné d'hérésie, de prêcher publiquement dans la ville, quoiqu'il ne fût pas consacré.

Farel dut probablement quitter Meaux à peu près à cette époque, ayant sans doute beaucoup de peine à se séparer de

Faber et du petit troupeau de croyants auquel il était attaché ; mais le temps était venu pour lui de renoncer à Rome et à tous ceux qui, comme son cher vieux maître, se refusaient encore à tout abandonner pour suivre Christ seul. Mais où se rendra-t-il ? Nous lisons dans l'histoire des serviteurs de Dieu que Bénaja, fils de Jéhojadah, poursuivit un lion sur la neige et le tua dans une fosse. Comme lui, Farel se rendra dans l'antre même du lion, il ira à Paris au moment où il s'en est fallu de si peu que Berquin ne fût brûlé et où Bédier a réussi à soulever une tempête contre Briçonnet. Alors même Farel arrive à Paris et parle hardiment et ouvertement de Christ et de son Evangile, tout en signalant la corruption et l'idolâtrie de l'Eglise romaine. Hélas ! la porte était fermée; personne ne voulut recevoir son message; il est même extraordinaire que nul n'ait mis la main sur lui. Nous ignorons comment cela se fit; du reste, nous verrons souvent cette espèce de miracle se reproduire dans le cours de sa remarquable histoire. Farel annonçait pour la dernière fois la vérité à Paris, mais, ne trouvant que des sourds qui refusaient d'entendre, il secoua pour toujours la poussière de ses pieds contre la grande cité, et se dirigea par Metz vers son village natal, les Farelles.

Pendant ce temps, que devenait l'évêque de Meaux ? Les accusations du Parlement et des moines le remplirent de terreur ; il savait que Faber n'avait échappé qu'à grand'-peine au bûcher, il pouvait deviner le sort probable de Louis de Berquin s'il venait à retomber entre les mains de Bédier. Que faire ? D'un côté la disgrâce et le bûcher, de l'autre la mitre et le pouvoir épiscopal, la faveur de la cour et du Parlement, le respect de tous ceux qui reconnaissaient le pape pour leur maître. Mais faudrait-il renier Christ ? Satan lui insinua qu'il y avait un juste milieu, à savoir ne pas abandonner l'Evangile, mais pourtant faire semblant de sa-

tisfaire l'Eglise romaine. Il pourrait servir deux maitres. C'est ce que Briçonnet se décida à faire, il promit de renoncer aux écrits de Luther et d'autoriser l'adoration de la Vierge. « Je puis toujours expliquer que c'est par Christ seul qu'elle a le pouvoir de secourir », se disait-il. Mais que deviendraient ses chers amis Faber et les Roussel ? Satan vint de nouveau à son aide, en lui suggérant cette lâche excuse que s'il les bannissait de Meaux, ils iraient porter l'Evangile ailleurs, de sorte que lui Briçonnet se trouverait encore servir la cause de la vérité. C'est ainsi que ce malheureux abandonna le droit chemin, séduit par les artifices de son propre cœur.

Le 15 octobre 1523, l'évêque publia un mandement par lequel il ordonnait de prier pour les morts, d'adorer la Vierge et les saints, d'enseigner la doctrine du purgatoire, et défendait aux prêtres de laisser prêcher les luthériens dans son diocèse. On donnait alors le nom de *luthériens* à tous les réformés, bien que Farel ait connu et compris l'Evangile plus exactement que Luther, contre les erreurs duquel il a même prêché.

Au mois de janvier suivant, l'évêque ordonna de vénérer les images; le premier président du Parlement et un conseiller nommé Verjus se rendirent à Meaux pour surveiller la conduite de Briçonnet, qui fut obligé de prêcher en leur présence contre les nouvelles hérésies. Ils retournèrent à Paris satisfaits de l'évêque, qui obtint de n'être condamné qu'à une forte amende pour ses fautes passées. Les ennemis de la vérité attaquèrent ensuite Faber, mais le roi intervint une seconde fois en sa faveur; il respectait la science du vieux maitre, tandis qu'il méprisait les moines et les docteurs à cause de l'ignorance dont ils avaient fait preuve dans leurs débats avec Faber. Le savant vieillard fut donc laissé en paix; il n'osait prêcher publiquement à Meaux,

mais il enseignait en particulier et il tâchait de se consoler en voyant que beaucoup d'âmes se tournaient vers le Seigneur. Mais il avait souvent des remords lorsqu'il pensait au courage de Louis de Berquin dans sa prison, et à la fidélité de Farel qui avait hardiment rompu toute relation avec Rome. Néanmoins Faber ne renia pas sa foi comme l'évêque, et nous pouvons nous souvenir de lui comme d'un serviteur fidèle quoique timide du Sauveur, qu'il aimait véritablement.

CHAPITRE XIII

Pas un lieu où reposer sa tête.

Revenons à Guillaume Farel. La nouvelle du changement opéré en lui était parvenue jusque dans son village, où sa famille apprit avec effroi qu'il se disposait à rentrer. Bientôt il arriva en effet. Mais pour lui tout est changé! Il ne voit plus dans sa bien-aimée patrie que les âmes périssant dans les ténèbres loin du Sauveur. Guillaume se mit tout de suite à proclamer le message béni qu'il apportait de la part de Dieu. Ce qu'il avait prêché à Paris et à Meaux, il l'annonçait maintenant aux Farelles, à Gap et dans tous les villages environnants. Il prêchait dans les rues et dans les champs, dans les moulins et dans les fermes, sur les rochers du bord de la rivière et sur les pentes des montagnes. Partout où il pouvait réunir deux ou trois personnes, on le trouvait la Bible à la main, enseignant et annonçant Jésus-Christ.

Au bout de peu de temps, ses frères Daniel, Jean-Jacques, Gauthier et Claude crurent à l'Evangile. Les prêtres étaient furieux. Quoi ! un jeune homme, un laïque, prêcher ainsi et répandre l'hérésie dans tous les lieux ! « Il n'est ni prêtre ni moine ! » s'écriait l'évêque de Gap. Bientôt Farel fut cité à comparaître devant les magistrats et devant ce même évêque ; il fut banni. Mais on ne put bannir la Parole de Dieu. Farel l'avait proclamée et beaucoup de personnes, outre les frères de Guillaume, se convertirent à cette époque. Du nombre était probablement un jeune garçon nommé Antoine Boyve, natif du Dauphiné.

Il y avait aussi des âmes qui avaient reçu la bonne nouvelle avant l'arrivée de Farel, et voici par quel moyen. Non loin du manoir des Farelles s'élevait celui du Chastelard, qu'habitait une famille du nom de Coct. Le vieux seigneur du Chastelard avait plusieurs fils, le second s'appelait le chevalier Anémond. Ce jeune homme avait beaucoup voyagé ; il paraît avoir rencontré G. Farel ; ils s'étaient sans doute connus dans leur enfance comme voisins, et retrouvés plus tard à Paris. Farel avait appris au chevalier Anémond à connaître Jésus-Christ. De retour dans ses montagnes, le jeune chevalier avait annoncé l'Evangile autour de lui ; parmi ceux qui crurent à sa parole se trouva un prêtre de Grenoble, nommé Pierre Sebville. Ce prêtre annonçait déjà la bonne nouvelle avec une grande puissance lorsque Guillaume arriva en Dauphiné. On nous dit que c'était un prédicateur très éloquent, d'un cœur honnête et bon, ne prenant conseil ni du sang ni de la chair.

Le chevalier Anémond était absent lorsque Farel arriva ; au moment où ce dernier quittait Meaux, le jeune chevalier partait pour Wittemberg afin de faire la connaissance de Luther. De là, il s'était rendu à Zurich, pour voir Zwingli.

Zwingli était prédicateur de la cathédrale de Zurich depuis 1518. Etudiant la Bible assidûment, la lumière se fit dans son esprit, et il se sentit pressé de combattre hardiment quelques-unes des erreurs du papisme. Il est probable que Zwingli n'attaqua tout d'abord l'Eglise de Rome que parce qu'il trouvait ses superstitions opposées à la raison et au bon sens, mais je doute qu'il fût déjà passé de la mort à la vie, bien qu'on l'accusât de pencher vers la Réforme. Hélas! il est facile d'être protestant, de voir en quoi le papisme est absurde, sans avoir la foi en Christ ni l'amour de Dieu. Il y avait alors beaucoup de gens (il y en a encore de nos jours) qui savaient discourir contre les erreurs du papisme, mais dont les cœurs étaient aussi éloignés de Dieu et aussi inimitié contre Lui que ceux des papes et des moines.

En 1519, Zwingli fut amené au Sauveur par une grave maladie, et, au moment où Farel quittait Meaux, il faisait enlever les images et les reliques des églises de Zurich et des villages environnants. C'était un grand pas, mais il gardait encore la messe et quelques autres formes romaines, non qu'il y tînt lui-même, mais parce qu'il craignait les prêtres.

Le réformateur de Zurich possédait un haut degré de sagesse et de modération. Farel aurait pu dire de lui que c'était la prudence de la chair; mais si Zwingli a trop cédé à la prudence charnelle, Farel n'a pas toujours su se garder du zèle et de l'énergie de la chair. Sous ce rapport, l'enfant des Alpes dauphinoises et celui des montagnes du Toggenbourg sont aux deux extrêmes.

Zwingli jouissait d'une grande popularité; habile à éviter ce qui pouvait irriter les hommes, il agissait toujours prudemment. Farel aurait pu avoir plus de la patience et de la douceur du Christ. Cependant la bénédiction promise

dans Luc VI, 22 : « Vous êtes bienheureux quand les hommes vous haïssent à cause du Fils de l'homme », était souvent le partage de Farel. Il n'y a eu qu'un seul serviteur de Dieu qui ait été parfaitement doux et parfaitement courageux, aussi exempt de la prudence de la chair que de la vivacité; nous en chercherions en vain un second.

Farel continua à prêcher avec zèle pendant quelques mois dans les villages du Dauphiné; il connaissait chaque rocher et chaque caverne. Exercé dès son enfance à escalader les montagnes, il lui était donc facile de trouver des lieux de refuge. « On m'avait bien averti, dit-il, que les épreuves, les persécutions et les ruses de Satan ne manqueraient pas de m'assaillir, mais je n'aurais pu les supporter par ma propre force et sans Dieu qui est mon Père. Il m'a fourni et me fournira toujours la force dont j'ai besoin. »

Pendant que Farel était dans la joie à la vue des multitudes de pécheurs qui se convertissaient, Bédier et Duprat n'avaient point oublié ce « brandon de discorde » qui leur avait échappé. Ils envoyèrent des ordres à l'évêque de Gap afin qu'on se mît à la recherche du prédicant hérétique. Mais Farel fut introuvable; se dirigeant à l'ouest, il avait traversé les Cévennes et s'était rendu dans la Guyenne. Là il prêcha quelque temps, mais les prêtres et les moines eurent bien vite l'éveil; Farel, de nouveau poursuivi par une nuée d'ennemis, s'échappa encore de leurs mains. Son ami Anémond de Chastelard le supplia de venir le rejoindre en Suisse. Farel se mit en route à travers mille dangers, se cachant dans les bois et les fentes des rochers; enfin, grâce à la protection de Dieu, il arriva sain et sauf à Bâle, en décembre 1523.

CHAPITRE XIV

La folie de Dieu est plus sage que les hommes.

A l'époque dont nous nous occupons, Bâle était une ville célèbre à plus d'un titre. Ses imprimeries, les plus considérables de la Suisse et même de l'Europe, produisaient une quantité de livres qui se répandaient au loin. Erasme, ce Hollandais que l'Europe regardait comme le premier des savants, était venu habiter cette ville depuis l'an 1514. Beaucoup d'hommes remarquables par leur savoir et leur mérite se fixaient autour de lui; Zwingli avait fait récemment sa connaissance et il y avait entre eux échange d'admiration et de compliments. Cependant personne ne sut, pendant longtemps, si Erasme était pour ou contre l'Evangile; toutefois, il comptait parmi ses plus fervents amis un chrétien du nom de Hauschein, de Franconie, qui avait quitté le cloître depuis deux ans. On le connaît plus généralement sous le nom d'Œcolampade. Il ne s'était pas encore séparé complètement de l'Eglise de Rome; il en était au même point que Faber, mais c'était la lumière et non le courage qui lui manquait. Quoique d'un caractère doux et paisible, il enseignait avec zèle l'Evangile; son éloquence attirait des foules immenses dans l'église de Saint-Martin, où il était vicaire. Erasme n'aimait Œcolompade qu'à moitié, parce que ce dernier était sincère, tandis que le savant hollandais nourrissait au fond de son cœur une haine secrète contre la vérité; il ne l'avait saisie que par l'intelligence. Or, ceux dont la raison seule est convaincue, et dont le cœur n'est pas changé, sont souvent les ennemis de Dieu.

Précisément alors, Erasme commençait à montrer ouvertement son hostilité; il avait été blessé par une lettre que Luther lui avait adressée et dans laquelle il lui reprochait son manque de courage pour confesser le Seigneur. En même temps, le pape et Henri VIII d'Angleterre insistaient auprès d'Erasme pour qu'il écrivît contre les luthériens. Sur ces entrefaites, Farel arrivait à Bâle, Œcolampade, qui avait une petite chambre libre, le reçut chez lui; ce brave chrétien était fort abattu et même découragé, car il voyait dans la foule qui venait de l'entendre, peu d'âmes ayant réellement soif de la vérité. « Hélas, écrivait-il à Zwingli, je prêche en vain, je ne vois pas le moindre sujet d'espérance, les Turcs même seraient des auditeurs plus attentifs, mais la faute en est à moi seul! »

C'est vers cet humble serviteur de Dieu que Farel fut envoyé avec des paroles d'encouragement. Œcolampade fut consolé et relevé par la foi sereine de son frère Français, et le Seigneur le récompensa ainsi de l'hospitalité fraternelle qu'il lui avait offerte. Dès le jour de son arrivée, Farel lui inspira un profond attachement : « Mon cher Farel! s'écrie-t-il, fasse le ciel que notre amitié soit éternelle, et si nous ne pouvons pas vivre ensemble ici-bas, notre joie ne sera que plus grande, lorsque nous serons réunis à la droite de Christ dans le ciel. » Farel fut aussi réjoui de voir combien le cœur de son nouvel ami était rempli d'amour pour le Seigneur, il jouissait aussi du petit cercle d'hommes pieux dont la maison d'Œcolampade était le centre. Mais Farel refusa d'aller voir Erasme : « Non, dit-il, il ferme sa porte aux enfants de Dieu, il a peur de se ranger ouvertement du côté du Seigneur, je n'ai pas envie de faire sa connaissance. » Œcolampade et ses amis louèrent en vain la science et l'intelligence merveilleuse d'Erasme. « L'homme naturel, répondait Farel, ne comprend pas les choses de Dieu; au fond il ne cherche qu'à étouffer l'Evangile. »

Plusieurs personnes jugèrent que Farel était trop entier et trop étroit d'esprit; quant à Erasme, il le prit en aversion. Comme jadis Haman ne pouvait jouir en paix de la faveur du roi, parce que Mardochée le Juif ne s'inclinait pas devant lui, de même les hommages de l'Europe entière ne suffisaient plus à Erasme depuis que ce jeune Français, obscur et ignoré, refusait de reconnaître sa supériorité.

D'ailleurs Erasme cherchait une occasion de prouver qu'il n'appartenait point au parti des réformateurs, et qu'il était un véritable disciple de l'Eglise. Il n'osait guère attaquer Luther, et il pensa que ce serait moins dangereux de faire retomber sa colère sur un Français proscrit et sans défense. Voici comment il en parle : « Je n'ai jamais rien vu de plus menteur, de plus violent, de plus séditieux que cet homme. C'est un cœur plein de vanité et une langue remplie de malice ! Les réfugiés français ont toujours les cinq mots à la bouche : *Evangile, Parole de Dieu, Foi, Christ, Esprit-Saint.* »

Hélas ! nos cœurs naturels ne contiennent-ils pas la même animosité que celui d'Erasme ? Tant que nous ne sommes pas nés de nouveau, ces cinq mots ne sont-ils pas aussi ceux que nous aimons le moins à entendre ? Le Seigneur n'a-t-Il pas raison de nous adresser cet avertissement solennel : *Il faut* que vous naissiez de nouveau. L'homme naturel n'est rien, même s'il possède toute la connaissance et le génie d'Erasme. Le dépit et la colère d'Erasme furent à leur comble quand on lui rapporta que Farel l'avait comparé à Balaam, lui qui avait l'Europe à ses pieds ! Il n'est pas prouvé que Farel ait désigné Erasme de cette manière, il est possible qu'il ait connu les correspondances du savant avec Henri VIII et trouvé en lui une ressemblance avec la manière d'agir de Balaam qui aurait voulu maudire le peuple de Dieu pour plaire à Balak. Cependant nous ne trou-

vons dans les lettres de Farel aucune trace d'amertume contre Erasme. Le chevalier Anémond arriva bientôt après son ami à Bâle, où beaucoup de Français se réfugiaient pour échapper à l'orage qui venait d'éclater en France sur les serviteurs de Dieu. Les fugitifs apportaient de mauvaises nouvelles de Meaux. Depuis le départ de Farel, Jean Leclerc, le cardeur de laine, avait été le meilleur soutien des chrétiens de cette ville, enseignant, prêchant Christ de maison en maison. Malheureusement, au lieu de se borner à édifier ses frères, il afficha un jour à la porte de la cathédrale une pancarte, dénonçant le pape comme l'Antichrist que le Seigneur détruira par le souffle de sa bouche. Nous qui avons reçu plus de lumière sur les Ecritures, nous savons que ce n'est pas le pape qui est l'Antichrist, mais que l' « homme de péché » ligué avec le faux prophète, l'Antichrist, détruiront à la fin la papauté. Dieu se sert souvent d'un méchant pour en punir un autre, comme dans le cas de Jéhu qui extermina la maison d'Achab. Tous ceux qui entraient à l'église s'arrêtaient pour lire la pancarte, l'émoi était grand parmi les fidèles. Les moines franciscains surtout furent hors d'eux-mêmes, ils demandèrent une punition exemplaire. Jean Leclerc fut immédiatement emprisonné; son procès se fit en quelques jours sous les yeux du misérable Briçonnet qui dut entendre condamner le cardeur de laine à être frappé de verges trois jours de suite dans les rues, puis marqué au front avec un fer rouge. Une foule immense accourut pour voir exécuter cette sentence et suivit le cortège, dont le sang du martyr marquait les traces. Le troisième jour, quand le bourreau lui marqua le front avec un fer chaud, une voix s'éleva du milieu de la foule en s'écriant : « Vive Jésus-Christ et ses enseignes! » C'était la propre mère de Jean Leclerc qui prononçait ces courageuses paroles; les moines et les soldats, frap-

pés de stupeur, ne songèrent pas à la toucher et la foule se rangeant sur son passage, elle regagna sa demeure. Après avoir subi sa peine, Jean Leclerc, ayant été relâché, se rendit à Metz laissant à son frère Pierre le soin d'évangéliser à Meaux. Jean ne perdit pas son temps à Metz; il y travaillait de son métier, et dans ses heures de loisir il prêchait et annonçait Jésus-Christ. Jacques Pavannes ne tarda pas à être aussi saisi et emprisonné.

Bientôt après son arrivée à Bâle, Farel demanda à l'Université la permission de proposer diverses thèses à son examen. Le sujet qu'il désirait surtout traiter peut se résumer en ces termes : *La Parole de Dieu suffit.*

L'Université refusa la discussion; Farel s'adressa alors au Grand Conseil pour qu'il lui permît d'exposer ses vues dans une réunion publique. Le Conseil fit à cette requête la remarquable réponse que voici :

« Tout récemment, par une inspiration de l'Esprit-Saint, comme il est permis de le supposer, un chrétien, un frère nommé Guillaume Farel, a humblement demandé de pouvoir proposer et discuter publiquement dans le collège des articles qui nous ont été présentés en langue allemande. Son but était plutôt d'être redressé, s'il se trompe, et de recevoir instruction, que de se faire le docteur d'autrui. Or, malgré ses dispositions et sa conduite toute chrétienne, sa requête lui a été nettement refusée; c'est pourquoi il en a appelé à nous comme à l'autorité supérieure, pour obtenir l'objet de sa demande. Ayant donc trouvé les dits articles par lui proposés conformes aux Evangiles, et de nature à provoquer une discussion qui serait plus utile que nuisible, nous avons accordé au dit Guillaume l'autorisation de soutenir dans le collège de l'université une discussion sur les dits articles en langue latine, afin que nos pasteurs puissent en faire leur profit. »

Le Conseil décréta en outre que toute personne qui se permettrait d'empêcher qui que ce fût d'assister à la conférence, se verrait refuser l'usage des moulins, des fours et du marché public. Et si ces personnes tenaient des fiefs du Conseil et de la ville, elles en seraient entièrement dépouillées. Un immense auditoire se réunit, Erasme était présent. Farel proposa treize articles, dont le premier était que « Christ nous a prescrit la règle de vie la plus absolue, à laquelle il n'est pas permis de rien ajouter, ni de rien retrancher. » Dans le second article, Farel disait qu'il est impie de se réunir à quelque faction ou de vivre sous d'autres préceptes que ceux de Christ; dans le troisième article, qu'il est étrange à la lumière évangélique d'observer le choix des vêtements (changement de costume du prêtre dans ses fonctions ecclésiastiques), des aliments et des cérémonies comme chez les Juifs. Dans l'article cinquième, Farel dit que le principal devoir des pasteurs est de s'appliquer à la Parole de Dieu, à laquelle il faut que les ministres s'adonnent de telle sorte qu'ils ne voient rien de plus auguste. L'article sixième déclare que les préceptes donnés par Christ aux chrétiens ne doivent pas être témérairement changés en conseils humains, car mettre les paroles humaines à la place de celles de Christ, ou celles de Christ à la place des paroles humaines, c'est l'œuvre de Satan. L'article huitième déclare que celui qui espère se sauver et se justifier par ses propres forces et sa puissance plus que par la foi, s'élevant soi-même et faisant son Dieu de sa propre volonté, est aveuglé par l'impiété. Un autre article dit qu il faut se garder des idoles et de tout ce qui ne se fait pas sous la direction du Saint-Esprit. Les dernières paroles de ces remarquables propositions sont celles-ci : « L'astre qui doit briller dans nos cœurs, c'est Jésus-Christ. Il ne doit être remplacé par aucune étoile inférieure, et nous espérons

qu'Il luira seul si l'on prend désormais l'Evangile pour la règle de toutes choses, après avoir banni les querelles auxquelles les chrétiens doivent demeurer étrangers, afin que la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence habite dans nos cœurs. Amen! »

Farel, après avoir lu ses articles, prononça un discours dans lequel il dit qu'il était persuadé que les chrétiens n'ont rien de mieux à faire qu'à rechercher diligemment la vérité, cette vérité dont Christ a dit : Je suis la vérité. Farel engagea aussi tous ceux qui se disent pasteurs et docteurs à sonder leur propre foi, pour savoir si elle supporterait l'examen à la lumière de la vérité. « Comparez votre foi avec la Parole de Dieu, dit-il, je vous y exhorte et je vous en supplie au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, lequel nous a si solennellement recommandé de nous exhorter les uns les autres. »

Quand Farel eut fini de parler on s'attendait à une réplique des prêtres, mais tout demeura silencieux; Œcolampade, qui se tenait courageusement à côté de Farel, les somma de répondre, mais pas une voix ne se fit entendre. Ceux qui aimaient l'Evangile se réjouirent et bénirent Dieu. Farel est assez fort, disait-on, pour confondre lui seul toute la Sorbonne. Il résulta beaucoup de bien de cette conférence, nous dit-on ailleurs, Farel était rempli du Saint-Esprit.

C'était un message bien simple que celui qu'apportait le réformateur français : La Parole de Dieu est suffisante. Ces six mots, crus et mis en pratique, avaient renversé non seulement la Sorbonne, mais encore tout l'édifice chancelant de la chrétienté déchue. Si tous ceux qui professent la foi chrétienne de nos jours, mettaient ces paroles en pratique, il n'y aurait plus de papisme. On prétend que la Bible est la seule règle de foi des protestants. Plût à Dieu qu'il en fût ainsi! N'en est-il pas comme d'Abija, roi de

Juda, lorsqu'il se vante en face de l'armée de Jéroboam, pareil en cela aux protestants vis-à-vis des papistes? « Quant à nous, dit Abija, l'Eternel est notre Dieu et nous ne l'avons pas abandonné ». Cependant nous savons que cet Abija a marché dans tous les péchés de ses pères. Or, qu'étaient ces péchés? Les mêmes que ceux d'Israël, des hauts lieux, des images et des bocages sur toute colline et sous tout arbre verdoyant. Aussi longtemps que les protestants conserveront les inventions humaines qui les divisent en sectes et en partis, lesquels attristent le Saint-Esprit et voilent l'œuvre et la Personne bénie de Christ, ils devront s'humilier devant Dieu, plutôt que se glorifier devant les hommes. Un protestant qui dit : Je ne suis pas certain d'être sauvé, mais je fais de mon mieux et j'espère l'être un jour, tient le langage de l'Eglise romaine autant que les papistes qu'il regarde comme de pauvres égarés. Car ce protestant-là ne met-il pas au salut la même condition que les catholiques? Du reste, que n'a-t-on pas ajouté à la Parole de Dieu!

CHAPITRE XV

Vous serez bienheureux lorsque les hommes vous haïront.

Au printemps de 1524, Farel partit de Bâle pour aller voir Zwingli et plusieurs autres prédicateurs de la Suisse allemande. Son absence fut de courte durée, cependant ses ennemis trouvèrent le temps de soulever l'opinion publique

contre lui. A la tête de ses adversaires se trouvait Erasme; il ne pouvait oublier que Farel l'avait, disait-on, appelé un Balaam, cette épithète troublait sa mauvaise conscience. Farel ne l'ayant ni recherché ni évité, Erasme se sentait d'autant plus mortifié. « Je regrette, disait-il, le temps que j'ai perdu à disputer avec Farel; il m'aurait pris pour un astre de première grandeur, si seulement j'avais voulu dire : Le pape est un antichrist, les ordonnances humaines sont des hérésies, les rites et les cérémonies des abominations païennnes. Il s'appelle un ami de l'Evangile, mais je n'ai jamais rencontré un homme plus insolent, plus arrogant, plus caustique. J'ai si bien appris à connaître son caractère, que je dédaignerais de l'avoir soit pour ami, soit pour ennemi. » Et pourtant Erasme trouva qu'il valait la peine d'être l'ennemi de Farel. Il excita les magistrats de Bâle contre lui, leur persuadant qu'il se produirait des émeutes dangereuses, s'ils permettaient à cet hérétique de revenir dans la ville. Jusqu'alors le Conseil bâlois avait autorisé Farel à prêcher et l'en avait même prié. On lui avait donné l'usage d'une des églises de la ville; mais lorsqu'il revint de Zurich tout avait changé. « Déjà approchait le dimanche, écrit Farel, où je devais prêcher mon quatrième sermon. Voici que je suis appelé le samedi à dix heures par un messager public. J'accours, fort de ma conscience, je vole au prétoire, de telle sorte que le messager pouvait à peine me suivre. Là, j'attends assez longtemps à la porte. Enfin un magistrat m'appelle, je le suis et comme il ne pouvait ni me comprendre ni être compris de moi, il me conduit dans un angle de la chambre du Conseil. Là s'efforçant de me parler en latin, il me disait : Nous voyons ce qu'est votre Evangile. Moi, sentant qu'il voulait accuser l'Evangile de sédition et de révolte, je lui répondis : L'Evangile n'est pas tel que tu le crois ; il est ami de la paix, donnant

tout et ne réclamant pas ce qu'on lui enlève, supportant toute injure pour l'amour de Christ. Nous voyons autrement, dit-il....... mes maîtres veulent que vous sortiez aujourd'hui de la ville..... et vous jurerez que vous ne vous vengerez pas contre la ville ou quelque citoyen et que vous ne diffamerez pas la ville dans vos lettres. — Depuis longtemps déjà j'ai fait le serment, comme tout chrétien le fait; car nous haïssons les vices et non les hommes. Nous en voulons aux vices, mais nous souhaitons du bien aux hommes. Celui-là m'arracha enfin ce serment que je lui prêtai de peur de lui être une pierre d'achoppement......... j'ai obéi avec le plus grand empressement et le Seigneur sait que jamais je n'ai quitté quelque ville avec une plus grande joie, ce qui m'étonnait, puisque j'avais là tant d'amis et de frères illustres. Mais pour avouer la vérité, lorsque j'eus fait un mille, je commençai à réfléchir sur la cause qui m'avait fait si subitement quitter la ville et une certaine surprise pénétra mon esprit. Comment, me disais-je, un sénat si éclairé et si juste, a-t-il agi à ton égard de telle sorte qu'il t'a condamné avant de t'avoir entendu? Quel crime as-tu commis? Pourquoi ne te l'a-t-on dit, puisque les juges agissent ainsi à l'égard des coupables pour les corriger et pour détourner les autres de pareils crimes? Pour toi, comment deviendrais-tu meilleur par ce départ? Car tu ne sais pas pourquoi tu as dû sortir de la ville et les autres ne deviendront pas meilleurs par ton exemple, puisque cela leur est également inconnu. »

Le départ de Farel fut un grand chagrin pour ceux auxquels il annonçait l'Evangile. Œcolampade était indigné, il regrettait son ami pour lui-même et s'affligeait de ce qu'on ne l'entendait plus exposer les vérités que le Seigneur lui avait fait comprendre. Farel emmena le chevalier d'Esch qu'il avait rencontré à Bâle, ils partirent ensemble pour

Strasbourg. Le Seigneur opérait de grandes choses dans cette ville où les deux amis trouvèrent un excellent accueil. Farel se sentit encouragé et rafraîchi.

Et maintenant Guillaume allait avoir d'autres travaux à entreprendre. Bien qu'il eût prêché à Meaux, en Dauphiné et dans la Guyenne, il ne s'était jamais cru appelé de Dieu au ministère évangélique jusqu'à son séjour à Bâle. Il nous dit lui-même qu'il s'était abstenu de prendre la place d'évangéliste, espérant que Dieu enverrait des hommes plus capables que lui. Mais ses conversations avec Œcolampade lui firent comprendre que Dieu l'avait appelé à prêcher partout où il y aurait une porte ouverte. Œcolampade, dit-il, m'exhortait fréquemment à prêcher, invoquant le nom du Seigneur ou, comme dit la Bible, le recommandant au Seigneur avec prières (Actes XIV, 23.).

Quelques personnes pensent que c'est une chose terrible de prêcher sans avoir été consacré et appellent ceci la consécration de Farel. Il serait à désirer que tous les chrétiens, hommes et femmes, se consacrassent ainsi les uns les autres et cela fréquemment, car tout chrétien a reçu du Seigneur une tâche quelconque, pour l'accomplissement de laquelle il a besoin des prières de ses frères et de ses sœurs. Nous devrions nous présenter l'un l'autre au Seigneur et nous exhorter l'un l'autre aux bonnes œuvres, comme le faisait Œcolampade pour Farel. D'autres historiens disent, sans en fournir aucune preuve, que Farel fut consacré à Strasbourg. Cependant lorsqu'il célébra la Cène du Seigneur à Montbéliard, quelque temps après son séjour à Strasbourg, nous voyons que plusieurs de ses amis firent des objections parce qu'il n'était pas consacré! Les gens qui avaient été élevés dans les erreurs du papisme au sujet du sacerdoce et de la consécration, trouvaient étrange et même mauvais qu'un laïque distribuât les sacrements.

Combien de chrétiens, même à présent, ont de la peine à recevoir la Parole de Dieu dans toute sa simplicité! « C'est que, dit Farel, au lieu de regarder à Dieu et à sa Parole, on regarde à soi-même, à sa propre raison et à ce qu'on croit devoir être le plus édifiant, car nous croyons savoir ce qui convient à l'édification, mieux que Dieu lui-même. Selon nous, les ordonnances de Dieu gardées purement et simplement ruineront tout, mais notre puissance venant en aide à Dieu édifiera ce que lui n'a su faire! Ne soyons pas si fous ni si insensés, ni si arrogants, ni si présomptueux que de croire que nous pouvons rendre la Parole de Dieu et les sacrements plus dignes de respect, plus remplis de grâce et de puissance, par les inventions que nous y ajoutons, tandis qu'au contraire nous ne pouvons que gâter et pervertir tout ce que nous touchons. »

Lorsque Farel nous raconte comment il en vint à écrire des livres, il nous donne la même explication à ce sujet. Œcolampade, dit-il, à la requête de quelques braves gens, nous exhorta à écrire en langue vulgaire pour ceux qui ne connaissent pas le latin. Je me serais cru trop petit et je n'eusse jamais songé à écrire, si ce saint homme ne m'y avait invité au nom du Seigneur, et selon Dieu j'obéis. En conséquence, si Farel a été consacré par Œcolampade, on peut dire qu'il l'a été deux fois, l'une pour prêcher, l'autre pour écrire.

Revenons à notre histoire. Farel ayant senti que l'appel venait de Dieu, se prépara à obéir. Les habitants de Montbéliard, qui avaient entendu parler de lui, lui adressèrent un appel; leur prince, le jeune duc Ulrich de Wurtemberg les ayant autorisés à le faire. En juillet 1524, Farel quitta Strasbourg pour se rendre dans son nouveau champ de travail.

CHAPITRE XVI

Une année lugubre pour la France.

Montbéliard faisait alors partie de l'empire d'Allemagne. C'est une jolie petite ville, située dans la vallée de l'Aleine; ses habitants s'occupent surtout d'horlogerie et de filatures de coton. La ville est dominée par un vieux château, flanqué de tours rondes et bâti sur une colline élevée au pied de laquelle on traverse sur un pont la rivière de l'Aleine.

Le travail ne manqua pas à Farel dans cette ville. Outre des prédications fréquentes, il composait des traités en français et revoyait ceux qu'on traduisait de l'allemand. Tous ces écrits s'imprimaient à Bâle; Anémond de Coct aidait avec zèle à son ami Farel. A cette époque Faber avait achevé la traduction française du Nouveau Testament; Anémond ayant réussi à s'en procurer un exemplaire, en fit imprimer un grand nombre. Ni lui ni Farel n'avaient l'argent nécessaire pour les frais d'impression, les chrétiens de Metz, Grenoble et Lyon se chargèrent de la dépense. Il y avait alors beaucoup de croyants à Lyon, la semence répandue en Dauphiné avait germé, et de cette pépinière étaient sortis des évangélistes qui se rendirent en divers lieux. Le roi François Ier venait de partir pour le théâtre de la guerre en Italie; sa mère et sa sœur l'avaient accompagné jusqu'à Lyon, où ces princesses séjournèrent quelque temps (août 1524). La duchesse Marguerite avait choisi pour

l'accompagner parmi ses serviteurs ceux qui aimaient la Parole de Dieu, elle désirait beaucoup faire prêcher l'Evangile à Lyon, elle y attira plusieurs des prédicateurs persécutés et beaucoup de Lyonnais reçurent la bonne nouvelle. Farel et Anémond s'entr'aidaient ; le chevalier allait et venait entre Bâle et Montbéliard pour apporter les livres que Guillaume distribuait ; il en confiait à de pieux colporteurs qui allaient les vendre à bas prix dans toutes les villes et tous les villages de France. Ainsi, malgré les persécutions, la Parole de Dieu était répandue et portait ses fruits bénis.

En peu de temps il y eut dans toute la France des âmes croyant au Seigneur Jésus et se détournant des idoles pour servir le Dieu vivant et vrai.

Mais la tâche du jeune chevalier touchait déjà à sa fin; Anémond de Coct tomba soudain malade à Schaffhouse, après avoir bu de l'eau très fraîche lorsqu'il avait chaud. Il comprit qu'il allait mourir et il envoya son domestique l'annoncer à Farel. Jusqu'à son dernier moment il s'était occupé sans relâche de l'impression et de l'expédition des livres en France. Farel se mit en route en toute hâte, mais hélas! il arriva trop tard ; Anémond était déjà auprès du Seigneur. Ce fut un amer chagrin pour Farel qui perdait en lui un ami et un collaborateur précieux dans l'œuvre du Seigneur. Le jeune Laurent de Chastelard, frère d'Anémond, avait reçu l'Evangile et il se montra très reconnaissant de l'attachement que Farel avait pour son frère bien-aimé.

Dieu continuait à bénir la prédication de Farel sauvant par son moyen beaucoup de pécheurs, Œcolampade était rempli de joie à l'ouïe de ces bonnes nouvelles justifiant l'opinion qu'il avait de son ami; mais en même temps il craignait sans cesse sa vivacité. Il le suppliait d'être doux

et modéré, d'attirer les gens, de ne pas les effaroucher, de ne point parler d'abord trop sévèrement contre les prêtres qui disent la messe. « Rappelez-vous, lui écrivait-il, que souvent ces pauvres gens ne connaissent rien de mieux; ils sont ignorants et superstitieux et croient réellement bien faire. Soyez bons pour eux et tâchez de les gagner par la persuasion; ne leur parlez pas contre la messe avant d'avoir détrôné l'Antichrist de la place qu'il occupe dans leurs cœurs ».

Farel s'efforça d'être doux et modéré, mais il disait hautement que la messe est une idolâtrie et il prêchait Christ avec hardiesse et fidélité.

Bientôt surgirent des troubles suscités par le clergé; un moine et un prêtre se levèrent dans l'église où prêchait le réformateur, et interrompirent son sermon en l'appelant hérétique et menteur. Le duc fit cesser les deux interrupteurs et leur enjoignit de se tenir tranquilles sous peine d'une forte amende. Mais le moine recommença à interrompre le sermon de l'après-midi et s'efforça de soulever une émeute. Cette fois, le duc fit arrêter Farel et le moine, puis il dit à ce dernier qu'il lui donnait le choix ou de prouver d'après la Bible la fausseté des enseignements de Farel, ou de les reconnaître pour véritables. Après avoir réfléchi, le moine déclara qu'il ne saurait réfuter Farel d'après la Bible, qu'en conséquence il était disposé à confesser qu'il avait agi sous l'effet de la colère et que ses paroles n'avaient aucune valeur. Le duc lui ordonna de mettre sa confession par écrit, afin qu'on pût la lire en public; l'honnête religieux fit ce qu'on lui demandait, puis il fut relâché ainsi que Farel.

Cet incident augmenta encore l'intérêt général pour la prédication de Farel, il avait autant de travail que ses forces le permettaient, car ceux qui s'étaient convertis avaient

besoin d'être instruits et ils désiraient que leurs enfants le fussent aussi. Les choses marchèrent de la sorte pendant environ neuf mois; mais à peine l'année 1525 avait-elle commencé que François Ier fut fait prisonnier par Charles Quint à la bataille de Pavie. La captivité du roi de France dura une année, pendant laquelle la régence fut remise à la méchante reine-mère, Louise de Savoie et au chancelier Duprat, deux ennemis acharnés de l'Evangile. Ils allaient pouvoir donner carrière à leur haine; une terrible persécution fondit sur les croyants dans toutes les parties de la France.

Bédier et les docteurs de la Sorbonne respirèrent librement et se mirent à réclamer le massacre de tous ceux qui avaient reçu l'Evangile.

« Bannissons de la France cette détestable doctrine, s'écriait Bédier, l'abandon des bonnes œuvres est une funeste tromperie du diable ! »

Pour donner l'exemple des bonnes œuvres, Bédier se mit à fouiller tous les lieux où la Parole de Dieu avait été prêchée, afin de découvrir ceux qui l'avaient reçue.

La première attaque fut dirigée contre Briçonnet; après avoir si complètement renié son Maître, le pauvre homme s'était de nouveau hasardé à prêcher Christ; il rassembla quelques prédicateurs de l'Evangile autour de lui et fit même une tournée dans son diocèse en compagnie de Faber pour faire enlever les crucifix et brûler les images. On arrêta donc le pauvre évêque qui demanda à être jugé par le Parlement, mais le syndic de la Sorbonne craignit qu'il ne sût trop bien se défendre et cette faveur lui fut refusée. Briçonnet fut examiné à huis-clos par deux conseillers qui tâchèrent de lui faire renier sa foi. Bédier pensait avec raison que si l'évêque était brûlé, ce serait une grande gloire pour les évangéliques, tandis que s'il abjurait, ce serait au contraire

un affront pour leur doctrine. Briçonnet fut donc appelé une seconde fois à choisir entre Christ et Satan, et pour la seconde fois il préféra renier le Seigneur! Il consentit à faire pénitence pour expier ses erreurs passées, puis il condamna publiquement les livres de Luther, et donna l'ordre de faire adorer les saints. Enfin, pour montrer sa foi au papisme, il parut à la tête d'une splendide procession. Cette fois Briçonnet tomba pour ne plus se relever! Il vécut encore huit ans, après avoir renié définitivement le Maître qu'il avait confessé et prêché. Dans son testament il recommande son âme à la vierge Marie et au chœur céleste du paradis, puis il demande qu'on fasse dire douze cents messes pour son âme.

Le tour de Faber vint ensuite; Bédier avait une haine particulière contre lui, car il le regardait comme l'auteur de tout le mal. D'après le récit de Bédier, Faber assurait que quiconque cherchait à se sauver par ses propres forces serait perdu, tandis que celui qui ne comptait pas sur lui-même, mais sur Jésus, serait sauvé. Quelle erreur infernale! ajoute Bédier. Quel piège habile du diable! Il faut nous y opposer de tout notre pouvoir.

Plus tard, le Parlement rédigea un acte d'accusation contre Faber, mais quand on voulut se saisir de lui, il avait disparu. Le vieux docteur avait secrètement quitté Meaux pour une destination inconnue. Nous le retrouverons dans la suite de notre récit.

Bédier se retourna avec toute la rage du désappointement contre Louis de Berquin, qui fut saisi une seconde fois et jeté en prison. Celui-là ne nous échappera pas, dit le Parlement.

Bédier chercha ensuite à atteindre Erasme. Non qu'il prêchât l'Evangile, car il venait au contraire d'écrire contre Luther et les luthériens; mais le syndic savait qu'Erasme

méprisait les moines en général, et lui en particulier, pour leur ignorance, leur stupidité et leur hypocrisie. D'ailleurs Erasme n'avait-il pas avancé la cause des hérétiques, en encourageant l'étude du grec et du Nouveau Testament qu'il avait même traduit?

« C'est pourquoi, disait Bédier, il faut écraser Erasme au plus vite. »

Mais Erasme réclama la protection de l'empereur Charles Quint; cela lui réussit et il échappa aux griffes de la Sorbonne.

Parmi les victimes de cette année terrible, il y eut aussi un évangéliste, originaire des environs de Nancy. Ce duché appartenait alors à Antoine le Bon, qui ne méritait guère ce surnom, car tout ce qu'il savait faire quand il ne répétait pas le *Pater* ou l'*Ave Maria*, c'était de se plonger dans le vice ou de persécuter les enfants de Dieu. Antoine le Bon et son confesseur le père Bonaventure, s'emparèrent d'un pauvre évangéliste nommé Schuch. L'interrogatoire se faisant en latin, le duc n'y comprenait rien, mais impatienté de l'air calme et heureux de Schuch, il se leva et le condamna à être brûlé vif. Le pieux Schuch regarda tranquillement le duc et dit : « Je me suis réjoui à cause de ceux qui me disaient : nous irons à la maison de l'Eternel. » En août 1525, le courageux martyr fut brûlé et sa Bible avec lui.

Il y avait encore d'autres victimes sur lesquelles Bédier avait l'œil; entr'autres, Jacques Pavannes, duquel nous avons déjà parlé. Lorsque Briçonnet renia le Seigneur la première fois, Pavannes fut saisi et jeté en prison; c'était vers la fin de 1524. Seul dans un cachot, il sentit son courage l'abandonner, il consentit à retourner au papisme et fut relâché. Mais à partir de ce moment il fut profondément malheureux. Bientôt il reparut en déclarant qu'il avait

péché contre le Seigneur, et qu'il voulait être compté parmi ceux qui ne croient qu'en Christ seul. Il ne voulait pas, disait-il, prier les saints, ne croyait pas au purgatoire et ne voulait d'autre sauveur que Christ seul. Pavannes fut condamné à être brûlé sur la place de Grève à Paris. Sa tristesse et ses craintes s'étaient dissipées ; il s'avança vers le bûcher serein et joyeux, prêchant hardiment pendant les quelques minutes qui lui restaient. Ce petit sermon était d'une telle puissance qu'un des prêtres présents, dit qu'il aurait mieux valu que l'Eglise payât un million de pièces d'or, plutôt que d'avoir laissé Pavannes parler comme il l'avait fait.

Après le jeune étudiant, ce fut le tour de l'ermite de Livry, dont on n'a pas oublié la touchante histoire ; on le traîna à Paris pour le brûler à petit feu devant la cathédrale de Notre-Dame.

La ville entière assistait au supplice de l'ermite qui resta calme et ferme ; les prêtres s'agitaient autour de lui en lui présentant un crucifix et les docteurs de la Sorbonne criaient de toutes leurs forces : « Il est damné, il s'en va en enfer ! » L'ermite se contenta de répondre que sa confiance était en Christ et qu'il était résolu à mourir en ne croyant qu'en son Sauveur.

CHAPITRE XVII

Une idole noyée et un saint brûlé.

Ces choses et bien d'autres encore se passaient en France pendant la triste année 1525. Guillaume Farel avait prêché durant les trois premiers mois à Montbéliard sans être inquiété. Mais si nul n'osa mettre les mains sur lui, l'animosité des prêtres n'en était pas moindre pour cela. Ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour entraver sa prédication. Les cantons papistes de la Suisse envoyèrent plusieurs messages au duc Ulrich, le suppliant de bannir l'hérétique qui troublait la paix de l'Eglise. Le duc faisait la sourde oreille et Farel prêchait toujours.

Mais un jour, probablement en mars 1525, les prêtres de Montbéliard firent une procession en l'honneur de Saint-Antoine. Deux d'entre eux marchaient en tête du cortège, portant l'image du saint, les autres prêtres suivaient, vêtus de leurs vêtements éclatants, des enfants de chœur venaient ensuite portant des bannières, des cierges et des fleurs. Comme le cortège arrivait sur le pont de l'Aleine, un homme parut en face d'eux; sa barbe rouge, ses yeux étincelants étaient bien connus dans la ville. Il s'avança, saisit l'image sur les épaules de ceux qui la portaient et la lança dans la rivière en s'écriant : « Pauvres idolâtres, n'abandonnerez-vous jamais vos idoles ? »

Les prêtres et le peuple restèrent un instant muets de consternation, puis ils s'élancèrent sur Farel. Mais à ce moment quelqu'un cria que l'image se noyait, tous les re-

gards se tournèrent vers la rivière et quand on songea de nouveau à se saisir de Farel, il avait disparu; il était parti sans que personne eût mis les mains sur lui. Depuis lors, le duc Ulrich semble avoir prêté une oreille un peu plus attentive aux instances des cantons suisses et aux clameurs des prêtres. Farel fut bientôt chassé de Montbéliard. Toutefois le duc demeura son ami, et les prêtres ne purent bannir l'Evangile de la ville et jusqu'à ce jour le papisme n'a pas repris la prépondérance à Montbéliard. Farel partit donc et il semble s'être dirigé d'abord sur Bâle pour voir Œcolampade, mais on ne lui permit pas d'y rester.

Nous retrouvons ses traces par les chroniques de Metz; depuis le commencement de l'année, les enfants de Dieu étaient les objets d'une terrible persécution dans cette ville. En janvier, on avait arrêté, par les ordres du cardinal de Lorraine, un zélé prédicateur de l'Evangile nommé Châtelain. Il avait été prêtre et même il n'avait par encore quitté les vêtements ecclésiastiques; on l'en dépouilla d'abord, puis on racla l'intérieur de ses mains avec un morceau de verre pour en ôter le pouvoir de consacrer et de bénir qu'il avait reçu par l'onction des saintes huiles. Ensuite il fut livré au bûcher. En juin de la même année, nous trouvons dans la chronique messine ce qui suit : « Aux environs de la St-Barnabé revint un jeune chanoine, nommé maître Pierre, amenant avec lui un grand docteur, profond en science, appelé maître Guillaume, et qui tenait la doctrine de Luther. » (Nous avons vu que ce n'était pas tout à fait le cas.) « Maître Pierre demanda à être ouï en justice, mais on ne voulut l'écouter; il en appela au maître échevin, mais sa plainte fut « pendue au croc » et même lui et ses compagnons coururent grand danger d'être arrêtés. Aussi vers la St-Jean (24 juin), ils quittèrent bien vite la cité de Metz, chevauchant toute la nuit de peur d'être happés. »

Le chanoine dont il est question s'appelait Pierre Toussaint; il avait été converti peu auparavant, j'ignore par quels moyens, peut-être en écoutant notre ancien ami Jean Leclerc, ou le martyr Châtelain. Le dimanche qu'il passa à Metz, Farel dîna chez son ami le chevalier d'Esch, qui avait aussi invité maître Pierre et le cardeur Jean Leclerc. On aime à se représenter cette petite réunion d'amis qui ne se retrouvèrent jamais ici-bas, mais qui jouissent ensemble de la présence du Seigneur depuis longtemps.

Guillaume Farel retourna auprès de ses amis de Strasbourg; il y était depuis peu de semaines, lorsque arrivèrent des nouvelles navrantes de Metz. Jean Leclerc avait continué à prêcher dans cette ville, en dépit des menaces et des persécutions, et l'œuvre de Dieu prospérait de jour en jour.

Les papistes s'apprêtaient à célébrer une grande fête qui avait lieu toutes les années en l'honneur de la Vierge. Le peuple se rendait alors à une chapelle située à quelque distance de la ville, et qui contenait l'image de la Vierge et des principaux saints de la contrée. Les catholiques croyaient, obtenir le pardon de leurs péchés en adorant dans ce lieu un certain jour. Or, le soir avant la fête, au crépuscule, un homme se glissa silencieusement dans la chapelle. C'était Jean Leclerc, qui avait médité longuement ces paroles de l'Ecriture : « Vous renverserez leurs autels et vous briserez leurs images. » Il se sentait rempli de honte et de tristesse en pensant aux foules d'hommes portant le nom de chrétiens qui arriveraient le lendemain de toute la contrée environnante pour se prosterner devant ces images de bois et de pierre. Leclerc se figura que le texte que nous venons de citer lui était adressé, et il se mit à renverser les images et à les briser en mille pièces qu'il répandit devant l'autel. Cette œuvre de destruction l'occupa toute la nuit, et vers le matin il retourna à Metz.

Bientôt la procession se mit en marche; les bannières flottaient, les trompettes sonnaient, les tambours battaient aux champs, tandis que défilaient les prêtres dans leurs vêtements d'église, les moines et les confréries portant leurs croix et leurs clochettes. Les prêtres entrèrent les premiers dans la chapelle, mais ils en ressortirent aussitôt, la colère et l'effroi peints sur leurs visages. Plus de statues ni d'images à adorer, plus rien que des murs dépouillés de leurs ornements et le sol jonché de débris informes! Les soupçons se portèrent immédiatement sur Jean Leclerc, qu'on avait vu rentrer en ville de grand matin. Arrêté dès le même jour, il ne fit aucun mystère de sa conduite. « J'ai fait cela, dit-il, afin que vous adoriez Dieu seul. » Traduit devant les juges, Leclerc leur répéta que Jésus-Christ est Dieu manifesté en chair et qu'il ne faut adorer que Dieu seul. On le condamna à être brûlé vif; pour augmenter ses souffrances, on le pinça avec des tenailles rougies au feu, et on lui coupa la main droite. Bien que cet atroce supplice durât pendant des heures, Leclerc demeura inébranlable, répétant d'une voix forte et solennelle ces paroles de Dieu : « Leurs idoles sont d'or et d'argent, un ouvrage de main d'homme. Elles ont une bouche et ne parlent point; elles ont des yeux et ne voient point; elles ont des oreilles et n'entendent point; elles ont un nez et elles n'en flairent point, des mains et elles n'en touchent point, des pieds et elles n'en marchent point; et elles ne rendent aucun son de leur gosier. Que ceux qui les font et tous ceux qui s'y confient leur soient faits semblables. »

Tel fut le dernier discours que Jean Leclerc fit entendre à Metz, pendant qu'on le brûlait à petit feu et que les moines poussaient des cris de fureur autour de lui.

Le cœur de Farel se remplit à la fois de joie et de tristesse à l'ouïe de ces nouvelles, de tristesse en apprenant les

souffrances endurées par un cher serviteur de Dieu, et de joie à la pensée que Leclerc, aussi bien que Châtelain, avait été trouvé fidèle.

CHAPITRE XVIII

Communion avec les saints, solitude avec le Seigneur.

Après ces douleurs une grande joie était réservée à Farel : en octobre, Faber arriva tout à coup à Strasbourg, amenant avec lui Gérard Roussel et plusieurs autres amis français qui fuyaient devant les persécutions de Louise et de ses acolytes, Bédier et Duprat. Un homme de bien, appelé Capiton, reçut les fugitifs dans sa maison. Quelle société d'élite cela devait être ! Faber craignit d'abord d'attirer l'attention sur sa personne et se cacha sous un nom d'emprunt, ainsi que Roussel. Mais bientôt jeunes et vieux apprirent à connaître le vénérable étranger, et même les enfants le saluaient avec respect dans les rues. Maître Faber était enchanté de voir cet Evangile qu'il avait prêché à Paris, avant que personne le connût, annoncé librement dans les églises de Strasbourg. Il jouissait beaucoup aussi des réunions de méditations et de prières, ainsi que des pieuses conversations qu'on entendait du matin au soir. Dans sa joie et son bonheur, il exhorta son cher Guillaume à prêcher hardiment ; quant à lui-même, il ne pouvait se défaire de ses craintes et de sa prudence charnelle, ou plutôt il manquait de foi pour cela, car nous pouvons toutes choses par Christ qui nous fortifie.

Guillaume Farel aimait beaucoup mieux voir son vieux maître exilé et proscrit, que dans la société de l'évêque Briçonnet. A Strasbourg du moins, Faber pouvait se tenir éloigné des prêtres et des messes, mais comme le lièvre retourne au terrier d'où il a été chassé, il était prêt à reprendre le sentier d'autrefois aussitôt que le danger serait passé. Guillaume, lui, n'avait pas été chassé, c'est le Seigneur qui le retira du mal, et quand Il fait cela pour ses élus, c'est à bras étendus. Cependant Guillaume se montrait plein de grâce et de patience pour les infirmités de son vieux maître, tandis que d'autres le blâmaient. Le jeune Pierre Toussaint, par exemple, qui se mêlait souvent de conseiller et de critiquer Farel, exprimait hautement son mépris pour Faber. Il n'a aucune énergie, disait Toussaint; il aura beau attendre, temporiser, dissimuler aussi longtemps qu'il voudra, Faber ne séparera jamais le scandale de la croix de la prédication de l'Evangile. C'était vrai, mais le Seigneur avait défendu à Timothée de reprendre rudement les vieillards. De même que l'apôtre Pierre qui disait : « Quand même il me faudrait mourir avec toi, je ne te renierais pas », Toussaint fut mis à l'épreuve plus tard et il céda à la tentation de renier son Maître, du moins en partie.

Il est probable que le séjour de maître Faber à Strasbourg fut un des temps les plus heureux de sa vie ; le pieux vieillard faisait ses délices de la société de tous ces fervents chrétiens. Parfois, il aurait aimé voir les réunions d'édification suivies par un plus grand nombre de personnes. « C'est dommage qu'il y ait si peu de monde », disait-il. « Cela ne fait rien, répondait Guillaume, le grand nombre n'est pas toujours une preuve de l'approbation de Dieu. Le diable aura toujours plus de disciples que le Seigneur Jésus. »

Les beaux jours ont une fin aussi bien que les mauvais ; les heures de communion fraternelle dans la prière et la lecture de la Bible ne devaient pas toujours durer. L'année 1526 allait amener bien des changements pour les sujets de François I[er]. Le roi sortit de captivité et rentra en France, à la grande satisfaction de sa sœur Marguerite, qui se réjouissait non seulement à cause de son frère, mais aussi pour les chrétiens persécutés. La princesse espérait que François I[er] mettrait fin, pour l'amour d'elle, aux malheurs de ceux qu'elle aimait, bien qu'il ne se souciât pas plus de Dieu que de la reine-mère. Le Parlement chercha à précipiter le procès de Berquin, qu'il voulait condamner à être brûlé s'il n'abjurait pas ; mais le roi le fit immédiatement relâcher.

Bientôt les prédicateurs bannis de France furent rappelés, des messages arrivèrent pour Faber, les Roussel, pour tous enfin, à l'exception de Farel ! La princesse offrait sa protection à ceux qui consentiraient à rester dans l'Eglise romaine tout en prêchant l'Evangile ; elle aimait à entendre la bonne nouvelle du salut, mais elle ne voulait rien du scandale de la croix [1]. Un à un les prédicateurs français quittèrent Strasbourg ; Guillaume les suivait des yeux avec tristesse. Il aurait donné tout au monde pour retourner lui aussi porter la lumière à sa bien-aimée France ; mais si chère que lui fût sa patrie, Christ lui était encore plus précieux, et il aurait préféré ne jamais revoir la France s'il avait fallu quitter ce chemin séparé du mal où il suivait les pas de son Sauveur. C'est ainsi que Farel fut laissé seul en arrière. C'est un moment solennel dans son histoire ; jamais peut-être il ne fut si fortement tenté d'abandonner l'obéis-

[1] Galates VII. « Et pour moi, frères, si je prêche encore la circoncision, pourquoi est-ce que je souffre encore la persécution ? Le scandale de la croix est donc aboli ? »

sance pure et simple que nous devons au Maître. Farel voyait devant lui la France et ses millions d'âmes qui périssaient; il pourrait retourner en toute sécurité leur annoncer le salut sous la protection de Marguerite qui l'entourerait d'honneurs et d'approbation, si seulement il voulait se conformer à quelques rites et cérémonies qui « après tout, disait Faber, ne sont que des choses extérieures. D'ailleurs, qui peut dire si même nous n'arriverons pas à les réformer entièrement à force de prêcher l'Evangile et d'attendre? Il faut nous efforcer de purifier la maison de Dieu et non de la détruire. »

Guillaume réfléchissait à tout cela, et par moments il lui semblait que Faber avait raison et que la route de la France s'ouvrait devant lui. Que faisait-il d'ailleurs en pays étranger où il ne connaissait pas la langue? Il ne pouvait annoncer la bonne nouvelle que son cœur soupirait de répandre partout. Enfin, de France on lui adressait des lettres suppliantes; Pierre Toussaint et Gérard Roussel lui écrivaient de revenir leur aider; il était justement l'homme dont la France avait besoin, disaient-ils. Son ministère serait en bénédiction à des foules de pécheurs, ses amis lui garantissaient un chaleureux accueil, pouvait-il leur refuser? Que faire? Les mois se passaient, et de tous les réfugiés français Guillaume était le seul encore à Strasbourg. L'honneur de Christ était en question, et ni les désirs de son propre cœur, ni les instances de ses amis, ne purent l'emporter.

A la fin, Gérard Roussel avoua dans une de ses lettres que, s'il pouvait prêcher tant qu'il voulait, cependant il était obligé de taire la moitié des vérités évangéliques pour ne pas offenser son auditoire. Roussel se résignait donc à ne donner que la moitié du message divin, mais Farel préférait ne pas le donner du tout, s'il ne lui était pas permis de déclarer « tout le conseil de Dieu ». Au temps convena-

ble, Dieu se souvint de Farel dans son exil; bienheureux sont ceux qui attendent que le Seigneur leur ouvre une porte!

Tandis que ses amis voyaient finir leur exil, Farel devait faire de tristes expériences. Une vive discussion s'éleva à Strasbourg quant aux doctrines de Martin Luther. Ce dernier affirmait que le corps et le sang de Christ se trouvent aussi dans le pain et le vin de la sainte cène. Farel fut très attristé de ces erreurs et de ce que plusieurs des croyants les avaient reçues. Il écrivit à Luther, s'efforçant de lui démontrer que le pain et le vin ne sont qu'un mémorial du corps et du sang de Christ. Luther refusa de l'entendre et son obstination donna lieu à des débats stériles et attristants. Farel dut faire l'amère expérience du peu de confiance qu'on doit avoir dans les hommes, même en ceux que Dieu a suscités pour accomplir ses desseins et auxquels Il a départi les lumières et les connaissances. Ces divergences isolèrent Farel, car, tout en aimant tendrement Faber, Roussel, Œcolampade et Luther, il savait que pas un seul d'entre eux ne voulait rejeter entièrement le papisme pour retourner uniquement à la Parole de Dieu.

Ainsi la vie de Farel à Strasbourg, d'abord si heureuse, finit dans la tristesse et l'abandon. Mais le réformateur apprit sous cette discipline à s'attendre moins à l'homme et à regarder davantage à Dieu. Il a dû beaucoup souffrir alors, car il nous est dit qu'un mot déshonorant pour Christ le blessait plus qu'un coup d'épée, et le fait que Luther, le conducteur de tant d'âmes, les égarait a dû être pour Farel un grand désappointement.

CHAPITRE XIX

Une vieille lettre.

On a retrouvé de cet automne mélancolique un souvenir qui vaut la peine d'être mentionné. En 1836, une famille française très ancienne eut l'occasion de vider des bahuts contenant une foule de vieux papiers. Parmi ces reliques se trouvaient beaucoup de lettres écrites il y a fort longtemps et dont personne ne se souciait plus, leurs possesseurs les jetèrent au feu paquet après paquet. Ils jugèrent à propos cependant de conserver un petit paquet qui portait l'étiquette suivante : « Lettres sur des sujets militaires ». Ceci doit être intéressant, pensa le propriétaire, il vaut la peine de le garder. Mais, lorsqu'on ouvrit ces lettres, on reconnut que l'étiquette avait été mise par erreur, car elles ne traitaient nullement de sujets militaires. Elles étaient vieilles de trois siècles et avaient été écrites par Pierre Toussaint et plusieurs de ses amis; il y en avait une de Guillaume Farel au chevalier Nicolas d'Esch, lequel était alors à Metz. Cette précieuse épître nous met au courant des pensées intimes de Farel à cette époque, elle est datée de Strasbourg le 16 octobre 1526. En voici quelques parties : « La grâce, paix et miséricorde de Dieu notre Père et de notre Seigneur Jésus vous soit donnée, mon bon seigneur et frère, en Celui qui pour nous a répandu son sang. Lequel vous remplisse de la force et vertu d'en haut pour porter Son Nom devant tous et lutter fortement pour la gloire de Son Evangile...... Car toute doctrine d'erreur est

fausse, elle renie Jésus-Christ, et toute véritable doctrine le confesse, comme par exemple si nous enseignons que les hommes sont justifiés et sauvés par la seule fiance et foi en Jésus-Christ, et non par autre chose. Car cette foi nous donne la vie éternelle, fait de nous de bons arbres, des fils de lumière, des fils de Dieu et du royaume de vie. Ces bons arbres produisent ensuite de bons fruits, les fruits de vie qui sont les œuvres de lumière des enfants de Dieu. Ces œuvres ne sont pas vivifiantes ni sauvantes, mais elles manifestent la vie éternelle et le salut que possède le croyant, qui ayant connu et goûté l'infinie bonté et miséricorde de Dieu envers lui et le grand bien et honneur que Dieu lui a fait par Jésus-Christ, est embrasé du feu d'amour par le St-Esprit. Cet esprit l'ayant scellé et marqué en son cœur, lui donnant les arrhes de la vie éternelle, il ne peut que rendre grâce au Père de si grands bénéfices et que faire les œuvres de vraie foi et charité, pour magnifier et exalter la gloire de son Père, afin que d'autres apprennent à le connaître. Le croyant ne fait pas ces œuvres de peur d'être damné s'il ne les fait, mais pour glorifier son Père, et il ne craindrait point de descendre en enfer s'il le fallait, préférant, comme Moïse et saint Paul, être effacé du livre de vie plutôt que de souffrir que le nom de Dieu soit déshonoré. Tous ceux qui disent : En faisant ainsi ou ainsi, tu seras sauvé, et : si tu ne fais ceci ou si tu n'es lavé d'eau, si tu ne fais des œuvres visibles, tu seras perdu, ceux-là renient Jésus et son œuvre. Car il serait mort en vain et Son sang serait de nulle efficace, si sans telle ou telle œuvre il ne pouvait sauver.

Il est bien vrai cependant que le feu n'existe pas sans donner de la chaleur, ainsi là où les fruits de foi et la chaleur de charité ne se montrent pas, il est permis de douter que ceux-là soient des enfants de Dieu puisqu'ils ne le mon-

trent point, mais il est certain qu'ils sont encore moins enfants de Dieu, ceux qui font certaines œuvres réputées bonnes par crainte de l'enfer et de la mort. Car, en vérité, le cœur chrétien ne fait rien que pour glorifier Dieu et attirer les hommes à Lui...... Vous me demandez une Bible, vous en trouverez de petit format à Paris et je crois qu'on aura bientôt les cinq livres de Moïse qui viennent d'être traduits et ainsi le nom du Seigneur se fera connaître de plus en plus. Pas besoin de vous écrire mon désir, je me ferais volontiers souris afin de pouvoir entrer à Metz pour y servir Celui auquel je dois tant. Notre Seigneur nous donne à tous la grâce de le servir purement et saintement!........ Et surtout il faut garder la douceur de Jésus, laquelle Il veut qu'on apprenne de Lui. Comme Notre Seigneur attend patiemment les pécheurs afin qu'ils se convertissent, de même nous devons attendre ceux qu'Il veut attirer. Nous devons le regarder comme un grand encouragement si les pécheurs ne blasphèment point tout d'abord Dieu et sa Parole, puis s'ils veulent entendre; et enfin s'ils viennent à la reconnaître comme véritable, bientôt ils la recevront et lui obéiront. Nous voyons que Notre Seigneur a supporté le peu de foi et la stupidité de ses disciples, et vous savez qu'Il est le miroir dans lequel nous devons regarder pour savoir comment marcher. Si les hommes l'avaient fait jusqu'à présent, nous verrions d'autres fruits, mais encore loué soit Dieu de ce que les âmes parviennent comme qu'il en soit à la connaissance de Jésus. Quand le Seigneur envoya d'abord ses disciples prêcher, qu'ils étaient faibles, que leur foi était petite! C'est pourquoi si un chrétien peut annoncer Jésus, qu'il le fasse, se remettant au Seigneur afin qu'Il lui aide. Que le chrétien annonce la Parole de tout son pouvoir et qu'il invite ses frères à faire de même, car l'usage de la Parole ôtera l'infirmité de la

foi, et nous la faisant mieux connaître, nous poussera à demander, comme les apôtres, que Dieu nous l'augmente. Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi et qu'Il ait pitié de nous et de ses pauvres brebis détenues en grande captivité et ignorance par le diable. Que le Seigneur leur fasse la grâce de pouvoir entendre prêcher Sa Sainte Parole en toute pureté!..... Saluez, je vous prie, monsieur votre frère et tous ceux qui aiment Celui qui seul doit être aimé..... Vous pouvez envoyer vos lettres ici en les adressant à Capiton. Je vous prie encore de ceci : Que Jésus tienne et possède tout votre cœur afin qu'il ne pense à autre chose qu'à Jésus et ne fasse rien sinon pour Jésus, tellement qu'à présent et à toujours vous soyez en Jésus. A vous de tout mon cœur en notre Seigneur Jésus, Guillaume FAREL.

Post-scriptum. Je n'ai besoin de rien, je suis riche comme Job, grâce à Dieu qui m'a donné et me donne de jour en jour pour vivre, mais sobrement ainsi que je désire. »

Suscription : « Au très noble chevalier messire Nicole d'Esch, à Metz. »

« Que Jésus tienne et possède tout votre cœur afin qu'il ne pense à autre chose qu'à Jésus et ne fasse rien sinon pour Jésus. » Plaise à Dieu que le souhait de Farel se réalise pour tous ceux qui le liront, en sorte que Celui que Farel aimait tant, leur devienne de plus en plus précieux et qu'ils aient lieu de bénir le Seigneur pendant l'éternité d'avoir dicté et fait conserver cette lettre de son précieux serviteur.

CHAPITRE XX

Une belle contrée plongée dans les ténèbres.

Quelques jours après avoir écrit cette lettre, Farel quitta Strasbourg pour se rendre dans un pays de langue française où sa voix n'avait pas encore retenti : je veux parler de la Suisse occidentale. Farel crut comprendre que le Seigneur l'y envoyait, il avait été invité par un prédicateur évangélique, nommé Berthold Haller, qui travaillait depuis quelque temps à Berne et dans les environs, où l'on parlait l'allemand. Mais plus à l'ouest, il y avait des populations de langue française qui étaient sous la domination bernoise. La prédication de Haller avait été bénie pour plusieurs des notables de Berne qui semblaient avoir reçu l'Evangile ; on pouvait donc espérer qu'ils seraient favorables à la propagation de l'Evangile sur leur territoire.

Farel partit de Strasbourg à pied, accompagné d'un seul ami dont je ne sais rien, sinon qu'il s'appelait Thomas. Dès le premier soir, les deux voyageurs s'égarèrent; la pluie tombait à verse, la nuit était froide et obscure; nos amis errèrent longtemps à l'aventure. Enfin, vaincus par la fatigue, ils s'assirent au bord de la route boueuse, perdant tout espoir de retrouver leur chemin. Farel sentit l'abattement le gagner, et pourtant ce n'était pas chose nouvelle pour lui que de passer la nuit en plein air. Pendant des semaines, si ce n'est des mois, il avait erré ainsi dans les montagnes du Dauphiné, s'abritant la nuit sous un rocher ou dans un taillis. Mais Dieu avait une leçon à

lui enseigner pendant cette nuit humide et froide, une leçon qu'il lui était nécessaire d'apprendre avant de pouvoir sans danger goûter les glorieux succès qui se préparaient pour lui. En parlant de cette mésaventure il écrivait plus tard à ses amis de Strasbourg : « Vous savez vous-mêmes que je ne suis pas tout à fait sot, pour que je ne puisse de quelque manière juger de la différence des routes, ni tout à fait paresseux et lent, pour que je ne puisse pas suivre un homme actif; mais le Seigneur a voulu, par de petites choses, apprendre ce que l'homme peut dans les plus grandes ».

Il se peut en effet que tout en jugeant si justement Faber, Roussel, Luther, Farel n'eût pas encore perdu confiance en lui-même. Ce voyage pendant lequel il se perdit, à plusieurs reprises et toujours par un temps affreux, semble avoir été employé par Dieu pour lui enseigner une leçon qu'il a bien comprise et qu'il n'oublia jamais. Cette nuit-là, les deux amis prièrent ensemble au bord du chemin, puis ils se remirent en route. « Enfin, dit Farel, après des chutes et des faux pas, j'atteignis un gîte où un hôte s'efforça de réparer en moi le dommage que les Français lui firent éprouver autrefois. Grâce à lui, je pars le lendemain à trois heures, pendant que Thomas traite avec mon hôte; je continue directement mais pas longtemps; éloigné de la route, je suis le chemin vers des marais. Là, je patauge longtemps, rencontrant parfois une eau si profonde que je n'avais aucune espérance d'en sortir. Si ces accidents étaient très tristes pour moi, ils ne furent pas réjouissants pour Thomas. Nous nous égarâmes encore à l'entrée de la nuit, et nous nous perdîmes de vue. Le lendemain je me levai avant trois heures pour aller à Colmar attendre Thomas, et quoique la route fût plus plate et le chemin très court, cependant j'errai jusqu'à six heures à

travers les montagnes, les forêts et les vallées, les vignes et les champs. Entre six et sept heures je me trouvais bien plus éloigné de Colmar que quand j'avais quitté mon refuge, enfin à peine à dix heures arrivai-je au rendez-vous. Je m'égarai tellement que si je m'étais appliqué à le faire, je n'aurais pas pu mieux réussir! Le jour suivant la chose alla un peu mieux; je ne me séparai plus de Thomas, ni lui de moi et, chevauchant alternativement, nous arrivâmes à Mulhouse ».

Enfin, couverts de boue et trempés jusqu'aux os, Farel et son compagnon atteignirent Bâle, mais le réformateur remercia Dieu toute sa vie de ce que le froid, la pluie, la fatigue, l'avaient ainsi forcé à ne plus compter sur lui-même, mais sur le Seigneur.

Pendant quelques jours Farel séjourna à Bâle, à la grande joie de son ami Œcolampade, puis il se rendit à Berne, mais il n'y resta pas longtemps, non qu'il n'ait pas eu du plaisir à voir B. Haller, mais parce qu'il soupirait après le moment d'arriver dans des contrées où il pourrait prêcher en français. Haller lui conseilla de commencer par Aigle. Ce pays, dans lequel Farel allait dépenser le reste de son existence pour le Seigneur, mérite d'être décrit. Il est entouré de hautes montagnes aux cimes couvertes de neige, des vallées boisées et verdoyantes traversées par des torrents impétueux et bondissants sur des rochers moussus sont à leurs pieds. Il y a des cascades sans nombre, des prés couverts d'un tapis de fleurs sauvages. Au printemps abondent la gentiane bleu foncé, les anémones couleur de primevère, les ne m'oubliez pas, les lis, les auricules et mille fleurs qui ne croissent pas dans la plaine. Le lac Léman aux flots bleus est encadré par de riantes collines sur les pentes desquelles sont semés les villages et les châteaux antiques. Au-dessus des collines s'élèvent les montagnes

couronnées de neige qui se reflètent dans le lac. Des milliers d'étrangers vont, chaque année, admirer ces sites ravissants.

Ce n'était pas en touriste que Farel arrivait dans ce pays, à travers la neige et la pluie, pendant l'hiver 1526-27. Il avait hâte de se trouver dans cette contrée, parce que ses habitants étaient plongés dans la misère et les ténèbres morales les plus profondes.

Quatre évêques papistes gouvernaient les populations de la Suisse française, au nom du Saint-Siège dont ils étaient les plus zélés suppôts. Le trône pontifical était occupé par Clément VII, cousin de Léon X, d'une ambition insatiable, il mettait tout en œuvre pour faire une belle position à sa famille ; c'est lui qui réussit plus tard à marier au roi de France Henri II sa nièce Catherine de Médicis, qui fit mettre à mort des milliers d'enfants de Dieu dans la malheureuse patrie de son époux.

Sous le pontificat de Clément VII, les catholiques eux-mêmes en vinrent à demander une réforme dans le clergé. Beaucoup de princes s'assemblèrent à Nuremberg et envoyèrent un appel au pape, le priant de réformer l'Eglise. Clément répondit qu'il verrait ce qu'il pourrait faire parmi les curés et les vicaires, mais quant à sa propre cour, il refusa toute réforme, ajoutant que ceux qui oseraient blâmer la conduite des cardinaux et des évêques, étaient des hérétiques et seraient punis comme tels. En conséquence, les quatre évêques de la Suisse française purent continuer à leur aise leur vie de paresse et de débauche, en ayant soin de laisser leurs ouailles plongées dans l'ignorance.

La Bible était donc inconnue dans les jolis villages de montagnes, et dans les villes de Lausanne et Genève. Il y avait pourtant toujours foule dans la cathédrale genevoise, mais ce n'était pas pour entendre l'Evangile. On y allait

pour voir la cervelle de saint Pierre et le bras de saint Antoine; le pauvre peuple s'agenouillait devant ces reliques et les adorait, sans se douter que le prêtre qui allait empocher leur argent se moquait de leur crédulité. Car il devait bien savoir que la soi-disant cervelle de saint Pierre n'était qu'un morceau de pierre ponce, et que ce qu'on appelait le bras de saint Antoine n'était en réalité que la jambe d'un cerf. La veille de Noël, les habitants de Genève et des campagnes d'alentour allaient aussi en foule à l'église de Saint-Gervais, où l'on pouvait entendre des saints qui avaient été enterrés autrefois sous le maître-autel, chanter et causer entre eux. Quand Farel pénétra dans Genève, il fut de nouveau question de ces saints merveilleux; mais n'anticipons pas. Il serait d'ailleurs trop long de raconter toutes les folies et les sottises que les prêtres débitaient au peuple. Voici seulement un exemple de la crédulité des Genevois : on avait réussi à leur faire croire que pendant la semaine de Pâques toutes les cloches des églises s'en allaient à Rome pour demander au pape le pardon de leurs péchés. On continuait bien à voir des cloches dans les clochers, c'est vrai, disaient les prêtres, mais ce ne sont que des apparences de cloches qui ne rendraient aucun son quand on les toucherait. Et chose étonnante, pas un gamin, même des plus malicieux, ne fut jamais assez hardi pour aller tirer la corde afin de s'assurer du fait!

Jusqu'alors aucune voix ne s'était fait entendre pour annoncer de meilleures choses et aucun rayon de lumière n'avait percé les ténèbres épaisses dont ce pauvre pays était enveloppé.

CHAPITRE XXI

Le maître d'école.

Au sud-est du lac Léman, non loin du Rhône, se trouve la ville d'Aigle, à l'entrée d'une vallée boisée, au bord d'une rivière appelée la Grande-Eau. Pendant l'hiver de 1526, un étranger arrivait à Aigle, sous le nom de maître Ursinus. Il annonça qu'il allait ouvrir une école pour enseigner à lire et à écrire aux enfants qu'on voudrait bien lui envoyer. Les villageois en furent bien aises, parce qu'en hiver il y a peu de travaux dans les champs et qu'il n'y avait point d'autre école dans le voisinage. Bientôt les enfants racontèrent à leurs parents que tout en leur enseignant à lire et à écrire, le maître leur racontait de belles histoires sur le Seigneur Jésus, comment il avait aimé les pécheurs, avait été puni à leur place et comment après avoir été mort, Il était ressuscité et s'était assis à la droite de Dieu dans le ciel, où Il continue à être l'Ami des pécheurs. Les parents écoutaient avec étonnement, puis l'un après l'autre, ils allèrent demander à maître Ursinus ce que c'était que cette merveilleuse histoire. Ursinus, qui était un homme bienveillant, leur expliqua avec empressement ce qui se rapporte à Jésus, à son amour et à sa grâce. Il leur dit aussi que le purgatoire n'existait pas et que ceux qui sont sauvés par le Seigneur Jésus deviennent aussi blancs que la neige, qu'ils sont rendus parfaitement dignes d'entrer au ciel et qu'en quittant ce monde de péché et de misère, ils vont directement dans la maison du Père, dans la gloire de Dieu,

Ursinus expliquait aussi que c'était au Seigneur Jésus Lui-même qu'il fallait s'adresser pour obtenir grâce et non à Pierre, à Marie, aux saints, ni aux anges.

Ces pauvres gens écoutaient avec joie, reconnaissants qu'un étranger fût venu de France, leur faire connaître le Sauveur dont ils n'avaient jamais entendu parler. Comme jadis les Israélites regardaient au serpent d'airain, élevé par Moïse, ainsi ces pauvres habitants d'Aigle, hommes et femmes, regardèrent au Sauveur dans la gloire et croyant en Lui, ils reçurent la vie. Il n'y avait pas de curé à Aigle dans ce moment-là; l'ancien venait de mourir et n'était pas encore remplacé.

Un jour Ursinus monta en chaire et révélant son vrai nom de Guillaume Farel, il s'engagea à prêcher régulièrement. Jusqu'alors le Conseil de Berne lui avait interdit la prédication, parce qu'il n'était pas consacré, cette interdiction venait d'être levée. « Notre bon plaisir, disait le Conseil, c'est que tous les prédicateurs du pays enseignent la Parole de Dieu, librement et ouvertement et que nul ne les empêche de prêcher ce qu'ils croient conforme à l'Ecriture, même s'ils se trouvent contredire par là les ordonnances et les commandements de n'importe quels hommes. »

Le peuple n'avait jamais entendu parler de Farel, mais les prêtres du voisinage le connaissaient bien. Remplis de colère et craignant le courroux des seigneurs de Berne, ils durent se contenter de chercher à soulever le peuple et de répandre toutes les calomnies imaginables contre lui.

Farel écrivait à cette époque ce qui suit : « Le père du mensonge lance ses serviteurs chaque jour contre moi, et il voudrait bien me décourager de mon travail; mais Christ, au service duquel je suis, est beaucoup plus puissant que Satan. En m'appuyant sur Lui, je ne crains pas d'écraser l'ennemi sous mes pieds, d'envahir son royaume et d'arra-

cher à sa tyrannie au moyen de la Parole, ceux que le Père attire à Christ. Appuyé sur le Seigneur, je me sens le courage de proclamer la Parole de Dieu, de renverser les traditions et les inventions des hommes, et d'inviter tous ceux qui sont fatigués et chargés à venir au Sauveur. Et je supplie tous ceux qui sont déjà venus à Lui d'intercéder auprès du Père, afin que le St-Esprit répande l'amour de Dieu dans tous les cœurs, ensorte que sa Parole soit obéie et qu'un vrai culte puisse enfin s'élever vers Lui, un culte en esprit et en vérité, comme a dit le Seigneur : Ni sur cette montagne ni à Jérusalem, mais un culte et un service qui soit offert par ceux qui se sont donnés à Lui de cœur et d'amour. »

Le Seigneur bénit abondamment la parole de son serviteur, des foules furent sauvées ; on venait de tous les environs pour l'entendre. A ce moment Farel fut invité à rentrer dans sa bien-aimée France.

Un jour de grande réception à la cour de France, deux jeunes gens furent présentés à la princesse Marguerite ; c'étaient les fils de Robert de la Marck. « Profitez de l'occasion pour leur parler de Christ, » dit Marguerite à Gérard Roussel qui était présent. Roussel le fit et découvrit que ces jeunes gens avaient déjà entendu l'Evangile et qu'ils étaient très bien disposés. Il les engagea alors à employer tout leur pouvoir à répandre la vérité parmi leurs sujets. Les jeunes étrangers répondirent qu'ils le feraient volontiers, mais qu'ils étaient trop jeunes et trop ignorants pour cela. Si seulement, disaient-ils, un prédicateur voulait venir dans nos Etats, nous l'encouragerions par tous les moyens possibles. Je connais un seul homme tout à fait propre à cette œuvre, dit Roussel ; c'est Guillaume Farel, invitez-le. Les jeunes princes prièrent Roussel de se charger d'inviter de leur part le prédicateur, assuré que leur père en serait en-

chanté. Il vivrait au palais avec nous, comme s'il était de la famille, dirent-ils, et tous lui feront bon accueil. Qu'il vienne dès le commencement de l'année » (1527). Bientôt Farel reçut des lettres où Roussel et Pierre Toussaint joignaient leurs instances à celles des jeunes princes pour l'engager à rentrer en France. Les jeunes princes comptaient si bien sur son arrivée qu'ils avaient déjà fait préparer une imprimerie, afin queFarel pût avoir des traités à distribuer.

Gérard Roussel écrivait toutes ces choses à son ami Guillaume et il ajoutait : « Toutefois, vous comprenez bien qu'il faudra vous abstenir de mentionner les sujets qui pourraient amener des dissensions (comme la messe, par exemple), et vous contenter de prêcher Christ et la vraie portée des sacrements. » Guillaume eut donc à chercher encore une fois la volonté du Seigneur ; il n'avait de nouveau qu'un mot à dire et le désir de son cœur aurait été accompli : il aurait pu rentrer dans son pays bien-aimé. Il refusa encore cette fois. Il ne pouvait se résoudre à cacher les vérités que Dieu lui avait fait connaître. Si même elles devaient causer des dissensions, il fallait qu'il les prêchât. Son Maître avait dit : « Croyez-vous que je sois venu apporter la paix sur la terre ? Non, vous dis-je, mais la division. » Eh bien, ne valait-il pas mieux suivre les traces de Jésus que celles de Gérard Roussel et de la princesse Marguerite ?

En outre, Farel n'aurait pu quitter l'œuvre que le Seigneur lui avait confiée en Suisse ; maintenant il se sentait certain d'y avoir été envoyé par son Maître. Son travail était béni et accepté d'une manière merveilleuse ; les âmes affamées et altérées qui l'entouraient étaient aussi des brebis du Christ. C'était de sa Parole qu'elles avaient faim et soif, c'était son Evangile qu'elles venaient entendre en foule ; aussi, en berger fidèle, il ne pouvait les abandon-

ner. Et la bonne nouvelle se répandait de village en village et de ville en ville dans les vallées et sur les rives du Léman; comme du temps des apôtres, beaucoup de croyants furent ajoutés au Seigneur.

Avez-vous jamais réfléchi à ce que signifient ces mots : « ajoutés au Seigneur », non pas simplement pardonnés, convertis, mais ajoutés à Celui qui est la Tête du Corps, l'Eglise, ajoutés à Celui dont tous ceux qui croient deviennent les membres, unis au Seigneur par le Saint-Esprit ? De sorte que si vous et moi nous sommes des croyants, nous avons des devoirs et des privilèges qui nous sont dévolus comme membres du corps de Christ, membres les uns des autres. Nous ne sommes pas seuls ici-bas et nous ne sommes pas seulement appelés à nous aimer les uns les autres. Sans doute que dans les temps de l'Ancien Testament ceux des Israélites qui étaient pieux s'aimaient, par exemple, David aimait Jonathan, Ruth était attachée à Naomi, et leur affection réciproque venait de ce qu'ils avaient la même foi en Dieu. Mais il existe maintenant un lien plus intime que celui de l'amour réciproque : « Nous tous qui sommes plusieurs, sommes un seul corps », appelés non seulement à nous aimer les uns les autres, mais à agir, à penser et à parler comme n'étant *qu'un*, tous les membres agissant de concert sous la direction de la tête, ayant chacun leur force dans le corps, mais agissant sous la même autorité, comme le font les membres de nos corps terrestres.

Telles étaient les choses que Farel enseignait aux croyants. Il leur démontrait qu'ils étaient *un* désormais avec tous les enfants de Dieu, non seulement en Suisse, mais sur toute la terre. « Qu'il n'y ait pas dans le corps de Christ, disait-il, des bras, des yeux ou des oreilles agissant séparément, mais un seul cœur que rien ne puisse diviser. »

CHAPITRE XXII

Le message refusé.

Satan ne laissait pas la Bible se répandre et la lumière éclairer village après village sans faire d'opposition ! Un nombreux parti de moines et de prêtres paresseux et ignorants commencèrent à trembler des conséquences de ces prédications qui amenaient des âmes à Christ. « On va nous abandonner, dirent-ils ; on va bientôt crier : A bas l'Eglise ! »

Ils gagnèrent à leur cause le gouverneur d'Aigle et le conseil de la ville. Le bon vouloir témoigné par les seigneurs de Berne à Farel, loin de lui donner de l'influence, n'avait fait qu'exciter la jalousie et l'envie de ces hommes dont on n'avait pas demandé la protection.

Si Farel s'était quelque peu appuyé sur le bras de l'homme, il allait voir combien ce soutien est fragile. Le gouverneur lui dit qu'il était un hérétique et lui défendit non seulement de prêcher, mais encore de continuer son école !

Messieurs de Berne envoyèrent immédiatement un messager avec ordre d'afficher un placard à la porte de toutes les églises, par lequel ils donnaient avis que leur déplaisir était extrême en apprenant qu'on avait défendu au savant Farel de prêcher publiquement les doctrines du Seigneur. Le résultat de cette démarche fut un soulèvement général des habitants d'Aigle et des environs. Le 25 juillet 1527, une foule furieuse s'ameuta en déchirant les placards et en criant : « Plus d'obéissance à Berne ! A bas Farel ! » Puis la foule se précipita sur lui pour le saisir, mais la puissance

mystérieuse qui avait déjà souvent préservé le serviteur du Seigneur, fut plus forte que l'ennemi. Les croyants s'étaient groupés autour de Farel, prêts à le défendre en cas de besoin, ce qui ne fut pas nécessaire. Ses adversaires n'osèrent pas l'approcher et la foule se dispersa comme elle était venue.

Pendant quelques jours Farel quitta Aigle et s'en alla dans les villages d'alentour, puis il revint à ses travaux dans l'église et l'école. Les prêtres se contentèrent de lui crier des injures à distance ; ils savaient bien que Farel en appellerait à la Bible s'ils discutaient avec lui ; or, ils étaient trop ignorants pour le réfuter.

Farel apprit qu'il y avait à Lausanne un prêtre, Natalis Gaelotto, plus intelligent et moins prévenu que les autres. Il était chapelain de l'évêque de Lausanne et avait la réputation d'un homme droit et sincère. Farel lui écrivit : « Le Seigneur Jésus écoute toujours les pécheurs qui s'adressent à Lui, Il ne s'est jamais détourné du plus misérable d'entre eux. En conséquence, je vous prie de vouloir bien suivre les traces de votre Maître en m'accordant quelques instants d'attention, bien que je n'aie ni grand savoir ni grande importance. » Puis Farel lui racontait sa propre histoire, comment le Seigneur l'avait amené des ténèbres à sa merveilleuse lumière. Il suppliait Natalis d'examiner s'il prêchait bien le même Evangile béni que Dieu, dans sa miséricorde, avait enseigné à Faber et à lui-même. D'ailleurs, ajoutait-il, vous ne pourrez pas faire autrement que de l'annoncer, si par la miraculeuse grâce de Dieu vous avez été, vous aussi, délivré du pouvoir du péché et de Satan. Mais, hélas ! il y en a quelques-uns qui portent sur leurs fronts la marque des ennemis de Dieu. Ils se mettent à la place de Dieu, annonçant un autre moyen de salut et de pardon que celui que Christ a enseigné. Ils mettent leurs commandements à

la place de la Parole de Dieu, bien que ces commandements soient aussi contraires à la Bible que les ténèbres le sont à la lumière. Et malheureusement les hommes sont tellement aveuglés qu'ils se cramponnent à ces inventions humaines et ne veulent pas les lâcher, tandis qu'ils abandonnent si facilement la foi qui sauve. Il n'y a plus rien à attendre de cet arbre mauvais et pourri qui a été planté par l'homme. On ne peut rien y faire si ce n'est de regarder à Dieu qui, dans sa miséricorde, peut en prendre quelques rameaux et les greffer sur le vrai cep. Mais nul ne peut être uni à Christ sauf par le Saint-Esprit seul; les rites et les ordonnances n'y peuvent rien. Et qu'est-il résulté de ce que les hommes se sont mêlés des choses de Dieu? Que même les choses extérieures que Dieu nous avait commandées ont disparu. Où est le souper du Seigneur? Qui nous rendra cette fête sacrée par laquelle nous sommes appelés à célébrer le Seigneur, annonçant sa mort jusqu'à ce qu'Il revienne? Hélas! les hommes vivent comme s'ils étaient voués aux dieux païens; lequel d'entre eux s'occupe du retour de Christ? Il supplie Natalis d'observer que toutes ces erreurs et cette méchanceté proviennent d'une même raison, à savoir l'égoïsme et la rapacité du clergé, l'amour de l'argent qui est la racine de tous les maux.

Il continue sa lettre par ces paroles que tous feraient bien de méditer : « Puissent nos cœurs être brisés en voyant l'honneur de Dieu dans la poussière, son Eglise en ruine, les murs renversés, le sanctuaire profané! Si nous croyons réellement que Christ est mort pour nous, si nos cœurs ont jamais été émus par le souvenir de son Sang versé pour nous, si le Saint-Esprit nous a jamais révélé quelque peu de l'amour divin, si nous savons que nous rendrons compte à Dieu des âmes auxquelles nous avons prêché et que ce sera un jour terrible pour nous si nous les avons

conduites dans une mauvaise voie, si toutes ces choses sont ainsi, nous n'avons pas un moment à perdre. Commençons tout de suite à faire retentir les louanges de Dieu, avertissons et alarmons les méchants à cause de leurs péchés et ensuite offrons-leur les richesses de la grâce évangélique. Prêchons Christ comme l'unique Sauveur. Enseignons ce que Christ et les apôtres enseignaient et rien autre. Si cet enseignement n'est pas suffisant, où en trouver un qui le soit? Si cette doctrine n'est pas parfaite, laquelle le sera? Si celle-là ne convertit pas les pécheurs, qui est-ce qui les convertira? Si ces enseignements-là ne produisent pas le fruit de la justice, qu'est-ce qui les produira? Si toutes choses ne sont pas contenues dans la Parole de Dieu, où chercherons-nous ce qui manque? La sagesse de Dieu n'a besoin d'aucune autre sagesse pour la perfectionner. Je ne veux point en prêcher d'autre, je ne veux pas savoir autre chose. »

Farel termine en suppliant Natalis de mettre de côté toutes les inventions humaines et de prendre la Parole de Dieu seule pour son trésor, duquel il tirerait tout ce qu'il prêcherait, se soumettant entièrement à cette Parole et à elle seulement.

Natalis Galeotto ne répondit à cette lettre que par un silence dédaigneux, mais il s'en souviendra un jour. Le moment viendra pour lui de paraître devant le tribunal de Christ, et ce messager d'amour et de grâce divine reparaîtra en témoignage contre lui; c'est l'appel de Christ par la bouche de son serviteur, qu'il a refusé d'ouïr. C'est une chose bien solennelle pour nous lorsque, par n'importe qui, nous sommes invités à examiner notre conduite à la lumière de la Parole de Dieu. Un tel message ne peut venir que de Dieu, et si quelques-uns de ceux qui lisent les paroles de Farel voulaient accepter ce que Natalis Galeotto a refusé, ce serait un grand bonheur pour leurs âmes.

C'est une chose agréable à Dieu si nous nous mettons à comparer attentivement notre foi, notre conduite et notre manière de rendre culte avec sa Parole bénie, étant prêts à abandonner *tout* ce qui ne pourrait se justifier par l'Ecriture. Plus d'un ami bien aimé serait offensé, et il faudrait mettre de côté plus d'une forme à laquelle nous tenons peut-être, mais Christ serait glorifié et sa présence manifestée. « Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime, et celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai et je me manifesterai à lui. »

Etait-ce donc beaucoup demander à Natalis que de lire la Bible et de comparer ses opinions avec la Parole de Dieu, d'y chercher ses messes, ses livres de litanies, son costume de prêtre, ses fêtes de saints, ses images, ses sept sacrements ? Il paraît bien que c'était trop exiger de lui, et cependant c'est ce que Dieu attend de tous ceux qui professent Christ. Avons-nous soin de le faire, vous et moi, en toutes choses, grandes et petites ? Nous disons que par les Ecritures nous sommes « accomplis et parfaitement instruits pour toute bonne œuvre » (II Tim. III, 17). Puissions-nous montrer qu'en effet nous sondons la Parole de Dieu pour *toutes* choses, et puissions-nous dire de chacune des choses que nous faisons : « L'Eternel l'a commandé ainsi. »

CHAPITRE XXIII

Le moine mendiant.

Vers cette époque, arriva dans les villages des bords du lac Léman, un moine mendiant de l'ordre de St-François d'Assise, auquel il est prescrit de vivre dans la mendicité. Les moines de cet ordre erraient dans le pays en demandant l'aumône de porte en porte, puis ils revenaient dans leurs couvents chargés d'argent et de tout ce qu'ils pouvaient obtenir des villageois en leur promettant le ciel pour récompense. Farel connaissait celui dont il est question, il savait que prêchant dans un village, il avait dit que tous les auditeurs de Farel iraient en enfer.

Il arriva à Aigle, mais n'étant pas de ceux qui vont attaquer le lion dans son antre, il se garda de parler contre Farel. Les vignobles d'Aigle sont renommés, il venait seulement mendier un peu de vin pour son couvent. Aussi sa frayeur fut grande lorsque le terrible Farel se trouva devant lui dans la rue. « Je l'abordai aimablement, raconte Guillaume, ainsi que notre Seigneur veut que nous nous reprenions les uns les autres. Je lui demandai s'il avait prêché à Noville, il me répondit oui et commença à s'effrayer. Je lui demandai si le diable pouvait prêcher l'Evangile de notre Seigneur Jésus et si ceux qui vont ouïr l'Evangile sont tous damnés. Il me répondit non. Je lui dis : Pourquoi donc l'avez-vous prêché publiquement? Je vous prie, prouvez-moi ce que vous avez prêché et si j'ai mal dit quelque chose, faites le voir, car je consens à mourir si

j'ai mal enseigné le pauvre peuple que le Seigneur Jésus a racheté! Que notre Seigneur ne m'accorde pas de vivre, si j'enseigne une autre doctrine que celle du Seigneur Jésus.

Alors le moine me dit à l'oreille, en faisant l'effrayé: j'ai ouï dire que tu es un hérétique et que tu séduis le peuple. Je lui répondis : cela ne suffit pas de dire : je l'ai ouï dire, montre-moi en quoi je suis hérétique et maintiens ce que tu as prêché, car moi je suis prêt à maintenir tout ce que j'ai enseigné, jusqu'à être brûlé. Alors il dit : Qu'ai-je prêché de toi? Qui l'a ouï? Je ne suis pas ici pour disputer avec toi, mais pour faire ma quête. Si tu as bien prêché tant mieux, sinon tant pis. Et il commençait à se fâcher. Lorsque je lui répondis : Il n'y a pas besoin de nous disputer, vous n'avez qu'à maintenir ce que vous avez prêché, pour la gloire de Dieu, pour laquelle vous devez mettre toute affaire de côté, car l'honneur de Dieu doit être plus cher que tout le reste..... Ainsi nous cheminions ensemble et je le priai de maintenir sa parole, mais il se tournait de çà et de là comme font les consciences mal assurées. Puis il me dit à l'oreille : Tu es un hérétique, tu tires les gens hors du bon chemin. Quelques paysans revenant des champs nous suivaient et je leur dis : Voici ce bon père qui a prêché que tout ce que j'enseigne n'est que menterie et que tous ceux qui viennent m'ouïr sont damnés. Et même il vint me dire que je suis un hérétique qui séduit le peuple. Lors, le moine me dit : Qu'est-ce que je t'ai dit? Qui l'a ouï? C'est dans ton imagination. Je répondis : Dieu est témoin que maintenant tu l'as dit. Pourquoi nies-tu ce que Dieu sait et connaît bien? Si je suis hérétique, prouve-le, personne ne te fera de mal, et l'on t'entendra plus volontiers que moi. Le moine essaya alors de dire quelque chose des offrandes à Dieu, contre lesquelles Farel aurait parlé; il avait peut-être peur de ne pouvoir recueil-

lir les dons de vin sur lesquels il comptait! Farel lui répondit : « Je l'ai prêché et par la Parole de Dieu, je veux le maintenir, car il n'appartient à aucune personne vivante de rien changer au service que Dieu a commandé, nous devons l'accomplir sans y rien ajouter et sans y rien ôter, sans nous permettre de faire ce qui nous semble bon, sans dévier ni à droite ni à gauche. » Le moine répondit : Les offrandes sont faites par reconnaissance et pour la gloire de Dieu. Je répondis : Ce qui glorifie Dieu, c'est que nous secourions les pauvres et que nous gardions ses commandements. La reconnaissance se manifeste en adorant le Père en esprit et en vérité, lui offrant un cœur contrit et brisé. Car nous devrions lui demander merci de n'avoir pas gardé ce que nous avons promis à notre baptême. Nous avions alors protesté vouloir vivre et mourir en la foi et loi de notre Seigneur, or cette foi est la seule qui soit donnée au chrétien. Car il n'y a personne qui soit meilleur que Dieu pour donner une meilleure loi, ni personne qui en ait le droit.

Le moine ne sachant que répondre, ni comment se tirer de ce mauvais pas, se comporta comme un enfant mal élevé, et ôtant son bonnet il le jeta à terre et marchant dessus, il s'écria : « Je suis ébahi que la terre ne nous engloutisse pas. » Un des assistants posa la main sur son bras et lui dit : « Ecoutez maître Farel, il vous écoute bien. » « Si tu mets la main sur moi, tu es excommunié, » cria le moine. Le paysan lui répondit : Ceux qui touchent votre robe sont-ils excommuniés ? Avez-vous un autre Dieu que nous, qu'on n'ose pas vous parler ? »

Pendant ce débat, la foule s'était amassée et les autorités craignant un tumulte, arrêtèrent Farel et le moine et les enfermèrent chacun dans une des tours du château. Le lendemain on les fit paraître devant les magistrats, et Farel

reçut la permission de se défendre. « Messieurs, dit-il, vous êtes les chefs que Dieu a commandé d'honorer, parce qu'Il vous a confié l'autorité afin de l'employer à Sa gloire. Si j'ai égaré le peuple comme ce moine le prétend, je demande à être puni. Mais dans ce cas, il faut que le moine prouve en quoi ce que je prêche est contraire à la Parole de Dieu. S'il ne peut pas le prouver, je demande à être justifié devant ceux auprès desquels il m'a faussement accusé. » Le moine effrayé se jeta à genoux en criant : « Mes seigneurs, je vous demande pardon, et à vous aussi, maître Farel ! Je suis prêt à reconnaître que j'ai parlé contre vous sur la foi de faux rapports. »

« Ne demandez pas mon pardon, répliqua Farel, je vous ai pardonné et j'ai prié Dieu pour vous, avant de vous avoir rencontré dans la rue. Je n'aurais rien dit s'il ne s'était agi que de moi, mais la gloire de Dieu était en question. C'est contre son Evangile béni que vous avez mal parlé. Quant à moi je ne suis qu'un pauvre pécheur sauvé uniquement par la mort de Jésus. Je ne demande pas qu'on vous punisse, mais que vous répétiez ici devant moi ce que vous avez dit derrière, alors je pourrai vous dire les motifs pour lesquels je prêche ainsi que je l'ai fait. »

Un bourgeois de Berne qui arrivait dans ce moment-là fit la proposition suivante : Le moine ira entendre le sermon de Farel, demain, s'il y trouve quelque chose de mauvais, il le prouvera par la Bible. Si au contraire il n'y trouve rien qui soit opposé aux Ecritures, il devra le déclarer publiquement. Tous acceptèrent cette sentence ; le moine donna sa parole d'être présent au sermon du lendemain, mais quand le jour vint, il avait disparu pour ne plus revenir !

CHAPITRE XXIV

Amis et compagnons de travail.

Farel retourna à ses travaux. C'était une œuvre de patience accomplie sans bruit. Les prêtres, au contraire, se faisaient voir et entendre partout. Ils ameutaient le peuple dans les villages, et causaient des troubles par leurs cris et leurs violences de langage. Ils soulevaient les foules ignorantes contre le gouvernement de Berne, leur persuadant de déchirer les ordres de Berne affichés aux portes des églises. Ils formaient des processions, battaient du tambour, conduisaient des bandes tumultueuses dans les temples pour hurler et crier afin de couvrir la voix du prédicateur.

Dans une certaine localité, les hommes n'ayant pas le courage d'attaquer Farel, envoyèrent leurs femmes contre lui avec leurs battoirs à linge. Dans quelques parties de la Suisse, les femmes de la campagne ne lavent pas leur linge debout devant un cuvier d'eau chaude. Au bord d'un cours d'eau, elles posent le linge devant elles sur une planche dans l'eau courante, et le battent avec une sorte de pelle en bois. Ce système rend le linge très propre, mais il a l'inconvénient de l'abimer rapidement.

Ce fut avec ces pelles ou battoirs que Farel fut attaqué par une bande de femmes furieuses. Dans cette occasion et dans plusieurs autres il reçut, comme d'autres serviteurs de Jésus-Christ, des coups et des blessures qu'il regarda

comme une gloire. Je porte en mon corps, dit l'apôtre, les meurtrissures du Seigneur Jésus.

Voir l'Evangile méprisé et rejeté, n'était pas le seul chagrin de Farel. Quelques prédicateurs étaient venus de France pour lui aider; l'un des derniers arrivés, Balista, venait de Zurich. C'était un Parisien, ancien moine, qui professait une haine violente contre le papisme, ce qui n'impliquait point l'amour de Christ. Farel, en effet, ne tarda pas à sentir que Balista, loin de lui aider, était une entrave à son œuvre.

« Ce Parisien, écrit-il, a été élevé dans les habitudes de gloutonnerie et de paresse des couvents; il ne se soucie nullement de faire des voyages fatigants par tous les temps, en se contentant de la nourriture frugale des montagnes. » Heureusement pour Farel, bientôt l'ancien moine regretta amèrement son couvent et cessa ses travaux, au grand soulagement du réformateur.

Tandis que Satan s'agitait ainsi, le Seigneur travaillait dans bien des cœurs. Il y avait des âmes sauvées dans beaucoup d'endroits, des pâtres, des bateliers, ici une pauvre blanchisseuse, là un vigneron, des gens obscurs, inconnus de tous, excepté du Seigneur qui les avait choisis dès avant la fondation du monde pour en faire des joyaux destinés à la couronne de Christ.

Lorsque Farel n'était pas occupé à enseigner, à prêcher ou à prier, il sondait diligemment les Ecritures. On a conservé plusieurs des lettres qu'il adressa à ses amis à ce moment. Il leur parlait entre autres des sujets qu'il étudiait dans les Ecritures. Plusieurs de ces lettres traitent, par exemple, de la grande question qui agitait déjà les esprits du temps de Paul, et que les chrétiens discutent encore si souvent de nos jours : le croyant est-il sous la loi ou non ? Quelques-uns des amis du réformateur pensaient que, bien

que le chrétien ne soit pas soumis aux rites et aux cérémonies judaïques, il est cependant sous la loi des dix commandements. Ils expliquaient les paroles : « Vous n'êtes plus sous la loi mais sous la grâce » (Rom. VI, 14) et : « Si vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'êtes plus sous la loi » (Gal. V, 18) en disant que l'apôtre avait en vue la loi cérémonielle.

Si tel est le cas, répondait Farel, comment faire accorder cela avec ce qui est dit de la *nouvelle loi* écrite dans nos cœurs ? Lorsque Paul dit que la loi attise la convoitise et qu'elle n'est pas faite pour le juste, il ne parle pas de cérémonies, mais bien des dix commandements. C'est donc un joug que nous ne pouvons pas porter, le fardeau de la loi ne sert qu'à nous affaiblir, à nous éloigner de Dieu parce qu'elle nous asservit, et cependant le premier des dix commandements prescrivait d'aimer Dieu de toute son âme et de toute sa pensée. Christ est amoindri et Sa gloire obscurcie, s'il n'y a que les cérémonies et les malédictions d'ôtées, s'il n'est pas vrai que Christ nous a entièrement délivrés de la servitude légale, en nous plaçant dans une parfaite liberté.

Mais sera-ce la liberté de mal faire ? demande bien vite le cœur naturel. Certes si un homme, après avoir été délivré du joug de la loi, est laissé à lui-même, il emploiera sa liberté à satisfaire ses désirs mauvais et ses passions. Mais Celui qui a cru au Seigneur Jésus est-il laissé à lui-même ? N y a-t-il rien autre sur la scène qu'une loi impitoyable, prête à condamner un pécheur impuissant ?

— Croyez-vous au Saint-Esprit ? Il y a des millions de personnes qui déclarent dans leur confession de foi qu'elles y croient.

L'Esprit, dit Farel, nous a été donné par le Père, et par cet Esprit nous avons été amenés comme fils à la gloire du

comme une gloire. Je porte en mon corps, dit l'apôtre, les meurtrissures du Seigneur Jésus.

Voir l'Evangile méprisé et rejeté, n'était pas le seul chagrin de Farel. Quelques prédicateurs étaient venus de France pour lui aider; l'un des derniers arrivés, Balista, venait de Zurich. C'était un Parisien, ancien moine, qui professait une haine violente contre le papisme, ce qui n'impliquait point l'amour de Christ. Farel, en effet, ne tarda pas à sentir que Balista, loin de lui aider, était une entrave à son œuvre.

« Ce Parisien, écrit-il, a été élevé dans les habitudes de gloutonnerie et de paresse des couvents; il ne se soucie nullement de faire des voyages fatigants par tous les temps, en se contentant de la nourriture frugale des montagnes. » Heureusement pour Farel, bientôt l'ancien moine regretta amèrement son couvent et cessa ses travaux, au grand soulagement du réformateur.

Tandis que Satan s'agitait ainsi, le Seigneur travaillait dans bien des cœurs. Il y avait des âmes sauvées dans beaucoup d'endroits, des pâtres, des bateliers, ici une pauvre blanchisseuse, là un vigneron, des gens obscurs, inconnus de tous, excepté du Seigneur qui les avait choisis dès avant la fondation du monde pour en faire des joyaux destinés à la couronne de Christ.

Lorsque Farel n'était pas occupé à enseigner, à prêcher ou à prier, il sondait diligemment les Ecritures. On a conservé plusieurs des lettres qu'il adressa à ses amis à ce moment. Il leur parlait entre autres des sujets qu'il étudiait dans les Ecritures. Plusieurs de ces lettres traitent, par exemple, de la grande question qui agitait déjà les esprits du temps de Paul, et que les chrétiens discutent encore si souvent de nos jours : le croyant est-il sous la loi ou non ? Quelques-uns des amis du réformateur pensaient que, bien

que le chrétien ne soit pas soumis aux rites et aux cérémonies judaïques, il est cependant sous la loi des dix commandements. Ils expliquaient les paroles : « Vous n'êtes plus sous la loi mais sous la grâce » (Rom. VI, 14) et : « Si vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'êtes plus sous la loi » (Gal. V, 18) en disant que l'apôtre avait en vue la loi cérémonielle.

Si tel est le cas, répondait Farel, comment faire accorder cela avec ce qui est dit de la *nouvelle loi* écrite dans nos cœurs ? Lorsque Paul dit que la loi attise la convoitise et qu'elle n'est pas faite pour le juste, il ne parle pas de cérémonies, mais bien des dix commandements. C'est donc un joug que nous ne pouvons pas porter, le fardeau de la loi ne sert qu'à nous affaiblir, à nous éloigner de Dieu parce qu'elle nous asservit, et cependant le premier des dix commandements prescrivait d'aimer Dieu de toute son âme et de toute sa pensée. Christ est amoindri et Sa gloire obscurcie, s'il n'y a que les cérémonies et les malédictions d'ôtées, s'il n'est pas vrai que Christ nous a entièrement délivrés de la servitude légale, en nous plaçant dans une parfaite liberté.

Mais sera-ce la liberté de mal faire ? demande bien vite le cœur naturel. Certes si un homme, après avoir été délivré du joug de la loi, est laissé à lui-même, il emploiera sa liberté à satisfaire ses désirs mauvais et ses passions. Mais Celui qui a cru au Seigneur Jésus est-il laissé à lui-même ? N y a-t-il rien autre sur la scène qu'une loi impitoyable, prête à condamner un pécheur impuissant ?

— Croyez-vous au Saint-Esprit ? Il y a des millions de personnes qui déclarent dans leur confession de foi qu'elles y croient.

L'Esprit, dit Farel, nous a été donné par le Père, et par cet Esprit nous avons été amenés comme fils à la gloire du

comme une gloire. Je porte en mon corps, dit l'apôtre, les meurtrissures du Seigneur Jésus.

Voir l'Evangile méprisé et rejeté, n'était pas le seul chagrin de Farel. Quelques prédicateurs étaient venus de France pour lui aider; l'un des derniers arrivés, Balista, venait de Zurich. C'était un Parisien, ancien moine, qui professait une haine violente contre le papisme, ce qui n'impliquait point l'amour de Christ. Farel, en effet, ne tarda pas à sentir que Balista, loin de lui aider, était une entrave à son œuvre.

« Ce Parisien, écrit-il, a été élevé dans les habitudes de gloutonnerie et de paresse des couvents; il ne se soucie nullement de faire des voyages fatigants par tous les temps, en se contentant de la nourriture frugale des montagnes. » Heureusement pour Farel, bientôt l'ancien moine regretta amèrement son couvent et cessa ses travaux, au grand soulagement du réformateur.

Tandis que Satan s'agitait ainsi, le Seigneur travaillait dans bien des cœurs. Il y avait des âmes sauvées dans beaucoup d'endroits, des pâtres, des bateliers, ici une pauvre blanchisseuse, là un vigneron, des gens obscurs, inconnus de tous, excepté du Seigneur qui les avait choisis dès avant la fondation du monde pour en faire des joyaux destinés à la couronne de Christ.

Lorsque Farel n'était pas occupé à enseigner, à prêcher ou à prier, il sondait diligemment les Ecritures. On a conservé plusieurs des lettres qu'il adressa à ses amis à ce moment. Il leur parlait entre autres des sujets qu'il étudiait dans les Ecritures. Plusieurs de ces lettres traitent, par exemple, de la grande question qui agitait déjà les esprits du temps de Paul, et que les chrétiens discutent encore si souvent de nos jours : le croyant est-il sous la loi ou non? Quelques-uns des amis du réformateur pensaient que, bien

que le chrétien ne soit pas soumis aux rites et aux cérémonies judaïques, il est cependant sous la loi des dix commandements. Ils expliquaient les paroles : « Vous n'êtes plus sous la loi mais sous la grâce » (Rom. VI, 14) et : « Si vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'êtes plus sous la loi » (Gal. V, 18) en disant que l'apôtre avait en vue la loi cérémonielle.

Si tel est le cas, répondait Farel, comment faire accorder cela avec ce qui est dit de la *nouvelle loi* écrite dans nos cœurs ? Lorsque Paul dit que la loi attise la convoitise et qu'elle n'est pas faite pour le juste, il ne parle pas de cérémonies, mais bien des dix commandements. C'est donc un joug que nous ne pouvons pas porter, le fardeau de la loi ne sert qu'à nous affaiblir, à nous éloigner de Dieu parce qu'elle nous asservit, et cependant le premier des dix commandements prescrivait d'aimer Dieu de toute son âme et de toute sa pensée. Christ est amoindri et Sa gloire obscurcie, s'il n'y a que les cérémonies et les malédictions d'ôtées, s'il n'est pas vrai que Christ nous a entièrement délivrés de la servitude légale, en nous plaçant dans une parfaite liberté.

Mais sera-ce la liberté de mal faire ? demande bien vite le cœur naturel. Certes si un homme, après avoir été délivré du joug de la loi, est laissé à lui-même, il emploiera sa liberté à satisfaire ses désirs mauvais et ses passions. Mais Celui qui a cru au Seigneur Jésus est-il laissé à lui-même ? N y a-t-il rien autre sur la scène qu'une loi impitoyable, prête à condamner un pécheur impuissant ?

— Croyez-vous au Saint-Esprit ? Il y a des millions de personnes qui déclarent dans leur confession de foi qu'elles y croient.

L'Esprit, dit Farel, nous a été donné [illegible]
cet Esprit nous avons été amenés comme [illegible]

comme une gloire. Je porte en mon corps, dit l'apôtre, les meurtrissures du Seigneur Jésus.

Voir l'Evangile méprisé et rejeté, n'était pas le seul chagrin de Farel. Quelques prédicateurs étaient venus de France pour lui aider; l'un des derniers arrivés, Balista, venait de Zurich. C'était un Parisien, ancien moine, qui professait une haine violente contre le papisme, ce qui n'impliquait point l'amour de Christ. Farel, en effet, ne tarda pas à sentir que Balista, loin de lui aider, était une entrave à son œuvre.

« Ce Parisien, écrit-il, a été élevé dans les habitudes de gloutonnerie et de paresse des couvents; il ne se soucie nullement de faire des voyages fatigants par tous les temps, en se contentant de la nourriture frugale des montagnes. » Heureusement pour Farel, bientôt l'ancien moine regretta amèrement son couvent et cessa ses travaux, au grand soulagement du réformateur.

Tandis que Satan s'agitait ainsi, le Seigneur travaillait dans bien des cœurs. Il y avait des âmes sauvées dans beaucoup d'endroits, des pâtres, des bateliers, ici une pauvre blanchisseuse, là un vigneron, des gens obscurs, inconnus de tous, excepté du Seigneur qui les avait choisis dès avant la fondation du monde pour en faire des joyaux destinés à la couronne de Christ.

Lorsque Farel n'était pas occupé à enseigner, à prêcher ou à prier, il sondait diligemment les Ecritures. On a conservé plusieurs des lettres qu'il adressa à ses amis à ce moment. Il leur parlait entre autres des sujets qu'il étudiait dans les Ecritures. Plusieurs de ces lettres traitent, par exemple, de la grande question qui agitait déjà les esprits du temps de Paul, et que les chrétiens discutent encore si souvent de nos jours : le croyant est-il sous la loi ou non? Quelques-uns des amis du réformateur pensaient que, bien

que le chrétien ne soit pas soumis aux rites et aux cérémonies judaïques, il est cependant sous la loi des dix commandements. Ils expliquaient les paroles : « Vous n'êtes plus sous la loi mais sous la grâce » (Rom. VI, 14) et : « Si vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'êtes plus sous la loi » (Gal. V, 18) en disant que l'apôtre avait en vue la loi cérémonielle.

Si tel est le cas, répondait Farel, comment faire accorder cela avec ce qui est dit de la *nouvelle loi* écrite dans nos cœurs ? Lorsque Paul dit que la loi attise la convoitise et qu'elle n'est pas faite pour le juste, il ne parle pas de cérémonies, mais bien des dix commandements. C'est donc un joug que nous ne pouvons pas porter, le fardeau de la loi ne sert qu'à nous affaiblir, à nous éloigner de Dieu parce qu'elle nous asservit, et cependant le premier des dix commandements prescrivait d'aimer Dieu de toute son âme et de toute sa pensée. Christ est amoindri et Sa gloire obscurcie, s'il n'y a que les cérémonies et les malédictions d'ôtées, s'il n'est pas vrai que Christ nous a entièrement délivrés de la servitude légale, en nous plaçant dans une parfaite liberté.

Mais sera-ce la liberté de mal faire ? demande bien vite le cœur naturel. Certes si un homme, après avoir été délivré du joug de la loi, est laissé à lui-même, il emploiera sa liberté à satisfaire ses désirs mauvais et ses passions. Mais Celui qui a cru au Seigneur Jésus est-il laissé à lui-même ? N y a-t-il rien autre sur la scène qu'une loi impitoyable, prête à condamner un pécheur impuissant ?

— Croyez-vous au Saint-Esprit ? Il y a des millions de personnes qui déclarent dans leur confession de foi qu'elles y croient.

L'Esprit, dit Farel, nous a été donné par le Père, et par cet Esprit nous avons été amenés comme fils à la gloire du

comme une gloire. Je porte en mon corps, dit l'apôtre, les meurtrissures du Seigneur Jésus.

Voir l'Evangile méprisé et rejeté, n'était pas le seul chagrin de Farel. Quelques prédicateurs étaient venus de France pour lui aider; l'un des derniers arrivés, Balista, venait de Zurich. C'était un Parisien, ancien moine, qui professait une haine violente contre le papisme, ce qui n'impliquait point l'amour de Christ. Farel, en effet, ne tarda pas à sentir que Balista, loin de lui aider, était une entrave à son œuvre.

« Ce Parisien, écrit-il, a été élevé dans les habitudes de gloutonnerie et de paresse des couvents; il ne se soucie nullement de faire des voyages fatigants par tous les temps, en se contentant de la nourriture frugale des montagnes. » Heureusement pour Farel, bientôt l'ancien moine regretta amèrement son couvent et cessa ses travaux, au grand soulagement du réformateur.

Tandis que Satan s'agitait ainsi, le Seigneur travaillait dans bien des cœurs. Il y avait des âmes sauvées dans beaucoup d'endroits, des pâtres, des bateliers, ici une pauvre blanchisseuse, là un vigneron, des gens obscurs, inconnus de tous, excepté du Seigneur qui les avait choisis dès avant la fondation du monde pour en faire des joyaux destinés à la couronne de Christ.

Lorsque Farel n'était pas occupé à enseigner, à prêcher ou à prier, il sondait diligemment les Ecritures. On a conservé plusieurs des lettres qu'il adressa à ses amis à ce moment. Il leur parlait entre autres des sujets qu'il étudiait dans les Ecritures. Plusieurs de ces lettres traitent, par exemple, de la grande question qui agitait déjà les esprits du temps de Paul, et que les chrétiens discutent encore si souvent de nos jours : le croyant est-il sous la loi ou non ? Quelques-uns des amis du réformateur pensaient que, bien

que le chrétien ne soit pas soumis aux rites et aux cérémonies judaïques, il est cependant sous la loi des dix commandements. Ils expliquaient les paroles : « Vous n'êtes plus sous la loi mais sous la grâce » (Rom. VI, 14) et : « Si vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'êtes plus sous la loi » (Gal. V, 18) en disant que l'apôtre avait en vue la loi cérémonielle.

Si tel est le cas, répondait Farel, comment faire accorder cela avec ce qui est dit de la *nouvelle loi* écrite dans nos cœurs ? Lorsque Paul dit que la loi attise la convoitise et qu'elle n'est pas faite pour le juste, il ne parle pas de cérémonies, mais bien des dix commandements. C'est donc un joug que nous ne pouvons pas porter, le fardeau de la loi ne sert qu'à nous affaiblir, à nous éloigner de Dieu parce qu'elle nous asservit, et cependant le premier des dix commandements prescrivait d'aimer Dieu de toute son âme et de toute sa pensée. Christ est amoindri et Sa gloire obscurcie, s'il n'y a que les cérémonies et les malédictions d'ôtées, s'il n'est pas vrai que Christ nous a entièrement délivrés de la servitude légale, en nous plaçant dans une parfaite liberté.

Mais sera-ce la liberté de mal faire ? demande bien vite le cœur naturel. Certes si un homme, après avoir été délivré du joug de la loi, est laissé à lui-même, il emploiera sa liberté à satisfaire ses désirs mauvais et ses passions. Mais Celui qui a cru au Seigneur Jésus est-il laissé à lui-même ? N y a-t-il rien autre sur la scène qu'une loi impitoyable, prête à condamner un pécheur impuissant ?

— Croyez-vous au Saint-Esprit ? Il y a des millions de personnes qui déclarent dans leur confession de foi qu'elles y croient.

L'Esprit, dit Farel, nous a été donné par le Père, et par cet Esprit nous avons été amenés comme fils à la gloire du

Père et nous rendons grâce au Père pour toutes choses. Nous sommes sous la loi, disent les uns; non, répondent d'autres; nous avons été amenés dans la glorieuse liberté des enfants de Dieu. Jugez vous-mêmes, dit Farel, laquelle de ces deux opinions est la plus à la gloire de Christ et la plus conforme aux Ecritures. »

Hélas! nos cœurs naturels ne cherchent pas avant tout ce qui glorifiera Christ, mais ce qui nous fera le plus d'honneur à nous-mêmes. Or il est humiliant de nous entendre dire que nous ne pouvons pas garder la loi divine; nous aimerions mieux qu'elle nous fût proposée comme un moyen de nous améliorer. Au lieu de cela, la loi nous condamne et nous manifeste comme étant trop mauvais pour être améliorés. « Je vis, dit Paul, mais non pas moi, c'est Christ qui vit en moi. » Malheureusement nous préférons être quelque chose sous la loi, plutôt que de n'être rien et que Christ soit tout. Non seulement pour nous, mais en nous, Christ devrait être notre seul but; tout ce que nous faisons, même s'il s'agit de boire ou de manger, devrait être fait par la puissance de l'Esprit de Christ. Paul a véritablement vécu par la foi en Jésus; le Christ qui était la source de sa vie, était sa vie elle-même et Il était le seul but de cette vie. A ceci nous connaissons si la vie divine habite en nous, c'est que Christ devient notre objet, notre seul but.

Craignez-vous peut-être de ne plus faire assez de bonnes œuvres si vous n'êtes plus sous la loi? Réfléchissez un instant quelles seront les œuvres d'un homme dont Christ est devenu le seul but dans la vie.

Je ne sais pas si les amis de Farel auront compris aussi bien que lui que les croyants marchent par une puissance nouvelle qui est aussi forte que la loi était faible. Peut-être qu'en cela comme en bien d'autres choses, Farel s'est

trouvé seul à l'avant-garde, mais c'est un poste d'honneur. On ne sait si Farel aurait pu citer toutes les preuves fournies par l'Ecriture sur ces sujets, aussi bien que ceux qui ont connu les saintes lettres dès leur enfance. Pour comprendre comment il se fait que nous ne soyons plus sous la loi, il faut se convaincre d'abord, par l'étude de la Bible, du fait que nous sommes morts et que notre vie est cachée avec Christ en Dieu; le Saint-Esprit nous le fera peut-être discerner, sans que nous soyons toujours capables d'établir clairement notre conviction d'après l'Ecriture.

D'ailleurs on ne doit pas oublier les ténèbres qui entouraient Farel et d'où la grâce divine l'avait tiré. Nous pouvons admirer à quel point il était au clair sur les pensées de Dieu. Il avait encore beaucoup à apprendre et peut-être n'est-t-il jamais parvenu à la pleine connaissance, mais grâce au Seigneur, il a été fidèle à tout ce qu'il avait reçu.

CHAPITRE XXV

Choses étranges à Berne.

Farel avait passé un peu plus d'une année à Aigle lorsqu'il eut la joie d'aller à Berne dans des circonstances mémorables.

Les Conseils de la république de Berne avaient décidé le 17 novembre 1527, qu'une dispute publique aurait lieu entre les papistes et les réformés au mois de janvier de l'année suivante. Les évêques, les prêtres, les principaux

bourgeois de toutes les villes suisses, enfin les prédicateurs et docteurs évangéliques, furent invités. Chacun des deux partis devait prouver sa foi par des arguments tirés uniquement de la Bible. Il était défendu de s'aider d'aucun autre livre.

Les quatre évêques suisses de Lausanne, Constance, Bâle et Sion alléguèrent divers prétextes pour ne pas répondre à cet appel; ils refusèrent même d'envoyer des représentants. Les Bernois les avertirent qu'ils perdraient tous leurs privilèges dans les Etats de Berne, s'ils ne venaient pas, mais ils persistèrent dans leur abstention. Les autres évêques ainsi que beaucoup de prêtres, suivirent leur exemple, l'empereur Charles-Quint ordonna d'ajourner la dispute. Le Conseil de Berne répondit que tous ceux qui avaient accepté l'invitation étant arrivés, il n'était pas possible d'attendre le bon plaisir de l'empereur.

Reportons-nous par la pensée dans l'antique cité de Berne, en janvier 1528. Qui trouverons-nous présent? Il y avait naturellement Berthold Haller, le principal prédicateur bernois, puis Zwingli, notre vieil ami Œcolampade de Bâle, Bucer et Capiton de Strasbourg, et beaucoup d'autres venus de près et de loin. Du côté des catholiques il y avait environ 350 prêtres suisses et allemands. La dispute devait se tenir dans l'église des Cordeliers; Farel ne pouvait comprendre ce qui se disait, le tout se passant en allemand. Mais il était heureux de se trouver au milieu de tant de chers amis et de tant de compagnons de travail.

La dispute s'ouvrit le 6 janvier par la lecture de la règle imposée à la discussion, à savoir qu'aucune preuve ne sera proposée, si elle n'est tirée des Saintes-Ecritures. L'explication des Ecritures devait se faire par elles-mêmes, les textes obscurs seraient confirmés par ceux qui sont d'interprétation plus facile.

Quelle règle inouïe! Comment! plus d'écrits des Pères, plus de livres de prières ni de canons, rien que la Bible, la Bible sans notes ni commentaires! Les trois cent-cinquante prêtres placés en face des Saintes-Ecritures et obligés de dire ce qu'ils y trouvent ou n'y trouvent pas! Après la lecture du règlement, on appela les évêques par leur nom, mais personne ne répondit. Ensuite on lut l'article suivant: « La Sainte Eglise chrétienne dont Christ est le seul chef, est née de la Parole de Dieu et demeure dans cette Parole; elle n'écoute pas la voix d'un étranger. »

Ici un moine se leva et dit: « Le mot *seul* n'est pas dans les Ecritures, Christ a laissé un vicaire ici-bas. » « Le vicaire que Christ a laissé c'est le Saint-Esprit, » répondit Berthold Haller. Ensuite un prêtre fit ressortir en quelques paroles le contraste entre l'unité de l'Eglise romaine et les divergences des réformés entre eux.

Bucer répliqua: « Nous reconnaissons comme notre frère quiconque prêche que Jésus-Christ est le seul Sauveur. En outre l'unité dans l'erreur n'est pas une chose dont il faille se vanter, les mahométans ont aussi l'unité. Dieu permet les divisions afin que ses enfants apprennent à ne pas regarder aux hommes, mais à la Parole de Dieu et aux enseignements du Saint-Esprit, ainsi voyons ce que dit la Bible. »

Les assistants se mirent en effet à examiner dans les Saintes-Ecritures ce que Dieu dit quant à l'œuvre expiatoire de Son Fils; il fut impossible d'y trouver ni la messe ni le purgatoire, ni l'invocation des saints, ni l'adoration des images. A mesure qu'on lisait les textes de la Bible, les prêtres devenaient de plus en plus impatients. « Si l'on voulait brûler les deux ministres de Berne, dit l'un d'eux, je me chargerais de les porter au bûcher. »

Le dimanche suivant, le peuple s'assembla comme de coutume dans l'église pour entendre la messe. Le prêtre

était debout sur les marches de l'autel en vêtements sacerdotaux, ces formes subsistant encore à Berne. Mais avant la messe, Zwingli monta en chaire et lut à haute voix le Symbole des apôtres; lorsqu'il en vint à ces mots : « Il est monté au ciel et Il s'est assis à la droite de Dieu le Père Tout-Puissant, d'auprès duquel Il reviendra juger les morts et les vivants; » il s'arrêta, puis après une pause il ajouta : « Si ces paroles sont vraies, la messe est un mensonge! » Et il continua sur ce ton à la grande surprise de l'auditoire. Mais ce fut bien autre chose quand le prêtre qui était devant l'autel se dépouilla de son costume ecclésiastique et le jeta sur l'autel en s'écriant : « Je ne veux plus rien avoir à faire avec la messe, si l'on ne peut pas me prouver que Dieu l'a instituée ! »

Toute la ville fut remplie d'étonnement à l'ouïe de ces étranges choses. Trois jours après c'était la fête de saint Vincent, le patron de Berne. A cette occasion-là, on célébrait toujours une grand'messe. Les sacristains allèrent comme à l'ordinaire préparer l'encens et allumer les cierges, mais ils attendirent en vain, ni prêtres ni fidèles ne parurent!

A l'heure des vêpres, l'organiste se rendit à son poste, mais personne ne vint; le pauvre homme avait le cœur plein de tristes pressentiments. Ces beaux services qui faisaient son gagne-pain allaient-ils être abandonnés pour toujours ? La fin arriva encore plus vite qu'il ne s'y attendait, car aussitôt que, lassé d'attendre, il eut quitté l'église, quelques citoyens entrèrent et mirent l'orgue en pièces.

La dispute approchait de son terme; deux nouveaux prêtres s'étaient déclarés convaincus par les Ecritures que la messe est contraire à la foi chrétienne.

La dernière discussion devait avoir lieu en latin entre Farel et un prêtre de Paris; le point que le docteur papiste

désirait surtout établir était celui-ci : Les hommes doivent se soumettre à l'Eglise. Farel lui ayant demandé de prouver cela par la Bible, il cita les paroles de Matthieu V, 25. « Entends-toi promptement avec ta partie adverse. » « L'adversaire c'est le diable, dit-il, donc il nous est commandé ici de nous soumettre au diable, à combien plus forte raison à l'Eglise. »

La dispute terminée, le Conseil décida que la messe serait abolie, les églises dépouillées de leurs ornements et de leurs images. Une quantité d'idoles et vingt-cinq autels furent immédiatement détruits dans la cathédrale. Zwingli prêcha un sermon d'adieu au peuple assemblé au milieu de ces décombres. Ses dernières paroles furent celles-ci : « Tenez-vous fermes dans la liberté dans laquelle Christ vous a placés et ne vous remettez pas sous le joug de la servitude. »

Au lieu des images, c'étaient de vrais adorateurs du Dieu vivant et vrai, qui remplissaient maintenant la cathédrale de Berne; mais aux yeux des prêtres et du pauvre organiste, le bel édifice n'était plus qu'une « étable bonne à tenir du bétail. » Dans l'excès de son indignation, l'un d'eux traversa toute l'église, monté sur un âne. Hélas! de nos jours ne se fait-on pas souvent, d'un lieu de culte, la même idée que les catholiques du XVIme siècle ? Les sculptures, les vastes galeries, les vitraux peints ne sont-ils pas d'un grand prix aux yeux de bien des gens ? Tous ne recherchent-ils pas la présence d'un Christ invisible qu'Il a promise à ses disciples, n'importe où et ne fussent-ils que deux ou trois réunis en son nom?

CHAPITRE XXVI

Les campagnes blanchissent pour la moisson.

Le 7 février 1528, un édit du Conseil bernois déclara les évêques privés de tout pouvoir dans le canton. « Ces quatre pasteurs, dit le Conseil, savent bien tondre leurs brebis, mais non les paître. » Or, ces pauvres troupeaux avaient été assez tondus, il s'agissait maintenant de les nourrir.

Farel était retourné dans le Pays de Vaud, où pendant quelque temps il continua seul à répandre l'Evangile, prêchant dans les églises quand il le pouvait, ou dans les rues, les maisons, les champs, et sur les pentes des montagnes.

Ainsi se passa le reste de l'année 1528. Messieurs de Berne désiraient vivement que les quatre mandements de leur gouvernement d'Aigle reçussent l'Evangile. Ils envoyaient message sur message aux magistrats et au clergé, pour lesprier de laisser prêcher Farel. Mais les prêtres soulevaient des émeutes partout; ils faisaient croire au peuple que, s'il abandonnait la foi romaine, Charles-Quint et le roi de France viendraient avec une nombreuse armée ravager le pays et punir les Bernois. Le clergé ameutait les villageois au son du tambour, et ensuite les prêtres les excitaient par des harangues véhémentes à des actes de violence. Un jour, Antoine Nicodet se précipita dans l'église d'Ollon et renversa la chaire pendant que Farel prêchait. On interrompait sans cesse les sermons du courageux évangéliste par un tapage infernal ou par de sottes questions. Les hommes et les fem-

mes lui criaient des injures pendant qu'il prêchait et lui donnaient des coups dans les rues. On arrachait les ordres de Berne toutes les fois qu'ils étaient affichés ; le clergé parlait contre le gouvernement bernois, et en même temps il accusait Farel, auprès du Conseil, d'avoir cherché à soulever le peuple et à lui persuader de ne pas payer les impôts.

Le temps passait ; le Seigneur travaillait par le moyen de son serviteur, et Satan par le moyen des siens.

Enfin quelques-uns des conseillers bernois arrivèrent dans le Pays de Vaud et convoquèrent les principaux notables des quatre mandements. « Que le peuple se prononce, leur dirent les Bernois ; veut-il la messe ou l'Evangile ? Le gouvernement acceptera la décision de la majorité ; nous ne voulons pas imposer l'Evangile à nos sujets, mais s'ils désirent l'avoir nous les protégerons contre les perturbateurs. » Alors se manifesta le fruit des labeurs de Farel ; dans trois mandements sur quatre, la majorité déclara tout d'une voix qu'elle ne voulait plus de la messe et qu'elle demandait à vivre et mourir dans l'Evangile que Farel prêchait. Le mandement des Ormonts se déclara seul pour la messe. « Eh bien, on vous laissera la messe jusqu'à la Pentecôte, dirent les délégués bernois, et ensuite on vous demandera encore une fois votre avis. Peut-être alors échangerez-vous le prêtre contre un évangéliste. »

Bientôt arrivèrent des prédicateurs pour prendre la place des prêtres congédiés dans les trois paroisses d'Aigle, Ollon et Bex. Le Conseil de Berne envoya en outre un ordre qui donna le coup de grâce à l'ancien culte. « Que personne ne s'imagine, disait l'avis, que les jours du papisme reviendront ; démolissez les autels, brûlez les images, détruisez les tableaux, ne laissez rien qui rappelle l'idolâtrie passée. »

Ces ordres furent immédiatement exécutés, et partout,

sur les places des villes et des villages, de grands feux consumèrent les images et les peintures, au milieu de l'allégresse générale. Berne avait envoyé un nouveau gouverneur, plus obéissant que le précédent; il reçut ordre de faire punir ceux qui avaient maltraité Farel; ils furent cités devant les magistrats, et les femmes qui l'avaient poursuivi à coups de battoir furent condamnées à cinq livres d'amende chacune. On rechercha aussi Antoine Nicodet pour le punir d'avoir renversé la chaire, mais il s'était enfui et on ne put le retrouver.

Les Ormonts seuls avaient encore la messe; Berne envoya un évangéliste prêcher au milieu de ces vallées dans l'été de 1529. Plus tard, la messe fut abolie, les autels renversés et les prêtres congédiés. Cependant, il y avait encore beaucoup de gens fidèles à l'ancien culte, mais d'année en année leur nombre diminua, et de nos jours tous les habitants de ces contrées professent la foi évangélique. Malheureusement, nous ne pouvons être sûrs que tous soient de vrais croyants. Le papisme est un pesant fardeau pour divers motifs, et des milliers de personnes, ne se souciant ni de Dieu ni de leurs âmes, sont heureuses néanmoins de secouer le joug. Quatre-vingt-dix-neuf personnes sur cent diront que le papisme est une religion d'argent, mais un homme peut très bien ne pas vouloir donner son argent pour des niaiseries, sans pour cela avoir la vérité dans son cœur.

Cependant, nous ne pouvons méconnaître que Dieu rendit efficace la prédication des réformateurs pour le salut d'un grand nombre de pécheurs. C'est bien aussi l'Esprit-Saint qui agit chez les Vaudois lorsqu'ils déclarèrent vouloir remplacer la messe par l'Evangile de Christ. Grâces soient rendues à Dieu pour les milliers de personnes qui se tournèrent réellement vers Lui et qui brûlèrent leurs idoles non

par excitation ou par amour de la nouveauté, mais parce qu'elles avaient appris des réformateurs à connaître le Dieu vivant. Aussi Farel bénissait le Seigneur et prenait courage. Plusieurs autres évangélistes étaient venus lui aider; il se sentit libre alors de porter ses pas plus loin, puisqu'il pouvait laisser les brebis à des bergers fidèles.

La puissante république de Berne étendait sa protection et son influence sur diverses parties de la Suisse. Désirant répandre la réforme, Messieurs de Berne donnèrent à Farel une lettre d'introduction pour les autorités de la Suisse occidentale, en lui conseillant de prêcher seulement dans les endroits où l'on manifesterait le désir de l'entendre. De plus, ils envoyèrent des messagers dans toutes les villes les plus importantes, pour recommander de bien recevoir l'évangéliste qui allait arriver. Pendant le reste de l'année 1529, Farel parcourut la Suisse occidentale en remontant jusqu'à la vallée de Moutier dans l'évêché de Bâle. Il essaya de pénétrer dans la ville de Lausanne, mais en vain. Le Conseil lausannois aurait été disposé à le laisser prêcher, mais le clergé s'y opposa. Messieurs de Berne écrivirent au Conseil de Lausanne de laisser prêcher Farel qui en avait demandé deux fois l'autorisation. Mais le Conseil s'était ravisé; il avait compris ce qu'était le réformateur. A Lausanne comme ailleurs, le peuple désirait la réforme pour être délivré des prêtres, mais non pour l'Evangile lui-même. Aussi le Conseil préférait-il supporter les orgies, les querelles d'ivrognes, plutôt que se priver des danses, des jeux, des processions et autres folies de ce genre. On n'osa pas mettre la main sur Farel, parce que Messieurs de Berne avaient écrit : « Prenez garde de toucher un cheveu de sa tête », mais il dut aller prêcher ailleurs.

Au reste, il n'eut pas de peine à trouver des auditeurs ; partout les foules s'assemblaient autour de lui. A Morat,

il y eut un grand nombre de véritables conversions. Bien des gens s'étaient promis de ne pas tomber dans le piège de l'hérétique qu'ils allaient voir par curiosité. Mais en entendant Farel parler du Sauveur, les cœurs se fondaient. Les braves conseillers de Berne encouragèrent les nouveaux croyants, leur promettant leur protection contre les mauvais traitements s'ils restaient attachés au Seigneur. « Soyez sans crainte, écrivaient-ils, confiez-vous dans le Seigneur qui a fait le ciel et la terre et qui soutient toutes choses par la Parole de sa force. Remettez-vous-en à Lui et laissez-le prendre soin de ceux qui sont siens. » Les prêtres continuaient à exciter ceux qui n'avaient pas cru, et il se passait des scènes de tumulte continuelles; heureusement Farel y était maintenant habitué. D'ailleurs son Maître le dédommageait en lui accordant de glorieuses journées. Plusieurs prêtres eux-mêmes crurent et furent sauvés. Dans beaucoup d'endroits, on jetait les idoles « aux taupes et aux chauves-souris. » Les Bernois avertirent Farel de ne pas procéder trop vite à la destruction des images, afin que ce ne fût pas l'effet d'une excitation humaine. Il y a beaucoup de gens prêts à chasser les prêtres et à briser les idoles, qui ne sont pas disposés à se charger de la croix de Christ. Le conseil des Bernois était sage. « Puisque vous avez reçu la Parole de Dieu, disaient-ils, il est juste et convenable que vous rendiez à tout homme ce qui lui est dû et que vous ne dépassiez point les limites de votre pouvoir. Car la Parole de Dieu ne prêche pas la liberté de la chair, mais celle de l'esprit et de la conscience. »

CHAPITRE XXVII.

Un pays qui refuse l'Evangile.

Durant les trois années qui s'étaient écoulées depuis que Farel avait ouvert sa petite école à Aigle, il avait reçu de temps à autre des nouvelles de sa patrie. Faber s'était retiré à Blois, sous la protection de la princesse Marguerite; il avait été nommé précepteur des trois plus jeunes enfants du roi, Madeleine, Marguerite et Abednego; il était aussi gardien de la bibliothèque royale dans le château de Blois. La princesse Marguerite s'était remariée avec Henri, roi de Navarre. Henri était un homme indolent, ne se souciant pas de la religion papiste, qu'il professait toutefois. Marguerite put donc recevoir à sa cour plusieurs évangélistes, heureux de s'y réfugier. Le roi et la reine de Navarre résidaient souvent à Blois, où Marguerite jouissait de la société de Faber. Louis de Berquin et G. Roussel étaient aussi sous la protection de la reine; ce dernier était devenu son aumônier et prédicateur de la cour. Il s'était résigné à taire une partie de la vérité et il en était récompensé. Mais Louis de Berquin devait obtenir « la récompense qui est grande dans le ciel. » Ce fidèle serviteur de Dieu ne voulait dissimuler aucune partie de l'Evangile auquel il avait cru. Aussi la Sorbonne et les prêtres le guettaient comme un tigre guette sa proie. La reine de Navarre réussit pendant un temps à protéger le courageux jeune homme, qui non seulement déclarait sa foi ouvertement, mais encore attaquait avec force les vices et les péchés des prêtres. « Ils se servent de

la religion, disait-il, comme d'un manteau pour cacher les passions les plus dégradantes, la vie la plus scandaleuse et l'incrédulité la plus complète. » En vain Erasme et ses autres amis le suppliaient de garder le silence, en vain Marguerite l'avertissait de l'impuissance de sa protection s'il continuait à parler aussi clairement en public.

Enfin, pendant l'été de 1528, les ennemis de Berquin trouvèrent un prétexte pour le faire arrêter. Il y avait à l'angle d'une rue de Paris une image de la Vierge qu'on trouva un matin brisée en morceaux. Cet acte fut le signal d'une nouvelle persécution contre les évangélistes en général et Berquin en particulier. Le roi de France lui-même fut rempli d'horreur en apprenant cet affreux crime. Il parut dans une procession solennelle, suivi par tout le clergé de Paris, marchant tête nue et un cierge allumé à la main, afin de témoigner son respect pour les débris de l'image. Lorsqu'il arriva au coin de rue où se trouvait le tronc mutilé de l'idole, il l'adora avec beaucoup de dévotion, nous dit-on. Enfin il ne s'opposa plus à ce qu'on fît le procès de Berquin; celui-ci fut saisi et condamné à faire pénitence, tête nue et un cierge à la main, dans la grande cour du Louvre, en demandant pardon à Dieu et au roi. On devait ensuite le conduire à la place de Grève pour y voir brûler ses livres, puis à Notre-Dame pour y demander encore pardon à Dieu et à la vierge Marie. Puis on devait lui percer la langue avec un fer rouge et l'enfermer dans un cachot pour le reste de ses jours, sans livres, sans encre ni plumes.

Une foule immense remplissait les rues pour voir cette pénitence, mais Berquin ne parut pas; il en avait appelé au roi et il refusa de sortir de sa prison. Marguerite supplia le roi de le sauver, mais cette fois le frère demeura sourd aux instances de sa sœur. Les amis de Berquin le pressaient

de faire pénitence. « Sinon, lui dit son ami Budé, vous serez brûlé. » — « J'aimerais mieux être brûlé, répondit Berquin, que d'avoir l'air de condamner la vérité, ne fût-ce que par mon silence. »

Berquin fut en effet condamné au bûcher; le 22 avril 1529, les officiers du Parlement entrèrent dans son cachot, lui commandant de les suivre. Le bûcher était dressé sur la place de Grève; un témoin oculaire nous dit qu'il n'y avait pas le moindre trouble sur le visage du martyr. Il voulut exhorter le peuple, mais on couvrit sa voix par du tapage, de sorte que son expression pleine de paix et de joie fut le dernier témoignage qu'il put rendre à la vérité.

La reine Marguerite fut très affligée à la nouvelle de sa mort et Faber aussi, mais les regrets de Faber s'appliquaient à lui-même, il enviait la place de ce jeune homme qui avait eu le courage de mourir pour Christ. A partir de ce moment, les saints périrent dans les flammes l'un après l'autre dans ce malheureux pays. En dix-huit ans, quatre-vingt-un martyrs de Jésus furent brûlés à petit feu dans diverses villes de France, et pendant de longues années le feu et l'épée firent périr des milliers de saints.

Telles étaient les nouvelles qui parvenaient à Farel dans les montagnes de la Suisse. Le souvenir de Jean Leclerc, de Jacques Pavanne, de l'ermite de Livry et de Berquin le pressait à suivre le même sentier glorieux, cas il visait lui aussi à « la récompense qui est dans le ciel. » Il menait deuil sur Gérard Roussel et sur Faber, mais il rendait grâce à Dieu pour Berquin et reprenait courage.

Marguerite, craignant que le tour de Faber ne vint, forma le projet de l'établir dans son château de Nérac, en Navarre, où il serait hors de la portée de ses persécuteurs. Dans ce but, elle écrivit à son cousin Anne de Montmorency, grand-maître de la maison du roi, la lettre suivante : « Mon

neveu, le bon homme Faber m'a écrit qu'il s'est trouvé un peu mal à Blois, et pour changer d'air il irait volontiers voir un sien ami, pour un temps, si le plaisir du Roi était de vouloir lui donner congé. Il a mis ordre à sa bibliothèque et mis tout par inventaire lequel il baillera à qui il plaira au Roi. Je vous prie de demander son congé au Roi; vous ferez un singulier plaisir à celle qui est votre bonne tante et amie, Marguerite. »

Le roi accorda la permission demandée, et la reine de Navarre emmena son vieil ami finir ses jours dans le paisible château de Nérac, où elle alla se fixer elle-même ainsi que Gérard Roussel, et au lieu d'un cachot et d'un bûcher, Faber eut donc un palais et une mitre, car il vécut et mourut évêque d'Oléron en Navarre.

CHAPITRE XXVIII.

Le siège de Neuchâtel.

Retournons maintenant dans les vallées de la Suisse où nous avons laissé Farel en novembre 1529. Il avait prêché et enseigné à travers mille dangers et des difficultés sans nombre. Souvent et longtemps Farel travailla sans aucune rémunération, mais depuis quelque temps Messieurs de Berne avaient pourvu à ses besoins. Ils ordonnèrent d'abord au gouverneur d'Aigle de lui fournir la nourriture, la boisson, les vêtements et autres choses nécessaires. Enfin, depuis un an ou deux, ils lui avaient assigné, ainsi qu'à un

autre évangéliste nommé Simon Robert, une maison avec cour, jardin potager et deux cents florins.

Le Seigneur donna à Farel des aides plus utiles que le paresseux Balista. Capiton lui envoya entre autres un ex-moine, le lui recommandant en ces termes : « Je t'envoie un frère que j'ai libéré de ses vœux monastiques; le teinturier, le barbier et le tailleur se sont occupés à le transformer, et je te présente notre ex-moine en habit noir comme nous. Mais sérieusement parlant, je crois qu'il te sera utile, car il est de la langue française, et quoique simple, il est pieux et de bonne volonté. » L'ex-moine arriva donc à Aigle et fut bientôt récompensé de ses travaux par un cachot où, sur l'ordre de l'évêque de Lausanne, il fut cruellement torturé. Deux fois Messieurs de Berne écrivirent à l'évêque, le priant de relâcher ce pauvre homme. Le prélat promit de le relâcher, bien qu'il fût, dit-il, coupable du double crime de perfidie et d'apostasie. Mais en dépit des promesses épiscopales, l'ancien moine ne reparaissant point, Farel envoya à Lausanne un autre évangéliste, ex-moine aussi, afin d'avoir des nouvelles du prisonnier. Pour toute réponse, on arrêta le messager et on l'enferma à Chillon.

Peu de jours après cela, le gouverneur de Chillon reçut de MM. de Berne une lettre conçue en ces termes :

« A notre grand ami le capitaine de Chillon. Hier, nous vous avons écrit à cause d'un de nos serviteurs que vous détenez en prison... Nous sommes très étonnés que les gens qui sont à notre service soient arrêtés sur chemin franc et traîtreusement emprisonnés..... Nous vous requérons de renvoyer cet homme dans notre Seigneurie d'Aigle, sans aucun délai. Vous devez comprendre que nous ne pouvons tolérer de telles violences..... Nous sommes certains que vous avez pris cet homme sans motifs valables, car s'il était malfaiteur, ainsi que vous le dites, notre ami maître Guil-

laume Farel ne l'aurait pas reçu pour collègue dans l'œuvre de Dieu. Nous vous requérons derechef de le libérer et de vous abstenir de telles violences, car nous ne saurions les permettre sous quelque forme que ce soit. » Le gouverneur de Chillon savait qu'il n'était pas prudent de refuser quelque chose aux seigneurs de Berne, il se hâta de relâcher le prisonnier. Mais qu'était devenu le premier évangéliste détenu par l'évêque de Lausanne? Un mois plus tard le Conseil de Berne écrivait à Lausanne pour se plaindre de ce que Jean Clerc avait été transporté au château de Ripaille, sur l'autre rive du lac, et de ce qu'il y était encore détenu. Nous ne savons s'il fut jamais libéré. Beaucoup de serviteurs du Seigneur ont passé du cachot tout droit dans le Paradis, ce fut peut-être le cas de Jean Clerc.

Farel avait eu la joie de voir les quatre mandements formant le gouvernement d'Aigle délivrés du joug papiste; dans les six derniers mois de l'année, il avait eu aussi le bonheur de voir des foules de pécheurs se convertir dans d'autres parties de la Suisse occidentale.

Mais il y avait des villes où l'Evangile n'avait encore jamais pénétré, ainsi Lausanne, Neuchâtel et Genève. Farel avait essayé deux fois de gagner Lausanne à la Parole de Dieu et il avait été repoussé sans même pouvoir y prêcher une seule fois; néanmoins il se proposait d'y retourner plus tard si le Seigneur le permettait. En attendant il résolut de tourner ses pas vers Neuchâtel qui avait souvent occupé ses pensées.

Sur la rive septentrionale du lac qui porte son nom, la paisible cité de Neuchâtel est adossée à de riants coteaux couverts de beaux vignobles. Au-dessus s'élèvent les pentes boisées et sombres du Jura. Par delà les flots bleus du lac, on voit à l'horizon toute la chaîne des Alpes. Un jour, en novembre 1529, un homme au teint bruni par le soleil,

à la barbe rouge, aux yeux étincelants, arrivait, le bâton à la main, sous les murs de Neuchâtel. Il était venu, nous dit-on, pour prendre possession de la ville au nom du Seigneur Jésus; le voilà donc en présence de l'antique cité papiste avec son beau château, ses églises, ses vastes couvents. Il y en avait cinq, outre le grand collège des chanoines; ces derniers possédaient presque toutes les terres autour de la ville. Tout était entre les mains des prêtres et des moines qui régnaient en maîtres, car le gouverneur de Neuchâtel, George de Rive, était un serviteur dévoué de l'église de Rome. Il représentait la souveraine du pays, Jeanne de Hochberg. C'était l'héritière des comtes de Neuchâtel, mais elle avait épousé le duc d'Orléans, et elle préférait la vie de la cour de France à celle du vieux château de ses pères, où, suivant les usages de ce temps-là, elle aurait dû faire de la cuisine sa salle de réception et sa société des femmes des bourgeois. Aussi avait-elle remis à G. de Rive les affaires de ses états, dont elle ne s'inquiétait que pour en tirer chaque année le plus de revenus possible. — Farel n'ignorait pas qu'à l'ouïe de son nom les prêtres et le peuple entreraient en furie. On le connaissait partout comme le grand prédicateur hérétique, le briseur d'images, le blasphémateur. Heureusement, à Neuchâtel, on connaissait mieux son caractère que son visage; car il eût eu à passer de mauvais moments. Il apportait avec lui l'arme par excellence, la Parole de Dieu qui est comme le feu et comme un marteau qui brise la pierre. Que pouvaient faire cinq ou même cinq mille couvents contre le Seigneur s'Il avait jugé que le temps était venu de chercher et sauver ce qui était perdu?

Farel commença l'attaque par le village de Serrières. Situé aux portes de Neuchâtel, il appartenait à Bienne, où l'Evangile avait déjà pénétré. Ayant entendu dire que le curé,

[illegible] l'Évangile, le réforma-[illegible] qui savait que [illegible] après de [illegible] de son église.

[illegible] que celui [illegible] Dieu [illegible] Mais ce pourrait [illegible] Dans l'église [illegible] défendu. Mais [illegible] n'a songé à l'in-[illegible] dans l'église. Selon [illegible] pas de temps. Quand les [illegible] sur une pierre tumulaire et prêcha l'Évangile[1]. La foule s'assembla pour l'entendre, [illegible] Neuchâtel que le grand prédicateur [illegible] était arrivé. Mais, disait le peuple, il nous prêche de belles choses, il nous parle de l'amour de Christ et de Dieu dans le ciel. Les habitants de Neuchâtel résolurent d'aller l'entendre. Des foules d'hommes, de femmes et d'enfants passèrent les portes de la ville, se rendant au cimetière de Serrières malgré le courroux du chanoine et des prêtres.

A Neuchâtel, un brave soldat, Jacob Wildermuth, fut extrêmement joyeux de l'arrivée de Farel. Voici comme il parle du réformateur dans une lettre au Conseil de Berne :

« Le pauvre et pieux Farel est arrivé et il a présenté une lettre qui invitait à l'entendre prêcher la Parole de Christ, ce qu'il aurait fait de tout son cœur, mais les autorités le lui ont interdit. Là-dessus je me suis adressé au gouverneur, Georges de Rive. »

[1] On montre encore à Neuchâtel la pierre qui servit de chaire au réformateur.

Mais le gouverneur n'avait aucune intention de laisser prêcher un hérétique. Cette opposition obstinée engagea Jacob Wildermuth et quelques citoyens à aller chercher Farel, ils l'amenèrent en triomphe par la porte du château et la rue rapide qui monte au marché; c'est là que le réformateur prêcha pour la première fois dans les murs de Neuchâtel.

Ce premier discours, dit la chronique de Neuchâtel, gagna beaucoup de cœurs. Le prédicateur voyait groupés autour de lui et l'écoutant avec étonnement, des hommes de tous les métiers, des tisserands, des vignerons, des marchands, des laboureurs. Il parlait avec une solennité et une autorité qui maintenait son auditoire dans un silence profond. Mais soudain des cris s'élevèrent : « A bas l'hérétique, tuez-le, noyez-le dans la fontaine! » C'étaient des moines qui s'étaient glissés dans la foule et qui se précipiterent tout à coup sur Farel. Mais il ne manqua pas de défenseurs et les moines durent se retirer sans avoir pu mettre la main sur l'homme que Dieu avait envoyé.

CHAPITRE XXIX.

La Parole qui est comme un marteau et qui brise la pierre.

La prédication continua tous les jours. J. Wildermuth écrivait : « Je retiens Farel ici et je le fais prêcher dans les maisons, parce que je sais qu'il peut ainsi faire du bien, quoique cela m'attire des menaces; mais je puis bien apprendre à les braver, sachant que Dieu est plus fort que l'homme et que le diable ». La bonne nouvelle retentissait

donc partout, non seulement dans les maisons mais en plein air; les vents et la neige de décembre n'empêchaient pas la foule de se rassembler partout où elle entendait la voix de Farel. A peine l'apercevait-on dans la rue qu'on accourait, chacun avait quelque question à lui poser; la plus commune était celle-ci : Que faut-il que je fasse pour être sauvé?

Farel avait passé une semaine à Neuchâtel, lorsqu'il écrivit à son ami le prédicateur de Noville : « Je ne veux pas vous laisser dans l'ignorance, cher frère, quant à l'œuvre que Christ accomplit parmi ses élus, car contre toute espérance, Il a touché les cœurs de plusieurs ici. Malgré les défenses tyranniques et l'inimitié des hommes à la tête rasée, on vient en foule entendre la Parole de Dieu sur les places publiques, dans les granges et les maisons. On écoute avec attention et presque tous acceptent ce qui leur est dit, bien que ce soit tout le contraire des erreurs qu'on leur a enseignées jusqu'à maintenant. C'est pourquoi, rendez grâce avec moi au Père des miséricordes; je retournerais volontiers auprès de vous à Aigle, mais la gloire de Jésus-Christ et la soif qu'éprouvent ses brebis, m'obligent à continuer en présence de souffrances que la langue ne peut exprimer. Mais Christ me rend toutes choses faciles; oh! mes amis, puisse sa cause être la chose la plus précieuse que nous connaissions! »

Quelques jours après, le réformateur fut appelé à Morat, où beaucoup d'âmes s'étaient converties l'été précédent. Les habitants s'étaient réunis pour décider s'ils voulaient que la messe continuât ou non. La majorité décréta l'abolition de la messe et l'établissement d'une prédication évangélique dans l'église. Mais comme la prédication n'est pas la même chose que le culte, les croyants de Morat avaient maintenant à chercher dans la Bible comment les convertis

au Seigneur Jésus devaient adorer Dieu. Ils avaient appelé Farel pour conférer avec lui de ces sujets. Plusieurs autres villes réclamèrent aussi sa visite, et ainsi s'écoula le printemps de 1530. Le détail des aventures de Farel à cette époque serait trop long; il allait çà et là, accompagné partout de la même bénédiction divine et de la même opposition de l'ennemi.

« Jeudi dernier, écrivaient Messieurs de Berne au comte de Gruyères, maître Guillaume Farel, prescheur d'Aigle, passant sur votre territoire, a logé une nuit à Saint-Martin-de-Vaud, accompagné d'un héraut portant nos armoiries. Le vicaire de l'endroit avec deux autres prêtres est venu assaillir le dit Farel de mauvaises paroles; ils l'ont frappé avec un pot en terre et notre héraut de même, en appelant Farel un hérétique et un diable. Lesquelles violences et injures nous regardons comme nous ayant été faites personnellement. Nous vous prions de punir les coupables comme ils le méritent et comme vous y engagent les traités conclus entre nous, faute de quoi nous serions obligés d'y mettre ordre nous-mêmes. »

Cette plainte n'est qu'une entre bien d'autres adressées par les autorités bernoises à ceux qui maltraitaient Farel et ses collègues. D'autre part, Messieurs de Berne recevaient des réclamations continuelles de l'évêque de Lausanne et de leurs alliés fribourgeois, qui les suppliaient d'arrêter les prédications. En conséquence, Farel reçut plusieurs fois des avertissements de ses protecteurs, le priant de ne pas trop s'avancer, de ne point prêcher dans les endroits où personne ne le demandait, de ne pas offenser, de ne pas briser les images, d'éviter ce qui pouvait causer de l'émotion. Farel obéissait autant qu'il le jugeait convenable; il faisait profession de ne recevoir d'ordres que de Dieu, et tout en étant reconnaissant de l'appui des Bernois, il ne

donnait à personne le droit de faire des plans pour lui, ni de limiter ses actions. « Il serait à désirer, disait-il, que les bourgeois de Berne eussent autant de zèle pour l'Evangile que ceux de Fribourg en ont pour l'idolâtrie. »

Un jour d'avril 1530, le curé de Tavannes, village situé non loin de Bienne, était occupé à chanter la messe. Tout à coup entrent deux hommes, dont l'un monte en chaire et se met à prêcher. Le prêtre n'eut pas de peine à deviner que c'était Guillaume Farel; son compagnon, âgé de dix-huit ou dix-neuf ans, se nommait Antoine Boyve. Quelques historiens pensent qu'il était cousin de Farel, mais cela n'est pas certain. Nous ignorons pourquoi, dès son arrivée en Suisse, on l'a toujours appelé Antoine Froment. Il nous raconte que le sermon prêché par Farel à Tavannes fut si rempli de puissance et d'énergie que le peuple se leva comme un seul homme pour détruire les images. Le curé, effrayé, s'enfuit, et les habitants de Tavannes écrivirent à Messieurs de Berne : « Nous vous remercions de nous avoir envoyé un prédicateur pour nous annoncer le saint Evangile de Dieu, lequel nous avons reçu, et nous désirons, Dieu aidant, vivre selon la vérité. »

L'évêque de Bâle eut bientôt connaissance des choses qui se passaient dans son diocèse. Il en écrivit aussi à Messieurs de Berne en leur disant : « Un nommé Farel parcourt notre diocèse en vomissant beaucoup d'injures contre notre personne, ce qu'il n'a sans doute pas appris dans l'Evangile... il cherche à répandre aussi sa doctrine parmi nos sujets... il prétend avoir un ordre de vous, mais nous ne pouvons tolérer qu'un étranger vienne semer le trouble et la désunion parmi les nôtres et nous signaler à leur mépris, ce qu'un moindre que nous ne permettrait pas... Nous vous prions instamment d'inviter le dit Farel à laisser en paix les lieux de notre dépendance et à se contenter de prêcher

là où il est appelé et où l'on se fait plaisir de l'entendre. Autrement, s'il persistait dans son injurieux dessein, ou s'il était cause de quelque effusion de sang, nous agirions contre lui selon l'exigence du cas, afin de nous mettre à l'abri chez nous de sa présence. »

Mais Farel était sourd aux plaintes de l'évêque, et la prédication continua comme auparavant. Voici ce qu'un catholique a écrit sur ces temps émouvants : « Farel croyait entendre une voix du ciel qui lui criait : « Marche ! » et il marchait comme la mort, sans s'inquiéter des robes rouges et bleues, des manteaux d'hermine ou de soie, des couronnes de ducs ou de rois, des vases sacrés, des tableaux, des statues qu'il regardait comme de la poussière. D'histoire, d'art chrétien, de tradition, de formes, il se moquait insolemment. Si vous le hissez sur une borne, il entraînera le peuple qui passera dans la rue. Descendez-le dans une mine, les ouvriers quitteront leur travail pour l'écouter et le suivre. Si vous le transportez dans une chaire entourée d'images, il prendra un couteau ou un marteau pour déchirer ou briser ce qu'il appelle des idoles. Montbéliard, Aigle et Bienne, remués par sa parole, avaient chassé leurs moines et institué un culte nouveau. Il ne passait pas dans une ville sans que les habitants en vinssent aux mains. Le ciel souffre violence, disait-il ordinairement, et il accomplissait sans remords sa mission de bruit et de ruines. Les magistrats eux-mêmes, effrayés des tentatives de l'étranger, n'osaient le garder qu'un moment. La révolte accomplie, ils lui ouvraient les portes de la ville, et Farel, content, prenait son bâton de pèlerin et s'en allait à pied, à travers les montagnes, chercher une autre cité où sa voix pût éveiller quelque nouvelle tempête. Le cheval d'Attila coupait l'herbe sous ses pieds, le bâton de Farel abattait sur le grand chemin les croix du Christ et les images de la Vierge. »

CHAPITRE XXX.

La glorieuse puissance de Dieu

En [illegible], Farel reparut à Neuchâtel, accompagné d'Antoine Froment. Son absence avait duré six mois, et pendant ce temps il y avait eu beaucoup de conversions. Il recommença à prêcher dans les rues et les maisons. Un jour, les Neuchâtelois s'avisèrent de le conduire à la chapelle de l'hôpital, en disant que c'était là qu'il devait prêcher. Les prêtres s'efforcèrent de lui barrer le chemin, mais la foule se précipita comme un torrent dans l'édifice, entraînant le le réformateur avec elle. « Quand le Fils de Dieu vint jadis sur la terre, dit Farel, on le reçut au milieu des pauvres, dans une étable, et maintenant c'est dans l'asile des malheureux et des estropiés que l'Évangile sera annoncé. » Il termina son discours en disant : « Si nous avons un Christ vivant, qu'avons-nous plus besoin de ces images muettes et de ces peintures ? Otons-les et adorons désormais le Dieu vivant et rédempteur. »

En joignant l'exemple à la parole, le prédicateur enleva le crucifix, les images, les tableaux qui ornaient la chapelle, le peuple les emporta et les détruisit.

Le gouverneur trouva qu'il était temps d'intervenir ; il cita les habitants à paraître devant lui, mais ceux-ci en appelèrent à Berne qui envoya des messages au gouverneur et à Farel. Ils disaient à Georges de Rive que leurs alliés devaient avoir la liberté de conscience et qu'eux, Bernois, ne permettraient pas que les Neuchâtelois en fussent privés. A

Farel ils écrivirent qu'il eût à s'abstenir d'employer la force, qu'il devait se borner à prêcher hardiment, mais ne pas faire de changements dans la ville, ce pouvoir appartenant aux habitants et non point à lui.

Le gouverneur, sachant combien le petit Etat de Neuchârel avait besoin de la puissante protection de Berne, n'osa plus s'opposer à la prédication.

Il y a quelques années, on pouvait encore voir, dans une humble chaumière du Val-de-Ruz, une fresque grossière, œuvre de quelque artiste villageois. Elle représentait le réformateur en voyage, le bâton à la main, dans un costume presque indigent, tel qu'on l'avait vu tant de fois parcourir la vallée, exhortant, encourageant, priant avec tous, se dépensant pour tous. Il n'avait ni la robe ni le bonnet de docteur; il n'était et n'a voulu être qu'un messager de Celui qui évangélisait les multitudes, et n'avait souvent pas un lieu où reposer sa tête.

Bien des pécheurs furent convertis pendant l'été de 1530. Parmi ces âmes altérées qui vinrent boire à la source de la vie, nous remarquerons trois prêtres. Eymer Beynon avait eu le courage de confesser sa foi en Christ publiquement. Mais il s'était converti un si grand nombre de ses paroissiens, que cette nouvelle causa plus de joie que de chagrin à Serrières. « Vous m'avez appelé quelquefois un bon curé, dit Beynon à ses ouailles, j'espère que vous me trouverez encore meilleur pasteur. »

Un grand jour s'approchait pour Neuchâtel. Le 23 octobre 1530, Farel, prêchant comme à l'ordinaire dans la chapelle de l'hôpital, s'écria : « Je suis heureux de prêcher ici, mais c'est une triste chose que la messe soit encore à la place d'honneur plutôt que l'Evangile. L'église, qui pourrait contenir des foules, est réservée à la messe, tandis qu'on annonce l'Evangile dans cette petite chapelle qui ne

peut recevoir qu'un auditoire si restreint. » A ces mots, les assistants se levèrent en s'écriant tout d'une voix : « Allons à l'église ! » Et ils se précipitèrent à travers les rues, portant Farel plutôt qu'ils ne l'emmenaient vers la grande église.

Cet antique édifice était fort beau ; il ne comptait pas moins de trente chapelles bâties autour de la nef et du chœur. Il y avait vingt-cinq autels resplendissants d'or et de bijoux ; on voyait de tous côtés des images et les portraits des innombrables saints qu'on adorait sous ces voûtes. Jusqu'alors, aucune bonne nouvelle n'avait retenti dans ces vastes galeries. On y avait chanté la messe, brûlé des cierges, joué des farces dans les jours de fêtes des saints. Car tels étaient les sermons papistes d'alors, des drames représentés par les moines et les nonnes qui jouaient les rôles de tous les personnages de la Bible mêlés dans la plus étrange confusion. Dans ces occasions-là, on voyait paraître, revêtus d'habits élégants, pêle-mêle, les héros de la Bible, de l'histoire et des légendes, saint Georges et le dragon, saint Christophe le géant, saint Pierre et saint Paul, et, chose triste à dire, le Seigneur lui-même.

Mais l'aurore d'une ère nouvelle avait paru et c'était une foule sérieuse et sincère qui franchissait le seuil de la cathédrale avec Farel. Les prêtres et les moines, impuissants à l'arrêter, se retiraient effrayés.

Farel monta dans la chaire ; il promena ses regards sur les ornements étincelants des autels et des chapelles, sur l'immense auditoire qui attendait, suspendu à ses lèvres, puis il éleva son âme au Seigneur. Enfin le réformateur commença, prêchant, dit la chronique, le plus puissant sermon qu'il eût encore prononcé à Neuchâtel. Il montra au peuple comment il s'était détourné du seul chemin qui mène à la vie ; il annonça un seul Sauveur pour les pé-

cheurs et un seul culte que les saints doivent offrir en esprit et en vérité.

Soudain un cri se fit entendre dans la foule et se répéta, gagnant de proche en proche comme une traînée de feu jusque dans les recoins les plus éloignés de l'église. « Nous voulons suivre Christ et l'Evangile, nous voulons vivre et mourir dans cette foi, nous et nos enfants! » Puis tout l'auditoire se jeta sur les autels et les images, brisant et détruisant tout. L'image de la Vierge qui avait été donnée par la mère de la comtesse Jeanne, ne put échapper au désordre; pas un autel ne resta debout. Les ciboires, les vases d'or employés pour la messe et l'encens furent lancés par dessus le mur du cimetière, jusque dans les rues du bas de la ville. Le peuple se partagea les saintes hosties et les mangea pour faire voir que ce n'était que du pain. George de Rive parut en vain, sa voix se perdit dans le tumulte.

Il y avait quatre prêtres préposés à la garde de l'église et, chose étrange, on les vit s'aider à renverser les autels, car dirent-ils, il est évident que maître Farel a la Bible de son côté. Cet éloquent discours avait été béni de Dieu pour chasser l'idolâtrie du cœur des hommes aussi bien que des parois de l'église. En souvenir de ce jour mémorable, les habitants de Neuchâtel firent graver sur une plaque d'airain les mots : « L'an 1530, le 23 octobre, fut ôtée et abolie l'idolâtrie de céans par les bourgeois. » Cette plaque fut placée sur un pilier à gauche de la table de communion, dans la principale église. On plaça aussi sur la chaire l'inscription suivante : « Lorsque brilla le vingt-troisième soleil d'octobre, le soleil de la vie brilla aussi pour la ville de Neuchâtel. » Pendant six cents ans les messes latines et les prières idolâtres avaient retenti dans l'antique édifice, mais le jugement était « venu en une heure » (Apoc. XVIII, 10) et pas un vestige du sombre passé ne put subsister.

CHAPITRE XXXI

L'aube du jour.

Nous ne pouvons juger les événements de cette mémorable journée, car nous ignorons à quel point l'énergie charnelle et l'excitation naturelle se mêlèrent à des sentiments meilleurs. Les instruments dont Dieu daigna se servir étaient sans doute imparfaits et sujets à se tromper. Mais nous ne pouvons douter que cette œuvre ne fût celle de Dieu. Qu'étaient devenus les prêtres, les chanoines, les moines des cinq couvents? Dormaient-ils donc pendant qu'on prêchait tous les jours l'Evangile? Non, ils étaient bien éveillés et bien vivants! Ils avaient envoyé messages sur messages à Berne, suppliant le Conseil de les délivrer de Farel. Ils avaient essayé de défendre au peuple d'écouter l'hérétique. Au commencement de l'été ils l'avaient cité devant un magistrat et le firent condamner à une amende considérable pour avoir affiché des placards dans lesquels les prêtres étaient appelés voleurs, meurtriers et séducteurs du peuple. Farel répondit que ce n'était pas lui qui avait affiché ces placards, il ajouta cependant que si on lui demandait de nier que les prêtres fussent des meurtriers et des voleurs, il ne pouvait le faire. « Car, dit-il, un homme qui extorque de l'argent sous de faux prétextes n'est-il pas un voleur? Et si vous appelez meurtrier l'homme qui tue le corps seulement, n'est-il pas meurtrier à bien plus forte raison, celui qui perd les âmes par son mauvais enseignement, éloignant de Christ les pécheurs qui périssent? »

Les Neuchâtelois avaient demandé aux prêtres d'avoir une discussion publique avec Farel. « S'il a tort, disaient-ils, montrez-le nous. Dites-nous, au nom de Dieu, quelle preuve vous avez que c'est un hérétique. Parlez pour ou contre lui ; mais enfin parlez ! »

Les prêtres se gardèrent de répondre. Les citoyens avaient écrit aux chanoines en leur exposant les raisons pour lesquelles ils croyaient que Farel prêchait la vérité. Les chanoines ne donnèrent pas de réponse. Alors le peuple de Neuchâtel comprit qu'il n'y avait rien à attendre du clergé. Déjà avant le 23 octobre, quelques statues avaient été brisées dans les rues pour forcer les prêtres à sortir de leur mutisme, mais ce fut en vain. — Le moment était venu où le peuple allait abandonner le clergé et se trouver seul en présence de Dieu, n'ayant plus à faire qu'à Lui seul. Les prêtres se sentirent en face d'un pouvoir plus fort qu'eux ; ceux qui ne se convertirent pas quittèrent la ville et Neuchâtel fut libre. Il y avait moins d'une année que « le pauvre et pieux Farel » était venu, rempli de la puissance de l'Esprit, au nom de Christ. Dieu l'avait merveilleusement guidé et soutenu jusqu'à la chute de la dernière image. Et maintenant nul ne pourrait plus l'entraver, il prêcherait le salut et rendrait grâce à Dieu chaque jour pour de nouvelles âmes ajoutées au Seigneur.

Il restait bien encore un ennemi à combattre, George de Rive ; mais le pauvre homme ne pouvait rien faire. Il écrivit à la princesse Jeanne pour lui raconter la terrible journée du 23 octobre, où son pouvoir avait été méconnu, le peuple ayant déclaré que dans ces choses-là il ne reconnaissait pas d'autre maître que Dieu. Il était pourtant heureux d'avoir pu sauver du désastre les images et l'orgue de sa chapelle particulière en les cachant dans le château ; il

avait aussi procuré des asiles aux prêtres, aux chanoines et aux enfants de chœur dans les couvents de l'étranger.

La princesse Jeanne ne tint aucun compte de cette lettre; elle s'inquiétait fort peu de ce qui se passait dans cette ennuyeuse petite ville où elle espérait bien ne jamais remettre les pieds. Ses sujets pouvaient faire ce qu'ils voulaient pourvu qu'ils payassent leurs impôts régulièrement. Au mois d'avril suivant, Jeanne envoya son fils cadet François s'assurer de la loyauté du peuple ; le jeune prince se convainquit que nul ne songeait à la rébellion. Aussi, lorsque les quelques papistes qui restaient encore le supplièrent de rétablir l'ancien culte, il leur fit comprendre qu'il n'était pas venu pour se mêler de la religion et qu'ils devaient s'arranger entre eux comme ils pourraient.

Ainsi tomba la dernière espérance des catholiques; ils étaient les moins nombreux, les plus faibles, et furent obligés de se taire.

Pendant ce temps, deux tables pour la Cène avaient été dressées dans l'église, à la place de l'autel démoli. Une chaire dépourvue de tout ornement fut adossée à un pilier et servit à Farel pour prêcher désormais sans obstacle. « Ici, disait-il, vous pouvez offrir le culte auquel le Père prend plaisir. Le brillant soleil de justice qui est Jésus-Christ et la lumière évangélique, n'ont que faire de nos fumées d'encens et de nos cierges et chandelles..... l'Antichrist qui n'est que corruption, méchanceté et ténèbres, cherche tout ce qui pourra donner de l'éclat à ses inventions diaboliques. Mais Jésus qui est la Vérité, rejette tout cela ; Christ et ses commandements suffisent ; nous n'avons besoin de rien d'autre..... Dieu maudit toutes ces choses que l'homme a introduites dans Son service et qu'Il n'avait point ordonnées. Prions donc ce bon Seigneur Jésus qu'Il fasse de nous une église pure, sainte, purifiée de tout ce qu'Il n'a pas or-

donné, tellement qu'on n'y voie que Jésus et ses commandements seuls, et qu'on les voie purement et simplement tels qu'Il les a donnés, tellement qu'étant tous en Lui Seul et Lui en nous par la vraie foi, nous servions et honorions tous ce bon Dieu et Père, qui vit et qui règne éternellement avec Son Fils et le Saint-Esprit. Amen. »

George de Rive comprit que le papisme tombait; il fit voter les citoyens pour savoir s'il fallait rétablir la messe. Le résultat du vote, attendu avec anxiété, donna dix-huit voix de majorité à l'Evangile; la messe était donc abolie sans retour; le gouverneur et les magistrats mirent leur sceau à cette décision. Puis George de Rive se leva et dit : « Je m'engage à respecter ce qui a été fait aujourd'hui, car je reconnais que tout s'est passé loyalement, sans fraude ni pression. »

Le gouverneur écrivit à plusieurs personnes, outre la princesse, le récit de ces événements, mais il est digne de remarque que Farel n'est pas même nommé dans ces récits; toute cette importante révolution religieuse est attribuée par le gouverneur aux Neuchâtelois eux-mêmes. Ceux-ci, du reste, ne mirent point Farel en avant comme s'il eût été leur chef. La voix qui leur avait parlé venait du ciel; Christ avait des brebis dans ce coin du désert et ses brebis l'avaient suivi, car elles reconnurent Sa voix. « La lumière de l'Esprit saint, dirent les Neuchâtelois, et le saint enseignement que donne la Parole de Dieu, nous ont prouvé que la messe est un abus qui sert plus à la damnation des âmes qu'à leur salut. Nous sommes prêts à prouver et à certifier qu'en démolissant les autels, nous n'avons fait que ce qui est agréable à Dieu. »

On a dit de Paul que les âmes comme la sienne sont des cordes dont Dieu tire une musique admirable, mais que c'est Christ lui-même qui est la musique.

Sur la route de Strasbourg à Bâle, égaré au milieu de la nuit et des marais, Farel avait reçu une leçon qu'il n'oublia jamais, avons-nous dit. Les expériences glorieuses faites à Neuchâtel devaient lui en enseigner une autre. Perdu dans la boue et par la pluie, il avait senti sa complète impuissance; au milieu d'une ville délivrée comme par enchantement du joug de fer pesant sur elle, Farel sentit la toute-puissance de Christ. Nous devons être pénétrés de notre complète incapacité et de la puissance de Christ, avant de pouvoir devenir une de ces cordes desquelles Dieu tire la musique céleste.

CHAPITRE XXXII.

La vieille comtesse et ses vassaux.

A une lieue de Neuchâtel est le bourg de Valangin; un château fort, situé sur un rocher, domine les humbles demeures où habitaient les sujets de noble comtesse Guillemette de Vergy. Cette dame était âgée à l'époque dont nous parlons; elle n'avait point abandonné son domaine, à l'instar de sa suzeraine la princesse Jeanne. Au contraire, la vieille dame habitait toute l'année son château fort, d'où elle exerçait une domination absolue sur les cinq vallées formant ses Etats.

Valangin était un repaire de papisme fanatique et bigot, pire s'il est possible que Neuchâtel, car la maîtresse de céans avait pour le catholicisme un zèle qui n'était égalé que par

sa haine contre les évangéliques. Son intendant, Claude de Bellegarde, partageait son aversion pour les hérétiques; ils avaient entendu parler de Farel et le regardaient comme un démon. Les anciennes chroniques nous font cependant grand éloge de la piété de la châtelaine. Lorsque son mari mourut, elle fit venir cent prêtres qui furent chargés de chanter des messes pour délivrer l'âme du défunt des tourments du purgatoire. Pendant toute une année, elle avait donné, chaque vendredi, le dîner et une pièce d'argent à cinq lépreux, afin d'expier le mal que son mari avait fait à ses sujets en chassant dans leurs champs de blé. La comtesse donnait aussi beaucoup d'argent aux pauvres du village. Elle menait grand train, nous dit la chronique, et lorsque la comtesse de Gruyères et d'autres dames nobles venaient la voir, il y avait grande fête au château, où l'on dansait au son du fifre et du tambourin.

Certes, si jamais cette forteresse-là était « prise pour Christ », ce ne serait que par Lui-même!

Tout près de Valangin se trouve le village de Boudevilliers, qui dépendait de Neuchâtel. Le 15 août 1530, les paysans arrivèrent des montagnes et des vallées voisines pour se rendre à Boudevilliers, où la fête de l'Assomption se célébrait avec pompe. Parmi la foule, on remarquait un étranger à l'air grave et résolu, accompagné d'un jeune homme de dix-huit ou vingt ans. Les prêtres et les enfants de chœur chantaient déjà la messe et l'église était presque remplie lorsque les deux étrangers entrèrent. Le plus âgé se dirigea tout droit vers la chaire, et, sans s'inquiéter de la messe qu'on chantait, il commença à prêcher d'une voix retentissante, annonçant qu'il y avait au ciel un Sauveur, le Fils de Dieu.

Les assistants le regardèrent avec stupéfaction; cependant quelques-uns d'entre eux le connaissaient de vue, l'ayant

rencontré dans les rues de Neuchâtel, et il y en eut qui se réjouirent tout bas de son arrivée.

Le prêtre ne tint aucun compte de cette étrange interruption, et continua à chanter la messe de toute la force de ses poumons. Peut-être lui aussi connaissait-il la voix de tonnerre et les yeux étincelants de Farel. Enfin le moment suprême de la transsubstantiation arriva, la cloche sonna, les paroles qui devaient consacrer l'hostie furent prononcées, elle était devenue Dieu lui-même! Le prêtre l'éleva aux yeux de la foule, et toute l'assistance tomba à genoux pour l'adorer. Un seul homme resta debout, c'était Froment; il traversa rapidement la multitude agenouillée, gravit les marches de l'autel, prit la boîte des mains du prêtre, et l'élevant lui-même il s'écria : « Ce n'est pas ce dieu de pâte qu'il faut adorer; le Christ vivant est là-haut dans le ciel, dans la gloire du Père. C'est lui qu'il faut adorer ! »

Il y eut d'abord un instant de profond silence; le peuple restait agenouillé et immobile, et le prêtre semblait avoir été frappé de la foudre. Alors la voix de Farel se fit entendre : « Oui, dit-il, Christ est dans le ciel; les cieux le contiennent jusqu'au rétablissement de toutes choses, et Il m'a envoyé pour vous parler de Lui. »

Farel continua encore quelques instants, profitant de la stupeur générale pour proclamer la mort du Sauveur, le pardon des péchés et la vie éternelle. Mais son discours ne fut pas de longue durée; le prêtre épouvanté finit par recouvrer ses sens et courut sonner le tocsin à toute volée. Les habitants de Valangin et des villages voisins arrivèrent précipitamment, et bientôt une foule furieuse entoura l'église; les prêtres l'excitèrent à se jeter sur Farel et son jeune compagnon. Mais les deux serviteurs de Dieu s'échappèrent. « Dieu les délivra », dit la vieille chronique. Malheureusement les deux fugitifs étaient obligés de traverser, pour s'en

aller, le bourg de Valangin, dont les rues étaient pleines de gens ameutés par le tocsin de Boudevilliers. Farel et Froment s'engagèrent dans l'étroit sentier qui contourne les rochers sur lesquels se trouve le château, mais leurs ennemis les aperçurent et une grêle de pierres les assaillit tout à coup. De vigoureux prêtres, armés de pieux et de bâtons, accouraient en toute hâte; « ils n'avaient certes pas la goutte ni aux pieds ni aux mains, dit un chroniqueur, car ils battirent les deux évangélistes jusqu'à les exterminer. » Pendant ce temps, la comtesse de Vergy, entendant du bruit, avait paru sur la terrasse du château; grande fut sa joie lorsqu'elle vit Farel et Froment entre les mains des prêtres. « A l'eau! à l'eau! s'écria-t-elle; noyez-moi ces chiens de luthériens, ils ont insulté le bon Dieu! » Elle voulait dire l'hostie. Les prêtres allaient suivre le conseil de leur châtelaine; ils traînaient leurs victimes vers la rivière du Seyon qui coule au pied des rochers, lorsque parurent quelques paysans d'un val voisin. C'étaient de braves gens qui revenaient de Neuchâtel; ils connaissaient de vue Farel et comprirent qu'il allait être perdu. « Pourquoi voulez-vous noyer ces hommes? dirent-ils habilement; attendez de les faire passer en jugement, vous saurez alors s'ils ont des adhérents. » Cette adroite suggestion sauva les deux évangélistes; les prêtres, renonçant à les achever sur l'heure, résolurent de les enfermer dans le château. Mais, pour s'y rendre, il fallait passer devant une chapelle de la vierge Marie; les prêtres y entrèrent, traînant après eux leurs victimes jusque devant l'autel. « Agenouillez-vous et adorez Notre-Dame », leur dirent-ils. Farel répondit : « Il ne faut adorer qu'un seul Dieu, le Dieu vivant et vrai, et non point des images muettes. » A ces mots, les prêtres tombèrent sur Farel et le battirent de telle sorte que longtemps après on montrait encore les taches de son sang sur les murs de la

chapelle. Les deux prisonniers furent ensuite portés, plus morts que vifs, au château et jetés dans le plus noir cachot. Ils auront sans doute pensé à Paul et à Silas dans la prison de Philippes.

La nouvelle que Farel était captif parvint bientôt à Neuchâtel, et la dame de Vergy vit arriver sous ses murs une troupe nombreuse de citoyens neuchâtelois qui réclamaient les prisonniers. La vieille comtesse n'osa refuser, de peur de mécontenter Messieurs de Berne.

Trois ou quatre mois plus tard, Farel reparut à Valangin ; c'était à l'approche de Noël. La comtesse était allée entendre la messe dans l'église paroissiale. A peine étaitelle arrivée que Farel, accompagné de quelques Neuchâtelois, entra et, traversant hardiment l'église, monta en chaire malgré les exclamations de la comtesse indignée. La noble dame ordonna à ses gens d'arrêter l'audacieux hérétique, mais le peuple se leva comme un seul homme en s'écriant : « Nous voulons avoir l'Evangile de Christ, nous voulons écouter maître Farel ! »

La vieille dame quitta l'église et retourna dans son château, remplie d'indignation et de terreur. « Je ne crois pas que ce soit selon les vieux Evangiles; s'il y en a de nouveaux qui fassent cela faire, j'en suis esbahie », dit la pauvre dame. Toutefois, elle réussit encore pendant une année à maintenir la messe et à bannir l'Evangile, fermant l'église à clef si quelque prédicateur se montrait dans le voisinage.

Guillemette de Vergy adressa une lettre suppliante au Conseil de Berne afin qu'il la protégeât contre les prédicateurs. « Je veux, dit-elle, garder la foi de Dieu et de l'Eglise que j'ai tenue jusqu'à présent, en laquelle je veux vivre et mourir sans varier. Toutefois, samedi dernier, des gens de Neuchâtel, allant avec Farel, ont abattu à coups de pierres

une croix qui était sur une mienne chapelle au pied du château. Et le dit Farel est venu prêcher devant mon église sans y avoir été invité par la majorité des gens du lieu... Et à Dombresson, au moment où le prêtre allait dire sa messe, voilà Farel qui arrive et qui prêche... Puis après, ils ont abattu, rompu et gâté toutes les images de l'église... Non contents de cela, ils sont allés prêcher dans d'autres églises... sans le consentement des bonnes gens... et hier à Engollon, le dit Farel a interrompu la messe pour pouvoir prêcher... Je ne sais à qui me plaindre qu'à Dieu et à vous... Je vous prie de donner des ordres pour remédier aux violences et aux outrages qui me sont faits journellement et pour punir ceux qui s'en rendent coupables, sans quoi je comprendrai que nous sommes dans un monde nouveau où les seigneurs sont opprimés, la justice méconnue, la vérité et la loyauté disparues. Je vous supplie de ne pas prendre en mauvaise part la requête de votre bourgeoise, une vieille dame sur sa vieillesse ainsi tourmentée. »

Quelques jours après, la réponse de Messieurs de Berne parvint au château. En voici une partie : « ..... Quant à châtier ceux qui n'ont commis d'autres offenses que d'ouïr la prédication de l'Evangile, et ensuite ont rompu, abattu et brûlé les idoles, sachez que jamais nous ne le ferons, car ce serait combattre contre Dieu. Si vous voulez avancer votre profit et honneur, n'y pensez plus et tenez-vous-en à la réponse et au conseil que dernièrement nous vous avons donnés. » Ce conseil était celui de laisser les prédicateurs en paix et de leur fournir des locaux convenables pour prêcher, et, ajoutaient les seigneurs de Berne, nous prions Dieu de vous faire la grâce de discerner les erreurs et les séductions de l'Antichrist.

La pauvre vieille dame n'eut garde de suivre les bons conseils des Bernois; elle redoubla d'efforts pour empêcher

la prédication et se débarrasser si possible de Farel et de Froment.

Mais la fin de la lutte approchait; un évangéliste étant arrivé un jour sur la place du marché, tous les habitants de Valangin l'accueillirent avec joie; les uns disent que c'était Farel, d'autres Antoine Marcourt, le premier ministre qu'il y ait eu à Neuchâtel. De la tour du château on vit ce qui se passait, et les domestiques de la comtesse accoururent pour insulter le prédicateur et l'interrompre; ils se conduisirent si grossièrement que le peuple se révolta et, se précipitant dans l'église, il renversa les statues et les autels, brisa les vitraux peints et les reliques des saints, faisant disparaitre jusqu'au dernier vestige de l'idolâtrie passée. Puis, voulant venger Farel des coups de bâton des prêtres, il envahit leurs demeures et détruisit tout ce qui servait au culte.

La dame de Vergy et son méchant conseiller, Claude de Bellegarde, tremblaient dans leur château, d'où ils avaient pu voir ce qui se passait. Jusqu'alors, personne n'avait eu l'air de s'occuper d'eux, mais voici qu'en sortant de chez les prêtres, la foule prend le chemin du château. La comtesse se sentait au pouvoir de ses sujets, toute résistance était superflue. Aussi fut-elle bien soulagée d'apprendre que la foule venait seulement réclamer le châtiment des valets qui avaient insulté le prédicateur. La comtesse y consentit. Les Valanginois se déclarèrent pour toujours affranchis de la domination du pape; on permit seulement à la dame de Vergy de faire dire la messe dans la chapelle du château, mais l'église paroissiale fut consacrée à la prédication de l'Evangile.

CHAPITRE XXXIII.

Peine et travail.

L'œuvre de Farel à Neuchâtel ne devait pas se borner à la destruction des images et à l'abolition de la messe. Il devait aussi édifier; cette partie de son travail était de beaucoup la plus laborieuse. Ceux dont les sentiments n'allaient pas au-delà de leur aversion pour le clergé, trouvaient que Farel avait marché de victoires en victoires comme un conquérant. Cela aurait été vrai s'il ne s'était agi que de comparer le triste esclavage d'autrefois avec la liberté et la lumière qui l'avaient remplacé. Mais Farel avait les yeux fixés sur Christ. Pour lui, Christ était la mesure de toutes choses. Il ne comparait pas ses nouveaux convertis à d'ignorants papistes, mais au Saint et au Juste qui est assis à la droite de Dieu. Les observateurs superficiels croyaient peut-être voir la moisson dorer les coteaux et les gerbes d'épis mûrs prêtes à recueillir dans les greniers; le réformateur, au contraire, pensait n'avoir fait que semer, et, comme le laboureur de l'Ecriture, il attendait patiemment le fruit en sa saison.

A cette époque, il écrivait à un ami : « Nous pouvons maintenant prêcher Christ en toute liberté; mais que les âmes sont encore loin de la pureté, de la simplicité et de l'amour chrétien! Que de mauvaises herbes à déraciner avant de pouvoir semer la bonne semence! Que de travaux! Que de souffrances à endurer et de dangers à braver! Que d'ennemis puissants à vaincre! Il nous faut des

ouvriers qui puissent supporter de rudes labeurs et qui se résignent à semer sans compter sur une riche moisson. »

Farel avait de la peine à trouver des compagnons de travail tels qu'il les désirait. Il écrivit à plusieurs de ses amis, les suppliant, pour l'amour du Seigneur, de venir lui aider, car il y avait alors tant de villes et de villages à évangéliser, qu'il y aurait eu du travail pour une armée d'ouvriers fidèles.

« Je ne vous promets pas des montagnes d'or, écrivait-il, mais des épreuves et des difficultés inexprimables; point de loisir, mais du travail; point de repos jusqu'à la fin de la tâche; point de récompense, sinon dans la vie à venir. Dans le temps actuel, il faudra vivre à vos propres frais; certes le champ est vaste et la porte est ouverte, mais seulement à ceux qui désirent nourrir le troupeau au lieu de s'engraisser à ses dépens. Je puis en outre vous offrir la honte et l'opprobre, l'ingratitude en échange d'un service patient, le mal en retour du bien que vous vous serez efforcé de faire. Je ne dis pas ces choses pour vous effrayer, mais pour vous stimuler, comme un vaillant guerrier se sent plein d'ardeur pour la bataille en apprenant qu'au lieu d'être petits et faibles, les ennemis sont forts et nombreux. Je m'adresse à vous comme à un soldat qui est prêt à se rendre au combat et à s'y conduire comme un brave, mais en comptant sur Dieu seul pour obtenir force et victoire. Car la bataille n'est point la nôtre, mais celle du Seigneur. »

Dans une autre lettre, Farel écrit ce qui suit : « Que vous dirai-je de plus, sinon que la moisson est grande et qu'il y a peu d'ouvriers, que je n'ai rien à vous offrir que du labeur et des peines, rien à vous faire envisager, sinon que si le Seigneur n'est pas fidèle à sa promesse, nous serons les plus misérables des hommes. Le Seigneur ne nous laisse pas sans pain après le travail de la journée, mais celui qu'il

nous donne n'est pas de première qualité et nous l'acceptons tel que sa bonté nous l'envoie. Je ne veux pas vous tromper, ainsi voilà la vérité. Que Christ lui-même, frère bien-aimé, vous enseigne comment employer votre vie pour sa gloire. »

Cet ami, dont le nom était André, ne se sentit nullement effrayé de la perspective offerte par Farel. Il serait venu tout de suite, mais sa femme craignait les difficultés et les privations. Farel écrivit une seconde fois en ces termes : « Si vous avez reçu de Dieu le don de prêcher l'Evangile, prenez garde d'enterrer votre talent. Au lieu d'écouter votre femme, écoutez votre Dieu. Vous aurez à lui rendre compte des âmes qui sont dans les ténèbres de l'esclavage et que votre voix pourrait délivrer et conduire à Christ. Ne soyez pas inquiet parce que je n'ai point de salaire à vous offrir. C'est une douce chose d'être pauvre, et même de souffrir pour le Seigneur Jésus. »

André fit à cette lettre la meilleure réponse : il vint lui-même, amenant sa femme, et jusqu'à ce jour, dit la chronique, c'est un des aides les plus fidèles de maître Farel.

Antoine Marcourt, que nous avons vu à Valangin, s'établit aussi à Neuchâtel, puis un bon maître d'école instruisit les enfants dans la foi évangélique. Les choses étant ainsi réglées, Farel se sentit libre de porter ses pas ailleurs.

CHAPITRE XXXIV.

Le sermon du Père Michel.

Non loin de la frontière française et voisine de montagnes couvertes de sombres forêts, se trouve la ville d'Orbe, qui appartenait alors à Berne et à Fribourg.

Orbe était encore papiste; les prêtres et les moines y régnaient sans rivaux. A la fin de 1530, un marchand d'indulgences arriva dans la ville. Il vendait le pardon à tous ceux qui avaient commis des crimes ou avaient l'intention d'en commettre. La foule ne tarda pas à s'amasser autour du marchand établi sur la place publique et criant à tue-tête : « Voici des indulgences pour tous les péchés passés et futurs ! » Tout à coup, un homme à la barbe rouge et aux yeux étincelants s'avança et dit au vendeur : « Avez-vous un pardon pour quelqu'un qui va tuer son père et sa mère ? » Le marchand qui, sans savoir pourquoi, se sentait mal à l'aise, hésitait à lui répondre. Les yeux de son interlocuteur lançaient des éclairs; sans attendre davantage une réponse, il monta sur le bord de la fontaine qui ornait la place, et, d'une voix de tonnerre, il se mit à prêcher au peuple ébahi, lui expliquant comment Dieu juge le péché, qui était Celui qui avait porté la peine du péché, puis était monté au ciel d'où Il donne maintenant plein pardon, sans argent, sans aucun prix, parce qu'Il l'a acquis avec Son propre Sang. Malheur à ceux qui se détournent de Lui pour acheter le pardon d'hommes pécheurs, qui exploitent l'ignorance et la crédulité !

Un maître d'école appelé Marc Romain et un négociant, Christophe Hollard, acceptèrent cette prédication avec joie.

L'étranger disparut après avoir prononcé son discours, et plusieurs mois s'écoulèrent; le carême de 1531 arriva. Mais le clergé n'avait pas oublié le prêche du bord de la fontaine.

Il y avait deux couvents à Orbe; l'un appartenait aux moines carmélites, l'autre aux nonnes de Sainte-Claire. Ces deux monastères n'étaient séparés l'un de l'autre que par l'église de la paroisse, et un passage secret conduisait de l'un à l'autre; de sorte que les religieuses, faisant profession d'être séparées du monde, trouvaient abondance de société parmi les moines du couvent voisin.

Les nonnes du couvent d'Orbe avaient au nombre de leurs amis un prêtre appelé Michel Juliani. Elles le supplièrent de prêcher contre la nouvelle religion pendant le carême. Le Père Michel y consentit et ne fut pas peu flatté, lorsque arriva le jour de son premier sermon, de trouver l'église remplie d'une foule attentive. Non seulement ses amis étaient là au grand complet, mais aussi Marc Romain, Christophe Hollard et quelques autres soupçonnés de luthéranisme. Pendant le sermon, les suspects prirent des notes; le Père Michel ne se doutait pas qu'elles seraient envoyées à Berne, où son éloquence trouverait peu d'admirateurs.

Il y avait aussi parmi les auditeurs un jeune homme qui écoutait le prêtre avec impatience; il désirait vivement que quelque serviteur de Dieu fût là pour réfuter Juliani et prêcher l'Evangile. Ce jeune homme, il n'avait alors que dix-neuf ans, se nommait Pierre Viret. Son père était apprêteur de drap et tailleur; il avait envoyé son fils, dès l'âge de douze ans, à l'Université de Paris, l'enfant ayant des goûts studieux et le désir d'être prêtre. Il se fit remarquer par sa

dévotion aux saints et aux images et par son zèle pour l'étude. Il était depuis peu de temps à Paris lorsque, nous ne savons par quel moyen, ses yeux furent ouverts et Jésus-Christ se manifesta à lui. Pierre Viret aura probablement été mis en relation avec un enfant de Dieu; on a même prétendu que lors de sa dernière visite à Paris, Farel y avait vu Pierre Viret, mais nous n'en avons aucune preuve. Ce qu'il y a de certain, c'est que Viret entendit l'Evangile et le reçut; la semence déposée dans son cœur leva et prospéra lentement mais sûrement. On se préparait à lui administrer la tonsure, mais ne voulant point prendre les insignes romains, il quitta brusquement Paris et revint à Orbe. C'est alors qu'il entendit le discours du Père Michel.

Le clergé d'Orbe remarqua Pierre, et, trouvant ses allures singulières, il ne tarda pas à le soupçonner d'hérésie. Les prêtres eurent de longues conversations avec lui, dans lesquelles ils lui représentaient que l'Eglise de Rome professait la foi des Pères, Jérôme, Chrysostôme et Augustin. « La religion la plus ancienne doit être la meilleure, disaient-ils; il est inutile et sans profit de quitter les sentiers battus pour se lancer dans la nouveauté et l'inconnu. »

Mais Pierre n'admettait nullement ce droit d'ancienneté en religion : « Qu'y a-t-il de plus ancien, répondait-il, que de mentir et de désobéir à Dieu ? Le sentier de Caïn n'est-il pas plus battu que tout autre ? Et, du reste, Dieu lui-même n'est-il pas plus ancien que toutes les inventions humaines? Je ne veux croire que lui; le Seigneur Jésus est mon Berger; je ne veux pas être le disciple de Jérôme ou d'Augustin, ni même de Martin Luther. Je ne veux suivre que Christ. »

Plus les prêtres redoublaient d'efforts, plus Viret se retirait vers le Seigneur. Il priait ardemment, non seulement pour lui-même, mais pour ceux qui l'entouraient. Il inter-

cédait surtout pour son père et sa mère; bientôt ceux-ci commencèrent à être attirés vers la Parole de Dieu que leur fils leur lisait de temps à autre. Pierre se montrait d'ailleurs respectueux et doux.

CHAPITRE XXXV.

La Dame Elisabeth.

La campagne entreprise par le confesseur des nonnes de Sainte-Claire devait être interrompue d'une façon tout à fait inattendue. Un jour, le Père Michel était occupé à décrire à son auditoire les nouveaux prédicateurs; il venait de dire que les prêtres sont l'intermédiaire entre Dieu et l'homme, et les amis des saints qui guérissent de toutes les maladies. « Que pourrait-il donc manquer à ceux qui les écoutent? s'écriait-il. Mais quant à ces gens qui renversent les croix et les images, ce sont les ennemis de Christ. Ces moines et ces moinesses, qui renoncent à leurs vœux pour se marier, sont des infâmes, d'abominables apostats devant Dieu. »

Ici une voix retentissante interrompit l'orateur en s'écriant par deux fois : « Tu en as menti! » Chacun se retourna pour voir qui avait parlé; c'était Christophe Hollard, debout et frémissant d'indignation. En un instant toute l'assistance se précipita sur lui, les femmes surtout, ayant à leur tête une dame noble de l'endroit, Elisabeth d'Arnex. « Sur ce, dit la chronique, les femmes allèrent où était

le dit Christophe, le prirent par la barbe, la lui arrachant et lui donnant des coups tant et plus; elles le dommagèrent par le visage tant d'ongles que autrement, en sorte que finalement si on les eût laissés faire, il ne fût jamais sorti de ladite Eglise, ce qui eût été fort heureux pour le bien des bons catholiques. » Le gouverneur de la ville, apprenant qu'il y avait une émeute, arriva pour rétablir l'ordre, et passant au milieu des femmes en furie, il se saisit de Christophe Hollard et le mit dans la prison du château.

La pauvre vieille mère de Christophe fut au désespoir en apprenant cela; l'idée lui vint de s'adresser à Marc Romain, le maître d'école. Elle le supplia de se rendre avec elle à Echallens où demeurait le bailli bernois. La brave femme espérait qu'il pourrait et voudrait délivrer son fils des mains des papistes.

Marc Romain consentit à accompagner Madame Hollard et tous deux, le cœur tremblant, se présentèrent au château d'Echallens. Le bailli les écouta avec bienveillance.

« C'est le moine qui est à blâmer et non votre fils, ma bonne dame, dit-il, Berne ne souffrira pas de tels discours. » Le bailli se rendit à Orbe et s'asseyant en plein air près du château, il commanda à ses officiers de lui amener le Père Michel, mais on ne le trouvait nulle part; l'envoyé bernois attendait patiemment, tandis que ses officiers allaient de maison en maison. Pendant ce temps, le moine était caché dans la maison d'une certaine Françoise Pugin, « maîtresse d'apprendre les filles à toute vertu et science. » Mais lorsque Michel entendit les officiers approcher, il pensa agir prudemment et sortit de sa retraite, il alla librement se présenter devant le bailli, assis près du château. Dès que le bailli le vit, il le saisit par le bras en disant : « Au nom de Messieurs de Berne, je vous arrête. » Puis il le conduisit au château et ayant fait relâcher Chris-

tophe Hollard, il enferma le Père Michel à sa place. Le brave Marc Romain ne se sentait pas de joie, il était, nous dit-on, aussi content que s'il avait gagné mille écus. Le bailli dit qu'il accompagnerait lui-même Hollard chez sa mère.

La nouvelle de l'arrestation du moine s'était répandue en ville et la foule s'assembla sur la place du marché. Les catholiques étaient fort mécontents. « Si nous pouvons accrocher Romain, nous le jetterons dans la rivière, disait-on, c'est lui qui a été chercher le bailli. »

Sur ces entrefaites, le pauvre maître d'école arrivait « joyeusement » et tous commencèrent à lui crier : « Magister, venez là ! » Lui, voyant le tumulte, eut peur et prit la fuite. Mais la populace se mit à sa poursuite ; on allait l'atteindre, lorsque voyant la porte de l'église ouverte, il s'y réfugia. Malheureusement c'était cinq heures après midi, heure à laquelle on offrait chaque jour des prières à Marie. La dame Elisabeth et beaucoup d'autres dames étaient agenouillées devant l'autel de la vierge. Lorsque Marc Romain s'élança à l'improviste au milieu d'elles, ce fut une commotion générale. Les dévotes se jettèrent sur lui et se mirent à le battre et à l'égratigner. « Je vis toute l'affaire, raconte un témoin oculaire, et je pensais qu'il ne sortirait jamais qu'il ne fût mort et suis certain que sans le secours qu'il eut d'un luthérien, il ne fût jamais parti du lieu sans être mort.

L'ami « luthérien » ayant délivré Marc Romain, les femmes, dame Elisabeth en tête, coururent supplier le bailli de relâcher Michel Juliani. Quand ces dames arrivèrent devant le château, elles trouvèrent le Bernois et Christophe Hollard à ses côtés au milieu d'un attroupement.

On entendait des exclamations de colère de toutes parts. « Pourquoi avez-vous relâché Christophe, et pourquoi avez-vous enfermé le Père Michel ? » « Je l'ai fait par ordre

de Messieurs de Berne, » répondit le bailli, et ajouta-t-il en montrant les murs épais du château, « tâchez de le sortir de là, si vous le pouvez, mais je ne vous conseille pas de l'essayer. » Au moment où le bailli s'en allait après avoir fait la sourde oreille aux plaintes de la populace, il rencontra la bande de femmes. Elles tombèrent à genoux et demandèrent avec larmes la grâce du bon Père. Le bailli se déclara fort touché de leur chagrin, mais il ajouta que le Père étant le prisonnier de Berne, il ne lui était pas possible de le relâcher; après avoir rendu Christophe à sa mère, le bailli s'en retourna à Echallens.

Les prêtres se réunirent pour aviser et se décidèrent à envoyer demander du secours à Fribourg; et bientôt arrivèrent les délégués des deux Etats alliés pour examiner l'affaire.

En passant à Avenches, les envoyés bernois, à leur grande joie, y rencontrèrent Farel qui prêchait dans cette ville depuis un mois, ils le prièrent de les accompagner à Orbe.

La veille du dimanche des Rameaux, le bruit se répandit que le fameux hérétique qui avait prêché sur le bord de la fontaine était revenu. Cependant le dimanche se passa tranquillement jusqu'aux vêpres, les fidèles remplissaient l'église, quand Farel « avec audace présomptueuse, dit la chronique, sans demander congé à personne, s'alla mettre en chaire à l'église pour prêcher. Tous les assistants commencèrent à siffler, hurler, en criant chien, hérétique, diable! »

C'était un « magnifique tapage, » dit un catholique qui était présent, mais Farel était habitué au bruit et il continua à parler jusqu'à ce que le peuple impatienté monta dans la chaire et le traîna en bas. Enfin le gouverneur, craignant la colère de Messieurs de Berne s'il laissait assom-

mer Farel, le prit par le bras et le reconduisit à l'hôtellerie. Ainsi se termina son premier sermon, mais le lendemain matin, dès six heures, il prêchait de nouveau sur la place du marché. Cette fois les habitants d'Orbe essayèrent d'une autre tactique, ils laissèrent le prédicateur entièrement seul.

Ensuite la dame Elisabeth convoqua les femmes dans sa maison et leur fit une exhortation pour leur montrer que même les femmes sont appelées à défendre la sainte Mère Eglise, et qu'elles rendraient un grand service à tous les bons catholiques en tuant Farel.

On savait qu'il devait se rendre au Conseil de la ville dans l'après midi; la dame d'Arnex proposa que les femmes allassent l'attendre dans une certaine rue où il ne pouvait manquer de passer, et où elles se jetteraient sur lui pour le tuer. Les femmes d'Orbe approuvèrent le plan et allèrent se poster à l'endroit convenu. Lorsque Farel parut, revenant du Conseil, ces dames se jetèrent en effet sur lui, la dame Elisabeth la première, elles le tirèrent si rudement qu'elles faillirent le jeter à terre. Mais un ami de Farel qui soupçonnait quelque chose l'avait suivi, il s'approcha et saluant poliment les femmes, il dit : « Mesdames, pardonnez-moi, car pour cette heure, j'ai pris maître Farel à ma charge. » Puis il reconduisit Guillaume à son hôtel et le remit sous la protection des officiers bernois.

CHAPITRE XXXVI

La faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes.

Pendant ce temps, le Père Michel comparaissait devant les juges, nommés par les officiers de Berne et de Fribourg. Le seigneur d'Arnex, mari de la dame Elisabeth, était aux côtés du moine pour le défendre; grâce aux instances de ce gentilhomme, son protégé fut remis en liberté, à la condition de ne prêcher que la Parole de Dieu.

Ces juges ignoraient qu'il ne suffit pas d'ordonner à un homme de prêcher la Parole de Dieu pour qu'il en soit capable. Quant au moine, il trouva plus facile de se réfugier en France; les délégués des Etats alliés s'en retournèrent chez eux et Farel resta seul à Orbe.

Bientôt arriva un ordre de Berne, portant que maître Farel devait avoir pleine liberté de prêcher. Le peuple répondit : « Qu'il s'en aille où il voudra, nous n'avons que faire de lui et de ses sermons. » Les Bernois répliquèrent que Farel était libre de prêcher, mais que nul n'était tenu d'aller l'entendre. En conséquence, Farel annonça que le samedi suivant, à une heure, il prêcherait dans l'église et réfuterait par les Ecritures les discours du Père Michel.

Mais si la dame Elisabeth ne pouvait tuer Farel, elle était résolue à l'empêcher de se faire entendre à Orbe. Aussi quand le réformateur entra le samedi dans l'église, il la trouva remplie de gamins qui faisaient semblant de dormir profondément. Les uns ronflaient avec force, les

autres contenaient avec peine leurs rires. Quand Farel commença à prêcher, les enfants se dressèrent sur leurs pieds et se mirent à faire un tapage infernal, puis ils se sauvèrent en criant et sautant, tandis que l'évangéliste demeura presque seul dans l'église.

Le lendemain, dimanche, le clergé et presque tous les habitants d'Orbe s'en allèrent en procession à une église, située hors de la ville. Pendant ce temps, Farel prêcha en paix. Il n'avait que dix auditeurs, mais parmi eux se trouvait Pierre Viret, le cœur débordant de joie.

Pendant le sermon de Farel, la procession rentra en ville; les enfants faisant partie du cortège, aperçurent l'église ouverte. Ils avaient pris goût au tapage, ils entrèrent et par leurs cris mirent une prompte fin aux exhortations de Farel qui fut obligé de s'en aller.

Cette fois les prêtres pensèrent être victorieux. « Il a été obligé de se sauver finalement; il n'a pas pu trouver une seule chose à condamner dans les sermons du Père Michel », disaient-ils.

Mais le bailli de Berne entendit leurs vanteries : « Très bien, vous vous plaignez de ne pas entendre le ministre, nous y aviserons », et aussitôt il fit publier que Messieurs de Berne avaient ordonné que sous peine d'encourir leur déplaisir, tous les pères de famille allassent entendre le prochain sermon de maître Farel. Les bourgeois d'Orbe savaient qu'on n'offensait pas impunément Messieurs de Berne, Farel trouva donc le temple rempli d'auditeurs sérieux. Il proclama le seul Sauveur donné aux hommes, le seul Médiateur auprès de Dieu. « Les pardons du pape ôtent l'argent, dit-il, mais non les péchés, tandis que le pardon que Dieu nous donne, a été acquis par le sang de Jésus pour tous les pécheurs, quelque coupables qu'ils soient. »

Pendant deux jours les bourgeois d'Orbe revinrent au prêche, mais ensuite ils s'en dispensèrent, et il resta seulement à Farel un petit auditoire bien disposé.

Dans les villages environnants, il y avait des multitudes impatientes d'entendre la vérité, la porte de l'hôtellerie où logeait Farel était assiégée par des pâtres, des vignerons, des tisserands, qui le suppliaient de venir apporter le message de paix dans leurs vallées. Farel pleurait de chagrin en voyant le petit nombre d'ouvriers à envoyer dans un champ aussi vaste. « Nul ne saurait exprimer l'ardeur que le peuple ressent pour l'Evangile, » écrivait-il. Et il ajoutait un peu plus tard : « Il faudrait une longue lettre pour vous donner l'idée de l'ardeur et du zèle que met le peuple à venir entendre l'Evangile. Malheureusement nous manquons d'ouvriers, car ceux qui arrivent de France ne sont pas tous à la hauteur de leur tâche, et les hommes pieux que nous aurions été si heureux d'avoir, restent en France. Retenus par les douceurs de la patrie, ils préfèrent l'esclavage à la confession publique du nom de Christ. Notre frère Toussaint lui-même a résisté à toutes nos supplications jusqu'à ce qu'il ait été obligé de fuir et de se réfugier à Zurich. Exhortez-le à déployer du zèle pour rattraper le temps qu'il a perdu. »

Quelques-uns des nouveaux convertis d'Orbe offrirent d'aller évangéliser, mais Farel ne les trouva pas suffisamment instruits dans les Ecritures, quelques-uns s'offensèrent de ce refus et on lui donna à entendre que sa sévérité était blâmée. « N'importe, répondit Farel, il vaut mieux offenser les hommes que Dieu. »

Il y avait parmi les croyants d'Orbe un jeune homme qui ne s'était pas offert et auquel Farel désirait justement remettre une charge dans le champ de travail. Pierre Viret avait diligemment étudié les Ecritures et son cœur appar-

tenait au Seigneur, mais il était d'une modestie et d'une humilité profonde qui lui faisait craindre de se mettre en avant. « Dieu vous appelle, lui dit Farel, ce n'est pas sur votre force mais sur la Sienne que nous devons compter. Sa vertu s'accomplit dans l'infirmité. » Pierre se tourna vers le Seigneur pour obtenir aide et conseil; déjà son père et sa mère avaient été amenés à l'Evangile par son moyen, et quoiqu'il se sentît si jeune et ignorant, Dieu pouvait l'employer pour gagner d'autres âmes à Christ.

Le 6 mai, cinq semaines après l'arrivée de Farel à Orbe, Viret prêcha son premier sermon dans la grande église. Bien qu'il ne fût pas consacré et qu'on le soupçonnât d'hérésie, toute la ville alla l'entendre. Ses concitoyens étaient fiers du fils de maître Viret le tailleur: il n'avait que dix-neuf ans, et il pouvait déjà prêcher dans une église! Dieu mit son sceau ce jour-là sur le ministère de son jeune serviteur, en convertissant par ses paroles plusieurs pécheurs.

CHAPITRE XXXVII

La brebis perdue et retrouvée.

Les enseignements de Farel avaient-ils donc été multipliés en pure perte? Le vaillant ouvrier paraissait avoir semé sur le bord du chemin et les oiseaux avoir mangé la la semence.

Cependant Dieu avait un but d'amour, Il allait le manifester. Parmi les blasphémateurs, pauvres gens morts dans

leurs fautes et leurs péchés, il y en avait qui seraient des témoins vivants de cet amour que beaucoup d'eau ne peut éteindre et que des flots de rébellions et de méchanceté ne sauraient étouffer.

Au commencement de ce mois de mai, il y eut de la joie parmi les anges de Dieu au sujet de la dame Elisabeth et d'Hugonin d'Arnex son mari. Nous ne connaissons pas les détails de leur conversion. Le seigneur d'Arnex, comme chef de famille, fut un de ceux qui furent forcés d'aller entendre Farel; peut-être sa femme l'accompagna-t-elle à ce culte forcé, nous l'ignorons, mais il est certain que leur conversion fit l'effet d'un coup de foudre dans la ville. Bientôt chacun sut que la dame d'Arnex était devenue la pire luthérienne de l'endroit, et même, chose inouïe, le jour de la fête de Notre-Dame, elle avait fait la lessive!

Quoi qu'il en soit, cette transformation était l'œuvre de Celui qui avait aimé dame Elisabeth et s'était donné pour elle. Le souverain Pasteur cherchait en tous lieux ses brebis, jusque dans les déserts où le vent d'orage des jours fâcheux les avait chassées. « Contraignez-les d'entrer afin que ma maison soit remplie, » dit le Sauveur de toutes les pauvres âmes. Il vous invite aussi, chers lecteurs, si vous n'êtes pas encore sauvés. Ce n'est point par la volonté de la chair, ni par la volonté de l'homme que les pécheurs viennent au Sauveur. Si vous n'êtes point encore passés des ténèbres à la merveilleuse lumière, l'amour qui sauva Elisabeth d'Arnex et son mari pourra seul vous chercher et vous trouver.

A peine la nouvelle que ces deux lions avaient été changés en agneaux eut-elle fait le tour de la ville, qu'un autre événement à sensation se produisit. Quatre jours après le premier sermon de Pierre Viret, Georges Grivat, le chantre, parut dans la chaire, non plus pour chanter les an-

tiennes latines comme il l'avait fait jusqu'à ce jour, mais pour annoncer la bonne nouvelle qu'il avait apprise de Farel. Ainsi le meilleur chanteur de l'église, celui dont tous admiraient la belle voix, était devenu un prédicant hérétique! Son père, ses frères, ses amis furent au désespoir.

CHAPITRE XXXVIII.

La Cène.

A cette époque, Farel prêchait à Saint-Blaise, près de Neuchâtel; il y fut assailli par la populace en furie et fort maltraité. Il arriva à Morat si malade et si épuisé, qu'il fut obligé de garder le lit pendant plusieurs jours; des frissons parcouraient tout son corps et il crachait le sang. Evidemment il serait hors d'état de prêcher pendant quelque temps, mais Dieu lui réservait une autre tâche. Pendant qu'il était sur son lit de maladie, un jeune homme à l'expression douce entra dans sa chambre et s'assit à son chevet.

« Je m'appelle Christophe Fabri, dit le jeune visiteur; j'arrive du Dauphiné, j'ai étudié la médecine à Montpellier et j'allais compléter mes études à Paris, lorsqu'en passant je m'arrêtai à Lyon. Le Seigneur m'avait déjà fait connaître quelque chose de son Evangile à Montpellier, mais à Lyon je rencontrai à ma grande joie des enfants de Dieu qui achevèrent de m'éclairer. Ils m'ont aussi raconté les grandes choses que le Seigneur fait à Neuchâtel et ailleurs. En entendant leurs récits, j'ai pensé : Eh bien, je n'irai pas

à Paris, mais en Suisse; peu importe si je dois abandonner ma famille, ma patrie et mes études. Il faut que j'aille combattre pour Jésus-Christ aux côtés de Guillaume Farel! Et maintenant, me voici, faites de moi ce qu'il vous semblera bon. »

Farel se sentit attiré vers ce jeune homme comme vers un fils envoyé par Dieu dans son isolement et sa souffrance. Ils passèrent les jours suivants dans la méditation et la prière; ce fut un temps de tranquillité et de repos comme Farel en goûtait rarement. Il aurait aimé à garder son Fabri auprès de lui, mais si ce nouvel ami lui était cher, la gloire de Christ lui tenait encore plus à cœur.

« Il faut partir, mon fils, dit-il enfin, et aller prêcher à Neuchâtel à ma place, car je ne puis m'y rendre maintenant. » Christophe répondit avec larmes : « Oh! maître Farel, ma douleur est plus grande aujourd'hui que lorsque j'ai quitté père et mère, tant le commerce que j'avais avec vous était rempli de douceur. »

Mais Christ occupait la première place dans le cœur de Fabri et il partit pour Neuchâtel, quoiqu'il lui en coûtât de se séparer de son maitre.

Sur ces entrefaites, les convertis d'Orbe envoyèrent un message à Farel pour lui faire savoir qu'ils désiraient rompre le pain en mémoire de Christ. Farel était à peu près remis, il se rendit tout de suite à Orbe. Le jour de la Pentecôte, 28 mai 1531, il monta en chaire à six heures du matin; cette fois il n'avait que des auditeurs volontaires, et pourtant ils étaient nombreux. Farel parla sur le corps de Christ rompu pour nous sur la croix, et sur le parfait pardon acquis par sa mort précieuse. Quand le sermon fut fini, huit des nouveaux convertis se réunirent pour rompre le pain avec Farel. Il y avait le seigneur d'Arnex et sa femme, Christophe Hollard et sa vieille mère, Guillaume

Viret le tailleur, Georges Grivat et deux autres personnes. Pierre Viret était alors absent. Deux mois ne s'étaient pas écoulés depuis que, dans cette même église, Christophe Hollard et Marc Romain avaient failli être tués par la dame d'Arnex, et maintenant ces deux mortels ennemis avaient été réconciliés par le sang de Jésus et se trouvaient réunis comme membres du corps de Christ, un avec Lui, membres les uns avec les autres.

« Vous pardonnez-vous les uns aux autres? » leur demanda Farel. Ils répondirent cordialement : « Oui. » Ensuite deux d'entre eux étendirent une nappe blanche sur un banc et y placèrent un pain et une coupe de vin. Ils ne voulurent pas se servir de l'autel, trouvant qu'il était souillé par l'idolâtrie.

Farel pria, puis ils mangèrent le pain ensemble et burent à la coupe comme le firent les croyants de la petite chambre haute à Troas, bien des siècles auparavant.

C'était ce culte en esprit et en vérité après lequel Farel soupirait depuis si longtemps; il n'y avait plus que Christ, Christ seul occupait enfin la place à laquelle Il a droit.

Mais à peine le culte était-il fini que les prêtres furieux s'élancèrent dans l'église; ils pensaient que ce qui venait de se faire était un crime abominable et ils en étaient remplis d'indignation. Hélas! n'y a-t-il pas des gens, dans les pays protestants, qui partageraient en quelque mesure l'opinion des prêtres? N'y a-t-il point parmi nous des usages et des rites qu'on aurait autant de peine à trouver dans le Nouveau Testament que le culte des saints ou l'eau bénite? Tout en condamnant les incrédules qui mettent de côté certaines parties de la Bible, n'oublions pas que c'est un aussi grand péché aux yeux de Dieu que d'ajouter quoi que ce soit à sa Parole qui est parfaite.

Cette simple fraction du pain vous scandalise-t-elle parce

qu'elle est en opposition avec les coutumes établies par l'homme? Cherchez dans les Ecritures, et voyez si vous pouvez trouver quelque chose qu'il aurait fallu ajouter à la touchante cérémonie que je viens de décrire, pour en faire le souper du Seigneur tel qu'Il l'a ordonné.

Les prêtres, qui craignaient Messieurs de Berne, durent se borner à manifester leur déplaisir en chantant la messe encore plus fort que d'habitude lorsque les hérétiques furent partis. Le lendemain, lundi de la Pentecôte, Guillaume Viret fit des habits, Christophe Hollard tint sa boutique ouverte, en un mot tous étaient à l'ouvrage. « Comment! dirent les prêtres, ces gens n'observent plus aucune fête, sauf le dimanche! »

CHAPITRE XXXIX.

Le siège de Grandson.

Vous rappelez-vous le village de Tavannes près de Bienne, où les images furent brisées après une visite de Farel et de Froment? Depuis ce temps-là, un évangéliste pieux, nommé de Glantinis, s'était établi à Tavannes, et à l'époque dont nous parlons, il vint aider à Farel qui avait en vue une nouvelle expédition.

Au bord du lac de Neuchâtel, il y avait une ville qui n'avait pas encore ouvert ses portes à l'Evangile, c'était Grandson. A l'entrée de la ville s'élevait un vaste monastère appartenant à des moines gris; c'est vers eux que Farel

dirigea d'abord ses pas, accompagné de son ami de Tavannes. On les fit entrer dans le parloir, et le supérieur, Guy Régis, vint s'enquérir très poliment de ce qu'ils désiraient. « Nous sommes venus, répondit Farel, pour vous demander la permission de prêcher dans la chapelle attenante à ce couvent. » A l'ouïe de cette requête, les moines devinèrent qu'ils avaient devant eux le fameux Farel. Hérétique! s'écria le supérieur; fils de juif! reprit un autre frère, et les deux étrangers furent expulsés du parloir en toute hâte.

Le bruit de l'arrivée de Farel se répandit en ville avec la rapidité de l'éclair, et lorsqu'il se présenta chez les bénédictins, ceux-ci étaient préparés à le recevoir. Farel s'étant adressé à eux avec la même demande, à savoir la permission de prêcher dans leur chapelle, en guise de réponse l'un des moines se précipita sur lui avec un pistolet. De Glantinis arrivait au secours de son compagnon, lorsqu'un autre religieux l'attaqua avec un couteau. A ce moment, des amis, qui attendaient dehors le résultat de la visite des deux évangélistes, entendant du bruit, pénétrèrent dans le couvent, et, retirant les prédicateurs des mains des religieux, ils les emmenèrent. Après cela, les bénédictins eurent si peur d'une seconde visite, qu'ils tinrent toutes leurs portes verrouillées et se barricadèrent chez eux pendant quinze jours.

Farel s'en alla prêcher dans les villages d'alentour, et de Glantinis resta à Grandson, où il eut la partie belle, prêchant dans les rues à des foules considérables, tandis que les moines restaient cachés derrière leurs murailles.

Quelques seigneurs de Berne, se trouvant à Neuchâtel, apprirent comment Farel avait été reçu à Grandson. Ces messieurs se rendirent aussitôt dans cette ville, y firent revenir Farel et donnèrent ordre de lui ouvrir toutes les églises, qui se remplirent d'auditeurs.

La paisible petite ville se divisa alors en deux partis; les nombreux catholiques paradaient en corps dans les rues, portant une pomme de pin à leur chapeau pour défier Messieurs de Berne. Les magistrats se rangèrent du côté des catholiques au bout de quelques jours; plus tard, poussés par les moines, ils arrêtèrent les deux évangélistes et les mirent en prison; ils furent obligés de les relâcher peu après. Alors les moines firent venir de Lausanne un prêtre étranger pour prêcher le 24 juin, fête de la Saint-Jean. Après le sermon, Farel se leva pour répondre (comme c'était l'usage alors). Mais le bailli de Grandson, ennuyé de son intervention, lui lança un coup de poing. Ce fut le signal d'une attaque générale. Les magistrats, le clergé et une partie des bourgeois tombèrent sur les évangélistes et les maltraitèrent « merveilleusement », dit la chronique.

Leurs amis envoyèrent aussitôt chercher un officier bernois à Colombier. Il arriva immédiatement, appela les magistrats et déclara que Farel et le moine de Lausanne prêcheraient chacun à leur tour et que le peuple devrait les écouter. Ces prédications furent fixées au lendemain. Dans l'intervalle, les moines cherchèrent à exaspérer l'opinion publique contre Farel en répandant le bruit qu'il avait l'intention d'aller renverser secrètement le grand crucifix de l'église. Deux moines nommés Tissot et Gondoz, ajoutant foi à ce conte, pensèrent être agréables à Dieu en cherchant à tuer Farel. Ils s'armèrent de haches qu'ils cachèrent sous leurs vêtements et se postèrent devant le grand crucifix. Mais le temps passait et Farel n'arrivait point. Enfin des pas se font entendre et deux étrangers entrent dans l'église. Tissot et Gondoz, certains d'avoir affaire avec les hérétiques, leur dirent : « Reculez, vous n'entrerez pas ici; » l'un d'eux même poussa assez rudement celui des deux étrangers qui marchait le premier. C'était l'avoyer bernois

de Watteville, accompagné de son domestique, entré pour entendre la prédication. « Tout beau, dit-il gravement, il ne faut pas tant s'échauffer. » Mais le serviteur, moins patient que son maître, saisit le frère par le bras et toucha accidentellement la hache que celui-ci tenait cachée. Le domestique s'empara de cette arme et il en aurait frappé le moine, si son maître ne l'en avait empêché. Les deux catholiques, épouvantés, se sauvèrent.

De Watteville résolut alors de monter la garde à son tour pour les évangéliques ; il posta son valet à l'entrée de l'église, ayant sur l'épaule la hache qu'il avait prise au moine. Peu de moments plus tard, une vingtaine de femmes parurent; elles se dirigeaient vers les galeries, chacune d'elles tenant son tablier relevé et serré avec quelque chose dedans. Les allures de ce bataillon paraissant suspectes au valet bernois, il courut sus en brandissant sa hache. Les femmes, surprises et effrayées, s'enfuirent en poussant des cris de terreur. Dans leur trouble, elles laissèrent tomber leurs tabliers, et les dalles de l'église se trouvèrent couvertes de cendre et de terre. Ces femmes avaient formé le projet de se cacher dans les galeries, aussi près que possible de la chaire, puis, quand Farel parlerait, de faire pleuvoir sur lui la boue et la terre qu'elles apportaient.

Le sieur de Watteville, de son côté, n'avait pas perdu de temps. Il avait poursuivi Tissot et Gondoz, les avait fait arrêter et mettre au cachot pour quinze jours.

La prédication put enfin commencer sans entrave, et l'on entendit Farel et son adversaire chacun à leur tour. Mais le réformateur pensait aux deux malheureux fanatiques qui avaient voulu l'assassiner, et aussitôt la conférence finie, il se rendit vers eux pour leur parler de l'amour de Dieu et de la grâce de Christ. Ces pauvres gens furent stupéfaits en découvrant que l'hérésie qu'ils redoutaient si fort n'était

autre chose que l'histoire de la croix de Christ. Ils crurent à l'amour de Jésus par le moyen de Farel, et trouvèrent ainsi le repos de leurs âmes. Lorsqu'ils sortirent de prison quinze jours plus tard, ce fut pour aller proclamer les grandes choses que le Seigneur avait faites pour eux, et ils devinrent de fidèles prédicateurs de la doctrine qu'ils blasphémaient jadis.

CHAPITRE XL

Les batailles du Seigneur.

Dans les villes et les campagnes, de tous côtés, de nombreux pécheurs, hommes et femmes, venaient au Sauveur pour avoir la paix. C'était une grande joie pour Farel au milieu de ses difficultés. Outre l'opposition des catholiques, il avait encore à supporter bien des choses qui venaient de la chair et non de l'Esprit, même parmi les défenseurs de la cause de l'Evangile. Les auteurs catholiques font de tristes récits des violences commises par les réformés, mais il ne faut pas oublier que ces écrivains pensaient ne point faire mal en mentant dans le but de servir les intérêts de l'Eglise. Ils appelaient cela une « fraude pieuse. » Farel nous dit que dans plusieurs endroits les images furent brisées en secret par les prêtres eux-mêmes, soit pour exciter les papistes contre les réformés, soit pour gagner de l'argent en vendant les débris des images aux dévots comme reliques. « Mais, dit encore Farel, il y a aussi des gens qui brisèrent les images par orgueil et par méchanceté. »

Puis bien des gens entraient dans le courant des idées nouvelles parce qu'ils détestaient les prêtres, ou simplement par amour pour la nouveauté. Il y avait aussi des personnes qui subissaient l'influence de leurs parents et de leurs amis, mais dont la conscience n'avait jamais été réveillée.

Il n'est donc pas surprenant si, dans les rangs d'un parti composé d'éléments aussi divers, il s'est produit des violences regrettables vis-à-vis des catholiques. Les usages du temps les excusaient, et l'on était habitué à une rudesse de langage et de procédés qu'on ne connait plus à notre époque. Farel lui-même emploie des expressions qui choqueraient maintenant, et peut-être n'a-t-il pas toujours montré la prudence du serpent unie à la douceur de la colombe.

De nos jours, on tombe dans l'excès contraire; on trouve que l'épée de l'Esprit est trop tranchante, et comme les chiens de berger dont parle la fable, les pasteurs du troupeau font souvent alliance avec les loups, au grand détriment des brebis.

Mais il est impossible que l'orgueil, l'égoïsme, l'impatience de l'homme, ne se manifestent pas dans toutes les œuvres auxquelles il se trouve mêlé; nous rencontrons encore de nos jours ces misères chez les enfants de Dieu. Il ne faut pas que cela nous décourage, et nous ne devons pas juger de la cause par ceux qui la défendent, mais par la Parole de Dieu. Si la cause est de Dieu, il faut la soutenir quels que soient les manquements de nos compagnons d'armes et peut-être aussi les nôtres.

Il est impossible de donner ici une liste de tous les endroits où Farel prêcha dans la Suisse occidentale, et où son ministère fut béni. De tous côtés on réclamait des prédicateurs et l'on se réunissait pour la Cène sans autres formes que celles du Nouveau Testament. Dans ces petites réunions, tout se passait avec simplicité et sans les rites formalistes auxquels le monde attache tant de prix.

Dans le cours de cette année, nous voyons Farel deux fois emprisonné, continuellement insulté, attaqué, maltraité. L'évêque de Lausanne suscitait des émeutes, Berne les apaisait. « Je loue Dieu et Notre-Dame, écrivait l'évêque aux habitants d'Avenches à l'occasion d'un de ces tumultes, de ce que vous vous êtes montrés vertueux, bons et vrais chrétiens catholiques. Je vous en sais bon gré, et je vous prie et vous exhorte paternellement et affectueusement à vouloir bien continuer et persévérer, vous obtiendrez ainsi la grâce de Dieu, le bien de vos âmes et de vos corps, et à la fin la gloire du paradis. »

Peu après cela, Wildermuth écrivait à Berne : « Sachez que maître Guillaume Farel a subi aujourd'hui dimanche à Payerne un si grand outrage que j'ai eu pitié de lui. Plût à Dieu que j'eusse eu vingt Bernois avec moi ! avec l'aide de Dieu nous n'aurions pas laissé arriver ce qui est arrivé. Car on a fermé à Farel les deux églises, de sorte qu'il a dû prêcher en plein air sur le cimetière. C'est alors qu'est survenu le banneret et le secrétaire de la ville, auquel je l'avais recommandé. Le banneret l'a fait prisonnier, mais pouvait-il faire autrement, car les gens qui voulaient jeter Farel à l'eau, menaçaient de lui en faire autant. »

En octobre, les gens de Grandson avaient demandé qu'on en appelât à Berne pour avoir la messe et l'Evangile en même temps. « Il leur fut répondu, dit Farel, que Messieurs de Berne ne voulaient pas des prêcheurs qui chantent la messe, mais qui prêchent purement et fidèlement l'Evangile, car la messe et l'Evangile sont comme le feu et l'eau..... Et après cela on n'a jamais cessé de faire du trouble pendant le sermon, tant dedans l'église, comme dehors. On sonnait les cloches, on criait, on hurlait, on frappait aux portes en se moquant de ceux qui prêchaient et de ceux qui allaient les entendre. Les uns venaient mettre

de grandes croix sous le nez du prédicateur, les autres faisaient la moue à la porte. Les prédicateurs recevaient des coups, des menaces, des injures..... et en tout s'est montrée la patience et la tolérance de ceux qui aimaient la Parole de notre Seigneur. Car vraiment personne n'eût pu supporter les injures et outrages que faisaient les adversaires aux amis de la vérité. »

C'est à cette époque qu'un réformé, qui venait d'arriver à Grandson, écrivait le lendemain : « Les prédicants ont le visage aussi déchiré que s'ils s'étaient battus avec des chats, et l'on a sonné contre eux le tocsin comme pour une chasse aux loups. »

Quelques semaines plus tard, Masuyer, ministre de Concise, écrivait à Berne : « Le curé de Concise lisant dans une Bible chez un hôte nommé Pilloue..., l'une des filles de céans lui dit : « Déclarez-nous quelque chose de ce livre, et il répondit : Ce n'est pas à vous de savoir les affaires de Dieu, et elle dit : Aussi bien que vous, car je suis chrétienne et fille de notre Seigneur aussi bien que vous. Alors le curé se lève, la voulant frapper et lui dit : Si tu étais ma sœur, je te frapperais jusqu'à te faire baiser le plancher. Mais la fille prit une chaise pour se défendre et il n'osa la toucher. » Telles étaient les scènes au milieu desquelles les serviteurs du Seigneur prêchaient journellement.

CHAPITRE XLI

Les témoins d'autrefois.

Au mois de juillet 1532, Farel retourna à Grandson. Plusieurs des croyants de cette ville s'étaient offerts pour aller prêcher l'Evangile, le réformateur et quelques-uns des plus anciens évangélistes venaient les examiner afin de s'assurer s'ils étaient suffisamment versés dans les Ecritures. Ils passèrent quelques jours à Grandson à lire la Bible et à prier ensemble. Pendant ce temps, on vint dire à Farel que deux inconnus demandaient à lui parler. C'étaient des hommes au teint brun, à l'air étranger, mais qui parlaient le français correctement. Ces braves gens venaient des Vallées vaudoises. Ils eurent bientôt raconté leur histoire : « A une époque très reculée, dirent-ils, lorsque l'empereur Constantin voulut unir l'église de Dieu au monde païen, nos pères refusèrent d'être au nombre de ceux qui acceptèrent ce mélange. Ne voulant pas servir deux maîtres, ils se réfugièrent dans les vallées retirées des hautes montagnes du Piémont, et c'est là que nous, leurs enfants, nous avons toujours vécu. Nous ne nous sommes jamais soumis au pape, nous n'avons pas eu d'autres instructions que celles de la Bible et par conséquent nous n'adorons ni les saints, ni les images, ni l'hostie, de sorte qu'on nous appelle des hérétiques et des infidèles. »

A l'époque où naquit Farel, le pape avait envoyé une armée contre les Vaudois, et quatre mille de ces fidèles témoins furent massacrés dans leurs montagnes. Il y avait

dans le nombre quatre cents petits enfants qui furent mis à mort, tandis que le petit Guillaume dormait tranquillement dans son berceau aux Farelles. Quatre-vingt-dix ans auparavant les bandes du duc de Savoie avaient aussi attaqué les Vaudois à Noël, et quatre-vingts petits enfants furent trouvés gelés dans les bras de leurs mères qui étaient tombées mortes sur la neige en se sauvant. Mais ni le duc de Savoie ni le pape, n'avaient pu détruire complètement les Vaudois.

Ils apprirent qu'il se passait en France, en Allemagne et en Suisse des choses étonnantes, à savoir que Dieu avait suscité des prédicateurs qui annonçaient le même antique Evangile pour lequel ils souffraient et mouraient. Ils décidèrent d'envoyer un de leurs pasteurs, Martin Gonin, à la plaine, pour savoir si ce qu'on leur disait était vrai. Descendu des Hautes-Alpes, Gonin ne tarda pas à rencontrer les évangélistes; il revint dans ses montagnes chargé de traités et de bonnes nouvelles à répandre parmi ses frères. Lorsque ceux-ci eurent entendu ses récits et lu les traités qu'il avait apportés, ils déléguèrent deux autres Vaudois en Suisse pour faire la connaissance des réformés et demander leur communion fraternelle.

George Morel et Pierre Masson étaient les deux nouveaux délégués, ils étaient aussi des pasteurs ou *barbes*, comme on les appelait. Ils se rendirent d'abord à Bâle et demandèrent à voir Œcolampade. Le réformateur fut aussi heureux que surpris lorsque ces simples montagnards lui racontèrent leur histoire et lui montrèrent les parchemins sur lesquels ils avaient écrit leur confession de foi. En voici un extrait : « Christ est notre vie, notre vérité, notre paix, notre justice, notre berger, notre avocat, notre victime, notre souverain sacrificateur. Il est mort pour le salut des croyants. » Œcolampade regardait ces hommes avec joie

et avec étonnement. « Je rends grâce à Dieu, dit-il, de ce qu'Il vous a accordé autant de lumière. »

Les amis d'Œcolampade vinrent chez lui pour voir ces montagnards, gardiens de l'Evangile et de la Bible depuis tant de siècles. Mais en les questionnant d'une manière plus approfondie, ils ne furent pas entièrement satisfaits de leurs réponses. Les Vaudois avouèrent entre autres que, par crainte des catholiques et pour l'amour de la paix, ils laissaient baptiser leurs enfants dans les églises papistes et qu'ils allaient quelquefois à la messe. Ces concessions ne plurent pas au fidèle Œcolampade. « Christ n'a-t-Il pas tout accompli sur le Calvaire ? demanda-t-il à ses nouveaux amis. En disant amen à la messe du prêtre, vous reniez la grâce de Jésus-Christ. » Les barbes pensaient aussi que l'homme naturel a un fond de bonté qui le rend capable de faire le bien. Œcolampade leur répondit que les bonnes œuvres ne peuvent procéder que du St-Esprit. Les barbes ne s'offensèrent nullement de ces observations. Ils convinrent humblement de leur ignorance et demandèrent à être enseignés.

« Il nous faut éclairer ces chers frères, dit Œcolampade à ses amis, et surtout les aimer. » Les délégués vaudois firent donc un petit séjour à Bâle où ils jouirent en paix des lumières d'hommes pieux. Malheureusement en retournant dans leurs montagnes, leur pieuse conversation attira sur eux l'attention de quelques papistes à Dijon ; ils furent arrêtés et jetés en prison. George Morel réussit à s'échapper, mais Pierre Masson fut condamné et mis à mort.

La tristesse fut grande dans les vallées vaudoises, lorsque Morel revint seul ; cependant chacun était impatient d'entendre les nouvelles qu'il apportait. Il donna un récit de tout ce qu'il avait vu et entendu, sans omettre les répréhensions d'Œcolampade à l'égard de leurs rapports avec

Rome. Les barbes se divisèrent alors ; les uns pensaient que le réformateur de Bâle avait raison, les autres voulaient continuer à faire des concessions aux papistes. On décida qu'il y aurait une réunion de tous les barbes pour examiner cette affaire. Mais ne parvenant pas à s'entendre, ils envoyèrent deux des leurs en Suisse avec mission de voir Farel et de le ramener avec eux, si possible.

Le récit de ce qui précède fut fait à Farel par les délégués vaudois, l'un d'eux était Martin Gonin, que nous avons déjà mentionné. « Et maintenant, dirent les barbes en terminant, voulez-vous nous accompagner dans nos vallées, et tous nos collègues se réuniront pour entendre ce que vous aurez à leur dire. » Farel accepta volontiers, l'un de ses compagnons, Antoine Saunier, offrit d'aller avec lui.

Les amis de Farel furent consternés lorsqu'ils entendirent parler de ce lointain voyage. Le Parlement d'Aix-les-Bains venait de décréter une nouvelle persécution contre les Vaudois. Les prisons de la Savoie et du Piémont se remplissaient de ces fidèles martyrs. Farel aurait à traverser les Etats du duc de Savoie, ennemi acharné de la vérité, et auprès duquel la protection de Berne lui serait inutile.

Rien ne put ébranler Farel ; la gloire de Jésus-Christ étant en cause, il ne se laissa arrêter par aucun danger.

Au milieu d'août, il était prêt à partir. Les barbes semblent avoir pris les devants pour faire savoir à leurs frères le succès de leur mission. Aussitôt quelques Vaudois allèrent à la rencontre des voyageurs, afin de les guider dans les sentiers détournés pour échapper à l'ennemi. On croit que Farel et Saunier prirent avec eux Robert Olivétan, évangéliste français, qui avait étudié à Paris. C'était un cousin du célèbre Jean Calvin de Noyon, en Picardie, dont le nom viendra plus tard dans cette histoire.

CHAPITRE XLII

Une conférence dans les montagnes.

Ce fut un beau jour pour les habitants des Vallées lorsqu'ils virent arriver les évangélistes de la Suisse. Le voyage avait été long et dangereux; il avait fallu éviter les villes et les villages, choisir les sentiers les moins fréquentés et se cacher dans les bois et les fentes de rochers. Le rendez-vous général était à Angrogne, où demeurait le barbe Gonin.

La vallée d'Angrogne est au nombre des plus fertiles et des plus belles de l'Italie. Une rivière la traverse, tantôt en bondissant sur les rochers comme un torrent de montagne, tantôt coulant silencieusement sous l'ombre épaisse des châtaigniers, des saules pleureurs et des frênes. Des deux côtés de la rivière, s'étendent de vertes prairies et de beaux champs de blé. Toutes les collines sont parées de riants vignobles que dominent des bosquets de noyers et de châtaigniers superbes, puis viennent les forêts de hêtres et de chênes, enfin les rochers sauvages entrecoupés de taillis où ne croissent que le bouleau et le noisetier. Çà et là dans les prairies, à demi cachés sous les bois, on aperçoit les petits hameaux et les chaumières des montagnards. Dans les montagnes voisines, se trouvent beaucoup de grottes et de cavernes dans lesquelles les Vaudois se cachaient pendant les persécutions pour rendre leur culte à Dieu. A l'approche des voyageurs, des hommes postés sur les rochers signalèrent leur arrivée; un Vaudois, appelé Jean Peyret, était allé en toute hâte avertir ses amis et ses voisins qu'ils ne

tarderaient pas à paraître. « Celui qui monte le cheval blanc, c'est Farel, dit-il, et celui qui a le cheval noir s'appelle Antoine Saunier. »

Les prédicateurs reçurent un accueil chaleureux; on arrivait de toutes parts pour les voir et pour assister à la réunion, car le bruit s'était répandu au loin qu'il allait y avoir une grande conférence à Angrogne et que les évangélistes de la Suisse seraient présents. Tous ceux qui avaient des chambres libres les offrirent; chaque maisonnette avait plus d'hôtes qu'elle n'en pouvait contenir, les étrangers se comptaient par centaines. Il était venu des Vaudois des colonies du sud de l'Italie, de la Bohême, de la France et de diverses parties du Piémont et de la Savoie. Ces colonies devaient leur origine à des Vaudois persécutés qui avaient fui autrefois devant le feu et l'épée des papistes.

Presque toutes les classes de la société avaient envoyé des représentants. On voyait des nobles arrivant de leurs châteaux, des barbes de différents villages, des pâtres, des laboureurs, des vignerons.

Les réunions eurent lieu en plein air. Martin Gonin avait placé des bancs rustiques sous les châtaigniers, pour que tous pussent s'asseoir.

Deux opinions divisaient les évangéliques. Les uns ne voulaient absolument rien de Rome, et les autres défendaient les concessions qui leur procuraient la paix avec leurs voisins papistes. A la tête de ce dernier parti, se trouvaient deux barbes influents, Jean de Molines et Daniel de Valence. Le parti fidèle était soutenu par Farel et Saunier; les nobles étaient pour la plupart du parti modéré.

Le 12 septembre 1532, la conférence fut ouverte au nom de Dieu, à l'ombre de bois de châtaigniers et au pied des montagnes dont les sommets étaient couvertes de neiges étincelantes.

Farel aborda tout de suite la question principale. « Les chrétiens, dit-il, n'ont point de loi cérémonielle; les rites inventés par les hommes pour le culte n'ont point de valeur devant Dieu. Ces innombrables fêtes, ces consécrations, ces cérémonies avec leurs litanies et leurs vaines redites sont de grands péchés. Qu'est-ce donc que le culte? Le Seigneur répond à cette question que Dieu est Esprit et que ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité. »

Jean de Molines et Daniel de Valence ne furent pas satisfaits de ce discours; ils voulaient bien rejeter certaines cérémonies, mais en conserver d'autres. Les autres barbes dirent que Farel avait parlé comme parlaient leurs pères, et que dans les vieux écrits renfermant les anciennes confessions de foi, il était dit : « Toutes les fêtes de saints, l'eau bénite, l'ordonnance de faire maigre, ainsi que toutes les autres inventions humaines, doivent être rejetées. »

En entendant ces paroles, l'assemblée presque entière se rangea à l'avis de Farel, mais il ne se contenta point de cette adhésion, si générale qu'elle fût. Il savait que l'attachement aux formes n'est qu'un des nombreux rejetons d'une certaine plante profondément enracinée dans le cœur de l'homme, c'est-à-dire la confiance en soi-même. Or, à quoi servirait-il de couper les rejetons, si la racine demeure? Elle nous persuade que nous pouvons contribuer à faire notre salut et que nous pouvons offrir au Seigneur un culte de notre invention. Seule la puissance du Saint-Esprit nous amène à confesser que le salut vient de Dieu. Le papiste croit être sauvé par le baptême et l'absolution; le protestant compte sur ses prières et sa repentance, le philosophe sur ses sentiments, mais toutes ces illusions sont des rejetons provenant d'une même racine : l'orgueil du cœur humain. N'est-ce pas lui qui nous persuade que nous pouvons rendre le culte de Dieu plus parfait en y ajoutant

des choses agréables à l'œil, à l'oreille et même à l'odorat ? « Le Saint-Esprit ne suffit pas. » Tel est le motto qu'on pourrait appliquer à tous ces essais de l'homme pour établir ce qu'il appelle ensuite le culte divin.

« C'est en s'appuyant sur cette doctrine de nos forces naturelles, disait Farel, que le papisme a pu ôter le salut des mains de Dieu pour le mettre dans celles des prêtres. Dieu a élu dès avant la fondation du monde tous ceux qui ont été ou qui seront sauvés. Comment les élus pourraient-ils être perdus ? Quiconque s'appuie sur la volonté humaine nie absolument la grâce de Dieu. »

Daniel et Jean firent une vive opposition à ces paroles. Peut-être n'aimaient-ils pas à prendre la place du malheureux tombé entre les mains des brigands dont nous parle la parabole du Samaritain, qui ne pouvait rien faire et rien payer. Aucun de nous ne veut prendre cette place humiliante, jusqu'à ce que nous ayons compris l'amour de Christ, lequel, pour satisfaire le cœur du Père et le sien, nous a cherchés lorsque nous étions morts dans nos fautes et nos péchés, nous a placés sur ses épaules avec joie et nous a donné la vie éternelle.

Quelques-uns des barbes produisirent leurs antiques confessions de foi, dans lesquelles on trouva que nier les doctrines de Farel, c'était l'œuvre de l'Antichrist. « Bien mieux, répondit Farel, ce que je vous dis est écrit dans la Bible, » et il leur cita les passages se rapportant au sujet discuté. A l exception de Jean et de Daniel, tous les barbes finirent par donner raison à Farel.

D'autres questions encore furent examinées, l'observation du dimanche, la confession, etc.

A ce propos, Jean et Daniel dirent : « N'est-il pas permis de nous conformer extérieurement à certaines pratiques que nous n'approuvons pas, afin d'éviter les persécutions ? »

« Non, répondit Farel, la dissimulation n'est permise en aucun cas. »

Les deux barbes insistèrent; ils firent observer que s'ils ne faisaient plus aucune concession aux catholiques, ils jetteraient un blâme indirect sur la conduite des précédents pasteurs, et que si l'on irritait les catholiques, ils empêcheraient entièrement la prédication. « Il ne faut pas, dirent-ils, blâmer les choses qui sont faites dans une bonne intention. »

Alors la voix de tonnerre de Farel se fit entendre : il déclara que toutes les formes extérieures sont des mensonges, si nous ne les observons pas en sincérité et en vérité, qu'ainsi nous sommes coupables de fausseté lorsque nous nous conformons à des pratiques que nous condamnons dans le secret de nos cœurs. Farel parla longtemps et avec conviction. Ses paroles solennelles atteignirent le cœur des Vaudois, qui se mirent à pleurer en confessant qu'ils avaient péché contre Dieu. Puis ils rédigèrent une confession, la signèrent et déclarèrent que désormais ils n'auraient plus rien à faire avec les cérémonies papistes.

Seuls les barbes Jean et Daniel ne voulurent pas signer; ils quittèrent leurs vallées pour se rendre dans les colonies de Bohême. Là ils firent un triste récit de ce qui était arrivé, comment tous les Vaudois avaient vécu en paix jusqu'à l'arrivée de certains docteurs étrangers qui avaient mis la division au milieu d'eux, provoqué des disputes et attiré une nouvelle persécution sur leurs têtes. Les Vaudois de Bohême ajoutèrent foi à ces rapports et adressèrent une lettre à leurs frères des Alpes, les mettant en garde contre les faux prophètes et déplorant qu'ils se fussent ainsi égarés. Jean et Daniel rapportèrent cette lettre en triomphe; mais les Vaudois des Alpes envoyèrent un rapport plus véridique à leurs frères de Bohême, aussitôt que les persécutions qui avaient suivi le départ de Farel le leur permirent.

Pendant le reste de son séjour au val d'Angrogne, Farel eut d'intéressantes conversations avec les barbes et les villageois. Ceux-ci lui montrèrent leurs vieux manuscrits; quelques-uns, dirent-ils, remontaient à quatre siècles en arrière. Les Vaudois les conservaient comme de précieux trésors de père en fils; ces livres étaient très rares et c'était tout ce qu'ils possédaient en fait d'écrits religieux. Il y avait parmi ces manuscrits d'anciennes Bibles copiées avec soin en vieux français. Pendant que, dans les pays soi-disant chrétiens, la Parole de Dieu était devenue un livre inconnu, ces paysans la possédaient et la lisaient de génération en génération.

« Mais, leur dit Farel, si ce sont là toutes les Bibles que vous possédez, beaucoup d'entre vous ne peuvent la lire que bien rarement; vous devriez en avoir chacun une. S'il y a des sectes et des hérésies, c'est parce qu'on connaît mal la Parole de Dieu. Il faut faire imprimer des Bibles en français et que vous en ayez autant que vous voudrez. »

Les Vaudois furent enchantés de cette proposition, mais elle n'était pas facile à réaliser. On possédait, il est vrai, le Nouveau Testament en français, car Faber l'avait traduit; malheureusement, il y en avait fort peu d'exemplaires; en outre, Farel pensait que la traduction pourrait être meilleure. Il entrevit une grande œuvre à faire, celle de traduire la Bible entière en bon français, de la faire imprimer et de l'envoyer en abondance dans les vallées vaudoises. Farel s'adressa au Seigneur et s'attendit à Lui afin qu'Il suscitât des hommes capables d'entreprendre ce travail.

« Ce n'est pas tout que d'avoir des Bibles, ajouta-t-il, il vous faut encore des maîtres d'école; je tâcherai de vous en envoyer. » Les Vaudois furent très reconnaissants; ils prièrent aussi Farel de rédiger un rapport de ce qui s'était passé à la conférence, de le faire imprimer, puis de le leur envoyer.

Enfin les réformateurs et les Vaudois durent se séparer. Les montagnards retournèrent chez eux en bénissant Dieu d'avoir envoyé Farel dans leurs montagnes.

CHAPITRE XLIII

Tristes temps à Genève.

Farel, laissant de côté les bois et les sentiers solitaires, se dirigea directement sur Genève. L'antique cité lui tenait à cœur depuis longtemps; comme Neuchâtel, Orbe et Grandson, Genève devait être « prise pour Christ. » Depuis plusieurs années Farel y pensait, et le moment était venu de commencer l'attaque.

Mais avant de raconter l'arrivée du serviteur de Dieu à Genève, il est nécessaire de donner quelques détails sur l'histoire antérieure de cette ville.

Genève était une ville franche, possédant un petit territoire et ayant appartenu autrefois aux empereurs d'Allemagne. Environ quatre cents ans avant l'arrivée du réformateur, Genève avait obtenu son indépendance, et depuis lors elle vivait sous deux chefs, le comte du Genevois et le prince-évêque. Ces deux gouverneurs, jaloux l'un de l'autre, se disputaient sans cesse. Genève avait un dangereux et puissant voisin dans la maison de Savoie, qui profitait des dissensions entre le comte et l'évêque pour prendre peu à peu de l'influence dans la ville. Les ducs de Savoie désiraient s'emparer de Genève qui les tentait comme la vigne de

Naboth tenta le roi Achab. En prenant le parti de l'évêque dans une de ses querelles avec le comte, ils réussirent à se débarrasser complètement de ce dernier. Mais ensuite les ducs eurent plus de peine à supplanter l'évêque; l'an 1434, Amédée VIII de Savoie abdiqua en faveur de son fils aîné et se fit ermite. Peu de temps après, le concile de Bâle fit du nouvel ermite un pape sous le nom de Félix V. Il y avait deux papes à ce moment-là; Félix s'empressa de se faire évêque de Genève, sous prétexte que le droit de choisir les évêques appartient aux papes. Il dut bientôt abandonner la tiare, mais il resta évêque de Genève, et quand il mourut, son petit-fils Pierre, qui avait huit ans, lui succéda. Cet enfant ne vécut pas longtemps; il fut remplacé par son frère François; pendant tout ce temps, les ducs de Savoie eurent Genève entre les mains comme un patrimoine de famille. Mais lorsque l'évêque François mourut, il ne se trouva point d'autre membre de la maison de Savoie à mettre à sa place, et le siège épiscopal fut donné à un étranger qui se déclara l'ennemi du duc. Les princes de Savoie, regrettant l'autorité qu'ils avaient eue à Genève, eurent des disputes continuelles avec l'évêque pendant treize ans, de 1500 à 1513. Peu à peu, il se forma à Genève un troisième parti, qui ne voulait plus du duc ni de l'évêque, et qui désirait que la ville devînt une cité libre.

En 1513, le duc de Savoie obtint du pape Léon X qu'il donnât l'évêché de Genève à un fils de l'évêque François, nommé Jean. C'était un homme maladif et faible dont le duc espérait se faire un instrument docile. Le pape, désirant beaucoup le mariage de son frère, Julien de Médicis, avec la sœur du duc de Savoie, consentit à donner en échange l'évêché de Genève au misérable Jean. C'est ainsi que s'arrangent les affaires dans la « sainte Eglise catholique. »

Les Genevois furent très mécontents de se retrouver sous

la domination d'un prince de Savoie; la tyrannie de l'évêque Jean, homme lâche et cruel, les fit d'autant plus soupirer après la liberté. Quelques-uns des citoyens de Genève se décidèrent à demander du secours à Berne et à Fribourg; ils espéraient que les Suisses, tenant à la liberté pour eux-mêmes, seraient disposés à défendre les opprimés. Les citoyens genevois firent aux Suisses le récit des crimes et des exactions de Jean, se plaignant amèrement de la tyrannie de la maison de Savoie. Les Suisses promirent alliance et protection à Genève, mais ces promesses n'eurent pas un résultat immédiat; pour le moment, elles ne firent qu'irriter le prélat savoyard.

Ceux qui avaient demandé l'alliance des cantons suisses gardèrent le surnom d'Eidguenots, corruption du mot allemand « Eidgenossen » qui veut dire : unis par un serment.

Les Eidguenots formaient un parti politique, ils étaient catholiques, et s'ils avaient quelques aspirations vers l'Evangile, c'est qu'ils espéraient obtenir la liberté par son moyen. Quelques-uns d'entre eux, ne tenant guère au clergé, se seraient volontiers passés de tous les prêtres; d'autres étaient encore sincèrement catholiques, mais tous étaient d'accord pour détester l'évêque Jean. Cet état de choses ne rendait pas la conversion des Genevois plus probable ou plus facile. Au contraire, un évangéliste a moins de peine avec des ennemis déclarés, mais sincères, qu'avec les gens qui croient trouver dans l'Evangile un moyen d'améliorer leur condition ici-bas. Si étrange que cela puisse paraître, la dame d'Arnex et les moines de Grandson étaient plus près du salut que les Eidguenots. Ceux-ci auraient permis la prédication que les moines défendaient, non par amour de la vérité, mais parce que les intérêts des Genevois et leur liberté y auraient gagné. Ne sommes-nous pas toujours prêts à soutenir ce qui nous procure des avantages dans ce

monde? Des livres évangéliques et quelques chrétiens avaient déjà pénétré dans Genève à cette époque.

En 1522, Jean de Savoie mourut des suites de son inconduite; son successeur fut Pierre de la Baume. Ce nouveau prélat, nous dit Bonivard, « était fort superbe et ne s'élevait pas par noblesse de vertu, mais par celle de sa race, et pour entretenir cet état il lui fallait faire grande pompe. Il estimait que c'était souverain mérite chez un prélat de tenir gros plat et viande à table, avec toutes sortes de vins excellents, et quand il y était il s'en donnait jusqu'à passer trente-un. C'était aussi un grand amateur de chevaux, voulant chevaucher et tenir en même temps un autre cheval par la bride, voulant en lui imiter le cardinal de Sion, qui avait été estimé l'homme le plus habile de son temps. Il voulait lui ressembler en finesse, ne le pouvant en vertu, car le cardinal était savant ès-lettres et si éloquent qu'il pouvait rendre raison de tout ce qu'il faisait. L'évêque était tout le contraire; ce que le cardinal faisait de sens rassis, celui-ci le faisait après boire. Il entreprenait une affaire avant dîner, et après dîner il en faisait une toute contraire. »

Tel fut le nouveau pasteur de Genève. Le duc de Savoie et les Eidguenots ne voulaient pas plus de lui les uns que les autres. Les nobles de Genève étaient jaloux de son pouvoir; il finit même par se brouiller avec son clergé en voulant complaire au parti eidguenot. Toute l'histoire de son épiscopat ne présente qu'une série d'efforts pour s'allier tantôt à la maison de Savoie, tantôt avec les Eidguenots, les nobles, les prêtres et même les Suisses; il espérait toujours qu'un de ces divers partis le défendrait contre les autres. De cette façon, il les irrita tous et eut à les combattre tous. Enfin, en 1527, Genève fut débarrassée, sinon de la domination, au moins de la présence de Pierre de la Baume.

Le bruit se répandit un jour que l'évêque avait fait enlever par ses gens une jeune fille appartenant à une famille respectable, et refusait de la rendre à sa mère. Il se forma aussitôt un attroupement devant les portes du palais épiscopal; les Eidguenots frappèrent à coups redoublés, demandant qu'on leur ouvrît. Mais monseigneur était à dîner et ne voulait pas être dérangé. Alors on alla chercher les magistrats, auxquels les domestiques n'osèrent pas refuser la porte. Ils trouvèrent l'évêque tremblant de peur et l'obligèrent à rendre la jeune fille qui avait été prise, dit-il, pour servir de payement à un musicien.

Toute la ville fut remplie d'indignation contre Pierre de la Baume; le duc pensa que c'était un moment favorable pour s'emparer de lui, puisque personne ne voulait le défendre. Mais l'évêque, averti du complot, monta à cheval et se sauva en Bourgogne, où il avait un château. Trop contents de se débarrasser de lui, les Eidguenots favorisèrent sa fuite. Pierre de la Baume passa les années suivantes à intriguer du fond de sa retraite pour rentrer en possession de son diocèse. Il en appelait au duc, à Charles-Quint et au pape. Il écrivait des remontrances aux Genevois, qui ne s'en inquiétaient guère et accueillaient l'Evangile pour le tenir à distance. Le prélat n'était pas leur seul ennemi, ils avaient sans cesse à se défendre contre le duc de Savoie. Dans leur péril, ils faisaient appel aux Suisses, surtout aux Bernois. Ceux-ci soutenant l'Evangile, les Eidguenots y virent un nouveau motif d'accueillir les prédicateurs. Certes leurs mobiles n'étaient pas élevés, mais il ne faudrait pas les accuser d'hypocrisie, ils ne connaissaient pas l'Evangile et n'y voyaient qu'un moyen de rendre les gens heureux dans ce monde.

Besançon Hugues était à la tête des Eidguenots restés catholiques. Baudichon de la Maisonneuve était l'homme influent du parti opposé, qui penchait vers l'Evangile.

L'évêque avait chargé un vicaire de prendre soin de son troupeau ; ce vicaire était entouré de sept cents prêtres formant un puissant parti qui n'était nullement eidguenot. Besançon Hugues et ses amis en voulaient plutôt au duc qu'à l'évêque, mais Baudichon et les vrais Eidguenots ne voulaient plus ni du duc, ni du prélat, ni des prêtres.

Le bruit de ces dissensions parvint souvent aux oreilles de Farel, à Neuchâtel, à Orbe ou à Grandson. Il désirait beaucoup se rendre à Genève, et toutefois il ne se faisait pas d'illusions : il savait que la majorité des Eidguenots n'accueillerait la Vérité que par intérêt terrestre, mais on l'informait aussi qu'il y avait des âmes altérées de l'Evangile.

Dans ses lettres à Zwingli, Guillaume exprime sa sollicitude pour le salut des Genevois ; « le Seigneur seul connaît la profondeur de leurs sentiments, » disait-il, mais il en savait assez pour croire qu'un champ de travail se préparait dans cette ville. Farel ne pouvait quitter son œuvre pour aller à Genève ; personne ne voudrait-il y aller à sa place ? On n'a pas oublié le jeune Pierre Toussaint qui reprochait si dédaigneusement à Faber d'être timide. Il venait d'arriver à Zurich. Farel écrivit à Zwingli, le suppliant d'envoyer Pierre Toussaint à Genève. Zwingli fit de son mieux pour le décider à partir tout de suite, mais Toussaint eut peur des Genevois et refusa. Ce fut un amer désappointement pour Farel ; il se tourna vers le Seigneur, qui ne lui faisait jamais défaut. « Christ, dit-il, range ton armée en bataille selon ton bon plaisir ! Chasse la paresse du cœur de ceux qui doivent te glorifier et réveille-les vivement de leur sommeil. »

Mais Genève dut attendre le secours quelque temps encore ; le moment que Dieu avait choisi n'était pas arrivé. Il voulait d'abord approfondir l'œuvre dans les cœurs de ceux qui avaient déjà reçu Christ.

Farel intercédait pour cette ville par de ferventes prières à Dieu.

Ce qui précède explique les événements qui suivirent le soir où Farel et Saunier firent leur entrée dans l'antique Genève. Pour rendre compte des causes de la haine et de l'exaspération des Genevois contre le duc et l'évêque, il faudrait lire la liste de leurs crimes et de leurs cruautés. L'espace ferait défaut pour la donner et d'ailleurs elle ne serait pas édifiante. Les Genevois disaient de leur évêque qu'il ne songeait pas plus à la vie à venir, que s'il était une vache ou un cheval. Lorsque Farel arriva, de la Baume était toujours réfugié en Bourgogne et s'y trouvait bien, car, disait-il, le vin y est meilleur qu'à Genève.

Par une belle journée d'automne, le 2 octobre 1532, Farel et Saunier arrivèrent en vue des tours de la cathédrale de Genève. Il allèrent loger à une hôtellerie nommée la Tour Perce. A peine arrivé, Farel alla porter aux chefs eidguenots des lettres de Berne. Grande fut leur joie en apprenant que le porteur de ces missives était le célèbre Farel. Que de fois n'avaient-ils pas entendu parler de ce merveilleux prédicateur dont la voix de tonnerre avait renversé le papisme à Aigle, à Morat, à Neuchâtel, à Orbe et à Grandson, dans les villes et les campagnes, au près et au loin ! A leurs yeux, Farel était l'auteur de cette révolution religieuse ; l'homme naturel ne comprend pas que toute puissance vient de Dieu, et que si le St-Esprit ne vient habiter en nous, nous ne pouvons devenir les témoins de Christ sur la terre. Les Eidguenots reçurent donc Farel avec une grande joie ; tous désiraient l'entendre et le bruit se répandit en ville que « le fléau des prêtres était arrivé. » Une nonne du couvent de Sainte-Claire, la sœur Jeanne de Jussie, dont nous citerons plusieurs fois les écrits, mentionne l'arrivée de Farel en ces termes : « Au mois d'octobre vint à Genève un ché-

tif malheureux prédicant, nommé maître Guillaume, natif du Dauphiné. »

Le matin suivant, les Eidguenots arrivèrent l'un après l'autre à la Tour Perce; il y avait parmi eux les principaux citoyens de Genève. Farel les reçut avec courtoisie; ils lui racontèrent combien ils soupiraient après la liberté et les enseignements bibliques, ajoutant qu'ils seraient contents de n'avoir plus ni pape ni prêtres. Le pape était un tyran et les prêtres des hommes dépravés.

Farel remarqua que les bourgeois de Genève ne pensaient pas avoir eux-mêmes besoin de l'Evangile, et ne se sentaient nullement des pécheurs coupables et perdus. « Leur seule idée de la religion, dit-il plus tard, c'est de manger de la viande le vendredi et de crier contre les prêtres. » Or Farel n'était point venu chez les Genevois pour les débarrasser du pape et de la Savoie, mais pour les affranchir du joug de Satan et d'eux-mêmes! « Vous aurez besoin vous-mêmes de l'Evangile, leur dit le courageux serviteur de Dieu. Il y a une liberté pour l'âme que Christ donne et Il m'a envoyé pour vous le dire. » Les Genevois ne se fâchèrent point; ils répondirent qu'ils avaient besoin d'être instruits et qu'ils étaient prêts à l'écouter. L'hôte apporta des bancs et des escabeaux. Farel se tint debout derrière une table sur laquelle il mit une Bible.

« C'est un livre, dit-il, ce livre seul qui pourra vous enseigner à connaître Jésus-Christ. C'est une chose *légitime* que de s'affranchir de la tyrannie dans les choses terrestres, mais c'est une chose *nécessaire* d'avoir la liberté dans les choses célestes, de fermer l'oreille aux papes, aux prêtres, aux conciles et de n'écouter que Dieu parlant par sa Parole. »

Farel leur prêcha avec simplicité et ils l'écoutèrent attentivement. Puis les Eidguenots se levèrent pour s'en aller,

après l'avoir remercié. En retournant chez eux, ils se disaient l'un à l'autre : « Nous ne devrions avoir pour maître ni l'évêque, ni le duc, ni saint Pierre lui-même, mais Jésus-Christ seul. »

On avait annoncé une seconde réunion pour le même jour; cette nouvelle remplit les prêtres et les chanoines de crainte et de chagrin. Farel était tombé au milieu d'eux comme la foudre. Que faire!

« Ce malheureux prédicant, écrit la sœur Jeanne, commença à prêcher en son logis, en une chambre, secrètement; il y allait un grand nombre de gens qui étaient avertis de sa venue et déjà infestés de son hérésie. » En effet, la seconde réunion fut encore plus nombreuse que la première. Le matin, Farel avait surtout parlé de l'autorité des Ecritures, qui doivent faire loi pour nous; cette fois il annonça la grâce de Dieu, le pardon gratuit pour les pécheurs, donné non par un prêtre, mais par Dieu lui-même. « Les prêtres, dit-il, bâtissent avec du foin et du chaume sur le fondement de Dieu, mais le Seigneur édifie avec des pierres vivantes, les âmes qu'Il a sauvées complètement et à toujours. Notre salut n'est pas dû en partie à nos jeûnes, nos prières et nos pénitences. Non, c'est Christ qui accomplit toute l'œuvre, Lui et personne d'autre. »

Après la réunion, plusieurs bourgeois prièrent Farel de venir dans leurs maisons, leur expliquer les Ecritures. Ils commençaient à entrevoir que la bonne nouvelle ne se rapportait pas uniquement au bonheur d'ici-bas. Peu à peu Christ se révélait à eux et ils désiraient le mieux connaître. Parmi les auditeurs les plus sérieux, il y avait un fabricant de bonnets, nommé Guérin, dont nous entendrons encore parler.

Mais d'autres Genevois, excités par leurs femmes et par les prêtres, arrivèrent remplis de colère à la Tour Perce

et ordonnèrent à Farel de quitter la ville sur le champ. Les rues étaient pleines de prêtres qui s'efforçaient de provoquer une émeute. Les magistrats, inquiets de cette agitation, citèrent Farel et Saunier devant eux à l'Hôtel-de-Ville, pour répondre de leur conduite. La plupart d'entre eux n'était ni pour ni contre l'Evangile; ils ne voulaient pas offenser le clergé et encore moins les Bernois.

Lorsque Farel entra dans la salle du Conseil, tous les regards se tournèrent avec curiosité vers cet homme qui avait la réputation d'avoir mis la contrée en feu des Alpes au Jura. « C'est donc vous, lui dit un des magistrats, qui parcourez le monde pour soulever des rébellions partout. Vous êtes un fauteur de troubles et vous n'êtes venus ici que pour faire du mal. Nous vous ordonnons de quitter la ville à l'instant. »

Farel répondit avec calme : « Je n'excite pas à la rébellion, je ne fais que prêcher la vérité ; j'offre de prouver la vérité de ce que je prêche. Je suis prêt à sacrifier non seulement mon bien-être, mais encore mon sang jusqu'à la dernière goutte. » Ceux des magistrats qui étaient des Eidguenots écoutaient Farel avec admiration et parlèrent en sa faveur ; ensuite Farel présenta des lettres de Messieurs de Berne, recommandant le réformateur à leurs bons amis et alliés de Genève. La vue de ces lettres fit changer de sentiment au Conseil. On se borna à prier les deux prédicateurs de ne pas troubler la tranquillité publique, puis on les laissa aller.

Mais un conseil d'un autre genre se tenait pendant ce temps chez le vicaire de l'évêque ; il avait rassemblé les prêtres en toute hâte. Ces hérétiques dont ils entendaient parler depuis des années étaient enfin arrivés au milieu d'eux ! Que fallait-il faire ? Le vicaire n'était pas très disposé à se mettre en avant ; plusieurs des prêtres le trouvaient faible et timide.

« Non seulement les prédicants doivent être punis, disaient-ils, mais encore tous ceux qui les ont reçus dans leurs maisons et qui veulent se mettre à vivre autrement que leur évêque et leurs pasteurs ne le leur ont enseigné. »

« Il ne faut condamner personne sans l'entendre, objecta le vicaire. »

« Si nous discutons, tout sera perdu, répondit un des prêtres, ce serait reconnaître par là que le peuple a le droit de juger les enseignements de l'Eglise. »

La plupart des membres du clergé dirent qu'il ne fallait pas entendre la défense de Farel, mais le condamner sans lui donner l'occasion de parler.

Cependant quelques prêtres insistèrent pour qu'on demandât à Farel de venir leur expliquer chez le vicaire ce qu'il avait prêché à la Tour Perce. Leur projet, comme celui des Juifs envers Paul, était de le tuer s'il se rendait à leur invitation. Ils s'étaient promis que si l'évangéliste entrait chez le vicaire, il n'en ressortirait pas vivant. La sœur de Ste-Claire nous raconte ce complot dans son journal, elle n'y voyait aucun mal et pensait au contraire que ce serait une chose agréable à Dieu.

Un messager fut donc envoyé à la Tour Perce pour prier Farel et Saunier de venir expliquer aux prêtres ce qu'ils enseignaient.

Mais les Eidguenots avaient l'oreille au guet, ils soupçonnèrent ce que les prêtres voulaient faire et plusieurs d'entre eux allèrent supplier Farel de se sauver. Pendant qu'ils étaient à la Tour Perce, le messager du vicaire arriva. Farel et Saunier, enchantés d'avoir une occasion de prêcher l'Evangile, prirent Robert Olivétan avec eux, et se rendirent chez le vicaire.

La foule remplissait les rues, des prêtres couraient çà et là, excitant le peuple à insulter les évangélistes. « Oh! les

chiens, criait-on, voilà ces chiens d'hérétiques qui passent ! » Cependant personne ne mit la main sur eux et ils arrivèrent sains et saufs dans cette maison où la mort les attendait. Non seulement les prêtres qui étaient chez le vicaire, mais encore ceux qui attendaient dans la rue, avaient juré que Farel mourrait sur place.

Les trois amis durent attendre quelques moments, car deux magistrats eidguenots étaient arrivés avant eux et ils exigeaient que les prêtres donnassent leur parole qu'aucun mal ne serait fait aux évangélistes. Les prêtres promirent tout ce qu'on leur demanda ; néanmoins les magistrats voulurent assister à l'entrevue, ne se fiant pas entièrement à la parole des prêtres.

Enfin les évangélistes furent introduits. Le vicaire occupait la place d'honneur, revêtu de ses somptueux habits sacerdotaux. A sa droite et à sa gauche siégeaient les principaux prêtres, revêtus de leurs divers costumes.

L'un d'entre eux, appelé de Veigy, se leva et apostropha Farel en ces termes : « Guillaume Farel, dis-moi qui t'a envoyé et ce que tu viens faire ici. » « Dieu m'a envoyé, répondit le réformateur, et je suis venu pour prêcher sa Parole. »

« Pauvre chétif, dirent les prêtres en haussant les épaules. Dieu t'envoie, dis-tu, comment cela ? Peux-tu montrer par quelque signe évident que tu viens de sa part? Comme Moïse devant Pharaon, nous prouveras-tu par des miracles que c'est bien de Dieu que tu viens ? Si tu ne le peux, exhibe-nous la licence de notre révérendissime prélat, l'évêque de Genève. Jamais prêcheur ne prêcha en son diocèse sans son bon plaisir. » Puis toisant Farel de la tête aux pieds, le chanoine de Veigy continua : « D'ailleurs tu ne portes point habit tel que font ceux qui ont coutume de nous annoncer la Parole de Dieu. Tu portes l'habillement de gen-

darmes et de brigand. Comment es-tu si hardi que de prêcher? La Ste-Eglise n'a-t-elle pas défendu que les gens laïques prêchent sous peine d'excommunication? Tu es un déceveur et un méchant homme. »

Comme un réformateur le dit plus tard, Farel pensait que Jésus-Christ a commandé de prêcher l'Evangile à toute créature et que les vrais successeurs des apôtres sont ceux qui se conforment aux ordres de Christ. Le pape de Rome et toute sa race n'ont aucun titre à cette succession apostolique qu'ils allèguent, puisqu'ils ne se souviennent plus des doctrines de Christ.

Mais Farel n'eut pas le temps de répondre au chanoine de Veigy, car tous les prêtres se mirent à frapper du pied, à hurler, parlant tous à la fois, l'accablant d'injures et faisant un vacarme épouvantable. Ils se précipitaient sur lui, le tirant à droite et à gauche et lui faisant mille questions à la fois. « Viens çà, méchant diable de Farel, que vas-tu faisant çà et là, troublant toute la terre? D'où viens-tu? Es-tu baptisé? » etc., etc. Ni la voix de Farel, ni celle du vicaire ne pouvait s'entendre. Enfin le vicaire réussit à faire taire son clergé.

Alors Farel levant la tête, répondit avec fermeté et simplicité: « Messieurs, je ne suis point un diable..... et si je vais et viens çà et là, c'est pour prêcher Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié pour nos péchés, ressuscité pour notre justification, tellement que celui qui croit en Lui a la vie éternelle. Ambassadeur de Jésus-Christ, je suis obligé de prêcher à ceux qui me veulent ouïr..... et c'est pour cette cause et non pour une autre, que je suis venu en cette ville. Ayant été conduit devant vous pour rendre raison de ma foi, je suis prêt à le faire, non seulement cette fois mais toutes et quantes fois qu'il vous plaira de me ouïr paisiblement. Ce que j'ai prêché et ce que je prêche est la sincère

vérité et non une hérésie. Je le maintiendrai jusqu'à la mort. Quant à ce que vous me dites, que je trouble la terre et cette ville en particulier, je répondrai comme Elie à Achab : C'est toi, ô roi, qui troubles tout Israël et non pas moi. Oui, c'est vous et les vôtres qui troublez le monde par vos traditions, vos innovations et vos vies tant dissolues. »

Les prêtres qui avaient écouté en silence jusqu'à ces derniers mots, bondirent de rage. « Il a blasphémé, s'écria l'un d'eux, qu'avons-nous plus besoin de l'entendre ! Il est digne de mort ! » Farel se retourna et regarda celui qui avait dit cela. « Parle les paroles de Dieu, et non celles de Caïphe », lui dit-il avec calme. Mais cette réponse ne fit qu'augmenter la fureur des prêtres. « Tuez-le, tuez-le. Au Rhône le chien de luthérien », s'écriaient-ils de toutes parts. Et tous tombèrent sur les pauvres prédicateurs, les battant, leur crachant à la figure, criant, hurlant de toutes leurs forces.

Le vicaire, les deux Eidguenots et quelques hommes d'église moins fanatiques, s'efforçaient en vain de délivrer Farel et ses amis. Enfin, Besançon Hugues, l'un des deux magistrats, s'écria : « Vous êtes de méchantes gens, nous vous avons amené ces gens sur votre promesse qu'on ne leur ferait aucun mal, et vous voulez les meurtrir et les tuer en notre présence ; je vais faire sonner les grandes cloches pour convoquer le Conseil général ».

Les prêtres craignant que, si le Conseil s'assemblait à cause de l'émeute, les Eidguenots ne les fissent tous bannir, lâchèrent leurs victimes et retournèrent s'asseoir à leurs places. Le vicaire dit à Farel et à ses amis de quitter la salle afin de laisser délibérer le Conseil épiscopal. Farel et ses compagnons sortirent donc roués de coups et couverts de crachats ; ils allèrent attendre dans la galerie. Pendant ce temps le bas clergé et la populace ameutée dans la rue s'im-

patientaient ; le bruit et la foule allaient croissant sous les fenêtres ; de la galerie où ils étaient, les évangélistes entendaient à la fois le bruit d'une vive discussion dans la salle du Conseil et les clameurs de la foule qui remplissait non seulement la rue mais la cour et le jardin. Quatre-vingts prêtres vigoureux, armés de solides bâtons, s'étaient placés vers la porte pour défendre, disaient-ils, la sainte foi catholique. Ils surveillèrent toutes les issues afin qu'aucun des trois hérétiques ne pût s'échapper. Ils voulaient, dit la sœur Jeanne, « faire mourir de male mort ce méchant et ses complices ».

Le tapage allait toujours croissant et Farel se promenait avec ses amis dans la galerie, à l'extrémité de laquelle le vicaire avait posté un de ses domestiques, une arquebuse à la main. Excité par les cris du dehors, et ne pouvant plus se contenir à la vue du fameux hérétique se promenant si tranquillement à quelques pas de lui, le domestique finit par coucher Farel en joue et tirer sur lui. Mais l'amorce brûla sans que le coup partît. Guillaume se retourna avec calme et dit au valet : « Ces pétarades ne me font pas peur ». Comme tant d'autres fois, Dieu avait protégé son fidèle serviteur.

Enfin la porte de la salle épiscopale s'ouvrit ; les magistrats eidguenots avaient eu le dessus. Les prêtres avaient grand'peur de Messieurs de Berne ; les Eidguenots leur firent comprendre qu'ils s'exposaient d'une manière certaine à leur déplaisir s'ils touchaient à Farel. Le vicaire se borna donc à sommer le réformateur et ses deux amis de quitter Genève dans un délai de six heures, sous peine du feu. Le bruit se répandit que les hérétiques allaient sortir et à mesure que Farel s'approchait de la porte, la foule se groupait autour, les prêtres au premier rang, brandissant leurs gourdins et grinçant les dents de rage. En entendant leurs hurlements, Farel s'arrêta un instant à considérer ce qu'il de-

vait faire. Le moment qui allait suivre serait sans doute son dernier. « Ce vilain n'ōsait sortir, dit encore la sœur Jeanne, car il craignait que les gens d'église ne le missent à mort. Quand on vit qu'il ne voulait sortir, deux des chanoines allèrent le menacer par grosses paroles, disant que puisqu'il ne voulait sortir bon gré et de par Dieu, qu'il sortît par tous les grands diables dont il était le ministre et serviteur. L'un d'eux lui donna un grand coup de pied et l'autre de grands coups de poings sur la tête et au visage et en grande confusion le mit dehors avec ses deux compagnons ». Mais les coups des deux chanoines n'étaient rien en comparaison de la bande armée qui entourait la porte comme une mer en furie. Pendant un moment on put croire que c'en était fait des prédicateurs. Tout à coup, la foule s'écarta pour livrer passage aux magistrats qui arrivaient avec « tout le guet de la ville ». Ils délivrèrent les évangélistes, les placèrent au milieu de leurs hallebardiers et prirent le chemin de la Tour Perce. Mais les quatre-vingts prêtres armés dont nous avons parlé, voulurent tenter un dernier effort. Ils coururent en avant se poster dans un endroit où leurs ennemis devaient passer; « ces bons prêtres, dit la sœur Jeanne, ne pouvaient se contenter de voir les hérétiques chassés de la ville ». Quand Farel passa au lieu où les « bons prêtres » s'étaient embusqués, l'un d'eux s'élança sur lui l'épée à la main pour tâcher de le « transpercer au travers du corps ». Mais un des magistrats vit la chose et arrêta à temps le bras de l'assassin, « de quoi plusieurs furent marris, » ajoute la sœur Jeanne.

Les prêtres comprirent que pour le moment il n'y avait plus rien à faire, et ils se contentèrent de poursuivre de loin les prédicateurs en criant : Au Rhône! Au Rhône! jusqu'à la Tour Perce.

De retour dans leur hôtel, devant lequel les magistrats

mirent des gardes, nos trois amis se consultèrent; ils sentaient qu'il fallait partir. Le Seigneur n'a-t-Il pas dit: « Si l'on vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre ». Toutefois ces fidèles serviteurs regrettaient de quitter les âmes affamées de vérité qui les avaient si bien accueillis.

« Elles entendront encore l'Evangile au temps voulu de Dieu, dit Farel, il ouvrira la voie ».

De grand matin quatre Eidguenots vinrent chercher les prédicateurs pour les emmener en bateau. Les prêtres étaient déjà sur pied et quand ils virent la petite bande qui était de sept personnes en tout, ils se mirent à crier: « Les diables s'en vont! » Mais la main de Dieu protégeait son serviteur et nul n'osa le toucher.

Les voyageurs atteignirent sains et saufs le bateau; leurs amis eidguenots saisirent les rames et bientôt les évangélistes disparurent, emportés rapidement sur les flots, laissant derrière eux la populace qui vociférait et leur criait des injures. Comme jadis les trois Hébreux dans la fournaise, ces fidèles serviteurs de Dieu avaient été gardés de tout mal. Mais les Eidguenots ne voulurent pas les débarquer dans les ports de la Côte; ils choisirent pour aborder une plage déserte entre Morges et Lausanne. Les Genevois prirent congé de leurs amis avec affection, puis Farel et Saunier prirent la route d'Orbe. Telles furent les deux premières journées de Farel à Genève.

CHAPITRE XLIV

Seconde attaque contre Genève.

La réception orageuse que Farel avait trouvée à Genève ne le découragea nullement. Le souvenir de ces âmes altérées de vérité et de paix, augmentait son désir de voir le jour où l'on pourrait « prendre Genève pour Christ ».

Après une courte visite à Orbe, il se rendit à Grandson, où il rencontra Antoine Froment qui, malgré son extrême jeunesse, était devenu le pasteur d'Yvonand, petit village des environs. Guillaume projetait d'envoyer Froment tenir tête aux « robustes prêtres » de Genève. Le jeune pasteur avait montré à Boudevillers qu'il ne manquait pas de courage. Il avait seulement vingt-deux ans, il était frêle, timide et de petite taille, mais il avait un avantage très grand aux yeux de Farel, c'est qu'il n'était « personne ». Guillaume alla donc vers lui et lui fit le récit de ses aventures à Genève, insistant sur les bonnes dispositions des Eidguenots pour l'Evangile. Froment l'écoutait avec grand intérêt. En terminant, Farel fixant sur le timide jeune homme ses yeux étincelants, lui dit : « Va, essaie si tu peux avoir accès dans Genève et y prêcher. » Antoine fut d'abord frappé de stupeur. « Comment oserais-je, dit-il enfin, aller affronter des ennemis qui vous ont fait fuir, maître Farel ? »

« Fais comme moi à Aigle, répondit Farel, je me fis maître d'école et j'enseignais des petits enfants, profitant de l'occasion pour leur parler de Jésus-Christ jusqu'à ce que la porte me fût ouverte pour la prédication. Mon

cher Froment, tu crains Messieurs de Genève..... mais n'étais-tu pas avec moi quand je m'en allai à Neuchâtel et que je prêchais au milieu des places, des rues et des villages circonvoisins ? Ne te souviens-tu pas que nous reçûmes souvent nos censes (rentes), à savoir coups et outrages, principalement une fois à Valengin où mon sang est demeuré plus de quatre ans sur les pierres d'un petit temple près duquel les femmes et les prêtres me battaient en pressant ma tête contre les murailles, tellement qu'il ne s'en fallut guère qu'ils ne nous tuassent tous les deux ? »

Malgré ces paroles encourageantes, Antoine ne se décida pas encore à partir, et quelques-uns des évangélistes pensaient comme lui qu'il était encore trop jeune peur être envoyé dans l'antre du lion.

A cette époque, Antoine Saunier, Robert Olivétan et d'autres hommes pieux, se rendirent dans les Vallées vaudoises afin de s'entendre avec les Vaudois au sujet de la traduction de la Bible en français. Ceux-ci, heureux d'apprendre qu'on allait se mettre à l'œuvre, collectèrent quinze cents écus d'or pour les frais d'impression. Ces pauvres gens durent sans doute s'imposer bien des privations pour réunir une telle somme ! On commença la traduction. Farel se chargea d'abord de la revoir, mais ensuite il remit cette partie du travail à Olivétan.

Au mois d'octobre, Guillaume reparut à Yvonand. « Antoine Froment, dit-il, je te demande encore une fois au nom du Seigneur Jésus-Christ, si tu veux aller à Genève ? » Antoine répondit comme précédemment, qu'il était jeune, faible, sans réputation, que Genève était la forteresse de l'ennemi. « N'aie pas peur, répondit Farel, c'est une grande chose que de n'être « personne », car ainsi tu seras entièrement libre et nul ne fera attention à toi. Dieu te dirigera et te conduira dans le chemin que tu devras prendre ».

Oui, Froment ira cette fois, non pour plaire à son ami, mais pour l'amour de Christ. Se jetant à genoux, il dit : « O Dieu, je ne me fie à nulle puissance humaine, je me remets entièrement à toi. A toi je remets la cause, te priant de la conduire puisqu'elle est tienne ».

Le jeune pasteur réunit son petit troupeau pour lui faire ses adieux. Tous prièrent avec lui afin que Dieu lui donnât de faire connaître Sa Parole. Puis Froment prit congé d'eux ainsi que de Farel, et partit pour Genève.

Il passa par Lausanne et les rives du Léman ; parfois il s'arrêtait en se demandant s'il n'était pas fou d'entreprendre une pareille tâche. Mais ces paroles lui revinrent à la mémoire avec force : « Dieu a choisi les choses folles de ce monde pour couvrir de honte les sages ; et Dieu a choisi les choses faibles de ce monde pour couvrir de honte les choses fortes ; et Dieu a choisi les choses viles de ce monde, et les méprisées, et celles qui ne sont point, pour annuler celles qui sont ; en sorte que nulle chair ne se glorifie devant Dieu. » Ainsi fortifié, Antoine reprit sa route.

A cette époque les Genevois étaient fort préoccupés d'un phénomène resplendissant qu'on voyait dans le ciel toutes les nuits. L'astre brillant devait être le présage d'un événement miraculeux.

Antoine, à son arrivée à Genève, se sentit tout intimidé et mal à son aise au milieu des étrangers ; personne ne se souciait de lui ; il n'obtenait que des réponses brèves et méfiantes. Froment se rappelait les noms de quelques-uns des principaux Eidguenots, amis de Farel ; il alla leur faire visite. Mais ces grands personnages ne lui firent pas bon accueil ; ils trouvaient que Farel aurait pu leur envoyer au moins un savant docteur et non pas un homme chétif, mal mis et qui avait presque l'air d'un enfant. Ces messieurs auraient eu honte d'opposer le petit Antoine Froment aux savants prêtres de Genève.

Découragé, le pauvre Antoine retourna à son hôtel ne sachant que faire. Il voyait bien que les Eidguenots, même ceux qui étaient favorables à l'Evangile, ne voulaient rien de son humble personne. En conséquence il demanda sa note, la paya, fit son paquet et franchissant la porte de Suisse, il quitta Genève.

CHAPITRE XLV

Troisième attaque.

Le pauvre jeune homme n'était pas bien loin des murs de l'inhospitalière cité lorsqu'il s'arrêta... Il ne voyait point, comme Balaam, une épée nue sur son chemin, mais il lui sembla que le Seigneur lui barrait le passage; revenant sur ses pas, il rentra dans l'hôtel et monta s'enfermer dans la chambre qu'il venait de quitter. Il appuya la tête sur ses mains et demanda au Seigneur ce qu'Il voulait de lui.

Pendant qu'Antoine priait, le Saint-Esprit lui rappela ce verset : « Je te mènerai dans le chemin par lequel tu dois marcher... » Puis les paroles de Farel lui revinrent soudain à la mémoire : « Je me fis maître d'école à Aigle et j'enseignais les petits enfants. »

Ce fut comme un trait de lumière pour Froment! Il avait voulu être *quelque chose,* il avait été blessé de ce que les Eidguenots ne l'avaient pas reçu comme un grand prédicateur et de leur mépris pour son apparence chétive. Il ne s'était pas contenté de commencer petitement et en rece-

vant sa tâche de Dieu sans s'appuyer sur les hommes. Maintenant il comprenait ce qu'il devait faire.

Il demanda à un Genevois, dont il avait fait la connaissance dans la rue, s'il pouvait lui indiquer une salle à louer pour une école. « Il y a une grande et belle salle à la Croix-d'Or, » répondit son nouvel ami, qui offrit de l'y conduire. Froment loua cette salle, puis il retourna à l'hôtel et de sa plus belle écriture il rédigea l'avis suivant : « Il est venu un homme en cette ville, qui veut enseigner à lire et à écrire en français, dans un mois, à tous ceux et celles qui voudront venir, petits et grands, hommes et femmes, même ceux qui jamais ne furent en école. Et si dans ledit mois ils ne savent lire et écrire, ne demande rien de sa peine. Lequel ils trouveront en la grande salle de la Croix-d'Or. Et là on guérit beaucoup de maladies pour néant » (gratis). Antoine fit plusieurs copies de cet avis et alla lui-même les afficher dans les endroits les plus fréquentés. Beaucoup de gens s'arrêtèrent à les lire; quelques-uns avaient envie d'aller à cette nouvelle école, mais les prêtres flairaient de l'hérésie. « C'est un diable, disait l'un d'eux, debout au milieu du groupe qui discutait l'un des placards, ceux qui vont prendre ses leçons sont immédiatement ensorcelés. » Malgré cet avertissement, un certain nombre de filles et de garçons parurent dans la salle où Froment attendait les écoliers.

Quand les leçons furent finies, il ouvrit son Nouveau Testament et leur en lut une portion qu'il expliqua clairement et avec simplicité. Puis il demanda à ses élèves s'ils avaient des malades dans leurs familles et leur donna des simples inoffensifs à emporter.

Ces enfants racontèrent chez eux ce qu'ils avaient entendu; enchantés de leur maître, ils pressaient leurs camarades et même les grandes personnes de venir à la Croix-

d'Or. Bientôt toute la ville eut entendu parler de l'école du jeune Français, enfin les parents de ses élèves se décidèrent à aller aussi l'entendre.

Ce furent d'abord des Eidguenots qui espéraient que Froment parlerait contre la messe et les prêtres. Ils s'assirent derrière les enfants en attendant la fin des leçons; outre la lecture et l'écriture promises par l'annonce, Froment enseignait l'arithmétique.

Enfin la petite exhortation commença : Antoine lut une histoire de la Bible, en ayant soin d'expliquer tous les mots difficiles. Ensuite il adressa quelques paroles simples et affectueuses à ses auditeurs, leur donnant le message de paix et de grâce. Tous les yeux étaient rivés sur lui tandis qu'il parlait, et en s'en allant les Eidguenots se dirent que jamais ils n'avaient entendu un pareil enseignement : pas un mot des prêtres, mais beaucoup de Jésus-Christ.

Ceux qui l'avaient entendu le racontèrent à leurs amis.

Bientôt la grande salle se remplit d'hommes, de femmes, d'enfants ; ils arrivaient longtemps avant l'heure pour être sûrs d'avoir de la place. Dans leur zèle, ils oubliaient le duc de Savoie et l'évêque. Chacun ne parlait que de cette merveilleuse école. « Que c'est différent des discours de nos prêtres ! disait-on. Ceux-ci gazouillent les choses les plus sacrées d'une manière profane ; leur prédication est pleine de belles paroles et d'affectation, mais ils n'ont aucun respect pour Dieu. » Le clergé commença à s'alarmer ; les prêtres répétèrent partout qu'Antoine était un sorcier ; ils criaient derrière les gens qui sortaient de la salle de la Croix-d'Or : « Voilà les possédés qui passent ! » Mais ils auraient aussi bien pu commander au vent de s'arrêter. Chaque jour l'auditoire de Froment devint plus nombreux, et beaucoup de gens s'en retournaient louant et bénissant Dieu de leur avoir révélé cet amour qui surpasse toute connaissance.

Guérin, le fabricant de bonnets, commença à prêcher lui-même la bonne nouvelle, après avoir fait une confession publique de sa foi en Christ. Vers la fin de novembre, il reçut une lettre de Farel qui avait appris sa conversion. Le réformateur écrivait :

« Grâce, paix et miséricorde vous soient données par Dieu notre Père miséricordieux et par le seul Sauveur et Rédempteur Jésus !

» Mon très cher frère, nous sommes tous grandement réjouis qu'il vous en soit advenu selon nos désirs. Nous espérons que le Père qui vous a amené où vous en êtes achèvera son œuvre en vous. Il vous reste à poursuivre comme vous avez commencé, en toute force, vigueur et diligence, en toute douceur, science, sagesse, gardant la Parole du grand Maître qui a dit : Soyez prudents comme serpents et simples comme colombes. Soyons vrais imitateurs du Sauveur qui prit les enfants entre ses bras si aimablement, tandis qu'Il appelle celui qui avait été auparavant loué et approuvé, un Satan, parce qu'il ne comprenait pas les choses de Dieu, mais seulement celles des hommes. Ainsi *faites-vous tout à tous,* soyez grand avec les grands, petit avec les petits, faible avec les faibles, afin de les gagner tous. Et comme vous enseignez à tous à mettre leur fiance en Dieu, par-dessus tout, montrez que vous le faites vous-même et qu'en toutes choses vous vous attendez à la très grande puissance du Seigneur, qui fera bien en tout si seulement on se remet simplement à Lui... Il faut que le scandale de la croix triomphe et que les adversaires soient connus, mais notre Seigneur le fera en son temps, car Il veut avoir l'honneur de tout, et moins il y a de secours humains, plus Dieu travaille. Car Il veut que nous procédions avec grande crainte de Lui, sans regarder à l'homme. Je suis assuré que les pauvres tonsurés (les prêtres) n'ont travaillé

qu'à leur propre ruine dans tout ce qu'ils ont fait... mais mon cœur s'efforce de faire du bien et non du mal à personne, selon le commandement du Seigneur. Ayons un peu de patience et continuons à avoir fiance en Dieu, et bientôt nous verrons la délivrance du Père. Mon très cher frère, tâchez, je vous prie, d'enseigner comme si vous deviez rendre raison à chacun des mots et même des lettres, vous servant des propres paroles de la sainte Ecriture, fuyant non seulement les phrases et façons de parler qui ne sont pas dans les Ecritures, mais aussi les mots que l'Ecriture n'emploie pas, sans vous inquiéter de ce que tel ou tel s'en sert... La bénédiction, la grâce, la paix et la miséricorde de Dieu soit sur vous. »

CHAPITRE XLVI.

Une dame ensorcelée.

Plusieurs des Eidguenots, il faut l'avouer, soutenaient Froment seulement dans l'espoir qu'il les débarrasserait de la tyrannie des prêtres. Néanmoins, beaucoup de pécheurs étaient amenés des ténèbres à la lumière et du pouvoir de Satan à celui de Dieu.

Les prêtres et les moines, de plus en plus irrités, allaient de maison en maison, avertissant les gens; ils les haranguaient sur les marchés et dans les rues. « Qu'est-ce que ce petit insensé peut savoir? disaient-ils, il n'a que vingt-deux ans et c'est un diable. » « Cet insensé, répondait le peuple,

vous apprendra à être sensés, ce diable chassera le diable dont vous êtes possédés. »

Tous les jours de nouvelles âmes étaient sauvées, car Dieu faisait alors à Genève une œuvre merveilleuse. Sa puissance s'accomplissait dans l'infirmité d'Antoine.

Un jour, on vit arriver dans la salle de la Croix-d'Or deux dames. L'une avait l'air grave et doux, le maintien modeste ; l'autre, au contraire, resplendissait d'ornements et de bijoux; en outre, elle était couverte de croix et de rosaires. Si nous sommes de vrais chrétiens, c'est par la croix de Christ que nous sommes crucifiés au monde et le monde à nous. Cependant, on voit fréquemment des croix d'or, d'argent, de bois, de pierre, mêlées aux parures mondaines. Ainsi accoutrée, cette dame vint se placer en face du prédicateur, qu'elle regardait d'un air de dérision et de moquerie. Son amie se plaça modestement près d'elle.

Froment était monté sur une table, comme il le faisait toujours pour être mieux entendu. Il avait à la main un livre dont il lut quelques paroles, puis il commença à les expliquer. Pendant ce temps, la dame aux pompeux atours faisait le signe de la croix en marmottant des *Ave* et des *Pater*. Mais Antoine continua son exhortation sans s'en inquiéter ; il parla de l'amour de Dieu qui avait donné son Fils unique afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. Il annonça le pardon gratuit et le salut parfait qui sont offerts à toute âme fatiguée et chargée qui vient à Christ.

Peu à peu, l'expression de moquerie de la dame disparut; ses yeux étaient comme rivés sur le prédicateur, et cependant elle ne l'entendait pas même; c'était une autre voix qui lui parlait, celle du ciel qui se fait entendre aux morts et les réveille pour la vie éternelle. Quel était donc ce livre dans lequel le prédicateur avait lu des paroles si

merveilleuses qu'elles semblaient procéder de la bouche même de Dieu ?

Le sermon était terminé; les enfants et les grandes personnes s'en allèrent; seule la dame ne bougea pas de sa place. Froment descendit de sa chaire improvisée. « Est-ce vrai, tout ce que vous avez dit là ? » lui demanda soudain l'étrangère. « Oui, madame, » répondit Antoine. « Ce livre est-il vraiment le Nouveau Testament ? » « Oui. » « Est-ce qu'il y est question de la messe ? » « Non, madame. » « Voulez-vous me le prêter ? » demanda la dame après un instant d'hésitation. Froment le lui confia volontiers; elle le cacha soigneusement sous son manteau et partit avec sa compagne.

En route, les deux amies échangèrent à peine un mot, et quand la belle dame fut arrivée chez elle, elle monta droit à sa chambre et s'y enferma, seule avec le Livre. Elle défendit à sa famille de l'attendre pour les repas ni de la déranger sous aucun prétexte.

Trois jours et trois nuits se passèrent ainsi; la dame ne mangeait ni ne buvait, mais elle lisait le Nouveau Testament et priait. Au bout de trois jours, elle sortit de sa retraite en disant : « Le Seigneur m'a pardonnée et m'a sauvée, Il m'a donné l'eau vive. »

Claudine Levet, tel était son nom, demanda ensuite à voir Froment pour lui déclarer ce que le Seigneur avait fait pour son âme. On envoya un messager le chercher; quand il arriva, elle se leva pour le recevoir, mais elle ne put parler. « Ses larmes, dit Froment, tombaient sur le plancher. » Enfin elle put inviter son visiteur à s'asseoir et lui dire comment Dieu avait ouvert le ciel à une pécheresse comme elle et l'avait sauvée par le précieux sang de son Fils. Il l'écoutait plein de joie et d'étonnement. Claudine lui raconta aussi comment elle avait été amenée à la Croix-d'Or

par sa belle-sœur, Paula Levet, qui l'avait longtemps suppliée en vain de venir, car Claudine craignait d'être ensorcelée. Les prêtres avaient dit que ceux qui allaient entendre Froment étaient non seulement ensorcelés, mais encore damnés. Enfin, par amitié pour Paula, Claudine céda à ses instances; mais avant de se risquer chez le sorcier, elle appliqua sur ses tempes du romarin fraîchement cueilli, se frictionna la poitrine avec de la cire vierge et suspendit à son cou tout ce qu'elle possédait en fait de reliques, de croix et de chapelets. Elle espérait ainsi, tout en échappant aux enchantements du prédicateur, pouvoir mieux réfuter Paula après l'avoir entendu elle-même.

« Et maintenant, continua-t-elle, comment pourrais-je jamais bénir assez le Seigneur de ce qu'Il m'a ouvert les yeux! »

Le lendemain, Claudine quitta ses atours et revêtit un costume modeste et simple. Puis elle vendit ses bijoux, ses dentelles et tous ses ornements; l'argent qu'elle en retira fut consacré aux pauvres, surtout aux enfants de Dieu qui venaient de France se réfugier à Genève à cause des persécutions. Claudine Levet ouvrit sa maison à ces pauvres exilés et rendit un humble mais fidèle témoignage de ce que le Seigneur avait fait pour elle.

Ses amies furent aussi surprises que contrariées d'un tel changement. Lorsqu'elles se rencontraient, elles ne pouvaient d'abord que parler de cette mystérieuse transformation. « Hélas! se disaient-elles, comment se fait-il qu'elle ait été changée en si peu de temps? Nous l'aimions tant, et voilà qu'elle s'est perdue. C'est qu'elle a entendu ce chien qui lui a jeté un sort! » Finalement, elles se décidèrent à ne plus aller voir Claudine.

Mais celle-ci ne se découragea pas; elle se montra désormais modeste, douce et bienfaisante. Ses amies, qui l'ob-

servaient de loin, se demandaient si, en changeant, Claudine n'avait point choisi la bonne part. Bientôt elles revinrent la visiter. Claudine leur parla avec affection et humilité et leur donna des Nouveaux Testaments. Peu après, Dieu bénit les efforts de sa servante, qui eut la joie de voir ces mêmes dames, autrefois si indignées contre elle, déposer aussi leurs beaux atours, recevoir l'Evangile et se consacrer aux pauvres et aux malades.

Il est facile d'admirer ces transformations-là chez notre prochain, surtout si ceux dont il est question ont vécu il y a plusieurs siècles. Mais sommes-nous prêts à faire de même? Les habits somptueux, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie sont du monde et non pas de Dieu, aussi bien au XIX[e] siècle qu'au XVI[e]. Il y a des Eglises où l'on prononce le vœu solennel de renoncer au monde et à ses pompes. Il y en a où ces engagements se prennent au nom de petits enfants qui sont habillés pour la circonstance dans des robes baptismales dont le prix aurait suffi à vêtir chaudement dix ou vingt petits déguenillés qui grelottent de froid. Lorsque ces mêmes enfants sont devenus grands, ils ratifient les engagements pris en leur nom, juste à l'époque où ils se proposent de faire leur entrée dans le monde. Est-il possible qu'il s'agisse de ce même monde auquel ils viennent de renoncer par serment? Nous voyons dans le sixième chapitre de la seconde épître aux Corinthiens qu'il est question de sortir du monde et non pas d'y entrer, car si nous voulons être les amis du monde, il nous faudra être les ennemis de Dieu.

Les Testaments distribués par Claudine avaient été envoyés par Farel avec des livres et des traités imprimés aux frais de ses amis de Lyon. Ces Nouveaux Testaments étaient de la version de Faber, la seule qu'on eût alors. Aimé Levet, le mari de Claudine, fut d'abord très mécontent des nou-

velles opinions de sa femme, mais la douceur et la docilité de Claudine l'amenèrent à désirer de lire la Bible lui-même. Il alla aussi entendre la prédication de Froment et crut en Jésus-Christ.

CHAPITRE XLVII.

Une après-midi au presbytère.

Claude Pelliez, vicaire de la Madeleine, annonça tout à coup qu'il allait prêcher contre les hérétiques. Au jour fixé, l'église était pleine de catholiques; quelques évangéliques étaient aussi présents. Le vicaire fit un éloge pompeux de « l'Eglise, » de son chef, non pas Christ, mais le pape de Rome. En outre, il dénonça Froment comme un menteur ignorant, un loup qui rôdait autour du bercail pour dévorer les brebis. Après ce sermon, quatre Eidguenots se rendirent chez le vicaire. « Froment est un homme docte et lettré, lui dirent-ils; vous dites qu'il a menti, prouvez-le par la sainte Ecriture. » Claude Pelliez y consentit. Les Eidguenots auraient voulu qu'il donnât ses preuves en public, mais le vicaire ne voulut parler que chez lui, en présence de quelques amis seulement. Cette discussion fut fixée au 31 décembre 1532.

Antoine Froment avait été seulement deux mois à Genève; l'œuvre du Seigneur marchait avec une rapidité étonnante.

Au jour et à l'heure fixés par Pelliez, quatre Eidguenots se rendirent au presbytère; ils y trouvèrent quelques prê-

tres invités par le vicaire. Celui-ci était encore enfermé dans son cabinet, cherchant des textes dans la Vulgate pour combattre Froment. Hélas, il n'en trouvait point! Les Eidguenots et les prêtres attendirent longtemps; ils finirent même par boire ensemble du vin que l'un des Eidguenots paya. Le vicaire ne paraissait pas. Amis et adversaires commençaient à croire qu'il ne viendrait pas du tout quand la porte s'ouvrit et Pelliez entra, un gros volume sous le bras. Le vicaire ouvrit son livre qui était rempli de bandes de papier pour marquer les divers passages dont il avait besoin et se mit à lire un long article contraire aux enseignements de Froment.

« Mais qu'est-ce que c'est que ce livre-là, demanda Perrin, un des Eidguenots. Ce n'est pas la Bible! »

« Ah! s'écrièrent les autres, vous n'avez pu trouver un seul texte dans la Bible pour nous combattre. »

Le vicaire devint rouge de colère: « Qu'entendez-vous, dit-il, ce sont les Commentaires perpétuels sur la Bible de l'illustre Nicolas de Lyra. »

« Mais vous nous aviez promis de réfuter Froment par la Bible, » répondirent les Eidguenots.

« Eh bien, Lyra est le meilleur des commentateurs de la Bible, » dit le vicaire.

« Nous ne voulons pas des Commentaires, nous voulons la Bible. »

Perrin se fâchait, le vicaire encore plus; ils finirent par être tous les deux très en colère.

Perrin était un de ces Eidguenots qui avaient pris parti pour Froment par haine contre la tyrannie des prêtres et non par amour pour Christ. Pendant le débat, un des amis du vicaire s'était glissé inaperçu hors de la chambre, et il revint tout à coup, amenant une bande de prêtres armés dont le premier marchait l'épée dégaînée. Les Eidguenots

furent indignés de cette trahison et saisissant leurs propres épées, qu'ils avaient posées sans défiance en entrant, ils se frayèrent un passage à travers le régiment de prêtres. Lorsque les Eidguenots furent dans la rue, un de leurs agresseurs courut sonner le tocsin et en un clin d'œil ils se virent entourés d'amis et d'ennemis accourus pêle-mêle. Les prêtres prétendaient que les quatre Eidguenots avaient voulu s'emparer de l'église pour y faire prêcher Froment. Les papistes ameutés voulurent se jeter sur eux, mais leurs amis les entourèrent. Le tapage et les cris causèrent une vive frayeur à la sœur Jeanne et à ses compagnes derrière les murs de leur couvent, elle nous dit : « Les pauvres dames de Ste-Claire étant à dîner, sortirent de table pour recourir au souverain notre Seigneur et faire la procession en grande dévotion, car déjà on menaçait de les faire marier. » Enfin les magistrats parurent ; ils dispersèrent la foule et poursuivirent les prêtres qui tâchaient de susciter une émeute plus loin. Après cela on convoqua le conseil pour prévenir de nouveaux troubles ; les Eidguenots furent invités à comparaître devant les magistrats qui leur signifièrent de faire cesser les prédications de Froment soit à la Croix-d'Or soit dans les maisons particulières. Les Eidguenots répondirent qu'ils voulaient entendre la Parole de Dieu partout où ils pourraient. « Personne n'a le droit de nous en empêcher, dirent-ils ; d'ailleurs le Conseil a décrété que la Parole de Dieu doit être prêchée dans chaque église paroissiale et ce décret n'a pas été exécuté ; ainsi nous voulons entendre Froment. »

Là-dessus le Conseil envoya chercher le vicaire de l'évêque et le pria de faire venir des prédicateurs, lui demandant surtout un certain moine gris qu'on avait entendu pendant l'Avent. Ils exigèrent du vicaire que la Parole de Dieu serait prêchée dans toutes les églises paroissiales. Le

vicaire, qui tenait avant tout à vivre en paix, promit tout ce qu'on voulut, et le Conseil, croyant apparemment qu'il pouvait faire venir des prédicateurs comme des musiciens ou des crieurs publics, se sépara très satisfait de ses arrangements.

CHAPITRE XLVIII.

Le sermon prêché sur l'étal d'une poissonnière.

Les Eidguenots désiraient d'autant plus entendre Froment qu'on cherchait à les empêcher. Quelques-uns d'eux avaient soif de l'Evangile, les autres voulaient surtout défendre leurs droits, n'entendant pas être dominés par les prêtres. Le clergé, ils le savaient bien, était au fond de l'affaire. Pour un motif ou pour un autre, tous les Eidguenots formèrent donc le projet de se rendre en corps, le lendemain, à la Croix d'Or.

Le 1er janvier 1533, Antoine Froment partit comme à l'ordinaire pour aller tenir son école, mais il trouva une si grande foule dans les rues avoisinant la Croix d'Or, qu'il ne parvint à la porte qu'à grand'peine. La salle et les escaliers étaient encombrés ; en outre, ceux qui étaient dehors ne voulaient pas laisser entrer Froment de peur de ne pas l'entendre. Une voix poussa le cri de : Au Molard ! Oui, oui, au Molard, répéta le peuple. Le Molard est une grande place près du lac et non loin de la Croix d'Or. C'est là que se tenait et que se tient encore le marché au poisson.

La foule entraîna donc Froment au Molard ; puis les Eidguenots s'emparèrent sans façon de l'étal d'une poissonnière et y firent monter le prédicateur. La place était entièrement couverte de gens qui criaient à Froment : « Prêchez-nous la Parole de Dieu. » D'abord le bruit était si grand qu'il ne put se faire entendre. Enfin le silence s'établit ; il s'agenouilla, quelques-uns firent comme lui, tous se découvrirent. L'émotion coupait la voix du jeune prédicateur et des larmes coulaient sur ses joues. D'une voix claire et forte, il rendit grâce à Dieu, l'auteur de toute grâce excellente et de tout don parfait, celui qui s'est engagé à exaucer tous ceux qui s'approchent de Lui par son Fils. « O notre Père, dit-il, vois ce pauvre peuple aveugle et conduit par des aveugles, tellement qu'ils tombent tous dans la fosse et ne peuvent en être retirés que par ta miséricorde. Relève-les donc par ton St-Esprit, ouvre leurs yeux... leurs oreilles..., fais-leur recevoir ton Saint-Esprit, ce que tu mettras dans la bouche de ton serviteur qui certes est indigne de porter une si grande ambassade... Puisqu'il t'a plu de me choisir parmi les choses faibles de ce monde, donne-moi force et sagesse, tellement que ta puissance soit manifestée..... Montre que ta vertu est plus grande que celle de Satan et que ta force n'est pas comme celle de l'homme. »

Le peuple écouta cette prière avec étonnement ; il n'en connaissait pas d'autres que celles que chantent les prêtres. Celle de Froment, qui partait d'un cœur rempli du Saint-Esprit, avait un accent de vérité et de sincérité entièrement nouveau pour ses auditeurs. Ensuite debout sur son échoppe, Froment tira de sa poche un petit Testament et y lut ce texte : « Donnez-vous de garde des faux prophètes qui viennent à vous en habits de brebis ; mais au dedans ce sont des loups ravissants. » Il parla des prêtres

avec fidélité et courage ; de la messe et du pape, il dit au peuple que lui et ses pères avaient été trompés depuis mille ans par des loups en habits de brebis pires que les Pharisiens dont le Seigneur avait parlé si sévèrement. Oui, pires, car ils prétendent pardonner les péchés, ce que les Pharisiens n'ont jamais osé faire. Pires, car ils font croire aux hommes qu'un morceau de pain dans une boîte en or, c'est Dieu Lui-même. Mais ne les croyez pas, dit-il, Christ qui nous a rachetés par son sang est à la droite du Père. C'est là haut qu'il faut le chercher et non pas dans une boîte. Christ a condamné les Pharisiens parce qu'ils portaient de longues robes. Ce n'était pas que les robes fussent longues qui déplaisait à Dieu, mais c'était que les Pharisiens les portassent pour se distinguer des autres hommes. Qui sont ceux parmi vous qui ont de longues robes et qui se rasent la tête pour montrer qu'ils sont plus saints que les laïques ? Voyez et jugez pour vous-mêmes.

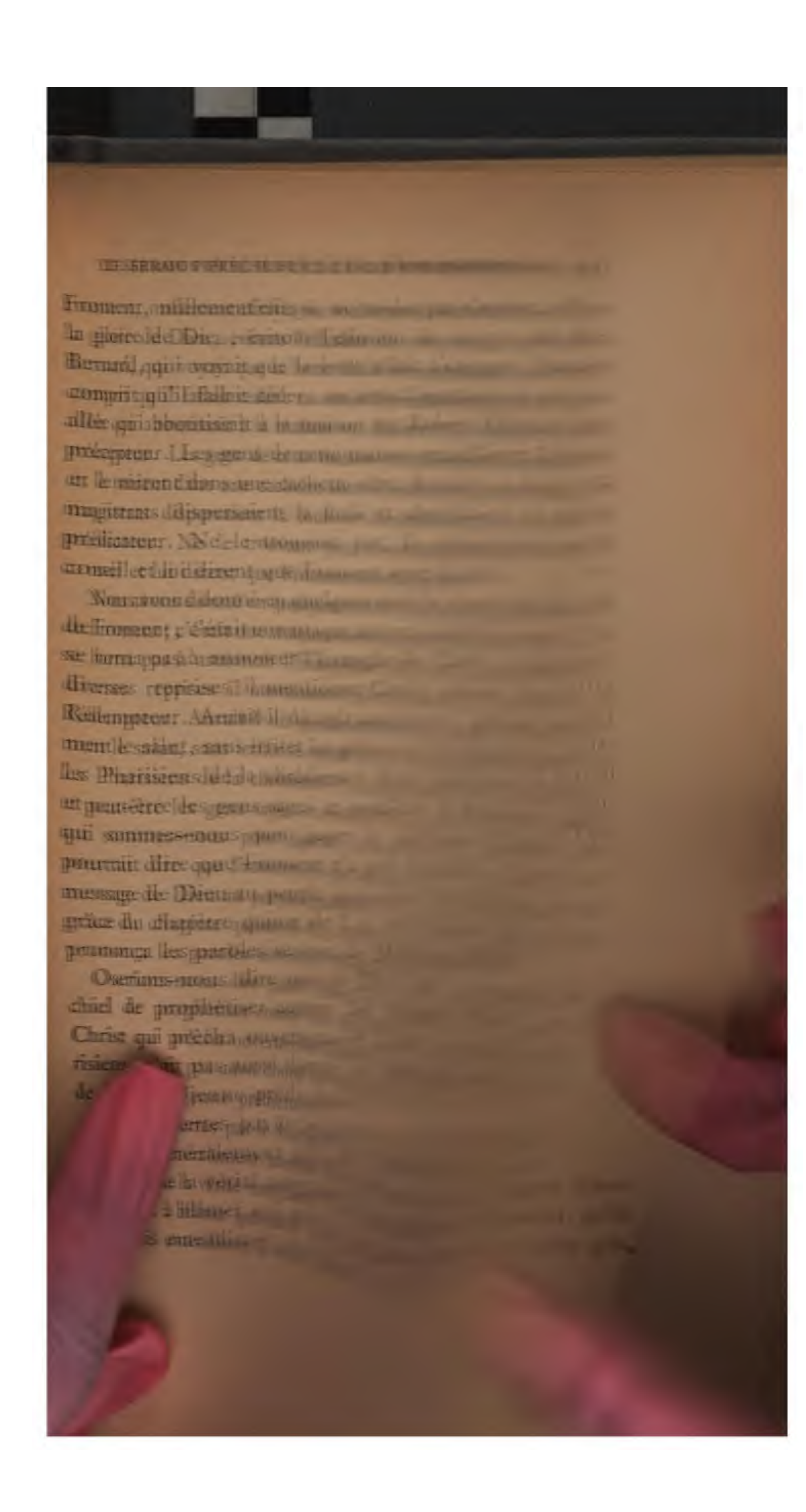
Au milieu du discours arriva un officier qu'on appelait le grand sautier ; il venait de la part des magistrats auxquels les prêtres avaient couru annoncer que les Eidguenots étaient rassemblés au Molard pour entendre prêcher leur idole. Le grand sautier étendit son bâton et cria : « Au nom de mes seigneurs, je vous commande de ne plus prêcher. » Le jeune prédicateur s'interrompit et répondit d'une voix forte : « Nous devons obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, » puis il continua son discours. Le sautier, craignant les Eidguenots, n'osa pas insister. Froment continua, parlant des mauvaises doctrines du clergé, de ses traditions, de sa vie dépravée. Soudain une troupe d'hommes parut à l'extrémité de la place : il y avait des magistrats, des soldats et des prêtres tous armés jusqu'aux dents. Claude Bernard, l'un des Eidguenots, s'élança vers Antoine en lui criant de toute la force de ses poumons de se sauver. Mais

Froment, nullement effrayé, ne voulut pas s'arrêter. « Pour la gloire de Dieu, évitons l'effusion du sang », dit alors Bernard, qui voyait que la lutte allait s'engager. Froment comprit qu'il fallait céder : ses amis l'entraînèrent vers une allée qui aboutissait à la maison où Robert Olivétan était précepteur. Les gens de cette maison recueillirent Froment et le mirent dans une cachette sûre. Pendant ce temps, les magistrats dispersaient la foule et cherchaient en vain le prédicateur. Ne le trouvant pas, ils retournèrent vers le conseil et lui dirent que Froment avait disparu.

Nous avons donné en quelques mots le résumé du discours de Froment ; c'était une attaque ouverte contre le clergé. Il ne se borna pas à annoncer l'Evangile de Christ ; seulement à diverses reprises il mentionna Christ comme Sauveur et Rédempteur. Aurait-il dû agir autrement, prêcher simplement le salut, sans irriter les prêtres en les signalant comme les Pharisiens de la chrétienté ? Nous pourrions le blâmer et peut-être les gens sages et modérés le feraient-ils. Mais qui sommes-nous pour juger le serviteur d'autrui ? Qui pourrait dire que Froment n'a pas transmis ce jour-là un message de Dieu au peuple genevois ? Le Sauveur plein de grâce du chapitre quinze de Luc est le même que celui qui prononça les paroles sévères de Matthieu XXXII.

Oserions-nous dire que le Dieu qui commanda à Ezéchiel de prophétiser contre les bergers d'Israël, que le Christ qui prêcha ouvertement contre les péchés des Pharisiens, n'ait pas aussi donné un message contre les prêtres de Rome au jeune prédicateur ?

Ce n'est certes pas le Seigneur qui a enseigné la ligne de conduite généralement adoptée maintenant, qui consiste à espérer que la vérité remplacera l'erreur sans que nous nous risquions à blâmer qui que ce soit. Quoi qu'il en soit, les Genevois entendirent la vérité exposée sans détours et ils



n'auraient pas eu plus de droits à s'en plaindre qu'un malade si on l'avertissait que son médecin l'empoisonne.

Les prêtres ne pouvaient se consoler de la disparition de Froment ; ils rôdaient sans cesse dans les rues et avant la fin de la journée ils acquirent la certitude que le prédicateur était caché dans la maison Chautems. Ils eurent bientôt amassé la populace, criant et hurlant sous les fenêtres, mais à la nuit Chautems fit sortir Froment par une porte de derrière et le conduisit chez le courageux Perrin ; les prêtres s'en aperçurent et courant à la porte de Perrin, le menacèrent de brûler la maison et tous ceux qui y étaient. Perrin était de force à tenir tête aux prêtres ; il parut sur le seuil de la porte et leur dit qu'il avait le droit d'engager un domestique sans leur permission et qu'il le ferait. Puis se retournant vers Froment, il lui dit : « Vous êtes mon domestique, je vous engage. » A ce moment une bande d'Eidguenots déboucha dans la rue et les prêtres s'enfuirent.

Pendant les jours suivants le Conseil et le clergé délibéraient sur les mesures à prendre ; si quelques-uns des magistrats n'avaient pas été Eidguenots, les choses auraient été vite arrangées. Mais la ville était divisée en deux par égaux dont les influences se neutralisaient.

En attendant, Froment travaillait pour son maître, q était fabricant de rubans. Parfois il sortait pour aller ren visite à ceux qui avaient été convertis par son moyen, catholiques le poursuivaient alors en lui criant des inju mais comme il était toujours acco par des Eid nots armés de bâtons, nul n'osait

Un jour Froment rencontra sur les prêtres portant des reliques, des prières à Pierre et à Paul, la foule pieusement. Il ne fit pas mine de salu

rompirent aussitôt leurs litanies et se mirent à crier : Tombez sur ce chien, noyez-le ! Les femmes, toujours les plus zélées, se jetèrent sur lui et tâchèrent de le précipiter dans le fleuve. Mais ses amis armés de leurs bâtons accoururent et l'entraînèrent dans la maison de Claudine Levet, qui était située à l'angle du pont. Aimé Levet, le mari de Claudine, était pharmacien. Les prêtres excitèrent le peuple à envahir son magasin. En un clin d'œil les vitres, les fioles, les bocaux furent brisés, toutes les drogues répandues à terre et la boutique remplie de boue et de sable. Après avoir mis Froment en lieu sûr, les Eidguenots redescendirent dans la pharmacie, d'où ils réussirent à expulser les émeutiers qu'ils refoulèrent à coups de bâton jusqu'au-delà du pont. A la nuit, Froment retourna chez Perrin et lui dit qu'il croyait le moment venu pour lui de quitter Genève. Ses amis furent fort attristés de cette détermination, mais ils ne purent s'empêcher de convenir qu'il avait raison. En conséquence, la même nuit le jeune prédicateur repartit et alla se réfugier dans son paisible village d'Yvonand.

CHAPITRE XLIX.

Le culte en esprit et en vérité.

Les prêtres avaient donc triomphé ! Ils s'étaient débarrassés de Farel et trois mois plus tard de Froment, qu'ils furent très satisfaits de voir remplacer par le moine gris.

Ce dernier avait attiré un auditoire nombreux à ses prédications pendant l'Avent, et ils espéraient qu'il en serait encore de même. En effet, les Genevois se rendirent en foule à ses sermons; mais voici qu'à la grande consternation du clergé, le moine gris se mit à prêcher le même Evangile qu'Antoine Froment! La lumière que Dieu avait fait luire à Genève n'était pas éteinte; un de ses rayons bienfaisants avait pénétré dans le cœur de ce pauvre moine, qui confessa courageusement Christ comme son Sauveur. Déjà lorsqu'il prêchait pendant l'Avent, son cœur était attiré vers l'Evangile, sans qu'il l'eût bien compris. Il était semblable à cet aveugle qui voyait des hommes comme des arbres qui marchent. Ce commencement de conversion avait donné à ses sermons la tendance neutre et incolore qui avait plu à tant de gens. Mais ensuite la lumière s'était faite dans son âme, et du haut de la chaire il annonça Christ tel qu'il le voyait par la foi; Christ non pas dans l'hostie, mais dans la gloire.

Les prêtres furent encore plus exaspérés contre le moine gris que contre Froment, et avec l'appui du gouvernement de Fribourg, ils réussirent à faire bannir de la ville ce nouveau prédicateur.

Ainsi l'un après l'autre trois serviteurs de Dieu furent chassés de Genève. Mais quand c'est le Seigneur qui a ouvert la porte, nul ne peut la fermer. Les évangélistes étaient partis, mais ils avaient laissé derrière eux beaucoup d'âmes pour lesquelles leurs paroles avaient été le message de vie. Il y avait dans la ville des hommes, des femmes et même des petits enfants que le bon Berger avait appelés par leur nom et avait conduits hors des ruines et des ténèbres dans les gras pâturages où Il paît ses troupeaux. Le Seigneur ajoutait tous les jours à l'Eglise ceux qui étaient sauvés. Ceux qui avaient cru s'assemblaient; s'ils n'avaient plus de

prédicateurs, la Parole de Dieu leur restait; comme les convertis des temps apostoliques, ils se réunissaient de maison en maison, principalement chez Baudichon, pour lire, prier et adorer Dieu. Baudichon de la Maisonneuve était maintenant plus qu'un Eidguenot, c'était un disciple du Seigneur. Sans doute il avait encore beaucoup à apprendre; il comptait encore un peu trop sur les bonnes épées et le courage humain. Toutefois, c'était un homme droit et honnête, craignant Dieu, aimant sincèrement le Seigneur Jésus-Christ et faisant ses délices de l'Evangile. Baudichon ouvrait donc avec joie sa maison à ces réunions d'enfants de Dieu; il était toujours prêt à défendre la vérité, d'une manière un peu rude peut-être, mais il nous faut à tous bien du temps pour arriver à mettre de côté les armes charnelles. La famille Baudichon avait pour devise : « Si l'Eternel ne bâtit la maison, ceux qui la bâtissent y travaillent en vain. » Combien d'ouvriers s'étaient efforcés de bâtir la maison de Dieu depuis un millier d'années! Mais maintenant le divin architecte Lui-même édifiait. On nous a conservé la description de ces réunions, et en la lisant nos pensées se reportent à la chambre haute de Troas, aux jours de Paul. Les fidèles arrivaient, se saluaient avec affection, puis s'asseyaient et demeuraient silencieux quelques moments. Puis l'un des assistants lisait une portion des Ecritures, un autre l'expliquait, un troisième priait, et les croyants s'en retournaient chez eux joyeux et édifiés.

Quelquefois, un évangéliste suisse ou français, en passage à Genève, donnait une prédication. Tous se rassemblaient alors pour l'entendre, mais ces visites n'étaient pas fréquentes. Le plus souvent c'était Guérin, le fabricant de bonnets, qui expliquait la Bible. Les croyants de Genève désiraient encore une chose; ils lisaient dans les Ecritures que le Seigneur Jésus a invité ceux qui l'aiment à se réunir autour de

sa Table pour annoncer sa mort, et ils voulaient se conformer à cet ordre.

Le Saint-Esprit les amenait peu à peu à cet acte de culte qui est l'expression de la communion des saints entre eux. Mais où trouver une retraite assez sûre? Car si la prédication de l'Evangile avait tant irrité les prêtres, dans quelle fureur seraient-ils en apprenant cette nouvelle impiété! Par cet acte, les évangéliques proclameraient qu'il n'y a ni autel, ni sacrifice, ni prêtres, que la messe est une abomination, que tous ceux qui ont été lavés dans le précieux sang de Christ ont le droit de s'approcher de Dieu, « si près qu'ils ne pourraient l'être davantage. » Ainsi, sans autre sacrificateur que Celui qui est dans les cieux, sans autel, sans pain bénit, sans livre d'office, tous peuvent entrer dans le lieu très saint et adorer Dieu en esprit et en vérité. Tous ayant été purifiés une fois pour toutes, sont une sainte sacrificature, tous sont rendus capables d'offrir les sacrifices spirituels agréables à Dieu par Jésus-Christ.

L'un des évangéliques avait un petit jardin clos de murs près des portes de la ville; il l'offrit pour y célébrer la Cène, et c'est là que les croyants se réunirent de grand matin un jour du mois de mars. Des bancs et une table avaient été préparés avec du pain et du vin. Tous s'assirent en silence; dans le ciel bleu ils voyaient scintiller l'étoile du matin au dessus des pics neigeux, et bientôt le soleil levant dora de ses premiers feux les blanches montagnes. Guérin se leva et pria, puis il rompit le pain et le passa à ses frères, ainsi que la coupe de vin. Ensuite les fidèles rendirent grâce au Seigneur, puis ils s'en retournèrent pleins de joie.

Les prêtres découvrirent bientôt ce qui s'était passé; ils racontèrent à la sœur Jeanne que ces chiens de luthériens s'étaient réunis pour manger du pain et du fromage qu'ils appelaient la Cène. Puis ils décidèrent de tuer Guérin, mais

celui-ci fut averti du complot. Il réussit à se réfugier à Yvonand près de Froment. C'était le quatrième témoin de Christ que Genève chassait de ses murs.

Si les prêtres avaient cru que la fuite de Guérin les débarrasserait de l'Evangile, ils s'étaient bien trompés. Jour après jour les réformés se réunissaient dans les maisons ou les jardins pour prier Dieu, chanter des hymnes ou étudier les saintes Ecritures. Si l'on faisait cesser les assemblées dans un endroit, elles recommençaient dans un autre. Le clergé se plaignait de ne point pouvoir trouver de remède contre cette peste. Enfin il lui arriva du secours par le moyen d'un dominicain venu pour prêcher le carême à la place du moine gris, un vrai catholique, disaient les prêtres. Le moine, très flatté de ce qu'on lui confiait l'honneur d'écraser l'hérésie, prépara un sermon magnifique qu'il prêcha dans l'église de son ordre. Il débuta en mettant ses auditeurs en garde contre la Bible, puis il continua en injuriant les réformés et en exaltant le pape; il se proposait de « tellement noircir ces hérétiques que jamais ils ne s'en laveraient. »

Les Eidguenots avaient été l'entendre; à mesure que le moine parlait, ils s'agitaient sur leurs bancs. « Comment! disaient-ils, si un de nous ouvre la bouche, nos maîtres crient comme des forcenés, tandis qu'on permet à ces moines de répandre librement leur poison! »

Lorsque le dominicain eut fini de parler, un homme se leva et dit: « Maître, je désire vous montrer loyalement, d'après les Ecritures, en quoi vous vous trompez. » Les prêtres se retournèrent avec stupéfaction. Qui était ce laïque qui se permettait de vouloir enseigner dans l'église? Tout le clergé se précipita sur l'audacieux, nommé Pierre Fédy; c'était un domestique de Guérin. On l'eut bientôt renversé de son banc et il aurait été assommé sans l'inter-

vention de Chautems, de Claude Bernard et de quelques autres Eidguenots.

Les prêtres coururent se plaindre au Conseil, qui bannit Fédy sur-le-champ et sans même vouloir l'entendre. Ce fut le cinquième des serviteurs de Dieu qui dut partir.

CHAPITRE L.

Emeute de prêtres.

Le parti catholique commençait à voir que le départ d'un réformé modifiait peu la position des évangéliques. Pour avoir la victoire, il lui fallait tuer ou bannir non pas cinq ou six prédicants, mais tous les évangéliques de la ville.

Les Eidguenots ne tardèrent pas à soupçonner le complot tramé contre eux. Baudichon et Claude Salomon se décidèrent à aller réclamer la protection de Berne. Salomon aurait voulu faire part de ce projet aux conseillers favorables à l'Evangile. « Non, dit Baudichon; nous ferons beaucoup mieux nos affaires sans demander conseil à personne. Allons à Berne exposer nous-mêmes notre requête. » Néanmoins, deux magistrats eurent vent de la chose; tout en l'approuvant pleinement, car ils étaient eidguenots, ils avertirent Baudichon et Salomon qu'ils s'attireraient la colère de tous les catholiques. Toutefois, ajoutèrent-ils, si vous voulez y aller, faites ce que Dieu vous dira; nous ne vous donnons aucun conseil.

Les deux amis partirent immédiatement, et bientôt après

le Conseil de Genève reçut de Messieurs de Berne une lettre qui produisit une vive agitation; les Bernois le prenaient de haut; après avoir reproché au Conseil les persécutions exercées contre Farel et les autres prédicateurs, ils terminaient en disant : « Nous sommes surpris que dans votre ville la foi en Jésus et ceux qui la professent soient si malmenés. » Le Conseil ne sut que faire. « Si nous cédons aux Bernois, dirent les magistrats, les prêtres soulèveront le peuple. Si au contraire nous favorisons le clergé, nous perdrons la protection de Berne et les Eidguenots se révolteront, soutenus par les Bernois. »

Les membres du Conseil étaient très irrités contre Baudichon et Salomon; ils devinaient que ces deux citoyens avaient été se plaindre à Berne et il fut impossible de cacher au peuple que les puissants alliés des bords de l'Aar avaient écrit pour intervenir en faveur des réformés.

Nous ne pouvons donner le détail des événements qui suivirent; nous nous bornerons à les résumer.

Le jeudi au soir avant la semaine sainte, le clergé se réunit chez le vicaire épiscopal, dans la salle où Farel avait enduré tant de crachats et de coups. La plupart des prêtres arrivèrent en armes et ne respirant que massacres et combats. La consultation commença à la lueur vacillante des torches. Que fallait-il donc faire pour arrêter la peste de l'hérésie? « Nous ne voulons pas nous abaisser à discuter avec ces gens, disaient-ils; quant à demander l'appui des magistrats, c'est inutile, ils sont trop tièdes; il faut écraser les hérétiques nous-mêmes. Puis nous rappellerons l'évêque et le bon vieux temps reviendra. Sonnons le tocsin, tirons l'épée et appelons tous les fidèles à marcher contre ces chiens. Tuons tous ces hérétiques sans en épargner un; ce sera rendre service à Dieu. »

La pensée des meurtres qu'ils allaient commettre ne

tourmentait nullement la conscience des prêtres; l'évêque avait d'avance envoyé les pardons en laissant les noms en blanc. Ainsi le lendemain, si Dieu n'intervenait pas, les rues de Genève allaient ruisseler de sang. A la tête des prêtres se trouvait une espèce de colosse, le chanoine Pierre Wernli; armé de pied en cap comme un guerrier, il se proposait d'abattre ses ennemis avec la vigueur d'un Samson. Avant de se séparer, les conspirateurs se donnèrent rendez-vous dans la cathédrale au point du jour. La sœur Jeanne nous raconte tout cela avec grand détail; à ses yeux, les prêtres étaient des héros allant combattre les ennemis de Dieu. David, armé de sa fronde, n'avait pas autant de mérite que le chanoine Wernli.

Le lendemain, à l'aube, deux Eidguenots passant devant la cathédrale aperçurent qu'il y avait quelque chose d'insolite, et voulant savoir de quoi il s'agissait, avancèrent la tête dans l'intérieur de l'édifice. Le secrétaire de l'évêque, voulant être le premier à se distinguer, renversa l'un des deux intrus d'un coup d'épée dans le dos. Un cri d'horreur retentit dans la cathédrale, non parce qu'un innocent jeune homme avait été poignardé, mais parce que le plancher sacré avait été souillé du saug d'un hérétique. « C'est pourquoi, dit la sœur Jeanne, on n'y sonna plus les cloches et l'on n'y célébra plus de service divin jusqu'à ce qu'elle fût réconciliée par monseigneur le suffragant, ni dans les autres églises non plus, parce que la mère église était fermée. Les couvents s'abstinrent aussi de sonner les cloches pour le même motif. » Telle est l'idée du cœur naturel pour le péché : ces prêtres aveugles, qui se disposaient à massacrer sans remords tous les enfants de Dieu de leur ville, frémissaient d'horreur à la vue de ce qu'ils appelaient un sacrilège.

Hélas! nous n'aurions pas des notions plus justes de ce

qu'est le péché, si Dieu ne nous avait pas ouvert les yeux. C'est seulement lorsque nous possédons la pensée de Christ que nous pouvons sentir ce que sont nos péchés, sans cela nous ne pouvons les discerner. Ces hommes étaient indignés parce qu'un temple de pierre avait été profané, et ils voulaient détruire les temples vivants dans lesquels le Saint-Esprit habite. Ainsi la conscience de l'homme naturel est loin d'être un guide sûr ; elle est comme une pendule ayant ses rouages et ses aiguilles, mais qui, n'étant pas réglée, est parfaitement inutile.

Tout en déplorant la profanation du pavé sacré, « les bons chrétiens, dit la sœur Jeanne, furent encore plus animés que devant. » Ils seraient partis tout de suite si les magistrats, qui étaient arrivés, n'avaient tenté un dernier effort pour empêcher l'émeute. Voyant que les prêtres ne voulaient rien entendre, ils cherchèrent à gagner du temps en leur proposant d'adopter un signe de reconnaissance afin de ne pas tuer les bons catholiques. Ils firent fermer les portes de la cathédrale et envoyèrent chercher un gros fagot de laurier; chaque catholique en reçut une petite branche qui fut fixée sur leurs bonnets. « Quand tous eurent cette devise de lauriers, dit Jeanne, Messieurs de l'Eglise s'allèrent tous jeter à genoux devant le grand autel en grande dévotion, et toute l'assistance fit de même, se recommandant à Dieu avec grande abondance de larmes, et ils chantèrent le *Vexilla Regis prodeunt,* et se recommandèrent à la glorieuse vierge Marie en lui présentant un *Salve Regina.* Le peuple s'animait l'un l'autre d'un grand courage, disant : c'est aujourd'hui (vendredi) que notre Seigneur voulut mourir et répandre son sang pour nous, et ainsi n'épargnons pas le nôtre pour l'amour de Lui en prenant vengeance de ses ennemis qui derechef le crucifient plus cruellement que les Juifs. »

Enfin les portes de la cathédrale s'ouvrirent et la bande descendit, avec croix et bannières déployées, vers le Molard, où trois autres bandes devaient les rejoindre. Les syndics accompagnèrent les catholiques, espérant toujours les contenir. Les trois autres bandes n'ayant point encore paru lorsqu'ils arrivèrent au Molard, les syndics s'opposèrent à ce qu'on commençât le combat avant que toutes les forces fussent réunies. Pendant ce temps, les Eidguenots s'étaient assemblés dans la maison de Baudichon, prévoyant que la première attaque aurait lieu de ce côté. Les femmes priaient; la sœur Jeanne et ses compagnes en faisaient autant à leur manière. Elles passèrent la journée en intercessions pour leurs « beaux pères qui s'allèrent présenter à la bataille pour la foi. » Et pour mieux s'humilier et incliner Dieu à faire miséricorde à la pauvre ville, la mère abbesse mit des cendres sur les têtes de toutes les religieuses, puis elles firent la procession autour du cloître, disant les saintes litanies, invoquant l'intercession de toute la cour céleste, et ensuite, toutes en croix au milieu du chœur, crièrent miséricorde, la demandant à Dieu par l'intercession de la vierge Marie et de tous les saints, le tout avec grande dévotion et beaucoup de larmes. Les femmes catholiques ont leur part d'éloge dans le récit de la sœur Jeanne; elle nous raconte qu'elles s'assemblèrent, disant : « S'il advient que nos maris combattent contre ces infidèles, allons aussi faire la guerre et tuer leurs femmes hérétiques, afin que toute la race soit exterminée. En cette assemblée il y avait bien sept cents enfants bien décidés de faire leur devoir avec leurs mères. Les femmes portaient des pierres dans leurs tabliers et les enfants de petites rapières, des achons (petites haches), des pierres dans leurs bonnets. » La fille de Baudichon, mariée à un catholique, pleurait en voyant partir son mari pour la bataille. « Femme, lui dit-il, pleure tant que tu vou-

dras, car si je rencontre ton père, ce sera le premier sur lequel j'éprouverai mes armes. Lui ou moi nous périrons. »

Les prêtres brûlaient d'impatience, mais les autres bandes n'arrivaient pas. Tout à coup, le bruit se répandit que l'une d'elles avait été repoussée, sur le pont du Rhône, par un magistrat avec de la force armée. Après lui avoir barré le passage, le magistrat avait fait fermer les portes du pont. On n'a pas oublié qu'Aimé Levet avait son magasin à l'entrée de ce même pont; sa femme Claudine était debout sur sa porte. Quelques-unes des femmes de la bande, la voyant, s'écrièrent : « Pour commencer, jetons cette chienne dans le Rhône ! » Mais Claudine, étant cauteleuse, comme dit la sœur Jeanne, rentra chez elle en toute hâte et ferma sa porte. Ses ennemies essayèrent en vain de l'enfoncer et durent se borner à saccager une seconde fois la boutique du pharmacien. Au milieu de tout ce tapage, Claudine demeura calme et sereine, car, nous dit-on, « elle éleva ses pensées vers le ciel, où elle trouva grands sujets de joie pour effacer toutes ses tristesses. »

Pendant ce temps, les prêtres et leur troupe attendaient toujours au Molard ; l'une des bandes était venue les rejoindre, apportant avec elle la grande bannière de la ville , qui par ordre du syndic fut déployée au milieu de la place. Comme Pilate autrefois, les magistrats, ne pouvant maîtriser l'élan du clergé, trouvaient plus prudent d'avoir l'air de le diriger. La troisième bande, ayant à sa tête le chanoine de Veigy, était chargée de mettre le feu à la maison de Baudichon, par derrière, tandis que les autres catholiques l'entoureraient; de cette façon, tous les Eidguenots seraient brûlés à la fois, ce qui ferait un feu de joie dont on parlerait longtemps. Mais en route, le chanoine de Veigy, rencontrant quelques catholiques effarés, apprit le désastre du pont du Rhône. Pour accomplir son projet incendiaire, de Veigy

devait passer tout près du magistrat qui venait de repousser la bande de Saint-Gervais. Ne se souciant nullement de le rencontrer, le chanoine et sa troupe passèrent à l'est de la maison de Baudichon et allèrent tout droit au Molard. Lorsqu'ils arrivèrent, leurs alliés les reçurent fort mal, les appelèrent lâches et traitres parce qu'ils n'avaient pas mis le feu à la maison de Baudichon, comme il était convenu. De la Maisonneuve et ses amis, apprenant que les prêtres demandaient à grands cris l'incendie du lieu où ils étaient, descendirent dans la rue, comptant sur la protection de Dieu. Ils cherchaient à éviter l'effusion du sang et se promettaient de ne pas frapper les premiers. Ces courageux citoyens allèrent en silence se poster en face de leurs ennemis; ils n'étaient pas nombreux, mais ils savaient que Dieu était pour eux et ils se disaient l'un à l'autre : « Nous n'avons pas la moindre chance de succès si Dieu ne nous aide point. »

Les canons étaient chargés; les catholiques brandissaient leurs armes; les femmes, les enfants s'avançaient avec leurs pierres; des cris et des menaces retentissaient dans le camp catholique; tout était prêt pour l'attaque. Quant aux femmes des Eidguenots, elles étaient restées à la maison et priaient. Tout à coup parurent d'honnêtes marchands fribourgeois, venus pour une foire; ils furent très surpris et attristés de voir les habitants d'une même ville en armes les uns contre les autres.

Ces braves gens s'adressèrent d'abord aux Eidguenots, en leur disant qu'ils seraient infailliblement écrasés à cause de leur petit nombre. Ceux-ci répondirent qu'ils ne désiraient nullement se battre, et que tout ce qu'ils demandaient, c'était qu'on les laissât en paix. Les Fribourgeois, se tournant alors vers les prêtres, leur dirent qu'il était honteux de leur part d'inciter les hommes à se massacrer

les uns les autres. Ces sages remontrances augmentèrent la fureur du clergé. Les Fribourgeois, ne pouvant leur faire entendre raison, essayèrent de rappeler aux magistrats leur responsabilité et leurs devoirs. Ces derniers, moins nombreux et moins forts que le clergé appuyé par la foule, ne pouvaient rien faire pour empêcher la lutte.

Enfin les honnêtes marchands en appelèrent aux sentiments du peuple rangé sous les bannières du clergé. Ils demandèrent à ces Genevois s'ils désiraient vraiment mettre à mort leurs parents, leurs amis, leurs voisins. « Pourquoi ne laissez-vous pas les prêtres régler leur querelle tout seuls ? » ajoutèrent les Fribourgeois. « Après tout, c'est vrai» s'écria-t-on de toutes parts. Pourquoi nous ferions-nous tuer pour les prêtres ? Qu'ils fassent leurs affaires eux-mêmes, nous avons été bien fols de nous quereller avec nos voisins à leur sujet. Faisons la paix ! »

Les magistrats se hâtèrent de profiter de ce revirement pour donner l'ordre à chacun de se retirer chez soi sous peine d'être pendu. La foule se dispersa et tous retournèrent dans leurs maisons pleins de reconnaissance et de joie, sauf les prêtres et quelques catholiques fanatiques. La sœur Jeanne écrivit dans son journal que « la journée avait été mauvaise pour les bons chrétiens, qui furent bien attristés de s'en aller sans combattre et qui disaient entre eux : Nous devrions à cette heure dépêcher les hérétiques hors de ce monde, afin de n'avoir plus d'eux ni crainte ni fâcherie. Et pour dire vrai, cela eût mieux valu pour eux que de les laisser vivre. »

C'est ainsi que cette pauvre femme, qui se croyait consacrée à Dieu et meilleure que ses semblables, avait soif du sang des enfants de Dieu. Son fanatisme nous offre un exemple frappant de l'aveuglement du cœur naturel.

CHAPITRE LI.

Nouvelles de Farel.

Le jour suivant, le Conseil de Genève fit publier à son de trompe des décrets pour satisfaire les deux partis. Mais les catholiques se sentaient mal à l'aise; ils sortaient toujours armés, disant qu'ils craignaient une attaque. Quant aux Eidguenots, ils continuaient à se réunir pour prier Dieu et ils célébraient de nouveau la cène dans le jardin clos.

Deux magistrats catholiques se décidèrent à tenter une démarche à Berne contre les Eidguenots. Ils partirent dans le plus grand secret et allèrent prier les Bernois de ne plus rien faire pour soutenir les évangéliques de Genève. Mais quelle ne fut pas leur consternation, en arrivant à Berne, de s'y rencontrer avec Baudichon et Salomon! Les catholiques pouvaient à peine en croire leurs yeux, et traversant la rue, l'un d'eux, nommé Du Crest, les apostropha rudement. « Qu'êtes-vous venus faire ici? » leur demanda-t-il. « On nous a dit que vous veniez parler contre nous, répondit Baudichon, et nous sommes venus pour nous défendre. » Le lendemain, Du Crest et son compagnon se rendirent au Conseil bernois; ils étaient à peine assis lorsque les deux Eidguenots entrèrent et prirent place à côté d'eux. Avant que Du Crest pût ouvrir la bouche, Baudichon se leva et fit un discours au Conseil. Il exposa comment des centaines de personnes à Genève avaient faim et soif de l'Evangile, auquel les magistrats s'opposaient sans cesse. Il les accusa de chercher à se défaire non seulement de ceux

qui prêchaient la vérité, mais encore de ceux qui l'écoutaient ; Baudichon raconta le complot tramé pour tuer tous les Eidguenots ; il signala en particulier Du Crest comme ayant tenu le parti des prêtres, et termina en suppliant les Bernois de défendre la cause évangélique et de leur aider à rentrer chez eux pour y vivre en paix. Le Conseil de Berne demanda à Du Crest ce qu'il avait à répondre à ces accusations. N'ayant aucune bonne raison à donner, les deux catholiques restèrent muets. Ils s'en retournèrent très mécontents à Genève.

Les deux Eidguenots y rentrèrent aussi ; ces choses se passaient en avril 1533.

Farel, pendant ce temps, était à Morat, très occupé à prêcher et à enseigner. « Si mon père était encore en vie, disait-il alors, je ne sais comment je trouverais le temps de lui écrire. » Cependant, lorsqu'il s'agissait d'exposer les vérités que le Seigneur lui avait fait comprendre, Farel trouvait moyen de prendre la plume. Nous avons une lettre de lui, écrite au mois de mars de cette même année à son ami Berthold Haller. Il y traite de cette fameuse question : Le chrétien est-il sous la loi ou non ?..... « J'aurais tenu ma promesse plus tôt, mon bien cher Berthold, dit-il, si j'en avais eu le loisir, je ne dirai pas pour éclaircir quelques questions, mais pour vous exprimer ma pensée sur les sujets dont nous avons parlé ensemble. Soyez indulgent pour cette lettre écrite à la hâte, et reprenez-moi fraternellement et avec franchise si je m'écarte du terrain scripturaire.

» Premièrement, je crois que la loi et les prophètes sont des oracles divins ; les saints hommes poussés par le Saint-Esprit nous ont donné la Parole de Dieu, laquelle est si ferme et si immuable que le ciel et la terre se dissoudront et périront, plutôt qu'un iota de ce qui est dans cette Parole n'ait son accomplissement. Dieu, quand Il a parlé, ne change

pas ses desseins ; il n'y a point de variation en Lui ; néanmoins nous convenons que tout le cortège des cérémonies, des oblations, des sacrifices qui justifiaient la chair ont disparu, que la sacrificature a été transférée et que nous ne sommes pas soumis à la loi gravée sur des tables de pierre, puisque nous les Gentils nous n'avons jamais été sous cette loi dont les circoncis sont seuls débiteurs.

» Lorsque l'homme charnel entend ces choses, il lui semble y voir une contradiction, tandis qu'en réalité elles s'accordent merveilleusement. Personne ne dit que l'épi détruise sa tige, ni le fruit la fleur à laquelle il succède. De même la circoncision du cœur a remplacé celle de la chair; Christ, sacrificateur et prophète, prend la place de Moïse le prophète et d'Aaron le sacrificateur. Le sacrifice de Christ, purifiant le cœur et la conscience, prend la place des sacrifices de bêtes offertes pour les péchés commis par ignorance ou négligence. Et l'Eglise sainte, parfaite et complète en Christ et en ses membres, prend la place du tabernacle, de l'arche et de tout ce que Moïse avait fait. »

Farel ajoute que la mort éternelle remplace celle que la loi imposait aux blasphémateurs, et que les personnes qui refusent Christ doivent être punies par l'épée ici-bas. Nous savons que Dieu, avant la loi, avait commandé ceci : « Celui qui aura répandu le sang de l'homme dans l'homme, son sang sera répandu. » (Genèse, IX, 6.) La Bible enseigne aussi que le magistrat ne porte pas l'épée en vain. L'opinion de Farel est, semble-t-il, que l'Eglise a le devoir de faire punir non seulement les meurtriers, mais aussi ceux qui « refusent Christ. » De cette erreur devaient surgir beaucoup de difficultés et de douleurs. Ne nous étonnons point si toutes les ténèbres n'avaient pas encore été dissipées dans l'âme de Farel. Admirons plutôt la lumière qu'on voit briller au milieu de la confusion dans les paroles suivantes :

« C'est au sujet des dix commandements, dit Farel, qu'on est surtout en désaccord ; quelques-uns pensent qu'ils sont abrogés, d'autres qu'ils sont au contraire confirmés. Cependant, même ceux qui disent cela sont obligés de reconnaître que nous ne sommes pas tenus d'observer le sabbat. »

Farel ne veut pas dire que nous ne devions pas garder le jour du Seigneur. Mais si je garde le premier jour de la semaine en souvenir de la résurrection de Christ, il ne serait pas exact de dire que j'accomplis ainsi le commandement qui prescrivait de garder le dernier jour de la semaine en souvenir du repos que Dieu prit après avoir créé la terre.

Farel continue en rappelant que la loi fut donnée à Moïse avec « un feu brûlant, des ténèbres et un son de trompette, » que Moïse descendit du Sinaï avec un voile sur sa face, apportant les dix commandements sur des tables de pierre qui furent placées dans l'arche. Tout est bien différent en Christ et pour les siens ; c'est une loi spirituelle qui nous est donnée, car nous n'avons pas reçu l'esprit de servitude pour être dans la crainte, mais l'esprit d'adoption par lequel nous crions Abba, Père, et nous avons accès à Lui par Jésus-Christ, lequel n'est pas voilé comme l'était Moïse, mais qui nous révèle à face découverte les trésors de la bonté de Dieu, Sa grâce, Sa miséricorde et l'amour du Père, cet amour parfait qui « bannit toute crainte. » Car nous ne sommes plus appelés serviteurs, mais frères et amis. La loi est écrite dans nos cœurs et non sur des tables de pierre dans l'arche de l'alliance, mais dans notre entendement et notre conscience que Dieu possède et habite. Nous ne sommes plus menacés par les terreurs du Sinaï, de peur que nous ne suivions d'autres dieux, mais l'amour du Père nous est donné à connaître. Nous l'entendons nous inviter avec un amour infini à venir à Lui, et nous apprenons que le Fils nous a tant aimés qu'Il est mort afin que nous vivions.

Lorsque nous comprenons ces choses, quels sont ceux d'entre nous qui ne diraient pas : « Seigneur, auprès de qui nous en irions-nous? Tu as les paroles de la vie éternelle.» Lorsque nous avons appris à connaître Christ, Il rassasie tellement nos cœurs que toutes choses deviennent de la balayure, comparées à Lui; pour Lui, le chrétien mettra joyeusement toutes choses de côté.

C'est ainsi qu'écrivant, prêchant et enseignant cet amour de Christ qui surpasse toute connaissance, Farel continuait son œuvre bénie, sans oublier Genève qu'il présentait sans cesse à Dieu dans ses prières. Retournons dans cette ville; nous verrons que le combat entre la lumière et les ténèbres y durait encore.

CHAPITRE LII.

La fête du Saint-Suaire.

Le 4 mai, on célébrait à Genève la fête du Saint-Suaire. Le clergé résolut de lui donner cette année le plus d'éclat et de solennité possible. Voici comment les prêtres expliquent l'origine de cette fête. Quand on ensevelit le Seigneur Jésus, ses traits restèrent empreints sur le suaire dans lequel sa tête avait été enveloppée ; et, bien qu'il y eût quinze siècles de cela, cette empreinte demeurait intacte. En outre, par une circonstance ou une autre, ce suaire avait été apporté à Genève, où il était soigneusement conservé et offert à l'admiration des fidèles une fois par année.

Pierre Wernli, le chanoine dont nous avons déjà parlé, devait faire le service ; il revêtit ses plus beaux habits sacerdotaux et chanta d'une voix sonore, à l'admiration profonde de tous les catholiques. Mais les pensées de Wernli étaient bien loin de la Judée et du sépulcre où le Sauveur fut déposé. A peine l'office terminé, il se rendit en toute hâte dans la demeure du vicaire épiscopal, chez lequel les prêtres s'assemblaient pour comploter de nouveau contre les Eidguenots. Pendant ce temps, quelques catholiques parcouraient les rues afin de tâcher, en insultant les évangéliques, de les entraîner dans une querelle. Mais les Eidguenots, qui voulaient maintenir la paix, restaient calmes ; cependant le bouillant Perrin, attaqué par un catholique, se jeta sur lui et l'assomma presque. Quelques catholiques coururent alors sous les fenêtres du vicaire en criant à tue-tête : « Au secours ! au secours ! on tue tous les bons chrétiens ! » En entendant ces cris, Pierre Wernli sauta sur sa hallebarde, prit son épée, et « brûlant d'amour pour Dieu, dit la sœur Jeanne, il n'eut pas la patience d'attendre les autres sieurs d'Eglise, mais il sortit le premier et courut en la place du Molard, où il pensait trouver l'assemblée des bons chrétiens. Il criait dans sa ferveur : Courage, bons chrétiens, n'épargnez aucune de ces canailles ! Mais, hélas ! il fut déçu et se trouva au milieu de ses ennemis qu'il ne reconnut pas, car il faisait nuit. »

En effet, un attroupement tumultueux s'était formé au Molard ; la nuit était noire, les cris et les menaces retentissaient de tous côtés. Wernli, ne distinguant pas les figures et ne sachant trop où frapper, appelait les prêtres au combat de sa voix de stentor, avec force jurements. Les Eidguenots l'entourèrent et réussirent à lui arracher sa hallebarde. Alors Wernli tira son épée et se jeta sur ses ennemis : un charretier dont on ignore le nom, malgré l'épaisse cuirasse

qui couvrait le chanoine, le transperça d'un coup d'épée, et Wernli tomba mort sur l'escalier extérieur de la maison Chautems. « Il mourut, dit la sœur Jeanne, bienheureux martyr sacrifié à Dieu. Les chrétiens toute la nuit furent en armes pour chercher ces méchants chiens, mais ce fut pour néant, car ils s'étaient tous cachés. Au point du jour, les prêtres, fatigués, s'allèrent coucher, et ce ne fut que dans la matinée qu'on apprit la mort de Pierre Wernli. »

La sœur Jeanne donne ensuite de longs détails sur les magnifiques funérailles qui lui furent faites et sur le corps du chanoine qui se leva et se tint tout droit dans son cercueil, et qui avait l'air plein de vie cinq jours après avoir été enterré.

La mort de Pierre Wernli eut des conséquences plus importantes pour les Eidguenots que ces soi-diant miracles. Le chanoine était fribourgeois et sa famille obtint du Conseil de Fribourg qu'il fît des réclamations au Conseil de Genève. Comme on n'avait pu trouver personne qui s'avouât coupable de la mort de Wernli, nul n'avait été puni. Le clergé, soutenu par les Fribourgeois, s'adressa à l'évêque fugitif. Celui-ci coulait des jours paisibles dans ses domaines de France, où il se plaisait à cultiver des giroflées et des œillets, et où la table était meilleure qu'à Genève. Mais Fribourg et le clergé ne lui laissèrent pas de repos qu'il n'eût promis de retourner dans son diocèse; l'évêque était à leurs yeux le dernier espoir de l'Eglise chancelante.

Pierre de la Baume fut donc tiré malgré lui de son agréable retraite, et le clergé, prenant pour prétexte la mort de Wernli, lui prépara une réception solennelle. L'évêque, disait-on, venait punir les meurtriers, mais au fond le parti catholique espérait profiter de cette occasion pour étouffer l'Evangile et chasser les hérétiques de Genève.

Le 1er juillet, Pierre de la Baume fit sa rentrée avec grande pompe. Deux jours après commencèrent les actes de tyrannie au nom de Dieu. On fit d'abord une grande procession avec chants de litanies et prières des moines et des prêtres qui suppliaient Dieu et la vierge Marie de sauver l'Eglise romaine. Ensuite le Conseil fut assemblé et l'évêque s'y rendit. Il demanda aux magistrats et aux citoyens s'ils le reconnaissaient comme leur prince et seigneur. S'ils avaient répondu non, ils auraient été déclarés rebelles. Mais ils savaient bien que s'ils donnaient une réponse affirmative, c'en était fait de leurs libertés et surtout de l'Evangile, qui serait banni de Genève. Les Genevois répondirent donc qu'ils reconnaissaient l'évêque comme leur prince, à charge de respecter tous leurs droits et toutes leurs libertés. « Adonc, écrit la sœur Jeanne, pour se décharger comme prélat et pour le salut de leurs âmes, Monseigneur de Genève leur fit une dévote exhortation et admonition, leur disant qu'ils eussent crainte de Dieu et qu'ils obéissent à la sainte Eglise, épouse de Jésus-Christ. »

Mais les magistrats, en apprenant que l'évêque prétendait punir lui-même les auteurs de la mort de Wernli, se disposaient à résister, parce que les lois de Genève leur réservaient le droit de juger les criminels.

Aussitôt l'exhortation de l'évêque finie, quelques-uns des leurs allèrent prendre dans une salle voûtée d'anciens parchemins qui contenaient les chartes de leurs privilèges et de leurs libertés. Tirés de la poussière, ces rouleaux furent portés à l'évêque. Les vieux parchemins furent déployés devant Pierre de la Baume, qui les regarda avec mépris et dégoût. Après lui avoir montré les écrits attestant leurs droits et leurs privilèges, les magistrats déclarèrent que ces franchises leur avaient toujours appartenu et qu'ils les maintiendraient. Pierre de la Baume ne leur répondit rien ; la

douceur hypocrite ne réussissant pas, il allait jeter le masque. Réunissant les prêtres et les principaux catholiques, l'évêque les chargea de rédiger une liste des hérétiques qu'on pourrait saisir comme suspects du meurtre de Pierre Wernli. Cette liste fut vite faite ; Baudichon était parti pour Berne, mais il y avait Chautems, Aimé Levet, Ami Perrin et sept ou huit autres qui fourniraient le premier contingent. Une fois ceux-ci dans les cachots de l'évêque, on aurait tout le temps d'en saisir d'autres.

Les victimes étant choisies, il restait à trouver le moyen de s'en emparer. L'évêque leur envoya une amicale invitation à se rendre chez lui.

Les Eidguenots étaient surpris de cette bienveillance inattendue; Claudine Levet et Jacquéma Chautems supplièrent leurs maris de ne pas se risquer sous le toit épiscopal; ils suivirent le conseil de leurs femmes, mais les autres invités se rendirent au palais.

A peine étaient-ils entrés dans l'antichambre de l'évêque, qu'ils furent chargés de chaînes et traînés dans de noirs cachots où leurs pieds furent mis dans des ceps et leurs mains dans des menottes. Jacquéma Chautems fut saisie, sous prétexte qu'elle avait été présente à la mort du chanoine Wernli, qui était tombé sur l'escalier de la maison Chautems. Jacquéma fut donc arrêtée et jetée dans les prisons de l'évêque, où on l'enferma seule dans une cellule.

Il fut ensuite décidé qu'on mettrait les prisonniers dans un bateau et qu'on les transporterait au château de Gaillard pour y attendre le bon plaisir de l'évêque.

C'est alors que Pierre de la Baume s'aperçut que Baudichon était allé à Berne. Transporté de rage, il donna l'ordre de le poursuivre, ainsi que Chautems et Levet. En apprenant l'arrestation de leurs concitoyens, les membres du

Conseil s'étaient hâtés de se réunir pour délibérer sur les mesures à prendre, mais chacun semblait comme frappé de stupeur et incapable de décider s'il fallait ou non se soumettre à la tyrannie de l'évêque. Au milieu de la perplexité générale, arriva un message épiscopal demandant la force armée pour courir sus aux fugitifs. Ceci était trop fort, les magistrats refusèrent. Alors l'évêque envoya ses propres officiers, commandés par un prêtre, dans la direction qu'on lui avait indiquée comme ayant été prise par Aimé Levet. En effet, les officiers le trouvèrent bientôt et se saisirent de lui. Le prêtre le fit battre de verges sur place puis mener au château de Gaillard. Les autres prisonniers n'y étaient pas encore. L'évêque attendait une occasion favorable pour les y transférer.

Le Conseil demanda qu'ils fussent traduits devant les juges selon les coutumes de Genève, mais Pierre de la Baume refusa en disant qu'il les jugerait lui-même. Les magistrats envoyèrent message sur message au prélat pour l'avertir qu'il allait enfreindre les libertés de la ville. Il répondit invariablement : « Je jugerai les prisonniers moi-même. » L'indignation des magistrats allait toujours croissant; ils convoquèrent le Conseil des Soixante. Les syndics et les vieillards les plus respectés de la ville se rendirent en députation au palais de l'évêque pour lui déclarer qu'il foulait aux pieds les droits de l'antique Genève. Pierre de la Baume demeura inébranlable; des ambassadeurs bernois, qui venaient d'arriver, conseillèrent aux Genevois de céder pour cette fois, mais ceux-ci restèrent aussi fermes que l'évêque, et les Bernois, pénétrés d'admiration, s'écrièrent : « Ces gens méritent d'être libres ! »

Les Deux-Cents furent convoqués, mais ils refusèrent de céder à l'évêque, qui ne voulut pas leur céder non plus.

Les prisonniers attendaient toujours dans leurs cachots,

et des bruits sinistres se répandaient en ville touchant le sort qu'on leur réservait. En outre, on ne tarda pas à apprendre que les soldats de Savoie et de Fribourg marchaient sur la ville pour venger la mort de Wernli.

Ainsi l'orage grondait au dedans et au dehors; tout était sombre et dans plus d'un cœur genevois s'élevait la prière de Gédéon : « Hélas, mon Seigneur, est-il possible que l'Eternel soit avec nous? et pourquoi donc ces choses nous sont-elles arrivées?» Peut-être même quelques-uns des évangéliques se seront-ils crus abandonnés de Dieu. Ils n'étaient qu'un petit troupeau sans défense; à moins que le Seigneur ne les délivrât, tout était perdu.

Bientôt les Eidguenots apprirent qu'un des leurs, occupé à examiner ses champs près de la ville, avait été assassiné par les officiers de l'évêque. « Ah! monseigneur ne voit point de mal à détruire les hommes, dirent les Eidguenots, ne pourrions-nous pas détruire des images de bois et de pierre? » Et, pour se venger, ils brûlèrent une très ancienne statue de la Vierge placée sur la porte du château.

Alors Pierre de la Baume s'alarma; ne peut-on pas tout craindre de la part de gens qui osent mettre la main sur la Vierge elle-même! Il résolut de partir pendant la nuit, et d'emmener ses prisonniers. Des bateaux furent préparés et amarrés au bord du lac, mais un Eidguenot soupçonnant l'affaire vint dans la soirée couper les amarres et enlever les rames.

Pendant ce temps quelques-uns de ses amis faisaient le guet avec des torches, sortes de longues perches garnies de pointes en fer au bout desquelles on attachait des paquets d'allumettes.

Baudichon de la Maisonneuve était de retour, et ce même jour il avait été inspecter ses moissons dès le grand matin. En revenant à la nuit tombante, il rencontra une

bande d'hommes armés à la porte de la ville, il leur demanda ce qu'ils allaient faire : « L'évêque veut emmener les prisonniers, » répondirent-ils. Une idée lumineuse traversa soudain l'esprit de Baudichon. Si quelques-uns de ses concitoyens avaient eu la prière de Gédéon sur les lèvres, ils allaient éprouver que le Dieu de Gédéon est encore au milieu de son peuple. Baudichon fit venir cinquante de ses amis les plus dévoués et les arma de torches, mais sans les allumer. Puis il conduisit ses amis près de l'évêché, dans une maison où ils restèrent cachés jusqu'à minuit. Alors Baudichon ordonna d'allumer les torches et de le suivre, l'épée nue à la main. Ils entrèrent ainsi dans le palais épiscopal, où nul n'osa s'opposer à leur passage. Traversant tous les appartements, ils arrivèrent dans la chambre de l'évêque, qu'ils trouvèrent tout tremblant. Baudichon lui dit : « Nous demandons les prisonniers, rendez-les immédiatement à leurs juges légitimes. » Le prélat, à moitié mort de peur, déjà troublé par la vue d'une comète et par l'arrivée soudaine de ces hommes armés, ne fit aucune résistance. Il s'empressa de rendre tous les prisonniers et sans avoir versé une goutte de sang, Baudichon put les conduire en triomphe chez les magistrats auxquels il les remit.

Jacquéma Chautems se rappela souvent avec reconnaissance cette nuit où le Seigneur l'avait délivrée de la prison et de la perspective d'une mort terrible.

Cette audacieuse entreprise délivra Genève pour toujours de Pierre de la Baume et de tous les princes-évêques jusqu'à maintenant.

Le prélat ne put fermer l'œil de la nuit ; il pensait que dans cette cité eidguenote sa vie était en danger à chaque instant. Aussi annonça-t-il à ses serviteurs son intention de la quitter au plus tôt.

Quelques magistrats catholiques l'ayant appris vinrent supplier leur évêque de ne pas les abandonner. Mais l'effroi de Pierre de la Baume grandissait d'heure en heure ; il donna l'ordre à ses domestiques d'emballer en secret les objets les plus nécessaires. Puis dans la nuit du dimanche au lundi il écrivit une lettre au Conseil, lui ordonnant de faire cesser les réunions hérétiques et de défendre la Sainte Eglise du bec et des ongles.

Le 14 juillet, de grand matin, les Genevois apprirent que leur évêque était parti avant le jour par une petite poterne, traversant en toute hâte les rues silencieuses pour arriver à un bateau préparé par ses serviteurs. Lorsqu'il fut à quelque distance de Genève, il débarqua, sauta sur un cheval amené pour lui et partit au galop ; il ne devait jamais revenir.

La sœur Jeanne dit que Pierre de la Baume « se retira en sa tour de May, de quoi tous les chrétiens furent grandement marris et le pape le blâma d'avoir déserté son troupeau ». Lorsque les Genevois veulent exprimer leur dédain ils disent encore de nos jours : « Je m'en soucie comme de Baume ».

Les Eidguenots respirèrent enfin librement ; les prisonniers délivrés par Baudichon furent traduits devant les juges et acquittés, car il n'y avait rien à leur charge.

Le meurtrier de Pierre Wernli, enfin découvert, eut la tête tranchée ; cependant les Eidguenots n'approuvaient pas sa condamnation. Cet homme, disaient-ils, n'a fait que défendre autrui. Le chanoine avait commencé la lutte et cela sans motif valable. Beaucoup de personnes innocentes seraient tombées sous ses coups, si le charretier ne l'avait tué. Les Eidguenots ne pouvaient oublier que Wernli avait voulu poignarder Farel à sa sortie de chez le vicaire. Ils croyaient que Dieu s'était souvenu de cette attaque contre

son fidèle serviteur ; « c'est à moi qu'appartient la vengence, » dit le Seigneur.

L'une des victimes de l'évêque, Aimé Levet, gémissait encore dans les cachots du château de Gaillard, où l'on racontait qu'il était fort maltraité. Mais Dieu avait un but en laissant son enfant entre les mains de l'ennemi. La foi d'Aimé Levet s'épurait dans la fournaise et il devait sortir de l'épreuve fortifié et encouragé. Dans la solitude de sa prison, la lumière d'En Haut éclaira son âme de rayons plus vifs et il se promit, si jamais le Seigneur le délivrait, de prêcher Christ partout. Claudine priait pour son mari, et ses prières devaient être exaucées même au-delà de ses espérances.

Deux mois plus tard, des envoyés bernois arrivèrent au château de Gaillard et réclamèrent le prisonnier. Personne n'osant rien refuser à Messieurs de Berne, Levet fut relâché.

Il écrivit aussitôt à Antoine Froment pour le prier de revenir à Genève. Aimé et Claudine attendirent avec anxiété sa réponse, car bien que l'évêque fût parti, ils savaient que si Froment revenait, ce serait au péril de sa vie.

Quelques jours se passèrent et Froment lui-même arriva, amenant avec lui un évangéliste de Paris, nommé Alexandre. Les deux étrangers se mirent tout de suite à prêcher.

Aussitôt les prêtres écrivirent à l'évêque, qui répondit en interdisant de prêcher la nouvelle doctrine. Mais les magistrats firent la sourde oreille et donnèrent l'ordre de prêcher l'Evangile et de ne rien avancer qui ne pût être prouvé par les Ecritures. A partir de ce moment les réunions devinrent licites et il ne fut plus possible de les empêcher ; elles se tenaient chez les particuliers. La plus vaste pièce de la maison était vite transformée en lieu de culte; le prédicateur parlait debout sous le manteau de la cheminée,

et si la foule devenait trop grande on descendait dans la rue ou sur le marché. Les prêtres faisaient ce qu'ils pouvaient pour molester et insulter les évangélistes, mais sans arriver à aucun résultat.

En novembre, l'évêque adressa une lettre au Conseil des Deux Cents conçue en ces termes : « Nous ordonnons que nul dans notre ville de Genève ne prêche, n'expose, ne fasse prêcher ou exposer, secrètement ou publiquement et de quelque manière que ce soit les Saintes pages, le Saint Evangile, s'il n'en a reçu notre expresse permission et cela sous peine d'une excommunication perpétuelle et de cent livres d'amende ».

Le Conseil des Deux Cents fut si indigné à l'ouïe de cette étrange lettre, que tous ses membres se levèrent et sortirent de la salle sans prononcer une parole. La défense de l'évêque ne fit qu'accroître le zèle des auditeurs de l'Evangile. Les réunions se multipliaient; Antoine et Alexandre distribuaient une quantité de traités et les plus indifférents commencèrent à les lire.

Le clergé romain était au désespoir ; il apprit alors qu'un savant docteur de Paris prêchait en Savoie; il le supplia de venir à son aide. Ce docteur, nommé Furbity, accepta avec empressement ; il parut un dimanche du mois de novembre, entouré d'un cortège de prêtres armés ; il monta dans la chaire de la cathédrale, où l'on ne prêchait pas ordinairement. Quelques fragments des sermons de ce nouvel orateur suffiront pour donner une idée de ses enseignements. « Tous ceux qui lisent la Bible en langue vulgaire, s'écriait-il d'une voix tonnante, sont des gloutons, des ivrognes, des débauchés, des blasphémateurs, des voleurs et des meurtriers ! Ceux qui les encouragent sont aussi méchants qu'eux et Dieu les punira. Tous ceux qui n'obéissent pas au pape, aux cardinaux, aux évêques et aux curés

sont les enfants du diable et portent sa marque. Ils sont pires que des Juifs, des traîtres, des meurtriers, des larrons et ils devraient être pendus au gibet. Tous ceux qui mangent de la viande le vendredi sont pires que des Turcs et des chiens enragés. Gardez-vous de tous ces hérétiques, de ces *Allemands*, comme de ladres et de pourris. N'ayez point de rapports avec eux ni pour marchandise ni autrement, ne leur donnez pas vos filles en mariage, mieux vaudrait les donner aux chiens ».

Tels étaient les arguments de Furbity ; les Eidguenots pouvaient à peine se tenir en place et le saint homme continuait en disant : « Le prêtre est au-dessus de la sainte Vierge, car elle n'a donné la vie à Jésus-Christ qu'une fois, tandis que le prêtre le crée tous les jours, aussi souvent qu'il veut. S'il prononce les paroles de consécration sur un sac plein de pain ou sur une cave pleine de vin, tout le pain devient le précieux corps de Christ et tout le vin devient son sang. La Vierge n'a jamais fait pareille chose... Ah le prêtre ! il ne faudrait pas seulement le saluer, il faudrait s'agenouiller, se prosterner devant lui !..... Où sont-ils ces misérables luthériens qui prêchent le contraire ? Où sont-ils ces hérétiques, ces coquins pires que des Juifs, des Turcs et des païens ? Où sont-ils ces beaux prédicateurs de cheminée ? Qu'ils s'avancent et on leur répondra. Ils auront bien soin de ne pas quitter le coin du feu, car ils n'ont de courage que pour tromper des femmes et des imbéciles ».

Ici Furbity s'arrêta et promena des regards triomphants autour de lui, mais soudain, comme David devant Goliath, notre petit Antoine se dressa en face de lui. « Un méchant jeune garçon, dit la sœur Jeanne, se mit à crier : Messieurs, je donne ma vie et me mettrai au feu pour maintenir que tout ce que cet homme a dit n'est que menterie

et paroles de l'antichrist ». Puis Antoine ouvrant son Nouveau Testament lut divers passages tandis que les Eidguenots s'écriaient : C'est la vérité, que le père Furbity y réponde ! Mais Furbity restait muet, la tête baissée ; le clergé attendait en vain sa réponse, Antoine lisait toujours. Enfin les prêtres tirant leurs épées s'élancèrent sur le jeune réformateur. Brûlons-le, criaient les uns, noyons-le, répondaient les autres ; mais Baudichon s'avança l'épée à la main en disant : « Je tuerai le premier homme qui le touchera. Si Froment a mal fait, la loi le punira ».

Les prêtres reculèrent devant Baudichon et quelques Eidguenots entraînèrent Antoine hors de la cathédrale. « Vous avez tout compromis, lui dit Ami Perrin à l'oreille. Tout est perdu ». « Tout est gagné », répondit Froment. Ses amis l'emmenèrent chez Baudichon et le cachèrent dans le grenier à foin ; presque aussitôt arriva un magistrat catholique avec des hallebardiers ; ils fouillèrent la maison et sondèrent le foin avec leurs lances, mais la main du Seigneur était sur son serviteur et ses ennemis s'en allèrent sans avoir pu le découvrir. « Après dîner, raconte la sœur Jeanne, Messieurs les syndics tinrent conseil et ordonnèrent que ces deux Mahométans (Alexandre et Antoine) fussent bannis pour toujours et qu'en vingt-quatre heures ils eussent à vider les lieux sans jamais revenir ». Les officiers de la ville suivis par une grande foule conduisirent Alexandre hors du territoire genevois. Quand il fut arrivé sur la frontière, Alexandre se retourna et parla durant deux heures à ceux qui l'avaient suivi. Beaucoup d'entre eux reçurent l'Evangile, à ce que dit la chronique.

A la nuit, Baudichon fit sortir Antoine de son foin, puis ils allèrent rejoindre Alexandre et les trois amis prirent ensemble cette route de Berne que de la Maisonneuve parcourait si souvent.

CHAPITRE LIII

Le bras de l'Eternel et le bras de la chair.

Une année s'était écoulée depuis que Farel avait été chassé de Genève. Les Eidguenots avaient bien progressé depuis lors. Beaucoup d'entre eux s'étaient réellement tournés vers Dieu ; la lumière avait augmenté, la foi s'était développée. Cependant les chrétiens genevois comptaient encore trop sur la force et la puissance humaine.

Ils avaient confiance en Dieu, mais aussi et peut-être autant dans la protection de Berne. N'est-ce pas aussi notre tendance à tous et en condamnant les Eidguenots, ne nous condamnons-nous pas nous-mêmes! Ce ne sera pas sans utilité pour nous de lire ce que Farel écrivait quelque temps auparavant aux évangéliques de Genève :

« Grâce, paix et miséricorde vous soient de la part de Dieu notre Père et par notre Seigneur Jésus-Christ, lequel est mort pour nous et maintenant règne en puissance à la droite de Dieu son Père, devant lequel tout genou se ploiera. Très chers frères, lesquels j'aime en notre Seigneur de tout mon cœur..... Je prie le Seigneur d'accroître votre foi et de vous donner un cœur entier et parfait qui ne regarde pas aux choses d'ici-bas mais à celles d'en haut, non seulement à ce que l'œil charnel voit présentement et contemple, mais à ce que l'esprit et la foi connaissent et savent avoir été fait et promis par notre Seigneur. Il Lui a plu de vous laisser demander l'aide du bras de la chair pour venir plus facilement et sans trouble à l'avancement de

l'Evangile. Cela ne déplaît point à Dieu, si tout en ne s'appuyant que sur Lui, on emploie ses bonnes créatures (hommes de bien) qu'Il a établies pour punir les mauvais et défendre les bons. Mais autant que je puis le comprendre, le Seigneur voulant faire une très grande œuvre, veut Lui seul en avoir la gloire et l'honneur. Il veut faire en vous comme en ce bon et fidèle Abraham, lequel contre espérance a cru à espérance, sans douter en rien des saintes promesses de Dieu. Imitez-le, je vous prie, mes très chers frères, et vous verrez la gloire et la puissance de Dieu...... Je sais bien que tous les ennemis vous assiègent et vous environnent comme autrefois le bon prophète Elisée, tellement que son serviteur qui ne voyait pas l'aide qui assistait le prophète, tout épouvanté et comme à demi-mort, s'écriait de frayeur. Mais pour l'honneur de Dieu, mes très chers frères, ne soyez pas comme ce serviteur perdant courage. Dites plutôt : Le Seigneur est notre aide, de qui aurons-nous peur. Si toutes les armées viennent contre nous, nous ne craindrons point, car notre Seigneur est avec nous. Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous. Ne regardez point à l'armée des Syriens, mais à celle de Dieu..... Si les hommes n'ont point voulu ouïr notre ambassade (probablement quelque tentative d'alliance avec Berne ou avec d'autres voisins) pensez à ce que ce serait si le très puissant Roi du ciel ne nous voulait ouïr, ainsi qu'Il l'a dit. Qui aura honte de moi devant les hommes, j'aurai honte de lui devant mon Père. Que ce sera terrible de s'entendre dire : Allez, maudits, au feu éternel. Qui pourrait dépeindre l'angoisse, l'effroi, le désespoir de ceux auxquels Il redemandera la grosse somme que toutes les créatures ensemble ne pourraient payer. Le Sauveur seul pouvait acquitter cette dette et c'est ce qu'Il a fait!

» Si donc, mes très chers frères, vous craignez tant les

hommes, craignez plus encore Dieu et gardez-vous de lui déplaire..... regardez au très bon Père pour faire sa volonté ..... et puisque sans la foi on ne peut plaire à Dieu et que la foi est de ce qu'on entend par la parole de Dieu. Ecoutez Sa sainte voix, Sa sainte parole, comme de vraies brebis de Jésus, quelque défense que les hommes vous en fassent. Car mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes et plus est à craindre notre Seigneur que l'homme...... l'alliance que Dieu a faite avec les fidèles ne peut être rompue ni ébranlée..... car notre Seigneur a dit que quiconque touche à ceux qui croient en lui, touche à la prunelle de Son œil.... que personne donc n'ait honte de l'Evangile ; faites-le progresser, écoutez-le, parlez-en sans avoir égard à personne et n'écoutant que Dieu seul. Et faites-le en toute modestie, sans injures ni contention.... mais recevez les faibles en toute douceur d'esprit, afin que Dieu soit honoré en vous et que votre prochain soit édifié. Sa grâce et la bénédiction de Jésus notre Sauveur soit avec vous tous, amen ! »

Cette lettre était ce que la Bible appelle « une parole dite à propos », car peu de mois avant que Farel l'eût écrite, Zwingli tombait l'épée à la main sur le champ de bataille de Cappel. Il ne s'était pas contenté des armées qu'Elisée voyait sur la montagne et il put se rappeler, mais trop tard, que « celui qui prend l'épée périra par l'épée ». Dieu avait enseigné Guillaume Farel d'une manière bien différente.

CHAPITRE LIV

Une arrivée inattendue.

Le père Furbity et les prêtres se sentaient pleins de courage depuis que les « deux Mahométans » avaient été bannis. Le dimanche 21 décembre, c'était la fête de Saint-Thomas et Furbity en profita pour prêcher un beau sermon dont la sœur Jeanne nous donne ce résumé : « Ce saint homme prêcha très fidèlement, touchant bien au vif ces chiens, disant que tous ceux qui suivent cette maudite secte ne sont que gens adonnés à leurs convoitises, gourmands, ambitieux, homicides, larrons, vivant dans la sensualité et comme des bêtes, sans reconnaître Dieu ni leurs supérieurs, et il tint contre eux d'autres propos dont les chrétiens se réjouirent fort ».... Après ce sermon l'écuyer de Pesme, capitaine des bons (c'est-à-dire le chef du parti catholique) alla avec plusieurs des principaux de sa bande, trouver le réverend père pour le remercier de ce qu'il tenait si bons propos contre les hérétiques et le prier de ne point craindre, qu'on le garderait bien de leurs mains. Le maître révérend lui répondit : « Monsieur, le capitaine, je ne fais que mon devoir ; je vous supplie ainsi que tous les bons et fidèles chrétiens, tenez bon avec l'épée et de mon côté j'emploierai l'esprit et la langue pour maintenir la vérité. »

Mais à peine ces paroles avaient-elles été prononcées qu'une nouvelle étrange se répandit dans la ville. Baudichon est revenu de Berne, ramenant non pas une armée

de soldats, mais les bannis Alexandre et Guillaume Farel. Comment ! le méchant, le diable de Farel que nous avions chassé est revenu !.... disaient les catholiques.

Vers la fin de la journée, l'écuyer de Pesme, voyant Baudichon et Farel dans la rue, voulut mettre à exécution les conseils de Furbity et se précipita sur eux avec « ses chrétiens ». Mais les Eidguenots étaient sur le qui-vive ; ils entourèrent immédiatement les deux amis et les mirent en sûreté.

Le lendemain Baudichon se présenta devant le Conseil porteur d'une lettre des seigneurs de Berne conçue en ces termes : « Vous chassez nos serviteurs, gens attachés à la Parole de Dieu, et en même temps vous tolérez des hommes qui blasphèment contre Dieu ! Votre prédicateur nous a attaqués, nous lui faisons partie criminelle et nous vous requérons de l'arrêter. De plus, nous vous demandons un lieu où Farel puisse prêcher publiquement l'Evangile ». Le Conseil n'osa pas arrêter Furbity à cause du clergé, il le plaça sous l'escorte des gardes de la ville en lui permettant de continuer ses sermons. Les prêtres redoublèrent d'éclat et de pompe dans leurs services religieux. La musique, les costumes, la mise en scène étaient, dit la chronique, plus magnifiques que jamais. Pendant ce temps Farel prêchait dans une grande salle à de nombreux auditeurs.

Le jour de l'an arriva ; il y avait justement une année que le petit Antoine avait prononcé son fameux discours au Molard. Le 1er janvier 1534, un message bien différent retentit du haut de toutes les chaires genevoises. « De la part de Monseigneur de Genève et de son grand vicaire, annoncèrent tous les prêtres, il est ordonné que nul n'ait à prêcher la Parole de Dieu, soit en public, soit en secret ; qu'on ait à brûler tous les livres de la Ste-Ecriture, soit en français, soit en allemand ».

Ce même jour Furbity prêcha son sermon d'adieu récita à ses auditeurs une épigramme qu'il avait compos pour l'occasion :

> Je veux vous donner mes étrennes,
> Dieu convertisse les luthériens !
> S'ils ne se retournent à bien,
> Qu'Il leur donne fièvres quartaines !
> Qui veut si, *prenne ses mitaines*.

La sœur Jeanne nous dit que le jour de l'an « le beau père fit sa prédication en grande ferveur et dévotion et il donna à toutes gens de tous états, une belle vertu pour étrenne. Puis il prit congé du peuple si honnêtement et si dévotement que chacun pleurait ; il les remercia de la bonne compagnie et assistance qu'on lui avait faite et leur recommanda de persévérer dans leur dévotion », puis il leur donna sa bénédiction et se retira.

Le père Furbity avait oublié qu'il était prisonnier, et à sa grande surprise on lui refusa la permission de sortir de la ville.

D'ailleurs le mandement de l'évêque avait tellement indigné les Eidguenots qu'ils parurent tous en armes ce soir-là, oubliant que Farel les avait engagés à ne pas faire usage des armes charnelles. Leur intention n'était pas d'attaquer leurs ennemis, mais de défendre leur Bible si cela devenait nécessaire.

Les catholiques, eux, étaient sous les armes depuis l'Avent afin d'empêcher les évangéliques de mener Guillaume Farel prêcher à St-Pierre. Sœur Jeanne nous exprime son admiration pour tous ces beaux jeunes gens qui allaient exposer leur vie en défendant la sainte foi. « Cette belle compagnie était composée tant de gens d'église que de toutes sortes d'états ; quand ils furent en la place du Molard, toute la cité fut émue. Les chrétiens accouraient, les fem-

mes, les enfants apportaient de grosses pierres. Et moi qui écris ces choses, avec ma compagnie de vingt-quatre qui ne pouvions porter armes de fer, nous avions les armes d'espérance et le bouclier de la foi..... J'écris ces choses afin que dans le temps à venir ceux qui auront à souffrir pour l'amour de Dieu sachent que ceux qui sont venus avant eux, ont souffert aussi, à l'exemple de notre Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ, qui a souffert le premier et le plus ».

Au milieu de l'agitation générale, les réformés reçurent un nouveau renfort dans la personne d'Antoine Froment ; et bientôt après un ambassadeur bernois leur amena un jeune hommn à l'air pâle et défait. C'était Pierre Viret, auquel un prêtre avait donné un coup d'épée dans le dos à Payerne. Mais tout malade qu'il était, le jeune évangéliste était plein d'ardeur. Farel, Viret et Froment se trouvaient donc réunis à Genève. L'évêque venait de défendre qu'on annonçât l'Evangile et les trois plus célèbres prédicateurs prêchaient sans entraves !

L'ambassadeur bernois demandait qu'on citât Furbity devant le Conseil pour répondre des injures qu'il avait proférées. Le 9 janvier, le Conseil s'assembla. L'ambassadeur étant présent, ainsi que Froment, Farel et Viret, on introduisit le père Furbity. Le pauvre homme était en prison depuis son dernier sermon, aussi les sœurs de Ste-Claire avaient-elles chanté bien des messes en sa faveur. « On lui avait offert plusieurs fois, dit Jeanne de Jussie, de discuter avec le satan Farel, mais jamais il ne voulut accepter, disant qu'il ne voulait point mettre sa science divine devant si vil et si méchant homme, et qu'il ne le daignerait ouïr, ce qui enragea beaucoup ce chétif qui voyait que le révérend père le méprisait. »

Furbity refusant de répondre, l'ambassadeur bernois

demanda qu'il fût puni et qu'on donnât une église aux Eidguenots pour faire prêcher l'Evangile. Sinon, ajouta le Bernois, c'en est fait de notre alliance, dit-il en posant sur la table les traités conclus entre Genève et Berne. Le Conseil redoutait extrêmement d'en venir à cette extrémité ; après beaucoup d'efforts il parvint à décider Furbity à discuter publiquement avec Farel à l'Hôtel-de-Ville, le 29 janvier. En attendant, le bon père resta en prison ; la sœur Jeanne raconte que les religieuses de Ste-Claire lui écrivaient « des lettres de toute consolation » et qu'il répondait aux sœurs, les exhortant à la patience et à la constance. « Je ne doute pas, dit-elle, que Dieu ne lui ait donné grande consolation et ne lui ait envoyé de fréquentes apparitions d'anges, quoique je ne le sache pas d'une manière précise ».

Il serait trop long de donner le détail de la longue conférence du 29 janvier. Farel maintint que la Bible est la seule règle de doctrine et de pratique et que les vrais chrétiens doivent la lire diligemment et n'accepter aucune autre autorité en matière de foi et de conduite. Furbity prétendit que l'autorité est entre les mains du clergé, mais il fut malheureux dans le choix de ses citations. Car ayant voulu, par exemple, prouver qu'il devait y avoir des évêques, il lut le verset qui leur prescrit de n'avoir qu'une seule femme et celui qui dit : « Qu'un autre prenne sa charge ».

« Quant à ce bon évêque Judas auquel vous faites allusion, répliqua Farel, celui qui a vendu le Sauveur du monde, il n'a que trop de successeurs qui portent la bourse au lieu de prêcher la Parole de Dieu ».

La discussion dura plusieurs jours sans aboutir, puis Furbity fut reconduit en prison. Pour se consoler, les prêtres prêchaient avec ardeur contre les hérétiques et débitaient de maison en maison les histoires les plus étranges contre ces trois diables, Farel, Viret et Froment.

« Il est clair que Farel est possédé du diable, disaient les prêtres ; il n'a point de blanc aux yeux ; il y a un diable dans chacun des poils de sa barbe, qui est rouge et rude. En outre, il a des cornes et les pieds fourchus comme un taureau, enfin c'est le fils d'un Juif ».

Les Bernois et les trois évangélistes logeaient dans une hôtellerie appelée la Tête-Noire. Le propriétaire, qui n'aimait pas les réformés, aidait à colporter les sottes histoires des prêtres.

Les Eidguenots s'inquiétaient fort peu de ces fables, mais tandis que le Conseil était en séance à l'Hôtel-de-Ville, l'envoyé bernois assura qu'un massacre des réformés était imminent. Presque au même moment une bande d'Eidguenots arriva sous les fenêtres de l'Hôtel-de-Ville et quatre d'entre eux montèrent avertir le Conseil que que deux Eidguenots venaient d'être frappés par des catholiques, sans aucun motif. L'une des deux victimes, un respectable négociant du nom de Berger, était mort, l'autre, nommé Porral, avait été dangereusement blessé. Ce double attentat avait été commis par une bande d'énergumènes catholiques à la tête desquels se trouvait Portier, le secrétaire de l'évêque, qui déjà l'année précédente avait poignardé un jeune homme dans la cathédrale.

Les magistrats envoyèrent immédiatement arrêter les coupables, mais où fallait-il les chercher ? « Sans doute ils sont cachés dans le palais de l'évêque, dirent les Eidguenots, car Pierre de la Baume est probablement l'instigateur du complot ».

Les magistrats firent ouvrir d'office la demeure épiscopale qu'on fouilla de la cave au grenier sans trouver personne. Des hommes d'armes furent laissés dans le palais pour le surveiller, puis les recherches continuèrent ailleurs, mais elles furent vaines. Deux hommes avaient disparu,

c'étaient Portier, le chef de la bande, et Pennet, le meurtrier de Berger.

Tout à coup, à la nuit, les gardes qui veillaient chez l'évêque entendirent une voix étouffée appelant la portière par le trou de la serrure. Un des soldats Eidguenots imitant la voix d'une femme demanda : « Que voulez-vous » ? « Je voudrais, répondit-on de la rue, les clés pour Portier et Pennet ».

« Mais qu'en ferez-vous ? »

« Je les leur porterai à St-Pierre, où ils sont cachés ».

Les soldats ouvrirent brusquement la porte et trouvèrent un prêtre qui, en les voyant, s'enfuit effrayé. Les hommes d'armes coururent annoncer leur découverte au Conseil qui siégeait en permanence. Immmédiatement les magistrats, accompagnés d'officiers, munis de torches, partirent pour la cathédrale. Les recherches dans ce vaste édifice ne furent pas faciles. Les arcades, les galeries et les chapelles furent fouillés sans succès durant trois heures. Enfin on pensa à chercher dans les tours. Après avoir gravi l'escalier étroit et tortueux qui mène au sommet de la tour du midi, les officiers aperçurent à la lueur incertaine des torches, Portier et Pennet blottis dans un coin, tremblant de la tête aux pieds. Les deux misérables furent saisis et mis en prison.

Pendant ce temps les gardes du palais faisaient bonne connaissance avec les domestiques de l'évêque, et tout en causant ils se moquèrent de Portier. « Ce n'est pas un si petit personnage que vous le pensez, répliquèrent les domestiques vexés ; il est en correspondance confidentielle non seulement avec Monseigneur l'évêque, mais encore avec Son Altesse le duc ». « Ah bah ! répondirent les Eidguenots en feignant l'incrédulité, vous n'allez pas nous faire croire que ces grands seigneurs prennent la peine de correspondre avec Portier ! Vous l'avez rêvé ! » « Pas du

tout, ripostèrent les domestiques, il n'y aurait qu'à ouvrir le bahut de Monsieur le secrétaire et vous y verriez les lettres du duc avec le grand cachet de Son Altesse ». Les Eidguenots s'empressèrent de forcer le meuble et s'emparèrent de son contenu. Toutes les lettres furent portées en hâte au Conseil. En les examinant, celui-ci comprit au bord de quel abîme les Genevois s'étaient trouvés sans s'en douter. Leur évêque avait écrit à Portier pour nommer un gouverneur qui régnerait en maître sur la ville et qui serait au-dessus de toutes les lois. Puis le duc de Savoie avait fourni des blanc-seings scellés de ses armes, avec lesquels chacun des citoyens aurait pu être arrêté au nom du duc et selon le bon plaisir de l'évêque. Comme autrefois Hérode et Pilate s'étaient réconciliés en mettant à mort le fils de Dieu, le duc et son rival l'évêque s'étaient entendus pour étouffer l'Evangile qu'ils détestaient. L'évêque, qui avait cependant la confiance des membres catholiques du Conseil, les avait livrés sans remords à leur plus mortel ennemi.

Pennet, contre lequel il n'y avait d'autre charge à relever que la mort de Berger, fut jugé tout de suite. Le cas de Portier étant plus grave à cause des intrigues dont il avait été l'agent, fut remis à un tribunal spécial. Nous avons dit qu'outre Berger, un Eidguenot appelé Porral avait été blessé grièvement; celui qui l'avait frappé était un frère de l'autre assassin; on ne put le découvrir; on sut plus tard qu'il s'était caché dans le réduit d'une mendiante chez laquelle les sœurs de Ste-Claire lui envoyaient en secret de la nourriture.

Quant à Claude Pennet, on le condamna à être décapité ; un magistrat catholique prononça la sentence, préférant la justice et l'impartialité au bon vouloir des prêtres. Voici comment la sœur Jeanne raconte l'affaire. « Dans ce temps-là, les chrétiens étaient bien marris et lâches de

courage ; chaque jour il s'en pervertissait de nouveaux, mais nul n'osait dire mot de peur d'être mis à mort. Car un jour qu'un pervers hérétique se moquait de la Sainte Eglise et des divins sacrements avec des paroles ignominieuses, un bon chrétien ne pouvant endurer cela, tira son épée et le tua sur le champ. Mais le chrétien fut tant poursuivi qu'il fut pris dans le clocher de St-Pierre et exécuté le jour de Ste-Agathe. On lui offrit de devenir luthérien, auquel cas il ne lui serait causé aucun déplaisir, mais il répondit qu'il ne voulait pas devenir ouvrier d'iniquité pour sauver cette vie qui est passagère ».

Je ferai remarquer que le magistrat par lequel Pennet fut condamné étant catholique, il est peu probable qu'il lui ait offert la vie sauve à la condition de se faire luthérien. La sœur Jeanne continue en ces termes : « Il supplia qu'on lui laissât voir le père Furbity, ce qui lui fut octroyé. Et quand ils se virent l'un l'autre, ils ne se purent tenir de pleurer. Puis ce bon catholique se confessa dévotement et déclara comment il était condamné au gibet pour l'amour de Jésus-Christ. Le révérend père le baisa en disant : Sire Claude, allez joyeusement vous réjouir. C'est votre martyre, ne doutez de rien car le Royaume des cieux vous est ouvert et les anges vous attendent..... Quand Claude Pennet passa devant le couvent de Ste-Claire, il dit à sa propre sœur qui le suivait en pleurant : Ma sœur, allez dire aux dames que je leur demande de prier pour ma pauvre âme, et ne pleurez plus, car je m'en vais joyeusement ».

Comment se fait-il que les dames de Ste-Claire dussent prier pour une âme que le révérend père avait déclaré aller droit au ciel et être attendue par les anges ? Lorsque ce message parvint aux sœurs, elles allaient se mettre à dîner, en l'entendant quelques-unes d'entre elles, continue la sœur Jeanne, « s'évanouirent et dînèrent de leur chagrin.....

Après que Pennet fut demeuré trois jours au gibet, on dit qu'il avait la face aussi vermeille et la bouche aussi fraîche que s'il eût été en vie. Et l'on voyait une colombe blanche voltiger sur sa tête, ainsi que plusieurs autres signes miraculeux.... Ce bon chrétien avait un frère qui n'était pas moins zélé à maintenir la sainte religion catholique...... il était caché chez une pauvre mendiante..... une nuit par un grand froid, il vint pieds nus vers les sœurs, prendre congé en pleurant amèrement. Vers le matin les sœurs converses lui donnèrent des habits pour se déguiser et il put s'échapper grâce à Dieu.

» Le 10 mars fut décapité le secrétaire Portier parce qu'on avait trouvé chez lui des lettres dans lesquelles Monseigneur de Genève disait que partout où l'on trouverait des luthériens, il fallait les saisir et les pendre à un arbre sans forme de procès..... A cause de cela Portier souffrit le martyre le 10 mars.... On mena deuil sur lui, car il était homme de bien et il fit une sainte mort. Jamais ces chiens ne voulurent permettre qu'on l'ôtât du gibet, de sorte que ce corps resta exposé avec les meurtriers et les voleurs ; on dit qu'il se produisit sur lui toutes sortes de signes miraculeux, mais comme je n'en sais rien de précis, je n'en dirai pas davantage. Ce jour-là fut aussi exécuté un jeune larron et brigand de la secte luthérienne que les cordeliers admonestèrent afin qu'il pût mourir repentant. Mais il leur fut ôté sur le chemin et fut donné à Farel et à son compagnon pour lui prêcher, de sorte qu'il mourut en son hérésie. Cinq jours après, il arriva une chose miraculeuse, une femme qui avait été pendue un an auparavant et qui était morte dans la foi de notre sainte mère l'Eglise, se tourna vers ce luthérien et elle le mordit au menton. Plus de quatre mille personnes allèrent voir ce miracle ».

Il nous a paru utile de donner les deux versions des événements de cette époque. L'ancien serpent qui persuada

aux pauvres nonnes de voir un saint et un martyr dans la personne d'un meurtrier impie, est toujours le même, notre ennemi qui à nous aussi cherche à nous faire croire que le mal est bien et le bien mal. Dieu seul peut nous garder d'aveuglement en nous éclairant de sa divine lumière.

Quant aux miracles que la pauvre religieuse raconte, ils n'étaient pas rares à Genève dans ce temps-là. Ainsi dans les nuits sombres les passants qui s'arrêtaient près du cimetière pouvaient voir les âmes qui sortaient du purgatoire pour venir supplier leurs parents de payer le plus de messes possible afin de les délivrer de leurs tourments. Les Genevois les contemplaient avec terreur allant et venant dans les allées du cimetière sous la forme de petites flammes vacillantes.

Un Eidguenot, plus sceptique que les autres, eut l'audace de poursuivre une de ces flammes et de la saisir. Il découvrit alors que c'étaient des écrevisses sur le dos desquelles les prêtres avaient fixé de petites chandelles allumées.

Les miracles opérés par le clergé finirent par devenir si fréquents qu'on pria le Conseil d'intervenir. Les prêtres, dit la chronique, s'engraissaient et devenaient aussi rouges que des homards, grâce à leur habileté. Ils extorquaient des sommes énormes aux mères des enfants morts sans baptême. Un prêtre était alors toujours disposé à ressusciter l'enfant moyennant payement. Le miracle, il est vrai, ne s'accomplissait pas en présence des parents, mais à l'église. où les prêtres portaient le petit cadavre. Invariablement l'enfant ressuscité mourait de nouveau après avoir été baptisé et on l'enterrait tout de suite. La mère avait seulement la consolation de savoir son enfant en route pour le paradis, tandis que sans le baptême, il eût habité les abords de l'enfer pendant l'éternité. Au mois de mai de cette année-là, le Conseil défendit sous une peine sévère à tous les prêtres et à tous les moines de faire aucun miracle.

CHAPITRE LV

Gauthier Farel.

On éprouve du rafraîchissement à laisser les hommes et leurs folies pour se tourner vers Dieu, à mettre de côté les absurdités qui procèdent du cœur naturel, pour se désaltérer aux fleuves d'eaux vives jaillissant d'un cœur rempli de l'esprit saint. Guillaume Farel écrivait au printemps de 1534 :

« Grâce, paix et miséricorde de la part de Dieu notre Père par notre Seigneur Jésus, seul Sauveur et Rédempteur qui pour nous est mort, mais maintenant règne en gloire aux lieux où il faut le chercher, car Lui seul est notre vrai trésor céleste. Ce trésor ne peut nous être ôté, ni dérobé, bien que tout s'élève contre Lui. Nous en faisons l'expérience de jour en jour à mesure qu'il plaît au Père Eternel de nous ouvrir la porte pour annoncer Son Fils. Et si Dieu nous donnait plus de courage nous verrions autre chose, mais nous avons tant de chevaux rétifs qui reculent au lieu d'avancer, étant non seulement peu utiles eux-mêmes mais encore empêchant les autres de marcher. Ceux-là, me semble-t-il, accomplissent les paroles du Seigneur Jésus qui accusait les Pharisiens de ne pas entrer et d'entraver ceux qui entrent. Mais malgré les croix et les obstacles, Dieu ne laissera point Son œuvre inachevée et Il manifestera les méchants..... Les ennemis ne cessent d'inventer de nouvelles fables et menteries, mais Dieu les fait tourner à leur confusion, car mensonge ne peut vaincre vérité. Il faut que

la lumière luise et que les ténèbres prennent fin..... Vous savez comment le Seigneur a visité la maison, mettant mes frères à l'épreuve, surtout celui qui est né après moi, car il y a longtemps qu'il est en prison et que ses biens sont confisqués ». C'est Gauthier Farel dont Guillaume parle ici; lui et sa femme avaient ouvertement confessé Jésus-Christ. Sa captivité était un grand chagrin pour Guillaume, non seulement à cause de lui-même mais aussi pour sa vieille mère qui était veuve. Gauthier paraît avoir habité avec elle ou du moins dans le voisinage; il fut emprisonné à Gap.

Dans une autre lettre, Guillaume s'exprime en ces termes: « Grâce, paix et miséricorde de Dieu notre très bon Père par son seul Fils Jésus, notre salut et notre vie. Il est la pierre d'achoppement contre laquelle dans sa propre personne et dans celles de ses membres, le monde a tant lutté et il le fera jusqu'au bout. Mais ce sera en vain, car ni conseil, ni prudence, ni sagesse ne peuvent tenir contre Dieu, et si les iniques élèvent leurs cornes elles seront rompues. Quelque chose qui puisse advenir aux justes, ils ne doivent perdre courage mais en pleine foi et assurance ils doivent dire avec le saint prophète : Le Seigneur est mon aide, je ne craindrai point, que me ferait l'homme! Oh qu'il est heureux celui à qui le Seigneur donne cette grâce! Que tout va noblement quand tout est perdu selon le monde! Alors nous expérimentons la vertu de Dieu qui aide puissamment aux siens lorsqu'ils n'ont fiance qu'en Lui. Mais quand nous avons recours à l'Egypte et nous fions aux hommes, Dieu se montre véritable, nous faisant éprouver ce que sont les hommes.

» Je l'ai expérimenté quant à mon frère qui a été longuement détenu pour peu de chose. Il a voulu avoir le secours de gens que je croyais en meilleurs termes qu'ils ne le sont (le roi de France et Messieurs de Berne) et Dieu sait ce

qu'il en est advenu. J'ai voulu céder au jugement d'autrui contre le mien propre. Dieu soit loué et son bon plaisir s'accomplisse! Si le Père céleste de sa bonne volonté veut le délivrer, Il a tout en Sa main, Il le fera. S'il lui plaît qu'il en soit autrement, que sa bonne volonté soit faite et ainsi soit-il! Mais je ne veux cesser de prier pour lui comme faisaient les fidèles quand Pierre était détenu, ni aussi d'user d'autres moyens comme Paul en a usé... Et puissions-nous tous adorer notre Dieu plus purement que nous ne l'avons fait jusqu'ici, craignant plus qu'avant ce très puissant Seigneur et que la crainte de l'homme soit chassée loin de nous. Craignons la malédiction de Dieu qui est annoncée à tous ceux qui n'ont leur confiance en Dieu, et saisissons des deux mains la bénédiction promise à ceux qui souffrent pour Jésus.

» Plaise au Seigneur Dieu que le pauvre prisonnier comprenne bien ces choses afin qu'il pousse hardiment en avant, déclarant ce qui en est du bon Sauveur. Car ce qui m'inquiète c'est qu'il est peu instruit et je crains qu'il ne comprenne guère. Je vous recommande sa pauvre mère veuve et pleine d'angoisses. Puisse Celui qui dispose de tout à sa plus grande gloire, nous mener et nous conduire par Son St-Esprit, lequel Il nous fasse suivre, mettant de côté toute autre prudence, sagesse et conduite, afin que tout ce qui est en nous, pensées, paroles ou actions soit à l'honneur et à la gloire de Dieu pour l'avancement de Sa Sainte Parole. Amen! »

CHAPITRE LVI.

Lumière et ténèbres.

Pendant que Guillaume Farel écrivait ces choses, un autre serviteur du Seigneur « saisissait des deux mains la bénédiction réservée à ceux qui souffrent pour Jésus. »

Nos lecteurs n'ont sans doute pas oublié Alexandre, qui, après avoir été banni de Genève, alla prêcher l'Evangile à Lyon. De grandes bénédictions accompagnaient ses prédications ; aussitôt le sermon fini, il se cachait dans la maison d'un évangélique, puis allait prêcher dans un autre quartier. Mais la semaine de Pâques, les prêtres réussirent à mettre la main sur lui ; on le chargea de chaînes et on l'envoya à Paris pour y être jugé. Le voyage se fit à pied, et le long de la route Alexandre parlait de l'amour de Christ à son escorte. Le capitaine et plusieurs des soldats furent amenés au Seigneur. Dans toutes les auberges où ses gardes s'arrêtaient, Alexandre prêchait aussi et beaucoup de personnes furent converties par ce moyen. La fin de l'histoire de ce noble serviteur de Dieu est vite racontée. Soumis à de cruelles tortures à Paris, jusqu'à en être estropié, il fut condamné à être brûlé vif. Le visage d'Alexandre était resplendissant de joie à l'ouïe de cette sentence qui allait le faire passer des tortures et des blasphèmes des prêtres en la présence de son Dieu bien-aimé. Il prêcha jusqu'à la dernière minute. « Rétracte-toi ou tais-toi ! » lui cria un moine. « Je ne veux pas renier Jésus, répondit le martyr; arrière de moi, séducteur du peuple ! » En regardant ses cendres, l'un

des moines ne put s'empêcher de dire : « Si celui-ci n'est pas sauvé, qui le sera ? »

Les prêtres de Genève étaient à la recherche d'un prédicateur pour remplacer le père Furbity, car les Bernois, blessés par ses discours contre les Allemands, exigeaient qu'il restât en prison. Il y avait alors à Chambéry un moine franciscain, nommé Courtelier, qui jouissait d'une grande réputation. Il fut invité à venir prêcher le carême chez les franciscains de Genève. Courtelier désirait plaire à tout le monde ; il tint un langage mielleux, adressant force compliments tant aux prêtres qu'aux réformés. Il poussa la complaisance jusqu'à essayer de prêcher l'Evangile, mais il se contredisait à chaque instant de la façon la plus étrange; Farel se leva soudain et dit : « Vous ne pouvez pas enseigner la vérité, car vous ne la connaissez pas ! » Le moine, un instant surpris par cette interruption, n'y répondit pas et continua à débiter ses compliments. Les Genevois ne s'y laissèrent pas prendre; ils ne voulurent rien de cet homme qui leur parlait sans cesse de leurs vertus et de leur sainteté.

Les envoyés bernois étaient mécontents de ne pouvoir obtenir l'usage d'une église où Farel pût prêcher; le Conseil avait toujours quelque excuse pour refuser. « Vous prétendez, disaient les ambassadeurs, que nos prédicateurs prêchent dans des trous et des recoins comme des étables, eh bien, donnez-nous une église; vous n'avez pas besoin d'y aller, si cela ne vous convient pas, mais chacun sera satisfait. »

Un dimanche de mars 1534, le père Courtelier venait de finir son sermon et les gens allaient quitter l'église du couvent, lorsque Baudichon se leva et annonça que Guillaume Farel prêcherait ce même jour dans cette même église, et qu'on allait sonner les cloches pour en prévenir le public.

En effet, à la stupéfaction des moines, Baudichon et ses amis se mirent à sonner à toute volée pendant une heure. Au même moment, les Eidguenots s'emparaient d'un lieu appelé l'auditoire du couvent, plus spacieux que l'église. C'était une vaste cour entourée de galeries, pouvant contenir quatre à cinq mille personnes; elle se remplit d'une foule immense d'Eidguenots et de catholiques désireux d'entendre le fameux prédicateur. A leur grand étonnement, Farel parut dans son costume ordinaire, portant le petit manteau espagnol et le chapeau à larges bords des laïques.

Le sermon commença. Jamais ses paroles pleines de vie et de puissance n'avaient retenti sous les voûtes antiques du couvent. Personne n'écouta avec plus d'attention qu'un moine qui jusqu'alors avait été un ennemi acharné de l'Evangile. Les paroles de Farel lui semblaient venir du ciel même; ce jour-là, Christ fit pénétrer les rayons de son amour et de sa grâce dans le cœur du franciscain. Il se nommait Jacques Bernard et était le frère de Claude Bernard, que nous connaissons.

Le lendemain, les franciscains allèrent se plaindre au Conseil des choses étranges qui s'étaient passées chez eux et malgré eux. Les Bernois entraient au même moment dans la salle du Conseil; ils intervinrent en disant : « Il y a longtemps que nous vous demandons une église, et celle-ci a été donnée de Dieu sans que nous nous en soyons mêlés. C'est le Seigneur Lui-même qui a fait prêcher Farel dans l'auditoire du couvent; prenez garde de vous opposer à Dieu. » Le Conseil comprit qu'il valait mieux céder; les Bernois allaient partir. « Nous vous recommandons nos évangélistes, » dirent-ils aux Eidguenots. A partir de ce moment, Claude Bernard les prit chez lui, pensant qu'ils y seraient mieux qu'à la Tête-Noire.

Il y avait aussi à Genève des délégués de Fribourg; ils exprimèrent leur vif mécontentement de l'accueil fait à Farel; puis, voyant que le Conseil ne pouvait ou ne voulait pas arrêter les prédications évangéliques, ils déclarèrent rompue l'alliance entre Fribourg et Genève. Les prêtres perdirent ainsi leurs meilleurs amis et les réunions évangéliques devinrent toujours plus nombreuses.

Le clergé imagina alors d'annoncer une apparition miraculeuse de la Vierge. Elle s'était montrée vêtue de blanc et avait ordonné une procession solennelle à Genève et dans les environs. Si cet ordre n'était pas exécuté, la Vierge avait révélé que la ville serait engloutie; si, au contraire, on obéissait promptement, les hérétiques crèveraient par le milieu comme Judas. Les Eidguenots, se souvenant de la farce des écrevisses portant des chandelles, voulurent s'assurer par eux-mêmes de l'identité de cette « belle dame en blanc. » Ils découvrirent que c'était la servante d'un curé! Mais on eut beau démasquer cette supercherie, les catholiques crédules n'en firent pas moins leur procession, pour laquelle des pèlerins accoururent de toutes les parties de la Savoie. La vue des images portées dans les rues avec de la musique et de l'encens excita la colère de quelques Eidguenots; ils allèrent pendant la nuit briser des images dont ils jetèrent les morceaux dans le puits de Ste-Claire. Aussi le journal de la sœur Jeanne est-il, à cette époque, rempli de récits lamentables. « Le lundi de la Pentecôte, écrit-elle, le père Furbity fut tiré de sa prison pour venir discuter avec le Satan Farel. Mais le révérend père dit : S'il faut que je dispute avec ce garçon, ce pauvre idiot Farel, je veux que premièrement il soit tondu et rasé afin de déloger son maître le diable, et alors je serai prêt à donner ma vie si je ne puis vaincre tous les diables qu'il porte comme conseillers; mais on n'en voulut rien faire...

et on le reconduisit dans sa prison, ce qui était chose bien cruelle. Le vendredi avant les Rameaux, ce maudit Farel commença à baptiser un enfant à leur maudite manière; il y assista beaucoup de gens et même de bons chrétiens pour voir comment cela se faisait. Le dimanche de Quasimodo, le chétif Farel commença à marier un homme et une femme selon leur tradition, sans aucune solennité ni dévotion.

» Le dimanche de Misericordia, une dame riche, pervertie par l'erreur luthérienne, vint au couvent de Sainte-Claire, et ne pouvant garder son venin, elle le vomit devant les pauvres religieuses, leur disant que le monde avait été dans l'erreur et l'idolâtrie et que nos pères avaient mal vécu et avaient été trompés parce qu'on ne leur avait pas fait connaître les commandements de Dieu. Incontinent la mère vicaire lui dit : Dame, ne voulons point ouïr tels propos ; si vous voulez deviser avec nous de notre Seigneur et dévotion comme autrefois, nous vous ferons bonne compagnie, sinon nous vous ferons visage de bois... car, dit-elle, nous voyons bien que vous avez bu le poison de ce maudit Farel. Mais la dame continua ses piquantes paroles, jusqu'à ce que la mère vicaire et sa compagnie lui barrèrent la porte au nez. Néanmoins, elle demeura longtemps à parler au bois, disant que les sœurs obéissaient au diable plutôt qu'à Dieu.

» Le jour de Sainte-Croix, qui était un dimanche, un religieux de saint François posa l'habit après le sermon et le foula dédaigneusement aux pieds, ce qui réjouit fort les hérétiques. »

Voilà comment parlait et jugeait la pauvre nonne que les aveugles conducteurs d'aveugles encourageaient dans son péché et sa folie, quoiqu'ils s'appelassent les prêtres de Dieu.

Un dimanche du mois de mai, après le sermon, les

croyants s'assemblèrent dans l'auditoire pour rompre le pain. A leur grande surprise, un prêtre s'avança vers la table, revêtu de ses somptueux ornements, et commença à les ôter l'un après l'autre. Il jeta à terre sa chape, son aube et son étole, et parut vêtu comme un laïque. « J'ai dépouillé le vieil homme, dit-il, et me voici prisonnier du Seigneur Jésus. Frères, je vivrai et je mourrai avec vous, pour l'amour de Jésus-Christ. » Les évangéliques pleuraient de joie, et « le laïque » Farel tendit au prêtre le pain et le vin, puis tous bénirent le Seigneur de sa grâce et de sa miséricorde. L'ecclésiastique était Louis Bernard, frère de Jacques et de Claude Bernard dont nous avons parlé.

Dieu avait abondamment béni cette famille ; la petite fille de Claude, âgée de sept ou huit ans, rendait déjà témoignage à Christ ; les prêtres ne pouvaient répondre aux textes qu'elle leur citait et ils disaient que cette enfant était possédée. Quel cercle heureux et paisible devaient former les trois frères Bernard, la femme de l'un d'eux, sa petite fille et les trois évangélistes qu'il logeait chez lui !

Peu après ces choses, arriva à Genève un nouveau réfugié français, Gaudet, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem. Puis le petit cercle s'augmenta encore par le mariage de Louis Bernard; il était devenu membre du Conseil des Deux-Cents, et il épousa une veuve de bonne famille. Les prêtres et leurs amis furent indignés. « Comment, disaient-ils, ce prêtre a osé épouser une femme ! » « Ah ! répondaient les Eidguenots, vous criez parce que Bernard s'est marié, et vous ne dites rien quand les prêtres ont des femmes illégitimes, vous trouvez cela tout naturel ! » Cela ne pouvait leur paraître blâmable, puisque les papes donnaient l'exemple. Cette même année-là, le pape Clément, étant mort, fut remplacé par Paul III qui, lorsqu'il était cardinal, se déguisa en laïque pour épouser une dame de Bologne. L'au-

teur catholique déjà cité dit qu'il avait deux enfants, un garçon et une fille, et que ce saint-père fut soupçonné d'avoir empoisonné sa mère, sa sœur, son fils et son beau-fils. « C'était, dit le même auteur, le monstre le plus affreux de son époque. Il excitait sans cesse les rois de France et d'Espagne à brûler les protestants. Comme on demandait à ce pape de réformer les abus du papisme, il chargea une commission, composée de cardinaux et d'évêques, d'indiquer les moyens à employer. La commission s'en prit aux papes eux-mêmes et demanda l'abandon de leurs vices et de leurs crimes. Mais Paul III déclara qu'il ne déshonorerait pas le saint-siège en confessant les vices des papes. Au contraire, il publia une bulle *in Cœna Domini*, ordonnant de maudire, chaque Jeudi-Saint, tous ceux qui parlaient contre les droits et les privilèges du siège pontifical. » Voilà, d'après l'histoire, le bon exemple que la chrétienté recevait de son chef.

CHAPITRE LVII.

Le loup et les bergers.

Si l'évêque de Genève avait abandonné son troupeau, il ne l'avait point oublié, mais il y pensait en loup et non pas en berger. Pendant une nuit du mois de juillet, un des domestiques du premier syndic réveilla son maître pour lui annoncer qu'un étranger demandait à lui parler d'affaires urgentes. Ce visiteur nocturne était un homme du Dau-

phiné. « Je serais peiné, disait-il au syndic, de voir la ruine de Genève et de l'Evangile. » « Et comment cela ? » « Vous ignorez donc que l'armée du duc de Savoie va arriver sous vos murs et que ce matin l'évêque a quitté Chambéry pour rentrer à Genève sous la protection des armes savoyardes ? »

Ces nouvelles étaient exactes; l'ennemi était aux portes de la ville; l'évêque et sa suite s'étaient arrêtés à quelque distance. Le parti catholique était dans le complot; il avait tout préparé pour l'arrivée de ses complices. Trois cents Savoyards avaient été peu à peu répartis dans diverses maisons catholiques. On avait encloué quelques-uns des canons, bourré les autres de foin; un serrurier se tenait prêt à ouvrir les portes des remparts. Il avait été convenu qu'au milieu de la nuit, quand tout serait tranquille, les catholiques de Genève donneraient le signal à ceux du dehors en agitant des torches allumées du haut de leurs maisons. Quant aux prêtres, ils devaient se rassembler dès qu'ils entendraient un coup de canon tiré au Molard, et avant le matin Genève serait au pouvoir de ses deux plus grands ennemis. Le duc de Savoie avait demandé le secours de la France, et l'évêque lui avait promis d'abandonner son évêché, aussitôt qu'il l'aurait recouvré, en faveur du fils cadet du duc, en échange d'une forte somme d'argent.

A l'ouïe de ces nouvelles, tous les Genevois prirent les armes. Les prêtres qui se disposaient à donner le signal du massacre s'enfermèrent dans leurs demeures. Pendant ce temps, les troupes savoyardes, campées au dehors, attendaient avec impatience le signal convenu et s'étonnaient fort de ne pas voir paraître les torches sur les toits. Soudain, on aperçut une brillante lumière, mais elle n'était pas sur les toits; elle montait, montait toujours plus haut et enfin s'arrêta au sommet de la cathédrale. « C'est la lumière du guet, s'écrièrent quelques Savoyards, nous

sommes trahis ! » Une panique soudaine s'empara de l'armée, les deux généraux donnèrent eux-mêmes le signal de la retraite.

Quelques soldats vinrent au galop donner l'alarme à Pierre de la Baume ; saisi d'une terreur subite, comme la nuit où Baudichon avait pénétré dans sa chambre avec des torches, l'évêque sauta sur son cheval et s'enfuit en toute hâte. Au soleil levant, il n'y avait plus un seul ennemi en vue, Dieu avait sauvé Genève !

Lea évangéliques rendirent de ferventes actions de grâces à Dieu pour cette merveilleuse délivrance. Un mois plus tard, ils eurent un nouveau sujet de reconnaissance. Baudichon et un autre Eidguenot avaient été saisis par les catholiques de Lyon et condamnés à être brûlés. Des ambassadeurs bernois obtinrent de François Ier qu'il relâchât les deux prisonniers. Le roi, désirant rester en bons termes avec les Suisses, envoya à Lyon l'ordre de rendre Baudichon et son compagnon aux seigneurs bernois, sous l'escorte desquels les deux braves Eidguenots arrivèrent à Genève au milieu de l'allégresse générale.

Cependant le ciel était toujours chargé d'orage ; ces délivrances furent comme les derniers rayons de soleil perçant des nuages de plus en plus noirs. Néanmoins, si le danger grandissait au point qu'à vues humaines tout semblait perdu, aux yeux de Dieu il en était autrement. La lumière augmentait, la vérité jetait de profondes racines dans les cœurs, et si les Genevois étaient persécutés, c'est que le prince des ténèbres craignait de perdre cette ville et qu'il rangeait toutes ses forces en bataille contre la vaillante petite cité. Les évangéliques devaient éprouver la vérité de ces paroles de Farel : « Que tout marche noblement quand tout semble perdu aux yeux du monde ! » Il fallait tout sacrifier à Christ et à son Evangile.

Chaque jour les nouvelles devenaient plus alarmantes ; la France et la Bourgogne avaient promis leur secours au duc et à l'évêque ; une nouvelle attaque était imminente. Tous les citoyens sur lesquels on pouvait compter furent mis sous les armes. Les catholiques qui avaient failli livrer Genève à l'ennemi furent surveillés avec soin. Au reste, sauf les prêtres, ils partirent presque tous pour se joindre à l'armée savoyarde.

Les Eidguenots virent le départ de leurs adversaires avec satisfaction, car, malgré la présence du clergé, la ville se trouvait ainsi entre leurs mains.

Autour des remparts s'étendaient de vastes faubourgs, peuplés d'églises, de couvents et de maisons de campagne entourées de superbes jardins. Le Conseil prit une décision héroïque. Pour empêcher les armées ennemies de s'établir dans ces faubourgs, il les fit complètement raser. Tout fut abattu, la demeure somptueuse du riche aussi bien que la chaumière du pauvre. Six mille personnes se trouvèrent sans abri, mais les Eidguenots ouvrirent leurs maisons à tous, catholiques ou réformés sans distinction, partageant avec eux le dernier morceau de pain et la plus petite chambre.

Cette hospitalité était d'autant plus touchante que la famine menaçait la ville, car Pierre de la Baume avait envoyé aux contrées environnantes une défense expresse de fournir aucune denrée à ses brebis rebelles.

Ni fruits ni légumes n'arrivaient plus sur le marché, qui restait vide et désert. Des garnisons postées dans tous les châteaux d'alentour faisaient bonne garde pour le cas où quelque marchand aurait essayé d'enfreindre la défense épiscopale. Nul ne pouvait pénétrer dans Genève ; l'évêque vint s'établir à Gex, rassembla ses prêtres autour de lui et de là il lança une excommunication générale sur les habi-

tants de la malheureuse ville et sur tous ceux qui tenteraient d'y pénétrer. « Il faut écraser ces luthériens, disait l'évêque, par la guerre, la famine, enfin par tous les moyens possibles. »

Les campagnards regardaient Genève de loin avec terreur; ils se gardaient bien d'approcher, pensant que c'était un lieu habité par tous les diables. Quelques esprits forts s'y aventurèrent pourtant un jour, poussés par la curiosité et pour « voir les diables. » « Nous y avons été, dirent-ils en revenant, et pour vrai, ces prêcheurs sont des hommes et non des démons. » L'évêque coupa court à leurs récits en les envoyant en prison.

L'orage qui semblait sur le point d'éclater n'ébranla pas les évangéliques; ils profitèrent au contraire de l'absence des catholiques pour jouir sans entraves de leurs prédicateurs et de leurs réunions. « Tous les jours le Seigneur ajoutait à l'Eglise ceux qui devaient être sauvés, » et malgré la fureur de l'ennemi, il régnait une grande joie dans la ville.

La nuit, quand les soldats montaient la garde aux portes et sur les remparts, les prédicateurs allaient s'asseoir au milieu d'eux pour leur parler du Seigneur Jésus. Bien des soldats furent amenés au salut de cette manière. « Autrefois, disaient les citoyens, nos soldats gaspillaient leur temps avec des femmes de mauvaise vie, mais à présent, au lieu de conversations profanes, nous n'entendons plus dans les corps de garde que la Parole de Dieu. »

En effet, Dieu déployait sa miséricorde en sauvant des multitudes de pécheurs et en enseignant à ses enfants des leçons glorieuses et bénies. Ils allaient apprendre par leur expérience, aussi bien que par les exhortations de Farel, que c'est folie de s'appuyer sur le bras de la chair. S'ils comptaient sur Berne, ils allaient voir que Dieu seul ne

nous fait jamais défaut. Car Berne, leur fidèle alliée, se tenait sur la réserve et semblait ne pas pouvoir ou ne pas vouloir les secourir.

Sur ces entrefaites, le duc de Savoie fit des offres de paix; il était disposé à accorder un pardon complet, mais à la condition que les Genevois renverraient les évangélistes, feraient cesser les prédications, recevraient de nouveau l'évêque et rentreraient dans le giron de l'Eglise. Telle était l'alternative : la paix, l'abondance et les rites papistes, ou bien l'épée, la famine et l'Evangile de Dieu.

Mais Genève avait bien changé depuis que, deux ans auparavant, elle chassait Farel de ses murs.

« Vous nous demandez, répondit le Conseil, d'abandonner nos libertés et l'Evangile de Jésus-Christ! Plutôt renoncer à père et mère, femme et enfants. Plutôt perdre nos biens et nos vies! Dites au duc que nous mettrons le feu aux quatre coins de la ville avant que de bailler congé aux prêcheurs qui nous annoncent la Parole de Dieu. »

Le duc et l'évêque furent aussi surpris qu'irrités de cette belle réponse; ils convoquèrent une diète à Thonon. Voici ce que la sœur Jeanne nous en dit :

« En ce mois de novembre fut tenue une journée à Thonon pour traiter de la paix, pour le bien du pays, le tout aux frais de Monseigneur, lequel (comme un vrai prince de paix) ne voulait à aucun prix répandre le sang humain. Il y assista en personne, ainsi que la première noblesse des pays voisins, l'archevêque de la Tarentaise et l'évêque de Belley. Il y avait aussi des ambassadeurs des cantons suisses. Tout cela occasionna de grands frais à Monseigneur bien inutilement, car les hérétiques ne voulurent pas entendre raison. On se sépara donc sans rien faire, de quoi tous furent marris, car ces hérétiques devinrent toujours plus arrogants. La première semaine de décembre, ils ôtèrent et

brisèrent toutes les croix de Genève et des environs; le reste de l'année se passa en grande douleur et tribulation... Le jour de Noël, les luthériens ne firent aucune solennité et s'habillèrent de leurs plus pauvres habillements comme les jours ouvriers, et ne firent point cuire de pain blanc parce que les chrétiens le faisaient... De tout l'Avent ne fut fait sermon à Genève, excepté ceux des chétifs, ce qui n'avait eu lieu de mémoire d'homme et paraissait bien étrange aux chrétiens. »

Le but de la conférence de Thonon était de chercher un moyen de réduire la ville rebelle à l'obéissance. Berne se rangea du côté de l'évêque et de la Savoie! Qui l'aurait cru! Berne, qui avait été l'espérance et l'appui des Genevois, Berne les abandonnait! Mais Dieu lui-même allait être leur appui et leur espérance.

Comme si Genève n'avait pas encore assez d'ennemis, Charles-Quint, entraîné par la ligue, se joignit encore à la duchesse de Savoie, qui était sa belle-sœur.

Les conditions arrêtées à Thonon furent proposées au Conseil de Genève; les Bernois les avaient approuvées en partie. Le duc offrait une trêve de deux mois, pendant laquelle le Conseil expulserait les prédicants et ferait sa soumission à l'évêque. Le Conseil envoya immédiatement sa réponse par les Bernois; elle vaut la peine d'être lue :

« Quant au premier article, disaient les Genevois, lequel porte que tous doivent demeurer tranquilles et ne plus rien entreprendre, nous répondons que nous ne désirons que la paix et l'amour envers tout le monde. Quant au second article qui demande que nous expulsions les prédicants de la nouvelle foi, nous répondons qu'il n'y en a plus à Genève, car des deux qui étaient ici, l'un est en prison (le père Furbity) parce qu'il n'a pas voulu rétracter ce qu'il avait prêché selon la nouvelle foi, contre l'ancienne. Il avait dit,

entre autres, que nul sauf le pape ne peut entrer dans le ciel sans le secours d'un prêtre, et que celui qui mange de la viande les jours où le pape et l'Eglise le défendent, est pire qu'un larron ou un meurtrier. Il a dit beaucoup d'autres choses qu'il n'a pas pu prouver par les saintes Ecritures et par l'ancienne loi de Jésus-Christ, mais seulement par les livres de nouveaux docteurs, tels que Thomas d'Aquin, qui vivait il n'y a que quatre cents ans. Ces docteurs-là sont appelés Antichrist par la sainte Ecriture, parce qu'ils enseignent autrement que le Christ n'a enseigné. Quant à l'autre prédicant, c'était le vicaire de Saint-Gervais, lequel, voyant qu'il ne pouvait prouver par les anciennes et saintes Ecritures les choses qu'il disait, s'est sauvé de son plein gré et s'est retiré à Peney avec les traîtres et les vagabonds. Ainsi, nous n'avons plus de prêcheur de la nouvelle foi à Genève; du reste, nos édits défendent de prêcher autre chose que l'Evangile et l'ancienne doctrine de Jésus-Christ.

» Quant au troisième article, portant que, pendant la trêve, les personnes et les biens seront respectés, nous répondons que nous n'avons défendu à personne de venir dans notre cité et que, ne faisant la guerre à personne, nous n'avons point de trêve à conclure.

» Pour ce qui est du quatrième article, lequel porte que l'une des parties ne refusera point à l'autre des vivres en échange de son argent, nous répondons que nous n'en avons jamais refusé à personne.

» Quant au cinquième article, portant que si quelqu'un enfreint la trêve, il sera châtié, nous déclarons que nous n'avons pas de prisonniers et que nous n'en avons jamais eu, sauf pour dette, vol ou meurtre. Mais le duc nous retient six prisonniers, à savoir trois enfants et trois vieux hommes, uniquement parce qu'ils ont ouï l'Evangile et ont voulu le suivre.

» Quant à l'évêque, c'est une tout autre affaire ; il s'est chassé lui-même ; de pasteur et berger il s'est fait le loup de ses brebis, ce que nous sommes prêts à lui démontrer en temps et lieu voulus ; d'ailleurs chacun le sait. Ce sont les loups qui demandent une trêve aux bergers et à leurs troupeaux. »

L'ambassadeur ajouta de son chef le commentaire suivant : « Le Maître de la bergerie qui a envoyé et donné les bergers pour défendre ses brebis des loups, est fidèle et puissant ; Il peut faire toutes choses. Que Dieu leur donne la grâce, vertu et puissance de résister aux loups et de bien y persévérer à son honneur et gloire. »

Telle fut la réponse de cette petite ville, seule en face de l'Europe en armes, mais seule avec Dieu.

Peney, mentionné dans la réponse du Conseil, était un château fort appartenant à l'évêque de Genève ; il y tenait une garnison composée en grande partie de gens qui s'étaient enfuis de Genève pour des motifs peu avouables. Pierre de la Baume les entretenait à ses frais afin qu'ils arrêtassent au passage les luthériens et les vivres destinés à approvisionner le marché de Genève. Le château de Peney devint ainsi un véritable repaire de brigands où bien des serviteurs de Dieu trouvèrent la prison et la mort.

CHAPITRE LVIII.

Lumière et ténèbres.

« Quand les choses nous semblent désespérées, dit Guillaume Farel, c'est alors que par la vraie foi nous devons nous fortifier et avoir assurance, malgré tout ce que l'homme peut en penser. Car voyez ce qu'il est advenu au fidèle Abraham. Quand a-t-il reçu l'accomplissement de la promesse? N'est-ce pas lorsque tout espoir, soit en lui, soit en sa femme, avait défailli? Et quand la dite promesse lui a-t-elle été confirmée, sinon quand le dit Abraham avait levé le couteau pour tuer son fils Isaac?

» Et lorsque vous et moi nous voyons arriver tout le contraire de ce que nous attendions, et que Satan se relève plus puissant que jamais, il faut alors persévérer en notre requête et ne cesser nullement, mais toujours en priant croire que Dieu nous l'accorde et qu'Il nous exaucera pour glorifier son saint Nom..... Certes, s'il y a quelqu'un qui doive craindre, c'est moi, car si d'un côté Dieu me promet une bouche et une sagesse à laquelle les adversaires ne pourront résister, de l'autre je suis averti que je serai persécuté et même que ceux qui me mettront à mort penseront rendre service à Dieu..... Il est bien vrai qu'un cheveu de ma tête ne tombera point sans le vouloir du bon Père : comme je l'ai bien souvent éprouvé, me trouvant dans de tels dangers qu'aucun homme n'y aurait échappé sans le secours de Dieu. En accomplissant la tâche qu'Il m'a ordonnée, je suis exposé aux coups et à mourir de mort vio-

lente, et je n'ai d'autre refuge que l'invocation à Dieu..... Mais j'ai confiance en Dieu qu'Il aura pitié de vous. Si vous mettez votre fiance en Lui, si vous détachez vos cœurs de cette terre et si vous demandez sans cesse l'aide et assistance de Dieu, je suis assuré qu'Il vous exaucera, quand même il y aurait cent mille fois plus de contrariétés et moins d'espoir selon la chair. Car la foi ne regarde qu'aux profondeurs insondables de la bonté de Dieu. »

Grâce à Dieu, les paroles de Farel ne restèrent pas sans effet. Les réformés de Genève se tinrent fermes malgré l'empereur, le duc, l'évêque, le roi de France, les menaces de la Bourgogne et la défection de Berne. Ces héroïques chrétiens étaient prêts à souffrir la perte de toutes choses, excepté celle de Christ et de sa Parole.

La destruction des faubourgs avançait ; les matériaux enlevés aux bâtiments démolis servaient à élever des travaux de fortification. Les Eidguenots se privaient de nourriture pour secourir ceux qui avaient perdu leurs demeures. Le commerce était complètement arrêté, la misère et la famine menaçaient la ville.

« Quoi qu'il vous arrive, dit encore Guillaume Farel, ne vous détournez à aucun prix de Jésus et de sa Parole ; ne vous arrêtez pas, lors même que votre vie, les vôtres et ce que vous avez devrait être fondu et perdu. Car vous ne pouvez faire un meilleur usage de ce qui vous appartient que de le perdre pour l'amour de l'Evangile. Cela vous profitera dans cette vie et dans celle à venir, comme Dieu en a fait la promesse. »

Durant cet hiver, les Genevois perdirent beaucoup des choses de ce monde, mais ils s'enrichissaient dans les choses de Dieu et se trouvaient plus heureux qu'ils ne l'avaient jamais été.

Pour la sœur Jeanne et ses compagnes, tout était triste.

Chaque semaine apportait un surcroît de difficultés qui causait aux pauvres sœurs « abondance de larmes et d'angoisse. »

Un jour, entre autres, un officier voulut absolument inspecter leur domaine pour voir s'il fallait le fortifier; un homme de son escorte, « un méchant garçon, dit la sœur Jeanne, se lava les mains dans l'eau bénite par moquerie. Ce mauvais garçon, quand il fut dehors, se vanta aussi d'avoir embrassé plusieurs dames, mais il mentait faussement. Le vendredi suivant, mourut un apothicaire de la secte luthérienne dont la femme était bonne chrétienne. Quand elle vit son mari près de la mort, elle fit son devoir en l'admonestant de se retourner vers Dieu et de se confesser. Mais il ne voulut rien en faire et la supplia d'envoyer chercher le maudit Farel. Elle lui répondit que si Farel venait, elle sortirait de la maison pour ne pas être en si mauvaise compagnie, et il mourut ainsi dans son erreur. Son père, qui était chrétien, le fit jeter hors de sa maison et porter au cimetière de la Madeleine afin que ses complices le prissent pour en faire à leur vouloir, car, quant à lui, il ne l'avouait point pour son enfant; sa femme aussi ne tint pas plus de compte de lui que d'un chien. »

C'est ainsi que les choses se passaient sur la terre, tandis que « l'apothicaire luthérien » était accueilli dans le ciel en présence de son Sauveur.

Il est utile, en contemplant ce triste tableau du cœur humain, de nous rappeler cette solennelle vérité : l'inimitié contre Dieu règne dans tous les cœurs naturels. Il y a une haine contre le Seigneur Jésus plus forte que toutes les affections naturelles et capable d'étouffer l'amour des parents pour leurs enfants, des maris pour leurs femmes, prouvant ainsi la vérité de ces paroles de Jésus, que « les ennemis d'un homme seront les gens de sa propre maison. »

« Gardez-vous de prendre vos ébats, dit Farel, en médisant des pauvres pécheurs et en vous moquant d'eux. Ne racontez point leurs péchés par moquerie, ni par haine, ni par aucun mauvais sentiment que vous ayez contre les personnes qui pèchent. Mais s'il vous arrive d'en parler, faites que ce soit avec une grande compassion, détestant le péché, mais avec un grand désir que tous en soient retirés.

» Car, mes frères, qui sommes-nous, d'où venons-nous, qu'avons-nous de nous-mêmes que tout ne soit pareil aux autres en nous? La seule différence vient de la grâce de Dieu, qui, au lieu de nous laisser éternellement morts dans nos péchés, allant de mal en pire, comme nous le méritions, nous en a retirés pour nous donner la vie éternelle et pour nous faire marcher de bien en mieux. Mais tout vient de sa pure grâce..... C'est pourquoi ne nous élevons point en pensant être quelque chose comme de nous-mêmes, mais soyons humbles et regardons d'où nous avons été pris; remercions Dieu en lui donnant tout honneur et toute gloire, reconnaissant que tout le bien est de lui et procède de lui, tandis qu'il ne vient que du mal de nous. Tout ce que nous faisons et pensons comme de nous-mêmes est mauvais. Ayons donc pitié des pauvres pécheurs et prions Dieu pour eux. »

CHAPITRE LIX.

Une lettre qui sera peut-être utile aux lecteurs.

Farel plaignait les pauvres pécheurs; il priait pour eux et il les aimait. Voici une lettre qu'il écrivit à ce sujet à un catholique genevois, probablement un membre de la famille Bernard :

« Mon très cher frère, grâce et salut vous soit donné de Jésus! J'ai lu la réponse que vous faites à ce que j'ai écrit, et je suis grandement ébahi de ce que vous expliquez comme vous le faites ces paroles de Notre Seigneur Jésus-Christ : « Je suis le cep et vous êtes les sarments. » Comment avez-vous pu penser que le Seigneur a voulu rappeler par là les deux préceptes desquels dépendait « la loi et les prophètes », à savoir l'amour de Dieu et du prochain? Je vous prie pour l'honneur de Jésus, qui pour nous est mort, d'avoir sa gloire à cœur en écoutant ce que je vous réponds. Vous savez que la sainte Loi de Dieu régnait avant que Jésus vînt; cette loi repose sur le commandement d'aimer Dieu et son prochain, par lequel vous dites que nous sommes justifiés. Ceux qui sont justifiés ont le salut, car ils sont agréables à Dieu; ils deviennent ses enfants et ses héritiers, puisque par leur justification ils sont rendus purs de cœur et par conséquent fils de Dieu. Si donc, en observant la Loi, nous obtenons ce grand bien, pourquoi a-t-il fallu que Jésus vînt? Ne serait-Il pas mort en vain? (Gal. II.) En vérité, tout ce que le saint apôtre cite aux Romains et aux Galates, pour montrer que nous sommes sauvés par la foi

en Jésus et non par la loi, [illegible] confirmé par ce que vous [illegible] [illegible] chapitres III et IV aux Romains et [illegible] Notre Seigneur qu'Il vous donne la parfaite intelligence, et vous verrez combien vous vous êtes fourvoyés. Les sages et savants docteurs de la Loi sont trompés et enseignent comme vous, mais saint Paul, parlant par le Saint-Esprit, leur a résisté énergiquement, montrant comment le plus excellent des Pères, Abraham, a été justifié par la foi et non par la Loi. C'est aussi ce que David affirme en disant que « bienheureux est l'homme dont les péchés sont couverts et auquel Dieu n'impute pas ses iniquités. » Autrement, si la Loi nous donnait l'héritage, la foi serait anéantie et la promesse abolie. Il faut venir à Dieu par la foi, sans laquelle nul ne peut Lui plaire (Hébreux XI), et par la foi nous obtenons tout, car toutes choses sont possibles à celui qui croit (Marc XI). Par la foi, les apôtres et tous les justes ont reçu le Saint-Esprit, par lequel ils ont parlé des choses de Dieu, et il faut que les rameaux demeurent attachés au cep par la foi. Personne ne doit parler d'aimer Dieu et son prochain comme lui-même si ce n'est par la foi. Car c'est par la foi que nous avons le Saint-Esprit répandu dans nos cœurs, et alors nous aimons Dieu pour Lui-même parce qu'Il est digne d'être aimé et qu'Il nous a aimés le premier (I Jean IV). Ensuite pour l'amour de Dieu nous aimons notre prochain, non seulement nos amis, nos frères, mais encore ceux qui nous font du mal (Matthieu V). Ce sont là les fruits du bon arbre, nul autre ne les produira; ils viennent du Saint-Esprit que nous recevons par la foi. Car le mauvais arbre ne peut porter de bon fruit, si belle apparence qu'il ait (Matthieu VII, 12). Ceux-là peuvent dire Seigneur, Seigneur, mais jamais ils n'entreront dans la vie, la colère de Dieu demeurera sur eux. Et la haine, l'iniquité et d'autres

mauvaises racines remplissent le cœur de tels hommes, même à l'égard de ceux qui ne leur ont fait aucun mal, et ainsi le pauvre infidèle va de mal en pis, comme Dieu l'a bien montré dans le cas des pauvres Juifs..... N'oublions pas que le médecin est pour les malades et non pour ceux qui sont en santé. Ne soyons pas comme les pauvres pharisiens, qui demeurent en leur péché sans qu'il leur soit pardonné, bien qu'ils disent : « Nous voyons. » Mais plutôt confessons que nous sommes malades et pécheurs, comme c'est le cas pour nous tous, et que le vrai Médecin nous donne guérison et rémission, afin qu'étant affamés nous soyons rassasiés, et abattus nous soyons relevés. Ne nous déclarons pas riches, de peur d'être renvoyés à vide; ne nous élevons pas, de peur d'être abaissés.

» La Parole de Dieu, étant la vraie lumière, n'a point d'ombre, et si nous la suivons, il ne peut en résulter que du bien. Mais les choses inventées par les hommes ne sont que ténèbres; il n'en résulte que du mal..... la nourriture divine ne peut jamais être nuisible, mais toute autre nourriture fera du mal.

» Quelle répréhension Dieu adressera à ceux qui vont où ils trouvent la bonne chère et les aises de leur corps, mais qui, s'il s'agit de leur pauvre âme, ne veulent pas prendre la peine de s'enquérir de la vérité auprès des messagers de Dieu! Ils ne veulent pas éprouver les esprits afin de savoir s'ils sont de Dieu, et afin de les suivre s'ils ont raison et de les blâmer s'ils ont tort.

» Comme Moïse (Nombres XI) et saint Paul (I Cor. XIV), je voudrais que tous prêchassent en tenant leur mission non des hommes, mais de Dieu. Car s'Il n'envoie pas les prédicateurs, ils ne peuvent prêcher, ce qui signifie édifier la congrégation, et s'ils ne prêchent, le peuple n'entendra point; et s'il n'entend point, il ne croira pas au

Seigneur et ainsi il ne l'invoquera point et il demeurera sans salut.

» Jésus ne faisait jamais rien de Lui-même, mais seulement ce que le Père lui commandait, et les apôtres ont suivi ses traces ; quoique les autorités soient ordonnées de Dieu, les apôtres n'ont demandé de licence ni à Pilate ni à Hérode, ni aux scribes ni aux pharisiens. Mais ayant reçu le talent de Dieu et la grâce de Dieu, ils ont fait valoir le talent et prêché par la grâce de Dieu, comme le font tous ceux qui annoncent la Parole divine purement. Ceux-là sont envoyés de Dieu ; ce qui vient ainsi de sa part ne peut qu'être en bon ordre et que produire du bien, quoi que le monde en dise ou en pense. Mais ce qui vient de l'homme ne peut faire que du mal, comme le prouve ce qui est arrivé aux Juifs et maintenant au pape, qui est tout à fait opposé à Jésus....

» Si nos consciences sont entre nos mains, comme c'était le cas pour Adam et Eve, elles sont bien mal logées et bientôt perdues. L'homme tombé est dans le péché, il n'a pas la foi, il est séparé de Jésus et esclave du péché. Il n'est pas en son pouvoir de se relever, pas plus qu'un mort ne peut se ressusciter. Et si Dieu, dans sa grande miséricorde, ne retire le pauvre pécheur, il est perdu pour toujours (Hébreux X). Celui qui est en Jésus et qui a la vraie foi ne s'appartient plus ; il est à Jésus et sous sa sauvegarde. Jésus a donné la vie à ses brebis, Il les a sauvées et c'est Lui qui les protège. Ce ne sont pas les brebis qui se gardent, qui se sont sauvées et donné la vie. Nous serions tous perdus si Jésus ne nous gardait pas, puisqu'avant que le péché fût, nous n'avons pu subsister (Genèse III).

» Lorsque Adam eut la connaissance du bien et du mal, lui et sa femme, ayant conscience de leur nudité, se couvrirent de feuilles et s'enfuirent de devant Dieu. Tous leurs

descendants, dès qu'ils ont connaissance de leur état, agissent de même ; c'est tout ce qu'ils savent faire et ainsi ils sont chassés du paradis. Mais celui qui a une foi parfaite en Jésus laisse tout ce qui est de la sagesse et la force de l'homme, et il vient par la foi à Jésus, lequel illumine de sa grâce les aveugles, nettoie les lépreux, vivifie les morts; bref, Il fait toutes choses en nous. Car notre salut ne vient ni de nous ni par nous, mais de Jésus et par Jésus. Je le répète, Jésus n'aurait pas eu besoin de venir, si Adam avait pu se sauver par la connaissance du bien et du mal. Je suis ébahi que vous ne sondiez pas mieux les Ecritures afin de donner gloire à Dieu en reconnaissant que le salut ne vient pas de celui qui veut ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde. Le salut vient de la semence sainte qui brise la tête du serpent, et non point par Adam ni Eve, qui ne sont que cause de mort et de damnation à tous. Mais Jésus seul est la cause et l'auteur de la vie et du salut à tous ceux qui le reçoivent. Nous n'avons aucune excuse devant Dieu et nous ne devons point chercher à nous justifier par des raisonnements. Nous sommes nés dans le péché, conçus dans l'iniquité, enfants de colère et de mort (Ephésiens II). Si Jésus ne nous sauve, nous sommes tous perdus ; mais par la foi en Jésus nous sommes faits enfants de Dieu, et venant à Jésus, chargés et travaillés, nous sommes soulagés ; ceux qui ne vont pas à Lui sont abîmés sous leur fardeau.

» Il est sévèrement maudit celui qui empêche son prochain de venir à Dieu (Matthieu XVIII) ; celui qui, ayant ouï l'Evangile, ne le met pas en pratique, donnant ainsi le mauvais exemple aux pauvres ignorants. Dieu maudit de même ceux qui méprisent la sainte doctrine de Jésus, refusant d'obéir à ce que disent les petits de ce monde que Notre Seigneur a choisis dans sa sagesse. C'est ainsi que

Jésus fut rejeté parce qu'Il ne marchait pas selon la tradition des Pères ni selon les usages établis, parce qu'Il mangeait et buvait avec les pécheurs et que les pécheurs le suivaient. Ainsi ces pauvres idiots, n'entendant rien à la doctrine de Jésus, rejettent ce qu'ils ne comprennent pas.

» C'est parce que j'ai compris, par la grâce qu'Il m'a donnée, la volonté de ce bon Maître, le Seigneur Jésus, que je tâche de confesser ouvertement Jésus et son Evangile, étant assuré que la sainte Parole de Dieu subsiste et que les hommes n'y peuvent rien; le pape et ses cardinaux ne sont que des hommes et ils tomberont devant la Parole de Dieu... La perdition vient de nous et le salut de Dieu... Puisque vous terminez votre lettre au nom de Dieu et en invoquant son secours, cela me donne grand espoir que Celui qui vous a fait écrire de la sorte achèvera de vous éclairer dans tout ce qui concerne son nom, sa gloire et sa puissance. Car nul autre que Lui ne peut aider ou secourir, puisqu'un seul nom a été donné aux hommes pour être sauvés, à savoir le nom de Jésus.

» Quelle sainte prière que la vôtre! Que vous avez raison d'invoquer le secours de Dieu! Puisse-t-il, dans sa grande bonté, vous exaucer et vous donner ce dont nous avons si grand besoin, c'est-à-dire sa grâce, afin que vous puissiez faire la confession que sa grâce vous suffit! Vous ne pouviez mieux conclure selon la vraie foi et la Parole divine pour détruire tout ce que vous avez dit en défendant la justification par les œuvres. « Ma grâce te suffit », c'est ce que le Seigneur dit à saint Paul. Relisez maintenant les passages qui traitent de la grâce et méditez-les. Par exemple celui-ci : « Celui qui est justifié par la grâce ne l'est pas » par les œuvres. » Et cet autre : « Celui qui est sauvé par » la grâce ne l'est point par les œuvres. » Sans cela la grâce ne serait plus une grâce. Cette grâce de Dieu, connue et

comprise, goûtée et savourée par la foi et l'Esprit qui nous en rendent assurés, fait que nons aimons Dieu d'un grand amour, que nous l'adorons et l'apprécions, enfin que nous aimons notre prochain comme nous-mêmes.

» Sans la grâce de Jésus, nous pouvons bien avoir la loi, les ombres, l'apparence de servir Dieu comme Moïse l'a enseigné, mais Moïse ne peut rien nous donner pour passer de l'ombre à la réalité. Pour servir Dieu en vérité, il faut aller à Jésus, par lequel la grâce et la vérité sont venues. Cela est ainsi afin que nul ne se glorifie, mais que toute la gloire revienne à Dieu, qui, pour l'amour de *Lui-même*, pardonne et fait grâce. Il nous fait ce don afin d'être trouvé seul Juste et justifiant, Sauveur et sauvant. Cela vient de sa grâce et non pas de nos œuvres. Qu'Il nous donne la plénitude de cette grâce par laquelle aussi Il nous fera marcher comme ses vrais enfants, droitement, saintement, montrant par nos œuvres notre sainte vocation. Et ainsi étant tous à Lui, faisons tout d'un même cœur, d'un même esprit, dans la véritable paix et unité chrétienne, non pas celle du monde, mais celle de Jésus. Vivons ensemble, ici-bas, comme des pèlerins qui marchent dans la vraie foi agissante par la charité, afin que quand Jésus viendra pour juger les vivants et les morts, nous allions à sa rencontre pour être éternellement avec Lui dans le royaume qui est préparé pour les fils de Dieu ! »

CHAPITRE LX.

Un grand danger.

Pendant l'hiver, on remarqua une étrangère suivant assidûment les réunions évangéliques. Les chrétiens s'intéressèrent à elle, entre autres Claude Bernard, auquel cette femme raconta qu'ayant dû quitter la France pour la foi, elle avait perdu sa place et se trouvait sans ressources à Genève.

Claude fut touché de sa détresse et de son grand désir d'entendre l'Evangile. Il la prit chez lui et la chargea de servir les trois évangélistes logés dans sa maison (mars 1535).

Un jour, cette femme, nommée Antoina Vax, à l'heure habituelle du repas, posa sur la table une soupe aux épinards très épaisse; Farel la regarda et dit qu'il préférait la soupe maigre du ménage. Froment et Viret se servirent du potage épais qu'Antoina avait préparé, disait-elle, exprès pour Viret, qui était encore malade. A ce moment, on vint annoncer à Froment l'arrivée de sa femme et de ses enfants. Il se leva précipitamment pour aller à leur rencontre, sans avoir eu le temps de goûter le potage. Viret seul en mangea sa part. A peine avait-il fini qu'Antoina, l'air bouleversé, entra dans la chambre en lui apportant un verre d'eau fraîche, le suppliant de le boire, sans vouloir lui dire pourquoi. Pierre Viret but l'eau, mais cela ne l'empêcha point de tomber gravement malade.

Claude Bernard fut désolé ; son ami semblait mourant ; que pouvait-il lui être arrivé? Sur ces entrefaites, on s'aperçut que plusieurs objets disparus dans la maison avaient été volés par Antoina, et Claude Bernard commença à soupçonner cette femme d'avoir empoisonné Viret. Il voulut l'interroger, mais elle avait disparu et emmené ses enfants de la maison où ils logeaient. On sut qu'elle avait pris un bateau en demandant au batelier de s'éloigner de Genève.

Bernard la poursuivit et la ramena ; mais pendant qu'il aidait à ses enfants à débarquer, Antoina s'échappa et courut se réfugier chez un chanoine dans le haut de la ville. On apprit le lieu de sa retraite par des personnes qui l'avaient vue passer en courant ; la police fouilla la maison du prêtre et trouva la misérable femme blottie dans le recoin le plus obscur de la cave. Conduite en prison et jugée le 15 avril, elle confessa immédiatement son crime en déclarant qu'elle avait été poussée à le commettre par les « bonnets ronds », c'est-à-dire les prêtres. — Ceux qu'elle nomma furent arrêtés ; des prêtres arrêtés et emprisonnés par des laïques ! Quelle audace ! C'était la première fois qu'à Genève on voyait des gens d'église jugés selon la loi commune. Antoina Vax fut condamnée à être décapitée. Quand on la fit monter sur l'échafaud, elle parut ne faire aucune attention à la foule immense qui l'entourait. Les yeux fixés sur des choses invisibles, elle agitait ses mains en criant : « Otez-les ! ôtez-les ! » Les gardes lui demandèrent ce qu'elle voulait dire. « Ces bonnets ronds, répondit-elle, ces bonnets ronds-là ; voyez, ôtez-les, ils sont cause de ma mort. » Au moment où la hache du bourreau se levait sur elle, la malheureuse criait encore : « Otez-les ! »

Plus tard, le bruit se répandit en ville que l'attentat de cette femme faisait partie d'un vaste complot tramé par les

prêtres, qui voulaient aussi empoisonner le pain et le vin de la Cène pour se défaire des réformés en masse. Dès lors, même les catholiques honnêtes s'éloignèrent avec horreur de ces misérables; mais la sœur Jeanne et ses compagnes refusèrent de croire à la culpabilité d'Antoina. Malgré l'aveu de celle-ci, elles persistèrent à regarder la maladie de Viret comme accidentelle. Après avoir été longtemps entre la vie et la mort, il finit par se remettre, mais incomplètement, car il se ressentit toute sa vie des effets du poison.

Au printemps de cette même année, Jacques Bernard proposa une conférence publique dans laquelle il maintiendrait sa foi contre les prêtres ou les moines qui voudraient discuter avec lui. Il ne fut pas facile d'en trouver qui fussent disposés à accepter la dispute. Tous refusaient malgré l'insistance du Conseil ; ils voulaient bien assister à la conférence, mais ils prétendaient n'être pas assez instruits pour discuter, ce qui était probablement vrai.

La sœur Jeanne et ses compagnes furent aussi invitées à assister à la discussion, mais elles s'y refusèrent absolument. « Si l'on nous force à y aller, dit la mère vicaire, nous ferons un tel tapage que vous serez obligés d'abandonner le champ de bataille. » Le conseil décida qu'on se passerait des nonnes, mais le débat ne pouvait avoir lieu sans antagonistes. N'y avait-il donc personne qui voulût répondre à Jacques Bernard ?

Enfin parut un docteur de la Sorbonne nommé Caroli; il s'annonça comme arrivant de Paris et prêt à accepter la discussion. Seulement on ne pouvait pas très bien discerner s'il était avec les réformés ou avec les prêtres. Il raconta qu'il avait été évêque et qu'il avait disputé à Paris en faveur de l'Evangile contre Bédier, notre ancienne connaissance. Caroli racontait aussi que la princesse Marguerite lui avait donné un bénéfice ; bref, on ne sut trop que pen-

ser de ce personnage. Farel, qui avait entendu parler de lui, se rendit à l'auberge où il logeait et le trouva à déjeuner. Le réformateur allant droit au but, dit à Caroli : « Vous êtes chassé de France pour la foi, dites-vous ? Certes, vous ne l'avez pas mérité, car vous n'avez rien fait qui fût ni indigne du pape, ni digne de Jésus-Christ. » Le docteur Caroli, offensé de ces paroles, ne répondit pas tout de suite et continua à déjeuner en silence. Pourtant il finit par essayer de gagner la confiance de Farel en lui offrant de l'argent pour ses pauvres. « Dieu, répondit Farel, ne fera défaut ni aux pauvres ni à nous. Donnons maintenant aux âmes le pain de vie. »

Quelques jours après eut lieu la discussion ; il y avait d'un côté Bernard et les trois prédicateurs ; de l'autre Caroli et un moine dominicain. Ce dernier abandonna bientôt la lutte. Le docteur de Paris, resté seul, fut complètement réduit au silence par les arguments de Viret, qui sortait à peine de son lit. Les catholiques durent avouer leur défaite et quelques-uns d'entre eux parurent convaincus à salut.

C'est ainsi que la parole de Dieu avait libre cours et qu'elle était glorifiée, bien que la foi des évangéliques fût mise à l'épreuve plus que jamais.

L'évêque, non content d'interdire l'entrée des denrées à Genève, joignit à cette défense celle de vendre des provisions aux Genevois en dehors de la ville. Il ne fut plus possible de se procurer ni beurre, ni œufs, ni fromage, ni viande. Les pauvres affamés se rendaient de nuit dans les villages où ils avaient des amis et en rapportaient en secret du pain ou du blé.

En même temps plusieurs martyrs souffrirent courageusement la mort pour l'amour de Christ. La bande de brigands installée par l'évêque au château de Peney attaquait et maltraitait sans cesse tous les passants allant à Genève.

Plusieurs voyageurs furent jetés dans les cachots du château, torturés, pendus, écartelés par des chevaux rétifs, auxquels on les attacha dans la cour du château. « Il serait impossible, écrivait le Conseil de Genève à son ambassadeur à Berne, de raconter toutes les misères que nous font les réfugiés de Peney. Ils nous tourmentent toujours plus, saisissant nos gens et nos biens ; ils volent nos vaches sur les montagnes, prennent nos chevaux, attaquent et battent nos femmes. A Signy, ils ont arrêté une pauvre femme qui revenait du marché de Gex et après lui avoir ôté son argent et sa marchandise ils lui ont coupé une main. Puis comme elle se plaignait d'un tel traitement, ils lui ont planté un couteau dans la gorge et l'ont laissée morte au milieu du chemin. »

Le pieux chevalier Gaudet fut saisi par les mêmes brigands et conduit dans leur repaire. On se souvient qu'il prêchait l'Evangile à Genève depuis quelques mois. Ce fidèle serviteur de Christ fut torturé pendant cinq jours ; on lui offrait la vie s'il voulait renier l'Evangile. Mais Gaudet possédait la force qui rend capable de résister à tous les efforts des hommes et des démons. Le Seigneur se tint près de lui et le fortifia comme Paul autrefois. On le condamna à être brûlé à petit feu pour s'être établi à Genève, avoir suivi les prédications évangéliques et avoir prêché lui-même. Tous les paysans des environs furent invités à venir voir son supplice dans la cour du château. On l'attacha d'abord à un poteau en lui mettant des charbons ardents sous les pieds, puis on promena le feu sur diverses parties de son corps et on le transperça avec des lances et des hallebardes. Gaudet priait pour ses ennemis ; il leur disait que Christ lui donnait la force de supporter toutes ses souffrances et qu'il était heureux d'endurer des tourments pour l'amour de Lui. Les paysans s'en retournèrent

chez eux frappés d'horreur et pleurant de compassion ; aussi les prêtres dirent-ils que le martyre de Gaudet leur ferait plus de mal que vingt sermons de Farel. Ces cruautés se commettaient par ordre de l'évêque dont un historien catholique a dit qu'on peut l'appeler : « l'apôtre de Genève, le défenseur de ses droits et de ses libertés. » Les meurtres se multipliaient ; un bourgeois de la ville fut décapité, un pauvre brodeur d'Avignon qui s'en allait à Genève fut arrêté. Les séides de l'évêque lui demandèrent ce qu'il allait faire dans cette ville hérétique. J'y vais pour entendre l'Evangile, répondit-il, vous devriez y venir avec moi. « Non certes. » Je vous supplie de venir, répéta le pauvre homme, moi qui viens de si loin pour entendre l'Evangile, je suis étonné que vous qui êtes si près n'en profitiez pas. Venez donc avec moi. Nous allons t'apprendre, lui répondirent les Peneysans, à aller entendre les diables de Genève. Puis ils l'entraînèrent dans le château et lui donnèrent trois coups d'estrapade en disant : Celui-ci est pour Farel ; celui-ci pour Viret et celui-là pour Froment. Le pauvre brodeur ne leur répondait rien sinon qu'il les suppliait sans cesse de venir avec lui à Genève, tellement qu'à la fin ils crurent avoir à faire à un idiot et le laissèrent aller.

Quelques-uns des Eidguenots résolurent de venger la mort de Gaudet et firent une expédition contre le château de Peney. Mais leur attaque ne réussit pas et ils rentrèrent à Genève fort tristes, car plusieurs d'entre eux avaient été tués, d'autres blessés grièvement sans avoir pu déloger l'ennemi de sa forteresse. « Dieu, leur dit Farel, peut faire de plus grandes choses pour vous que vous ne pouvez en faire vous-mêmes. Il se sert de voies et de moyens que vous ne comprenez pas, afin que tout l'honneur lui revienne et que dans vos entreprises vous comptiez sur Lui et non sur vos pièces de canons. »

Oui, Dieu enverrait du secours quand Il le trouverait bon, mais pour le moment les chrétiens de Genève devaient attendre patiemment. L'ambassadeur genevois écrivait de Berne qu'on s'y indignait fort des persécutions qu'enduraient ses concitoyens. Cependant les Bernois se tenaient encore sur la réserve. « Toutes choses sont entre les mains de Dieu, écrivait l'ambassadeur genevois, le pieux Claude Savoye. Il nous donnera tout ce qui sera nécessaire pour accomplir non pas notre volonté mais la sienne. Et c'est à quoi nous devons nous attendre si nous sommes chrétiens. Jésus notre Rédempteur ne nous laissera pas souffrir au-delà de nos forces, à Lui soit la gloire et l'honneur, à vous la paix et la grâce. » Dans cette même lettre l'ambassadeur conseille aux Genevois de détruire les repaires de voleurs qui sont au fond tout le mal; il voulait dire les couvents.

Il serait trop long de donner ici le récit de tout ce qui se passa à Genève en 1535, ainsi que celui des événements à la fois tristes et glorieux qui s'accomplissaient en d'autres pays. Nous nous bornerons à dire en passant que durant tout l'hiver et le printemps Farel reçut de sa bien-aimée France des nouvelles qui le remplissaient en même temps de joie et de chagrin. Il bénissait Dieu en apprenant que la semence déposée dans les cœurs pendant les jours heureux de Meaux ou par les colporteurs de Lyon, avait germé et produit une glorieuse moisson. Mais il s'affligeait de la tempête qui sévissait sur les croyants français depuis l'automne de 1534. La colère de François Ier avait été excitée par des placards affichés dans les rues de Paris, aux portes des églises et jusque dans son propre palais. Ces placards attaquaient l'idolâtrie de la messe et la corruption de l'église de Rome, en termes vrais sans doute, mais trop violents. Ils avaient été imprimés à Neuchâtel et l'on a cru

pendant longtemps qu'ils étaient l'œuvre de Farel ; cependant des lettres découvertes plus récemment, prouvent qu'il n'y fut pour rien. Les placards ont été écrits à Neuchâtel par un réformé, probablement par Antoine Marcourt.

François I[er] avait été profondément blessé de cette audacieuse démarche et dès lors il prêta l'oreille aux prêtres qu'il n'aimait guère pourtant, et se décida à exterminer si possible les hérétiques. Du 10 novembre 1534 au 3 mai 1535, vingt-quatre réformés furent brûlés à Paris, beaucoup d'autres furent mis à mort en divers lieux. Ce massacre avait été inauguré par une procession solennelle dans les rues de Paris. Entouré des trois fils du roi, l'archevêque, nous dit-on, avançait le premier, sous un dais soutenu par le duc de Vendôme. Le roi tenant un cierge, marchait le dernier, entre deux cardinaux. A chaque halte il donnait le cierge au cardinal de Lorraine et joignant dévotement les mains il se jetait sur sa face en implorant la miséricorde divine sur son peuple. Ensuite six réformés furent brûlés à petit feu sous les yeux du roi. Beaucoup d'autres subirent à cette époque la torture ou la prison.

Peu de jours avant la procession ce roi, qu'on a appelé le père des lettres, cédant aux instances du clergé, avait promulgué une loi ordonnant de détruire toutes les imprimeries dans ses Etats, parce que cette invention, disait-il, aidait la propagation de la nouvelle doctrine. Mais François I[er] était trop intelligent pour ne pas avoir honte plus tard d'un pareil accès de folie, aussi ne fit-il jamais exécuter cet absurde décret.

Pendant l'été et l'automne de cette triste année, le massacre des croyants continua. Le roi, sur les instances du pape Paul III, commença contre les Vaudois une persécution qui dura pendant dix ans. En 1545, trois villes et

vingt-deux villages furent détruits, sept cent soixante-trois maisons de campagne, quatre vingt-neuf étables, trente et une granges furent brûlées, 3255 personnes furent brûlées, 700 furent envoyées aux galères, et une quantité d'enfants furent enlevés à leurs parents pour être élevés dans le catholicisme. Toutefois Gautier Farel obtint sa liberté, probablement grâce à la princesse Marguerite. Mais pendant l'été de 1535 on le saisit de nouveau ; son frère Claude et lui s'étaient aventurés à Genève, leur but était de voir leur frère Guillaume et de se procurer des Nouveaux Testaments, des Bibles de petit format, des Concordances et autres bons livres. La Bible vaudoise était achevée et imprimée. Robert Olivétan en avait fait la traduction.

Le jour où Claude et Gautier Farel quittèrent Genève avec Antoine Saunier, ils avaient accompagné Guillaume chez un ami. Celui-ci était à dîner lorsqu'ils arrivèrent, il avait un catholique pour convive : Guillaume et Saunier se mirent à discuter avec cet homme qui paraissait s'intéresser aux questions religieuses ; il accompagna les voyageurs à la porte et avec amabilité aida Gauthier à se mettre en selle. Mais à peine les voyageurs furent-ils en route, que Rosseau, c'est son nom, partit au galop pour Peney afin d'avertir les brigands de l'évêque que des luthériens allaient passer. Sept autres voyageurs s'étaient joints à nos trois amis ; le capitaine de Peney s'empara de toute la bande et l'envoya dans la prison de Faverges, en Savoie. Saunier réussit à s'échapper pendant le trajet et après s'être caché dans un champ d'avoine, il regagna Genève. Les deux frères Farel et leurs compagnons, ayant donné une somme d'argent à leur geôlier, s'échappèrent aussi et allèrent se réfugier chez les Vaudois. Antoine Saunier les rejoignit, mais peu après il fut saisi de nouveau et emprisonné à Turin par ordre du duc de Savoie. Les Bernois demandèrent qu'on les mît en

liberté, mais le duc répondit que Saunier était le prisonnier du Saint-Père le pape et qu'il n'était pas en son pouvoir de le relâcher.

CHAPITRE LXI

La sœur Blaisine.

Pendant le cours de l'été de 1535 les prédications se multiplièrent dans tous les quartiers de Genève. Les Eidguenots faisaient prêcher Farel tantôt dans une église tantôt dans l'autre et enfin dans la cathédrale. Le signal de la destruction des images fut donné par des enfants qui étaient entrés dans la cathédrale pendant que les prêtres chantaient le cent quatorzième psaume. Le psaume suivant, paraît-il, était connu de plusieurs, car une voix s'éleva de l'assistance en s'écriant: « Ils chantent des malédictions contre ceux qui font des idoles et qui s'y confient, pourquoi donc laisse-t-on subsister celles qui sont ici? » Alors les enfants se précipitèrent sur les images et les mirent en pièces. Les laïques leur aidèrent et détruisirent toutes les statues des églises et des couvents. « C'est Dieu qui l'a commandé, disaient-ils, et nous devons le faire. » Les prêtres effrayés s'enfuirent sans chercher à défendre leurs images.

Bientôt vint le tour de l'église de Saint-Gervais, où la veille de Noël on entendait chanter les trépassés sous le pavé de l'édifice. Les iconoclastes genevois enlevèrent les dalles et trouvèrent des vases de terre unis par un tuyau

qui, allant de l'un à l'autre, avait des trous pareils à ceux qu'on fait aux flûtes des orgues. Son extrémité aboutissait à une ouverture dans le mur ; une personne parlant ou chantant, produisait l'effet de gens qui chantent ou qui gémissent dans le lointain.

Le Conseil de Genève n'était pour rien dans la destruction des images ; il avait même défendu aux évangélistes de prêcher dans les églises, craignant l'emportement des Eidguenots. Les magistrats auraient désiré que la révolution religieuse se fît lentement et sans précipitation. Mais voyant toute la ville prendre le parti de la réforme, le Conseil se décida à citer les prêtres devant lui. « Parlez donc, Messieurs, leur dit-il, et prouvez-nous par la Bible que la messe et les images sont d'ordre divin. Si vous le faites, nous ferons célébrer la messe et rétablir toutes les images. Mais si vous ne trouvez pas ces choses dans la Bible, nous serons obligés de convenir que nos concitoyens ont raison. » Les prêtres répondirent qu'ils étaient de pauvres gens simples et incapables de raisonner, mais qu'ils demandaient à vivre comme leurs pères avaient vécu. Le Conseil trouvant cette réponse insuffisante fit cesser au mois d'août la messe à Genève jusqu'à nouvel ordre. Pauvre sœur Jeanne ! Elle avait eu déjà bien des calamités à noter dans son journal, mais celle dont vous allez lire le récit dépasse toutes les autres : « Le dimanche dans les octaves de la visitation de Notre-Dame, vinrent les syndics avec le chétif prédicant Farel, Pierre Viret et un misérable frère cordelier qui ressemblait plus à un diable qu'à un homme, puis une dizaine des principaux citoyens de la ville, tous hérétiques. Ils arrivèrent à dix heures comme les pauvres sœurs allaient se mettre à dîner et demandèrent à entrer pour notre bien et consolation, disant qu'ils étaient nos bons frères et amis. » La sœur Jeanne raconte ensuite comment

la mère vicaire, soupçonnant une ruse, refusa pendant quelques instants de leur ouvrir, mais que le père confesseur, craignant qu'on n'enfonçât les portes, lui donna le conseil de céder. « Alors, écrit-elle, ils entrèrent tout droit au chapitre et le syndic dit : Mère abbesse, faites venir ici toutes vos sœurs ensemble, sans contredit ni délai, autrement nous-mêmes les irons quérir par le couvent. Lors la mère vicaire dit : Ha, Messieurs, vous nous avez trahies, je ne veux point entendre vos sermons de perdition, et chercha toutes les excuses possibles. Mais la mère abbesse et le père confesseur (qui semblent avoir été intimidés) firent venir par sainte obéissance toutes les sœurs jeunes ou vieilles, malades ou non. Toutes étant assemblées, on les fit asseoir en face de ce maudit Farel pour entendre ses flatteries et ses tromperies. Il prit pour texte : Marie se leva et s'en alla en diligence dans les montagnes. Puis il nous dit que la vierge Marie ne vivait pas dans un cloître mais qu'elle était zélée à secourir sa vieille cousine, et il se mit à mépriser la sainte réclusion et l'état de religieuse de façon à briser le cœur des pauvres sœurs. Adonc la mère vicaire, voyant que les hérétiques parlementaient avec les jeunes, quitta les vieilles et dit : Monsieur le syndic, puisque vos gens ne gardent le silence, je ne le garderai non plus et j'irai voir ce qu'ils disent à mes sœurs ; puis elle s'alla mettre avec les jeunes et dit aux prédicants : Vous êtes de mauvais séducteurs, mais vous ne gagnerez rien ici.

» Le magistrat commanda en vain à la vicaire de retourner à sa place ou tout au moins de se taire. A la fin, perdant patience, les syndics la firent mettre hors de la chambre, à quoi elle répondit : Vous me faites grande grâce, car je ne désire autre chose que d'être hors de votre compagnie et de ne plus ouïr vos maudites traditions. »

Le sermon continua après un essai inutile tenté par les nonnes pour sortir en même temps que la mère vicaire. « Les paroles de Farel leur déplaisant, elles se mirent, dit Jeanne, à crier: C'est une menterie, et à cracher contre lui en disant: Nous ne pouvons plus ouïr ces erreurs. Alors le prédicant fut fort indigné et dit au père confesseur : « Vous qui tenez les pauvres âmes en captivité, que ne le faites-vous taire pour ouïr la Parole de Dieu, mais elles ne la peuvent pas ouïr car elles ne sont pas de Dieu et leurs cœurs sont corrompus..... Cependant, nous savons bien que plusieurs de ces pauvres jeunes filles viendraient volontiers à la vérité de l'Evangile. » Le père confesseur tout effrayé commanda le silence en disant que St-Paul ordonne à la femme de se taire. Mais la mère vicaire étant dehors ne se tut pas, au contraire, s'allant mettre droit derrière le prédicant, elle frappait de ses deux poings contre la boiserie et en faisant grand bruit et criant : Hé, maudit chétif, tu perds bien tes feintes paroles; tu n'y gagneras rien. Elle criait et tapait si fort que le prédicant en perdait la mémoire et les idées. Les syndics dirent qu'ils mèneraient la mère vicaire en prison, mais elle était si ferme dans son bon vouloir qu'elle ne craignait pas même la mort pour l'amour de Dieu. Quelques-unes des sœurs avaient mis de la cire dans leurs oreilles pour ne pas entendre le prédicant et voyant qu'on ne faisait nulle estime de lui, il finit par s'arrêter. J'étais présente et j'examinais curieusement sa contenance et j'aperçus très bien que le diable et tous ses adhérents ne peuvent endurer la compagnie des vraies épouses de Jésus-Christ ni le signe de la croix que les sœurs faisaient continuellement en dépit de lui et de tous ses semblables. »

La sœur Jeanne nous dit encore qu'au moment où les hérétiques s'en allaient, une des sœurs courut après le cor-

delier qui avait l'air d'un diable plutôt que d'un homme, et qu'elle lui donna des coups de poing dans le dos en criant : Chétif apostat, hâte-toi de t'ôter de devant mes yeux ; mais il ne lui répondit rien. « Je crois, dit-elle, que sa langue était liée. »

La sœur Jeanne prétend que Farel ne voulut plus revenir mais qu'il ne se passait pas de jour que quelqu'un de cette secte ne vînt épier les pauvres nonnes et leur tenir des propos détestables. Ce qu'étaient ces propos détestables, Jeanne ne le dit pas, sauf dans une occasion, lorsque notre amie Claudine Levet vint voir sa sœur Blaisine qui était une des plus jeunes religieuses. « Avec une fausse langue de serpent, dit Jeanne, prêchant par douces paroles et croyant mieux réussir que les prédicants, elle va commencer à parler de l'Evangile en disant : Pauvres dames, vous êtes bien obstinées et aveuglées. Ne savez-vous pas que Dieu dit que Son joug est léger ; venez à moi, dit-Il, vous tous qui labourez et qui êtes lassés, je vous déchargerai. Il n'a point dit qu'on s'emprisonnât et tourmentât par d'austères pénitences comme vous le faites. Mais les nonnes coupèrent court aux propos détestables de Claudine en lui fermant la porte au nez.

» Après cela, les pauvres sœurs, conseillées par notre Seigneur, s'assemblèrent un jour au chapitre, invoquant l'aide de notre Sauveur et du St-Esprit, de la Sainte-Vierge Marie et de toute l'armée céleste avec telle abondance de larmes que l'une n'entendait point l'autre, puis les jeunes sœurs furent interrogées pour savoir si elles voulaient persévérer ou s'échapper par tel bon moyen qu'il plairait à Dieu de leur fournir. Car certaines bonnes dames avaient offert de les retirer secrètement et de leur aider à se sauver sous un déguisement. Les jeunes nonnes répondirent qu'elles se feraient mettre en pièces plutôt que de céder aux hérétiques. »

Seule, la sœur Blaisine ne fit point de réponse, elle avait l'air pensif; les vieilles religieuses, voyant cela, conçurent des craintes à son sujet et envoyèrent chercher deux des tantes de la jeune fille, lesquelles étaient bonnes catholiques et qui furent priées de venir lui parler. D'abord elle ne voulut pas les aller recevoir ; alors les nonnes se crurent permis de dire un mensonge et lui annoncèrent que sa sœur hérétique la demandait. Blaisine courut toute joyeuse au parloir et son désappointement fut grand de n'y trouver que ses tantes bigotes. Celles-ci, raconte la sœur Jeanne, lui parlèrent avec affection et l'une d'elles lui dit tout doucement : Ha ! sœur Blaisine, je vois bien quelle est votre folie ! Vous voulez vous marier ! Alors Blaisine se mit à rire et s'en retourna sans dire adieu à ses tantes. Depuis ce moment la pauvre Blaisine fut regardée comme une brebis galeuse, mais cela ne devait pas durer longtemps.

« Le jour de Saint-Barthélemy apôtre, continue la sœur Jeanne, une nombreuse compagnie d'hommes armés vinrent heurter à la grande porte du couvent et le pauvre frère convers, ne croyant pas mal faire, leur ouvrit la porte. »

Il s'en suivit une scène terrible aux yeux des pauvres religieuses. Sous la direction de Baudichon, les images, les croix et les crucifix furent mis en pièces, les livres de messe ôtés et finalement avis fut donné aux nonnes que s'il y en avait parmi elles qui désirassent quitter la vie du couvent elles n'avaient qu'à le dire. Qu'elles étaient libres de rester si bon leur semblait, mais que celles qui voudraient s'en aller seraient protégées et conduites où elles le désireraient.

Les religieuses qui s'étaient épuisées en vain à crier et à pleurer, se groupèrent autour de la mère abbesse. Les réformés savaient que la sœur Blaisine soupirait après la

liberté, mais elle n'osa pas tout de suite se montrer. Alors on demanda à chacune des nonnes voilées : Etes-vous la sœur Blaisine ? A quoi l'une après l'autre répondait : « Non certes, et je ne voudrais pas l'être.

Enfin la sœur Blaisine se hasarda à faire quelques pas du côté de ses libérateurs ; la mère vicaire, toujours sur le qui vive, s'élança pour la retenir, mais Baudichon et ses amis continrent la dame furieuse et Blaisine s'en alla, poursuivie par les cris et les malédictions de ses compagnes. La sœur Jeanne dit qu'on la conduisit chez un savetier où elle changea ses vêtements de religieuse contre le costume ordinaire que la nonne appelle une robe mondaine, qui donnait à Blaisine l'air plus vulgaire qu'une pauvre femme dissolue et abandonnée.

Cependant, Blaisine devait être mise convenablement, si elle avait suivi les conseils de sa sœur. Mais tout ce qui n'était pas habit de couvent était mondain aux yeux de la sœur Jeanne. Les Juifs accusaient Jean-Baptiste d'être possédé du démon à cause de sa vie austère, tandis que les pharisiens appelaient le Seigneur un mangeur et un buveur parce qu'il mangeait et buvait comme tout le monde. « Un homme sage contestant avec un homme insensé, soit qu'il se fâche, soit qu'il rie, n'aura point de repos. » (Proverbes XXIX, 9.) Il en a été et il en sera toujours ainsi.

Les dames de Sainte-Claire se décidèrent enfin à quitter la ville. Le duc et la duchesse de Savoie leur ayant offert un couvent à Annecy, elles demandèrent au premier syndic l'autorisation de partir. Ce magistrat se rendit immédiatement au couvent et leur dit : « Eh bien, belles dames, avisez le jour où voulez partir et dites comment vous pensez de faire. » « Certes, répondit la mère vicaire, nous vous supplions que ce soit demain à la pointe du jour et qu'il vous plaise de nous octroyer seulement nos cottes et man-

[illegible] pour nous garder du froid et à chacune un couvre-chef pour nous blanchir!..... » « Belles dames, répliqua le syndic, faites vos paquets, chacune de ce que vous voudrez, et nous vous préparerons huit charrettes pour emporter vos effets. Nous vous donnons notre parole de vous faire conduire sûrement jusqu'au pont d'Arve, notre frontière. »

Les nonnes passèrent la nuit à faire leurs paquets; à cinq heures du matin elles se mirent en route deux à deux, faisant le signe de la croix et gardant le silence le plus complet. Les magistrats envoyèrent une forte escorte afin de les protéger au milieu de la foule qui s'était rassemblée pour assister à leur départ. Au pont d'Arve, un aubergiste demeurant sur l'autre rive vint les rencontrer; il donna à chacune d'elles une miche de pain blanc et une tasse du meilleur vin qu'il put trouver.

Pendant ce temps, le frère convers se procurait une charrette pour y placer les infirmes et les âgées. Puis le convoi se remit en route. « C'était chose piteuse, écrit Jeanne, de voir cette sainte compagnie dans un pareil état. Le temps était pluvieux, le chemin fangeux, et nous ne pouvions avancer, car toutes allaient à pied, excepté quatre malades qui étaient sur le chariot. Il y avait de pauvres vieilles qui avaient passé leur vie en religion, sans rien voir du monde. Elles s'évanouissaient à chaque instant, ne pouvant supporter le grand air. Quand elles virent des vaches, elles crurent que c'étaient des ours et prirent les brebis laineuses pour des loups ravissants. La mère vicaire avait fait donner à toutes de bons souliers, mais la plupart d'entre elles ne savaient marcher avec et les portaient attachés à leurs ceintures. » C'est ainsi qu'elles voyagèrent de Genève à Saint-Julien, qu'elles n'atteignirent qu'à la nuit, bien qu'elles

[1] La mère vicaire veut dire ici : un bonnet ou coiffe de rechange.

fussent parties à cinq heures du matin. Elles trouvèrent un accueil chaleureux; le clergé et les paroissiens vinrent au-devant d'elles avec grande dévotion, portant une croix, et on les logea toutes pour la nuit. Le jour suivant, elles allèrent coucher dans un château appartenant au baron de Viry; elles y furent très bien reçues. « Il y avait, dit Jeanne, trente-six chambres excellentes, où l'on pouvait faire du feu, garnies de beaux lits à rideaux de satin blanc et rouge, et belles couvertures. » Avant de partir, on permit aux sœurs de voir une fort précieuse relique. « Le bon sieur alla ouvrir un coffre où il y avait une belle pièce de chair du précieux corps de saint Romain, qui était fraiche et odoriférante. Le bon père Antoine Garin le bailla à baiser à chacune des sœurs, puis donna la bénédiction à toute la compagnie. » Cette merveilleuse relique guérit la sœur Jeanne d'une mauvaise fièvre dont elle était atteinte depuis longtemps. Un ou deux jours plus tard, les dames de Sainte-Claire atteignirent Annecy, où nous leur dirons adieu.

Le couvent de Sainte-Claire étant resté au pouvoir des Genevois, les syndics firent faire l'inventaire de ce qu'il contenait. On fut très étonné d'y trouver dix-sept cents œufs, trois gros barils de fleur de farine et d'huile, et les sœurs assuraient toujours qu'elles vivaient d'aumônes au jour le jour. Et, ajoute la chronique, il fut prouvé qu'elles couchaient bien sur des sarments, comme on le disait, mais que ces sarments étaient recouverts de bons lits de plumes. En outre, nous ne savons d'ou proviennent les ballades et romances que nous avons trouvées en grand nombre dans leurs chambres. Les œufs et la farine étaient une précieuse trouvaille pour des gens affamés; on les distribua aux plus nécessiteux.

Et maintenant que nous avons fait le récit de l'étrange accueil que reçut l'Evangile de Christ dans le couvent de

Sainte-Claire, demandons-nous si ce même Evangile a trouvé une meilleure réception dans nos cœurs. Les scènes du couvent de Sainte-Claire sont une image fidèle de ce qui se passe dans le cœur de tout homme jusqu'à ce que Dieu, dans sa grâce, l'ait amené à son Fils. Nous sommes trop bien élevés pour imiter le langage et les actes grossiers de ces pauvres nonnes, mais n'avons-nous jamais fui devant ceux qui voulaient nous parler de Christ? Et si l'on nous a pressé contre notre gré d'entendre quelque « chétif prédicateur, » n'avons-nous jamais fermé l'oreille pour ne pas entendre le message d'amour dont Christ l'avait chargé ? Ne nous sommes-nous jamais sentis fiers de notre zèle pour l'Eglise, pour notre religion et nos nombreuses œuvres de piété ? Si nous n'avons jamais adoré les images, ni porté un chapelet ou un crucifix, si nous n'avons pas invoqué les morts, ni confessé nos fautes à un prêtre, n'avons-nous pas trop oublié que Dieu a dit : « Il vous faut être nés de nouveau » ?

Les nonnes de Sainte-Claire, nées dans le péché comme nous, ressemblaient à « l'aspic sourd qui bouche son oreille. » (Psaume LVIII, 4). « Le méprisé des hommes », tel est le nom que Dieu a donné à son Fils bien-aimé. Il est vraiment le méprisé et le rejeté des hommes, non pas de quelques-uns, mais de toute la race d'Adam, dont les cœurs sont tous « inimitié contre Dieu. » Si la lumière de Christ n'a pas lui dans nos cœurs; si, étant morts, nous n'avons jamais entendu la voix de Dieu, l'histoire des nonnes de Sainte-Claire est la nôtre; nous sommes encore les ennemis de Dieu. Et Dieu, dans son amour infini, nous supplie de nous réconcilier avec Lui en nous confiant en son Fils, le méprisé des hommes. L'amour insondable de Dieu pour nous pécheurs paraît extraordinaire; ce qui l'est davantage encore, c'est l'aversion des hommes pour ce don

inestimable. Ni hommes, ni femmes, ni enfants ne se soucient d'être sauvés à titre de pécheur perdu et méchant. On accepte encore d'être amélioré, corrigé, revêtu d'une religion pompeuse ; mais être mis de côté, soi et sa religion, comme trop mauvais pour être amélioré, c'est une tout autre affaire. Heureux sont ceux qui peuvent dire : Il m'a mis de côté pour toujours, je ne vis plus, c'est Christ qui vit à ma place dans la gloire où il fait les délices de Dieu.

CHAPITRE LXII.

Les amis de Genève.

Les ennemis de Genève se préparaient à frapper un grand coup. L'empereur Charles-Quint avait pris les armes ; il avait invité les cantons papistes de la Suisse orientale à secourir son beau-frère, le duc de Savoie. Son neveu, le roi de France, lui avait aussi promis assistance. La petite cité était entourée de Savoyards prêts à tomber sur elle au premier signal et à régler le débat par le feu, le massacre et le pillage. Le duc de Savoie régnait sur les deux rives du Léman. Genève se trouvait donc complètement entourée d'ennemis.

Claude Savoye, l'ambassadeur genevois à Berne, redoublait d'efforts auprès du Conseil bernois, mais celui-ci ne paraissait pas disposé à vouloir faire quelque chose en faveur de Genève. Claude Savoye eut enfin l'idée de s'adres-

ser à Wildermuth, l'officier bernois qui avait si bien accueilli Guillaume Farel à Neuchâtel. Il écouta avec chagrin et indignation le récit des malheurs de Genève. « Si personne ne veut aller au secours de nos frères persécutés, moi j'irai, s'écria-t-il. Je prendrai avec moi mon cousin Ehrard de Nidau, et avec une poignée de braves nous irons au moins donner nos vies, si nous ne pouvons faire autre chose. » Jacob Wildermuth partit donc pour recruter des hommes de bonne volonté à Neuchâtel et dans les alentours. Environ neuf cents hommes et quelques femmes répondirent à son appel. L'une des femmes saisit une épée à deux mains et, se tournant vers son mari et ses trois fils, elle s'écria : « Si vous n'allez pas, avec cette épée j'irai, moi, batailler contre les Savoisiens. » L'encouragement était superflu, car son mari et ses fils étaient tout disposés à partir.

Bientôt la petite armée se mit en marche, ayant à sa tête Jacob Wildermuth, son cousin Ehrard et Claude Savoye.

Jésus n'a certainement pas prescrit à ses disciples de défendre l'Evangile avec l'épée. Cependant, il nous serait difficile de blâmer ces braves gens, disposés à donner leur vie pour des frères malheureux. N'oublions pas, tout en parlant de la paille qui était dans l'œil de Jacob Wildermuth, qu'il pourrait y avoir une poutre dans le nôtre. Leur erreur n'excuse en rien notre égoïsme.

Il faut aussi ne pas oublier que les choses de Dieu étaient peu connues des chrétiens de la Suisse il y a trois siècles, et beaucoup de protestants de nos jours ne les connaissent guère mieux.

La petite armée choisit les sentiers les moins fréquentés des montagnes pour échapper à la vigilance des armées savoyardes campées autour de Genève. Bien qu'on fût au commencement d'octobre, la neige tombait déjà en abon-

dance sur les hauteurs. Des cavaliers envoyés par le gouvernement de Neuchâtel ordonnèrent à la petite armée de se dissoudre au plus tôt et de rentrer dans ses foyers. La princesse Jeanne était une amie de la maison de Savoie, le gouverneur de ses Etats ne pouvait donc permettre à ses sujets de prendre les armes contre le duc. Ces braves gens n'y avaient pas songé; quelques-uns furent un peu troublés en entendant le message du gouverneur, mais ils ne quittèrent pas les rangs.

« Camarades, dit enfin Wildermuth, si le courage vous manque, retournez chez vous. » Alors tous les soldats s'agenouillèrent avec recueillement pour demander à Dieu de leur faire connaître sa volonté. Quand ils eurent prié, la moitié d'entre eux crurent devoir rentrer dans leurs foyers pour ne pas désobéir au gouverneur. Le reste de l'armée continua sa route, ayant dans ses rangs la femme dont nous avons parlé, accompagnée de son mari et de ses trois fils.

Pendant deux jours, Wildermuth et sa troupe longèrent la crête du Jura, traversant de hautes vallées couvertes de neige et de glace; ses rares habitants s'enfuyant à leur approche, il était impossible de se procurer des vivres; les pauvres soldats arrachaient dans les jardins abandonnés des racines de choux et de raves pour apaiser leur faim.

Le samedi au soir, on vit paraître trois jeunes hommes qui venaient au-devant de la troupe harassée de fatigue et de faim. « Nous venons de Genève, dirent les étrangers, pour vous conduire par les chemins les plus sûrs. L'armée ducale est sur ses gardes, il n'y a qu'un seul passage par où vous puissiez lui échapper. »

Wildermuth, reconnaissant de l'aide inattendue qui lui arrivait, passa encore la nuit sur la montagne, et le dimanche matin se remit en route. Sa vaillante troupe poussa des

hourras lorsque, descendant des hauteurs, elle aperçut dans la plaine les tours et les clochers de Genève. Au pied de la montagne, la troupe se trouva au fond d'un ravin étroit et profond où deux hommes pouvaient à peine passer de front. Ce ravin est bordé d'un côté par les flancs escarpés de la montagne, et de l'autre par une pente couverte de bois épais qui cachent le village de Gingins.

Les guides firent faire une halte. « Attendez-nous ici, dirent-ils aux soldats, nous irons vous chercher des vivres à Gingins ; ne vous montrez pas, à cause des Savoyards. »

Les misérables avaient amené les Suisses dans un guet-apens, et au lieu d'aller leur chercher des vivres, ils coururent au camp savoyard annoncer le succès de leur ruse. Aussitôt, le général se mit en marche avec quatre ou cinq mille hommes, et bientôt un premier détachement, composé de prêtres et de soldats aguerris, parut à l'entrée du ravin.

Wildermuth comprit alors dans quelles mains il était tombé; il se précipita sur l'ennemi, suivi par ses braves qui frappaient à droite et à gauche, se servant de leurs mousquets comme d'assommoirs, car ils n'avaient pas le temps de charger leurs armes. En voyant les prêtres au premier rang, Wildermuth se souvint d'Elie et des prêtres de Baal.

Les Savoyards ne s'attendaient pas à une résistance aussi désespérée : même la femme avec son épée se battait courageusement. On entendit au loin le bruit des armes à feu et les cris des Suisses. Pendant quelques instants, les Savoyards tinrent bon, puis ils lâchèrent pied et s'enfuirent en désordre. Une centaine de prêtres furent laissés morts sur le champ de bataille. Une autre troupe de Savoyards qui arrivait au secours de la première fut aussi repoussée ; plusieurs centaines d'hommes furent tués ; quelques auteurs portent ce nombre à deux mille. Les Suisses n'avaient

perdu que sept hommes et une femme. L'héroïne de Nidau perdit son mari et eut ses trois fils blessés.

Claude Savoye ne fut pas présent à la bataille. Le samedi au soir, un de ses amis, séjournant au château de Coppet, lui avait fait dire que deux officiers bernois venaient d'arriver à Coppet pour conférer avec le gouverneur du pays de Vaud. Le Conseil de Berne avait appris l'expédition de Wildermuth et il envoyait des délégués afin de tâcher d'éviter un engagement.

Claude Savoye, pensant que sa présence à Coppet pourrait empêcher toute entreprise contre Wildermuth, se mit immédiatement en route dans la neige et au milieu des ténèbres. Mais le gouverneur, enchanté de mettre la main sur un Eidguenot, le fit arrêter aussitôt après son arrivée. Le lendemain matin, les délégués bernois entendirent le son de la mousqueterie ; la bataille avait commencé.

Lullin, le gouverneur, savait fort bien que les Suisses n'étaient qu'une poignée d'hommes ; il chercha donc à traîner les affaires en longueur, afin de donner le temps à ses troupes de les écraser. Les Bernois auraient voulu partir pour le champ de bataille, mais Lullin les retint par mille préparatifs ; il fallait aller à la messe, déjeuner, etc. Enfin, pensant que les Suisses devaient être tous massacrés, il se mit en route avec les Bernois, monté sur le beau cheval de Claude Savoye, tandis qu'il avait fait monter celui-ci sur un âne. Son but était d'humilier plus complètement les Suisses par cette dérision. Mais, à sa grande consternation, il ne tarda pas à rencontrer les Savoyards en déroute qui fuyaient de toutes parts. Tout ce qu'ils surent lui dire, c'est que les Suisses les poursuivaient et que nul ne pouvait leur résister. Le gouverneur tourna bride en toute hâte, tandis que Wildermuth et ses soldats s'agenouillaient sur le champ de bataille pour rendre grâces au Dieu qui les avait délivrés.

Pendant ce temps, on avait appris à Genève ce qui se passait, et l'on disait que la petite armée suisse, environnée de Savoyards, serait mise en pièces.

A la tête d'un millier d'hommes, Baudichon prit immédiatement la route de Gingins.

Les délégués bernois s'étaient rendus sur le champ de bataille et ordonnèrent aux Suisses de retourner chez eux. Ils étaient chargés, disaient-ils, de faire la paix entre les deux partis. « Il ne faut plus se battre, ajoutèrent-ils, ce serait d'ailleurs inutile ; vous êtes si peu nombreux qu'à la fin les Savoyards auront le dessus. »

« Quant aux Savoyards, répondirent dédaigneusement les Suisses, ils sont trop effarés pour être dangereux ; cela ne vaut pas la peine d'en parler. »

Pour gagner du temps, les délégués bernois, ne sachant que faire, proposèrent aux Suisses affamés d'aller chercher des vivres à Founex, village voisin. En effet, on leur donna des vivres abondamment et les ambassadeurs retournèrent « banqueter » chez le gouverneur à Coppet. Claude Savoye et son âne avaient disparu ; comment, nous l'ignorons ; la chronique dit seulement qu'il fut délivré miraculeusement de ses ennemis.

Les Bernois, qui faisaient bonne chère au château du gouverneur, furent bientôt troublés par la nouvelle que Baudichon et les troupes de Genève étaient presque aux portes de Coppet. S'il parvenait à rejoindre les Suisses, les Savoyards étaient perdus. Le gouverneur de Vaud comprit le danger ; il envoya quelques gentilshommes à la rencontre de Baudichon pour lui demander d'envoyer trois officiers au château, afin qu'on pût leur soumettre les conditions d'une paix très honorable pour Genève. Les Bernois en avaient arrêté les termes avec le gouverneur, il n'y avait plus qu'à signer le traité. Baudichon, brave et loyal, ne

soupçonnant pas la trahison, s'arrêta et envoya les trois délégués demandés. Lullin leur fit lier pieds et mains et les envoya en bateau à Chillon.

Le chef des Eidguenots attendit assez longtemps le retour de ses envoyés; enfin arriva un message disant que, la paix étant conclue et les trois citoyens allant revenir dès qu'ils l'auraient signée, il pouvait s'en retourner à Genève sans inquiétude. Baudichon eut le tort d'ajouter foi à ce message et de repartir avec ses troupes. La même tromperie réussit auprès de Wildermuth, qui reprit le chemin de Berne.

Le 1er novembre, Genève fut complètement bloquée par les armées de Savoie; les villages d'alentour furent pillés et brûlés. La détresse était terrible dans la ville, on trouvait à peine de quoi se nourrir et se chauffer; les vêtements sacerdotaux et les draperies d'autels servirent à vêtir les pauvres.

CHAPITRE LXIII.

Délivrance de Genève.

Farel priait et prêchait; Baudichon était dans les environs de Berne, cherchant quelqu'un disposé à prendre la défense de la ville persécutée.

« Croyez-moi, écrivait-il au Conseil de Genève, Dieu nous délivrera de la main de nos ennemis; ne vous découragez pas si le secours tarde à venir. Vous verrez des mi-

racles avant qu'il soit longtemps et vous apprendrez comment Dieu peut nous aider. Soyez donc sur vos gardes et n'acceptez aucunes conditions qui ne donneraient pas la première place à Dieu et à son saint Evangile. Veillez à ce que la Parole de Dieu ne soit pas liée. »

Le Conseil genevois partageait les vues de Baudichon. Il fit venir les prêtres; de neuf cents qu'ils étaient, leur nombre était réduit à trente. « Nous vous avons donné trois mois, leur dit le Conseil, pour nous fournir la preuve que la messe et les images sont selon la Parole de Dieu. Quelle réponse avez-vous à nous faire ? » Un prêtre, nommé Dupan, répondit pour tous : « Nous ne sommes pas si osés que de nous croire capables de corriger les choses qui nous ont été enseignées par nos pères spirituels et décidées par l'Eglise. Mais quant à faire ce que vous nous demandez, nous n'avons ni l'instruction ni l'autorité nécessaire. » — « Alors nous vous interdisons de célébrer la messe désormais, répliqua le Conseil, et nous vous requérons d'aller écouter la prédication de la Parole de Dieu, afin que vous appreniez ce que Dieu commande. Il est convenable que ceux qui font profession d'être des pasteurs et des docteurs se montrent disposés à s'instruire. » Les prêtres ayant allégué leur ignorance, la remarque des autorités ne manquait pas d'à-propos. Quelques-uns des prêtres résolurent de quitter Genève; d'autres se déclarèrent disposés à suivre les ordres des magistrats. Il fut permis à ces derniers de rester dans la ville s'ils se soumettaient aux lois établies et voulaient porter l'habit laïque. Ainsi s'accomplit la réforme sollicitée par Farel depuis longtemps. « Il ne suffit pas, disait-il aux magistrats, que vous vous conformiez personnellement à l'Evangile ; votre devoir est de confesser publiquement que la messe est une idolâtrie et que les inventions humaines doivent faire place à la Parole de Dieu. » — Le

Conseil ayant enfin confessé Christ en public, Dieu allait faire voir sa puissance au peuple genevois.

Les événements les plus divers contribuèrent à la délivrance de Genève : la mort de la reine Catherine d'Aragon en Angleterre ; une querelle de François Ier avec Charles-Quint et le duc de Savoie ; la jalousie de Berne qui craignait de voir le roi de France s'emparer de la Savoie et prendre Genève sous sa protection, toutes ces choses furent comme les anneaux de la chaîne dont Dieu se servit pour lier Satan et délivrer Genève. L'homme voit bien la marche des armées et les actes des rois, mais l'œil de la foi peut seul discerner le ressort caché qui les fait agir. Dieu combat contre Satan, et il se sert des princes de ce monde dont Il dirige les mouvements à leur insu.

Genève était réduite à la dernière extrémité, lorsqu'un messager de Berne arriva dans ses murs, porteur d'une lettre demandant que le Conseil remît en liberté le père Furbity. Mais cette commission n'était pas le vrai but de son voyage ; on ne lui avait donné cette lettre que pour détourner les soupçons du sire de Lullin, dans le cas où il viendrait à tomber entre ses mains. Son véritable message était verbal. « Dans trois jours, dit l'envoyé de Berne, vous verrez les châteaux du pays de Vaud en flammes ; les Bernois arrivent ! » En effet, l'armée de la puissante république approchait à travers mille dangers trop longs à raconter ici. Quand les Genevois montèrent sur leurs remparts, le soir du troisième jour, pour interroger anxieusement l'horizon, ils le virent se teindre en rouge, les incendies annoncés s'allumaient ! Berne avait donné ordre à ses soldats de mettre le feu aux châteaux, véritables repaires de brigands.

Ils devaient aussi détruire toutes les images, mais épargner les hommes, les femmes et les enfants qui ne seraient pas trouvés les armes à la main.

En peu de jours le pays de Vaud tomba entre les mains des Bernois et le 2 février 1536, l'armée victorieuse entra à Genève ! La ville des réformés était libre ! Au mois de février 1536, écrit Froment, Genève fut délivrée de ses ennemis par le pouvoir de Dieu.

Le duc de Savoie ne put s'opposer aux Bernois ; il avait bien autre chose à faire ! Le roi de France l'attaquait, Charles-Quint l'abandonnait ; quatre mois après la délivrance de Genève il fut chassé de ses Etats par les armées françaises. Toutes sortes de malheurs fondirent sur lui à la fois. Son pays était ravagé par la peste, ses alliés se tournaient contre lui, son fils, l'héritier de la couronne, mourut, sa femme, la belle et fière Béatrice de Portugal, atteinte au cœur par tant de chagrins, prit une maladie de langueur et mourut aussi. Il ne resta plus au malheureux duc que deux ou trois villes, et sur son lit de mort, le souvenir de Genève et des réformés le hantait sans cesse.

Et l'évêque, Pierre de la Baume ? Celui-là vécut encore quelque temps dans son château d'Arbois, mais un jour devant le trône de Dieu il répondra de la manière dont il s'est acquitté de sa charge.

Les Bernois exécutèrent à la lettre les ordres qui leur avaient été données ; le château de Peney fut complètement rasé, celui de Chillon fut pris. Le gouverneur de ce donjon avait reçu l'ordre de faire mettre à la torture et ensuite à mort les prisonniers genevois, dès que les Bernois se montreraient. Outre les trois délégués de Baudichon, il y avait dans les cachots de Chillon, Bonivard, le prieur du couvent de St-Victor à Genève. C'était un des premiers défenseurs des libertés de la ville ; il y avait six ans qu'il était dans les prisons de Savoie ; on montre encore sur le pavé de son cachot la trace de ses pieds, creusée par ses continuelles promenades autour du pilier auquel il était

enchaîné. Les soldats bernois n'espéraient guère trouver les prisonniers vivants, mais le gouverneur avait eu peur de Messieurs de Berne et n'avait pas osé toucher à un cheveu de leurs têtes. Ils furent amenés à Genève avec grande joie et grand triomphe.

L'œuvre de Farel n'était cependant pas accomplie. A vues humaines les ennemis de Genève s'étaient fondus comme la neige au soleil. Toutefois l'adversaire invisible de Christ, celui dont les armées papistes n'étaient que les instruments, avait d'autres moyens d'attaque. Puisque Satan n'avait pas réussi à étouffer l'Evangile par la puissance de l'évêque ni par les armées de Savoie, il allait maintenant changer de tactique et chercher à susciter à la vérité des adversaires cachés dans Genève même. Ces nouveaux ennemis ne se montrèrent pas tout de suite ; pendant un temps, la joie fut sans mélange dans la cité délivrée. Les uns rendirent grâce à Dieu qui les avait secourus. D'autres se glorifièrent dans leur liberté et disaient : Qui sera maître sur nous ? Pour ceux-là, le joug aisé de Christ est un fardeau plus lourd que le joug de Savoie, et le service de Dieu bien plus pénible que la tyrannie de l'évêque. Mais les Genevois ne se rendaient pas encore compte de ces choses ; tout ce qu'ils savaient pour le moment c'est que le duc, l'évêque, les prêtres et les moines avaient disparu pour toujours et que Genève était libre !

CHAPITRE LXIV

Derniers jours de Faber.

Au printemps de cette même année, au milieu de la joie générale, une triste nouvelle parvint à Farel. Maître Faber était mort à l'âge de quatre vingt-dix ans. Quelques auteurs pensent même qu'il était âgé de près de cent ans. Ce n'en fut pas moins un grand chagrin pour le disciple qui l'avait tant aimé ; Farel nous le dit et raconte ce qu'il a appris des derniers moments de son vieil ami, probablement par Gérard Roussel.

Notre vénéré maître, dit Farel, fut pendant plusieurs jours si effrayé à la pensée du jugement, qu'il ne cessait de dire : Je suis perdu ! Je me suis attiré la mort éternelle parce que je n'ai pas osé confesser la vérité devant les hommes. Jour et nuit il ne cessait de se lamenter ainsi. Gérard Roussel, qui ne le quittait pas, l'exhortait à prendre courage et à mettre sa confiance en Christ. Faber répondit : Nous sommes condamnés par le juste jugement de Dieu, parce que nous avons su la vérité que nous aurions dû confesser devant les hommes. C'était un triste spectacle que ce pieux vieillard en proie à une si profonde angoisse et à une telle frayeur du jugement de Dieu. Mais à la fin le Seigneur le délivra de ses craintes et il s'endormit paisiblement dans le sein de son Sauveur.

Voici comment la reine de Navarre raconte la fin de son vieil ami.

Faber avait dit une fois : « Oh ! que l'absence de Christ doit nous être pénible si nous avons la pensée de l'Esprit ! Et combien nous devons soupirer après sa présence où nous ne pouvons être admis qu'en quittant la terre. O mort, que tu es douce pour les fidèles et pour un cœur spirituel ! Tu es l'entrée dans la vie. »

Mais à la fin de sa vie, Faber fut tourmenté par la pensée qu'il avait fui les peines, les souffrances de la mort, qu'il aurait dû subir avec joie pour l'amour de la vérité. Le vieillard pensait avec remords à ces nobles jeunes gens, Jacques Pavannes, Louis de Berquin, qui étaient montés courageusement sur le bûcher, tandis que lui s'était enfui. Faber ne renia jamais la vérité et ne trahit point sa foi, mais n'aurait-il pas dû comme ses jeunes frères exposer sa vie et sceller la vérité de son témoignage par sa mort ? Cette pensée l'oppressait toujours plus à mesure que s'approchait le moment de paraître devant le Seigneur, car il disait qu'il n'avait pas comme ses amis la couronne du martyre pour se présenter devant Dieu.

La reine de Navarre l'invita un jour à dîner avec d'autres hommes pieux et savants dont elle aimait la société. Mais Faber était triste et ne prenait point de part à la conversation générale ; il finit même par se mettre à pleurer. La reine s'informa du sujet de sa tristesse. « Comment pourrais-je être gai, Madame, lui répondit-il, moi qui suis le plus grand criminel qu'il y ait au monde ? »

Marguerite lui demanda avec étonnement ce qu'il voulait dire, lui qui avait été si pieux dès sa jeunesse. « Certes, répliqua Faber, j'ai commis un crime qui pèse d'un grand poids sur ma conscience. » La reine de Navarre le pressa de s'expliquer plus clairement. « Comment pourrai-je, dit enfin le vieillard avec abondance de larmes, paraître devant le tribunal de Dieu, moi qui ai enseigné le pur Evangile à

tant de gens qui, pour avoir suivi mes enseignements, ont eu à subir la torture et la mort, tandis que moi, leur lâche pasteur, j'ai fui, comme si un vieillard tel que moi n'avait pas déjà bien assez vécu ! Je n'avais d'ailleurs pas lieu de craindre la mort, mais plutôt de la désirer. Cependant je me suis enfui secrètement des lieux où s'obtenait la couronne de martyre, et j'ai été d'une honteuse infidélité envers mon Dieu ! »

La reine s'efforça de calmer Faber et de le consoler par plusieurs raisonnements et en lui citant divers exemples de gens pieux qui avaient fait comme lui. Marguerite ajouta que nous ne devons jamais douter de la miséricorde du Seigneur. Tous les convives de la reine se joignirent à elle pour tâcher de consoler Faber.

Le vieillard reprit un peu courage et dit : « Il ne me reste qu'à m'en aller à Dieu dès qu'il lui plaira de m'appeler et aussitôt que j'aurai fait mon testament. » Puis se tournant vers la reine il lui dit : « Vous serez mon héritière ; votre aumônier Gérard Roussel aura mes livres ; je donne mes habits et tout ce que je possède aux pauvres et je recommande mon âme à Dieu. » « Mais alors, dit la reine en souriant, que restera-t-il pour moi qui dois être votre héritière ? » « Je vous lègue, répondit Faber, le soin de distribuer ce que je lègue aux pauvres. »

« C'est convenu, dit la reine, et je vous assure que cet héritage me fait plus de plaisir que la moitié des terres du roi mon frère, s'il me les laissait. » Avec une figure plus sereine Faber se leva alors en disant adieu à la compagnie, il alla s'étendre sur un lit dans la pièce voisine. Quand on alla pour l'éveiller, on trouva qu'il s'était endormi en Jésus.

Marguerite de Navarre le pleura sincèrement et le fit enterrer dans l'église de Nérac. Elle connaissait aussi la tristesse qui avait assombri les derniers jours de son vieil ami,

car elle n'avait pas eu beaucoup de cet opprobre de Christ qui rend plus heureux que toute autre chose.

Néanmoins Marguerite était une servante du Seigneur, elle était chère à Celui qui, méprisant la honte, a porté la croix à la place de bien des rachetés qui ont redouté la mort et l'opprobre soufferts pour l'amour de Lui.

Farel écrivit à un de ces croyants timides, Michel d'Arande, pour lui raconter les derniers moments de Faber. Michel avait connu le vieux docteur et avait reçu l'Evangile par son moyen. Il avait même prêché avec Farel pendant les jours heureux de Meaux et soupiré après le temps où sa bien-aimée France se convertirait. Mais lui aussi avait eu peur de l'opprobre et de la mort, et maintenant il était évêque papiste en Dauphiné!

La lettre de Farel toucha profondément Michel. « Je me suis senti transpercé par l'épée de l'Esprit, écrit-il à Farel, vous m'exhortez si solennellement, les reproches que vous me faites au nom du Seigneur Jésus sont si justes que je n'ai pas un mot à y répondre. Je ne puis que vous supplier de m'aider par vos prières et de ne pas cesser de m'avertir, afin que je sois enfin retiré du bourbier dans lequel je suis. » Mais, nous ne savons si Michel d'Arande sortit du bourbier avant d'être retiré de ce monde.

Nous dirons maintenant adieu à maître Faber, mais en prenant congé de l'aimable vieillard, nous rappellerons quelques-unes de ses paroles : « Paul, le vaisseau que Dieu avait rempli, était mort au monde, à lui-même et à la création. Il ne vivait plus de sa propre vie, mais de celle de l'Esprit de Dieu. C'est ce qu'il nous dit lorsque l'amour de Jésus qui remplissait son cœur le forçait à s'écrier : « Ce n'est plus moi qui vis, mais Christ qui vit en moi. » Il était tellement rempli de Christ que tout ce qu'il pensait et disait c'était Christ. Il a nommé Christ au moins quatre

cent quarante-neuf fois dans ses épîtres. Paul n'a pas cherché à nous conduire à la créature, mais au Créateur, le Fils de Dieu qui nous a faits et créés fils de Dieu Son Père en s'offrant Lui-même pour nous. Paul cherchait à nous conduire vers Celui qui nous a purifiés dans Son sang de la lèpre d'Adam, notre premier père, et nous a rendus nets... Oui, c'est à Lui et non à des hommes ou à des choses faites de mains d'hommes que Paul nous conduit. Allons donc à Christ avec une pleine confiance. Puisse-t-Il être notre seule pensée, notre conversation, notre vie, notre salut et notre tout. »

Maintenant nous laisserons Faber reposer en Jésus, jusqu'à ce que le jour se lève et que les ombres s'enfuient. Alors cette tombe, si longtemps oubliée, s'ouvrira et celui dont elle renferme le corps ressuscitera pour être toujours avec le Maître qu'il aimait. En attendant, que l'expérience de Faber nous serve d'avertissement afin que nous évitions la pelouse agréable aux pieds lassés, le sentier défendu.

CHAPITRE LXV

Des œuvres à repentance.

Il y eut beaucoup à faire à Genève ce printemps-là. Il fallait réorganiser les écoles, réformer les mœurs et les usages. Au temps de l'évêque, les orgies, les querelles, les désordres de tout genre régnaient dans la ville. La demeure du vicaire épiscopal était un nid de corruption qui avait

sera pas à la gloire de Dieu. Nous conserverons des habitudes d'égoïsme, de fausseté, de paresse. Nous manquerons de probité et de bienveillance. Il arrive alors que le monde nous accuse d'hypocrisie; la Bible dit que les mouches mortes çorrompent les parfums précieux et qu'un peu de folie produit le même effet chez celui qui est estimé pour sa sagesse (Ecclés. X, 1). En effet, un chrétien peut être tout à fait sincère et scandaliser par sa conduite ceux qui le connaissent, parce qu'il a trop de confiance en son propre jugement pour discerner le bien et le mal. Peut-être même croit-il que ce serait se remettre sous la loi que d'étudier avec zèle les directions que Dieu a données à ses enfants quant à la conduite qu'ils doivent tenir.

Les croyants de Genève ne connaissaient pas encore bien la Parole de Dieu, et ceux qui avaient abandonné le papisme sans être convertis à Dieu pensaient que, libérés du joug des prêtres, ils pouvaient vivre à leur gré sans aucune règle. Il leur était agréable de n'avoir plus de jeûnes et de pénitences, et de les remplacer par les fêtes et les banquets. Beaucoup de Genevois blâmaient Farel, l'accusant d'empiéter sur les droits des citoyens libres en leur prêchant contre le jeu, les comédies, les mascarades et les jurements. Il y eut donc de l'irritation contre lui lorsque le Conseil, sur son avis, envoya le crieur public avertir tous les propriétaires de tavernes que si les jurements, le jeu aux cartes ou aux dés, les danses, les chants profanes, étaient tolérés dans leurs établissements, on les punirait selon les lois de Genève. En outre, il leur était prescrit de fermer leurs tavernes toute la journée du dimanche, et même dans la semaine pendant les heures de prédication.

Bien des gens murmurèrent, trouvant la tyrannie de l'Evangile pire que celle du duc et de l'évêque. La liberté de servir Dieu n'en est pas une pour le pécheur; à ses yeux,

être libre, c'est pouvoir servir Satan. L'enfant prodigue préfère paître les pourceaux dans un pays éloigné, pourvu qu'il ait assez à manger, plutôt que de se réjouir sous le toit paternel.

D'un autre côte, le roi de France, François Ier, réclamait certains droits sur une petite localité située dans le territoire de Genève. Ayant appris que les habitants avaient été appelés à prêter serment aux nouvelles lois, il écrivit deux lettres au Conseil de Genève. Dans la première, Sa Majesté interdisait au Conseil d'établir de nouvelles observances religieuses à Thy. Dans la seconde, le roi demandait la mise en liberté du père Furbity. Genève répondit : « Quant à Thy, nous n'avons nulle intention, ni là, ni ailleurs, d'établir des observances nouvelles et contraires à la gloire de Dieu. Et nous supplions humblement Votre Majesté de nous envoyer tel nombre qu'il lui plaira des plus excellents et savants docteurs de Paris, afin qu'ils nous montrent par la sainte Parole de Notre Seigneur Jésus-Christ, de ses apôtres, ses prophètes et ses évangélistes, sur quel point de la doctrine et de la pratique chrétiennes nous nous sommes écartés de la vérité. Lorsqu'on nous l'aura prouvé, nous serons tout disposés, non seulement dans notre paroisse de Thy, mais sur tout notre territoire, à faire et à ordonner ce que la Parole de Dieu commande, ainsi qu'à punir ceux qui enseignent le contraire. »

Le Conseil était disposé à relâcher le père Furbity s'il voulait rétracter ses méchantes paroles. Amené devant le Conseil, le révérend père tint à peu près le langage suivant : « Magnifiques seigneurs, je vous demande pardon ; j'ai dit des choses qui vous ont déplu, j'ai eu tort. Je ne savais pas comment étaient les choses. Dorénavant, je tâcherai de mieux vivre et de prêcher la vérité mieux que je ne l'ai fait jusqu'à présent. » Après avoir fait cet humble

discours, le père Furbity obtint la permission de quitter Genève, ce qu'il s'empressa de faire.

Le 21 mai, après en avoir conféré avec Guillaume Farel, le Conseil assembla les citoyens afin de les inviter à se décider pour l'Evangile ou pour le papisme. L'assemblée se réunit dans l'église de Saint-Pierre, sur le pavé de laquelle avait coulé le sang d'un jeune huguenot, au temps de Pierre Wernli.

Claude Savoye prit la parole le premier, pour rappeler au peuple la fuite de l'évêque, l'arrivée de l'Evangile à Genève, la glorieuse délivrance accordée à la ville; il conclut par ces mots : « Citoyens, voulez-vous vivre selon l'Evangile et la Parole de Dieu telle qu'elle est prêchée maintenant? Déclarez-vous que vous ne voulez plus d'images, de messes ni d'idoles? Plus de papisme? Si quelqu'un désire dire quelque chose contre l'Evangile qui nous est prêché, qu'il le fasse maintenant! »

Il se fit un profond silence dans l'assemblée, puis, d'une voix forte et solennelle, un Genevois répondit : « Nous voulons tous, avec l'aide de Dieu, vivre dans la foi du saint Evangile et selon la Parole de Dieu, telle qu'on nous la prêche. » Alors tout le peuple leva la main et dit : « Nous le jurons, nous le ferons avec l'aide de Dieu. »

C'était dire beaucoup, et cela nous rappelle l'engagement que prirent les enfants d'Israël au pied du mont Sinaï : « Tout ce que l'Eternel a commandé, nous le ferons. » Les Genevois n'étaient pas aussi ignorants que les Israélites; ils savaient que « les raisins ne croissent pas sur des épines, ni les figues sur des chardons. » Farel les avait enseignés tout autrement : « L'homme est mauvais et incapable d'aucune bonne œuvre; plus il a la forme de la justice et de la sainteté, plus il est méchant, coupable et souillé. C'est une racine corrompue et un mauvais arbre qui ne peut porter

que de mauvais fruits, car tout ce qui est en lui est corrompu, toutes les imaginations de son cœur sont mauvaises, et cela continuellement. »

En prêtant le serment que je viens de mentionner, les Genevois n'avaient pas eu la pensée d'obliger toute personne, qu'elle fût convertie ou non, à aimer Dieu et à le servir. Par cet acte public, le peuple entendait seulement déclarer qu'il acceptait de son plein gré la prédication de l'Evangile, qu'il ne voulait plus de la messe, que l'Evangile devait remplacer les rites et les traditions papistes. Désormais, la Parole de Dieu devait être leur règle de conduite, et non plus les canons, les bulles des papes ou les décrets des conciles. On plaça sur l'une des portes de Genève, et plus tard sur celle de l'Hôtel-de-Ville, l'inscription suivante :

La tyrannie de l'Antichrist romain
Ayant été abattue
Et ses superstitions abolies
En l'an 1535,
La très sainte religion de Christ
Ayant été rétablie
Dans sa vérité et sa pureté,
Et l'Eglise remise en bon ordre
Par une faveur signalée de Dieu,
Les ennemis ayant été repoussés
Et mis en fuite
Et la ville elle-même, par un insigne miracle,
Rendue à sa liberté,
Le Sénat et le peuple de Genève
Ont érigé et fait placer ce monument
En ce lieu
Comme un perpétuel mémorial
Pour attester aux âges futurs
Leur reconnaissance envers Dieu.

Cette inscription fut pour Genève ce que la pierre d'Ebenhézer avait été aux enfants d'Israël, lorsque Dieu les avait délivrés de leurs ennemis (I Samuel VII, 12).

On peut bénir Dieu en considérant le changement qui s'était opéré. Moins de quatre ans auparavant, Farel avait été chassé comme diable et hérétique de cette même ville qui maintenant confessait publiquement Christ et rendait publiquement grâces à Dieu de ce qu'Il lui avait envoyé l'Evangile par ce même messager, d'abord repoussé et méprisé.

CHAPITRE LXVI.

Jean Calvin.

Farel avait plus de travail qu'il n'en pouvait exécuter, non seulement dans Genève qui lui tenait si fort à cœur, mais dans plusieurs autres endroits on réclamait sa présence. Christophe Fabri, qui combattait à Thonon, le suppliait de venir à son aide. Farel s'y rendit, mais il fut bientôt rappelé par le Conseil de Genève qui assurait que personne ne pouvait le remplacer dans la ville. Il y aurait eu place, là et ailleurs, pour des armées d'évangélistes et de docteurs.

Durant le cours de ce printemps, Farel avait lu un livre écrit en français et intitulé : « L'Institution de la religion chrétienne. » L'auteur était un jeune Picard, cousin de Robert Olivétan. Jean Calvin s'était converti à Dieu et Farel avait lu son livre avec grand plaisir.

Un soir de juillet 1536, un jeune Français habitant Genève arrive en toute hâte vers Guillaume Farel et lui dit :

« Jean Calvin est ici, il vient de descendre de la diligence; il passe la nuit à l'hôtel, mais il repart demain pour Strasbourg. » Farel se rendit immédiatement à l'hôtel indiqué ; il y trouva un jeune homme de vingt-sept ans, pâle, maigre, à l'air grave et maladif. C'était Jean Calvin. « N'allez pas à Strasbourg, lui dit Farel, restez ici pour m'aider. »

Le jeune homme refusa d'abord, alléguant sa mauvaise santé et son désir de repos. D'ailleurs, il avait besoin d'étudier plutôt que d'enseigner ; il était timide et ne vaudrait rien pour le service public. Farel, regardant l'étranger avec sévérité, lui dit : « Jonas aussi voulut fuir le Seigneur, mais l'Eternel le jeta dans la mer. » Calvin répliqua qu'il ne pouvait pas rester, qu'il avait besoin de repos et d'étude, qu'à Genève il serait sans cesse dérangé et ne pourrait étudier.

Alors Farel, fixant ses yeux étincelants sur le jeune homme, et plaçant les mains sur sa tête, lui dit de sa voix de tonnerre : « Que Dieu maudisse votre repos et vos études, si vous leur sacrifiez l'œuvre que Dieu vous appelle à faire. »

Calvin était muet et tremblant ; il raconta plus tard qu'il lui sembla que la main de Dieu s'appesantissait sur lui du ciel et qu'elle le fixait malgré lui dans cette ville qu'il était si impatient de quitter. Enfin il dit : « Eh bien, je resterai à Genève, que la volonté de Dieu soit faite. »

Farel agit-il entièrement selon Dieu en cette affaire ? Si c'était vraiment la pensée du Seigneur que Calvin restât à Genève, les malédictions et les menaces de Farel étaient-elles nécessaires pour arriver à ce but ? Et si c'était la volonté de Farel qui retenait Calvin, il eût bien mieux valu que son jeune compatriote allât s'ensevelir dans l'étude, à Strasbourg ou ailleurs.

Farel s'était confié en Dieu pour délivrer Genève des

armées de Savoie, et il crut ne pouvoir se passer de Calvin pour combattre le péché, le monde et le diable dans la ville qui lui était chère.

Peut-être Genève avait-elle pris dans le cœur de Farel une place trop grande? Depuis plusieurs années, après Christ c'était Genève qui occupait le plus ses pensées. Il avait prié, travaillé, risqué sa vie à plusieurs reprises, supporté l'opprobre et la persécution pour sa bien-aimée ville.

Souvent même l'œuvre que nous faisons pour le Seigneur devient un piège et une pierre d'achoppement pour nos âmes. Nous ne sommes guère disposés à accomplir les commandements du Seigneur sans voir le fruit de notre travail et à dire comme le Serviteur par excellence : « J'ai travaillé en vain, j'ai consumé ma force inutilement et sans fruit; toutefois, mon droit est avec l'Eternel et mon œuvre est auprès de mon Dieu. »

L'erreur commise par Farel doit être signalée surtout à ceux qui s'occupent du salut des pécheurs. Lorsque nous sommes prêts à donner nos vies pour le bien des âmes, il faut une foi bien grande pour demeurer tranquille en nous confiant à l'Eternel.

CHAPITRE LXVII.

Comment Lausanne fut gagné à l'Evangile.

Malgré son acceptation, Calvin continua son voyage, ayant promis de conduire une personne à Bâle. De retour à Genève, peu après, il fut malade pendant un certain

temps; son œuvre était à peine commencée lorsqu'un événement assez important eut lieu.

Farel avait tenté vainement et à plusieurs reprises d'avoir accès à Lausanne. L'antique cité avec son fier évêque, sa grande cathédrale, son armée de prêtres et de moines, avait toujours fermé ses portes à l'Evangile. Maintenant le Pays de Vaud était entre les mains des Bernois et l'évêque s'était enfui. « On m'a fait un excellent accueil à Fribourg, écrivait-il à son neveu, et je t'assure que nous faisons tous très bonne chère. » Les Bernois ayant décrété qu'il n'y aurait plus d'évêque, firent une entrée triompale à Lausanne et en prirent possession.

Voulant introduire la réformation dans la nouvelle province, le Conseil de Berne décida que les prêtres de Lausanne discuteraient avec Farel, Viret, et tel autre évangéliste capable de rendre compte de sa foi. On fixa la date de la discussion au 1er octobre, afin de laisser aux prêtres le temps de trouver des docteurs habiles.

Charles-Quint écrivit aux Conseils de Berne et de Lausanne pour interdire cette dispute. Mais les Suisses firent la sourde oreille aux ordres du grand empereur qui avait l'Europe à ses pieds. Heureusement, toute l'attention de Charles-Quint se portait à ce moment sur l'invasion qu'il voulait tenter en France.

Lausanne est située sur les riants coteaux du Pays de Vaud; elle domine le beau lac Léman. Sur l'une des collines où la ville est bâtie, s'élèvent les tours de la cathédrale. Autour de ce grand édifice viennent se grouper les antiques demeures où l'évêque et son clergé faisaient bonne chère tout en maudissant les luthériens. De tous côtés on apercevait autrefois des couvents et des églises dominant les toits de la ville. Depuis quelques mois, Pierre Viret prêchait dans l'un de ces monastères; les seigneurs de Berne

en avaient exigé l'autorisation du Conseil de la ville. Cette forteresse du papisme jouissait d'une vue admirable sur les eaux paisibles du lac et sur les montagnes bleuâtres aux sommets neigeux. Mais, hélas! la beauté du pays n'est pas une image de la valeur morale de ses habitants. Voici une scène qui nous le prouvera : à l'angle d'une rue tortueuse, des individus de mauvaise apparence avaient été apostés par le clergé, pour tuer les hérétiques genevois venus à Lausanne pour la dispute. Heureusement, les hérétiques arrivèrent en trop grand nombre pour que les assassins osassent les attaquer; en outre, le complot étant parvenu à la connaissance des autorités, elles firent arrêter les misérables. L'intercession des Genevois leur sauva la vie.

Le dimanche 1er octobre, la cathédrale se remplit d'une foule attentive; on avait établi des estrades pour faire asseoir la multitude des auditeurs, qui se trouvaient ainsi au milieu des dorures et des draperies dont les voûtes de l'église étaient ornées.

Sur les murs et les piliers, de tous côtés, on avait affiché les articles de la discussion; voici ce que disait le premier : « La Sainte Ecriture n'enseigne aucun autre moyen d'être justifié que par la mort de Jésus-Christ offert une fois pour toutes, de sorte que ceux qui parlent de quelque autre moyen d'obtenir la rémission des péchés, renversent complètement la vérité que Christ a révélée. »

La conférence fut ouverte par une exhortation de Farel. « Le Seigneur Jésus-Christ, dit-il, est descendu dans ce bas monde afin que par Lui nous ayons salut et vie. Il est mort afin de rassembler en un corps tous les élus de Dieu. — L'œuvre de Satan, c'est de disperser les brebis; l'œuvre du Seigneur Jésus, c'est de les rassembler. » Il pria ensuite afin que la vérité seule triomphât, et que les infirmités et la faiblesse de ceux qui la présenteraient n'empêchassent

pas les âmes de la recevoir. Il demanda que tous les cœurs se tournassent vers le grand Pasteur des brebis qui a donné sa vie pour son peuple. Farel demanda aussi que nul ne cherchât sa propre gloire, mais que Christ seul fût exalté et glorifié. Ensuite l'assemblée se sépara.

Le lendemain à sept heures du matin, la cathédrale était de nouveau remplie; les costumes variés de la foule prouvaient la diversité des éléments qui la composaient. Au centre de la cathédrale, les orateurs étaient rangés en face les uns des autres; d'un côté, Farel, Viret et Calvin, Marcourt et Caroli (cette fois-ci, Caroli était du parti évangélique!). De l'autre côté se trouvaient environ 174 prêtres, sans compter les moines.

Farel se leva et lut le premier des articles qui étaient affichés, puis il ajouta : « Le ciel et la terre passeront, mais la Parole du Seigneur demeure éternellement. Si donc cette Parole ne proclame pas d'autre justice que celle qui est par la foi en Christ, il est absolument certain qu'il n'y en a pas d'autre. Par la justification, nous comprenons ceci : que le péché est ôté et que Dieu ne nous l'impute plus. Comme un prisonnier est acquitté par le juge, de même Dieu ayant ôté notre péché nous acquitte. Et celui qui reçoit ainsi la rémission de ses péchés est juste devant Dieu comme s'il n'avait jamais commis aucun péché. »

Farel déclara encore que l'œuvre accomplie par Jésus sur la croix est déshonorée et amoindrie par toutes les inventions de purgatoire, de pénitence et d'absolution, d'indulgences et surtout par le « sacrifice perpétuel de la messe. » Il demanda qu'on lût le chapitre XI des Hébreux et le XV[e] des Actes, puis les prêtres furent appelés à donner leur réponse.

Alors un prêtre se leva et dit que les Ecritures commandent la paix et défendent les disputes. Par conséquent,

c'est un acte de désobéissance coupable que de discuter. Et parlant au nom de tous ses collègues, il déclara qu'ils préféraient passer pour avoir été battus, plutôt que de se permettre de discuter les questions qui ne peuvent être décidées que par l'Eglise universelle. Quant à eux, les prêtres, ils désiraient porter leur croix en toute patience et humilité.

Farel répondit et parla assez longtemps, malgré les fréquentes interruptions d'un moine fort en colère. « C'est à votre tour, lui dit enfin Guillaume Farel en le regardant en face; levez-vous et prouvez-nous ce que que vous avez prêché ici à Lausanne pendant le dernier carême. »

Le moine répondit qu'il ne ferait ce qu'on lui demandait que devant des juges compétents. Pierre Viret fit observer que la Parole de Dieu était le meilleur juge. Le moine répliqua que l'Eglise est au-dessus de la Bible, car la Bible n'a d'autorité que si elle est approuvée par l'Eglise. « Autant dire que Dieu ne doit être cru que si les hommes l'approuvent! s'écria Viret. Quelle meilleure autorité pouvez-vous désirer que celle d'un juge infaillible? C'est Dieu qui parle dans sa Parole! » « Ce n'est pas une réponse, dit le moine, chacun peut citer la Bible; vous l'expliquez à votre façon et moi à la mienne; comment savoir lequel de nous deux a raison? Il ne faut pas seulement citer les Ecritures exactement, mais aussi en donner une explication juste. »

Viret répliqua qu'on doit expliquer les Ecritures par elles-mêmes, et que la bonne interprétation est toujours celle qui honore Christ et qui le fait être tout en tous, et non pas celle qui exalte l'homme et qui met de l'argent dans sa poche. « Et quant à ce que vous dites de Satan qui a cité les Ecritures, vous me fournissez une arme qui se retourne contre vous, car le Seigneur Jésus n'a point méprisé les Ecritures parce que Satan les avait citées, mais il a au con-

traire tiré des Ecritures de quoi confondre Satan. Si donc le Seigneur s'est servi de la Bible pour répondre, vous ne devriez pas refuser de faire de même à notre égard. Car si vous n'êtes pas plus grands que Jésus, nous ne sommes pas des diables, mais des frères en Christ. »

Le moine tint bon, déclarant que nul ne lui persuaderait de discuter avec des hérétiques; l'Eglise l'avait défendu et il fallait lui obéir. Enfin, à onze heures, l'auditoire se dispersa pour aller dîner.

Le lendemain, un singulier personnage se leva du côté des catholiques; on pouvait voir, à son costume, que ce n'était ni un moine ni un prêtre.

« Magnifiques et redoutables seigneurs, dit-il, ma profession est la médecine, et non la théologie. Ce n'est donc pas ma place de discuter ces sujets, mais puisque vous permettez à chacun de donner son avis, je donnerai le mien... Ces messieurs ont dit que l'homme est justifié par la foi en Jésus-Christ. Si c'était vrai (car ce n'est pas du tout dans la Bible), les démons seraient nécessairement sauvés. Car saint Jacques dit qu'ils croient; si donc les démons croient, ils ont la foi, et en conséquence ils doivent être sauvés. »

Ce médecin, nommé Blancherose, avança en outre que l'Ecriture ne nous enseigne pas que nous puissions être sauvés par la foi, tandis qu'elle indique quatre autres manières d'obtenir le salut. « Premièrement, disait-il, nous pouvons être sauvés par grâce. » Blancherose semble n'avoir eu qu'une idée vague de la portée de ce mot et avoir cru que c'était une vertu quelconque possédée par certains hommes et qui les rend agréables à Dieu. En tout cas, il pensait que la grâce était entièrement différente de la foi. Le second moyen de salut, au dire de Blancherose, était l'amour. « Marie-Madeleine, dit-il, est un exemple de ce

que je dis, car ses péchés lui furent pardonnés « parce qu'elle a beaucoup aimé. » Troisièmement, on peut être sauvé en gardant les commandements, comme l'a dit le Seigneur : « Si tu veux entrer dans la vie, garde les com- » mandements. » Quatrièmement, par le baptême, car il est écrit : « Si un homme n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume des cieux. »

Farel se leva : « On peut être médecin, dit-il, et théologien en même temps; saint Luc était médecin, mais cela ne l'empêchait pas d'être instruit dans la foi en Christ qui est la vraie théologie. Quant à vos objections, je répondrai d'abord : saint Paul a dit : « L'homme est justifié par la foi sans les œuvres de la loi, » mais cela ne contredit pas saint Jacques lorsqu'il dit que « la foi sans les œuvres est morte, » car Paul parle de la vraie foi. Celui qui la possède croit que Jésus est mort pour le sauver et il comprend ces paroles de Jésus : « Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. » Le vrai croyant discerne le grand amour dont Dieu nous a aimés lorsque nous étions encore ses ennemis. Les démons ne croient rien de semblable, ils ne croient pas que Jésus soit mort pour eux, et les hommes qui n'ont que la foi morte ne le croient pas non plus.

Mais celui qui a la vraie foi en Dieu ne peut qu'aimer Dieu en retour, et s'il l'aime, il gardera ses commandements.

Quant à être sauvé par la grâce, c'est parfaitement vrai que nous sommes sauvés par la grâce, mais nous recevons ce salut par la foi.

Quant au salut par l'amour et à la femme du chapitre VII de Luc, je trouve là une preuve à l'appui de ce que je viens de dire : personne n'explique la chose plus claire-

ment que Jésus quand Il dit que la femme pécheresse l'a tant aimé parce qu'il lui a été beaucoup pardonné. D'ailleurs le Seigneur démontre aussi que ce fut par la foi qu'elle obtint le salut, car il lui dit : « Va-t'en en paix, ta foi t'a sauvée. »

Enfin, quand le Seigneur dit au docteur de la loi : « Si tu veux entrer dans la vie éternelle, garde les commandements, » Il le plaçait sur une route qui le conduirait infailliblement à Christ en lui faisant découvrir qu'il était tout à fait incapable de garder la loi. Cette découverte devait le pousser pour ainsi dire vers Christ qui est « la fin de la loi en justice pour tout croyant. » (Romains X, 4.) Après cela viennent les œuvres qui manifestent notre foi.

Quant au baptême, celui qui ne croit pas est condamné. Dieu ne tient pas compte de son baptême et sa personne n'est pas acceptée. » (Farel paraît penser que le texte cité par Blancherose (Jean III, 5) se rapporte au baptême ; nous pensons qu'il se trompe en cela, quoique au fond sa réponse fût juste.)

L'après-midi, Blancherose reprit la parole. « Je n'ai pas été satisfait, dit-il, de la réponse que maître Farel nous a donnée. Je ne sais pas si je me suis bien expliqué, mais quant à ce que j'ai voulu dire, je suis prêt à sauter dans le feu pour le maintenir. Et de peur qu'on ne me trouve présomptueux, je demande la permission de faire savoir que j'ai voyagé en divers pays, que j'ai été médecin du roi de France et de la princesse d'Orange. Vous savez que des imposteurs présomptueux n'occupent pas d'aussi hautes charges. En outre, messieurs, je suis prêt à vous livrer sept de mes disciples que vous garderez prisonniers, si je ne prouve pas ce que je vais vous dire. »

Le chancelier de Berne refusa cette offre généreuse et dit à Blancherose qu'il pouvait revenir sur le sujet traité le matin, mais qu'il s'en tînt là pour le moment.

« Par le treizième chapitre de la première aux Corinthiens, dit Blancherose, on peut voir facilement que nous sommes sauvés par la charité, car l'apôtre dit que la charité est plus grande que la foi. » Farel répondit : « Je laisse l'auditoire juge de la valeur de votre argument. La charité est plus grande que la foi et l'espérance, donc nous ne sommes pas sauvés par la foi. Vous pourriez aussi bien dire : Le ciel est plus grand que le soleil, donc ce n'est pas le soleil qui donne la lumière ». « Vous prétendez donc, reprit Blancherose avec indignation, qu'il me suffit de croire ! Je puis vivre toute ma vie comme un brigand pourvu que je croie. Dans ce cas nous n'avons pas besoin de faire aucune bonne œuvre, nous pouvons au contraire faire tout le mal que nous voudrons, si nous sommes sauvés par la foi sans les œuvres ! »

Farel répondit : « C'est ainsi que St-Paul a été injurié quand il annonçait l'amour de Dieu et la justice par la foi et lorsqu'il expliquait que là où le péché abonde, la grâce a surabondé. Il était blâmé par ceux qui ne comprenaient rien à la grâce de Dieu. Car celui qui sait ce que c'est que la grâce et qui a la vraie foi, ne parle jamais comme vous venez de le faire. Il ne désire jamais vivre dans le péché ni déplaire à Dieu, celui qui sait avoir été un pauvre pécheur perdu, ne méritant que l'enfer, auquel Dieu a donné son Saint Fils pour être puni à sa place. La foi ne consiste pas à dire des lèvres « je crois », c'est la ferme assurance d'un cœur qui sait à n'en pas douter que Dieu nous a entièrement pardonné à cause de l'œuvre de son Fils qui est mort pour nous. Lisez-nous, continua Farel, en se tournant vers quelqu'un qui était près de lui, le chapitre III aux Romains, depuis le neuvième verset jusqu'à la fin. »

« Ainsi, reprit Farel après la lecture, nous sommes sauvés gratuitement, sans l'avoir mérité et sans les œuvres de la loi. »

Blancherose répondit qu'il ne croyait pas que ces paroles fussent dans les Ecritures. On lui apporta immédiatement une Bible, une ancienne Bible manuscrite sur parchemin, qui venait du couvent des Franciscains, et après avoir cherché le passage en question, on le plaça sous ses yeux. En effet, ces fameuses paroles y étaient bien, l'homme est justifié sans les œuvres de la loi.

Blancherose resta pétrifié d'étonnement. « Oui, dit-il enfin, c'est vrai, l'homme est justifié par la foi, et cet autre verset revenant à son esprit : « Non point par des œuvres de justice que nous ayons faites, mais selon Sa miséricorde Il nous a sauvés. » Le médecin s'assit et garda le silence.

Le maître d'école de Vevey se leva ensuite disant que « sans les œuvres de la loi », pourrait signifier la loi de Moïse, les rites et les cérémonies judaïques. Mais il y a des commandements dans le Nouveau Testament, et pour être sauvés nous devons les garder.

« Mon frère, lui répondit Farel, vous avez besoin d'apprendre quel est le véritable état d'un pauvre pécheur perdu ; c'est un mauvais arbre qui ne peut pas produire de bons fruits. Pensez donc à ce que c'est que de garder les commandements de Dieu, non seulement avec les mains et la langue, mais avec le cœur. Il n'y a qu'une obéissance parfaite qui puisse subsister devant Dieu. Il demande tout votre cœur et non pas la moitié. « Soyez parfaits, comme votre Père qui est aux cieux est parfait. » Pouvez-vous avec votre mauvais cœur garder un semblable commandement ? Faites sortir de son lit un pauvre malade et dites-lui d'aller se promener et de manger un bon dîner comme s'il se portait bien. Vous le tueriez en agissant de la sorte. Les choses qui lui seraient utiles s'il était en bonne santé, amèneraient sa mort, parce qu'il est hors d'état d'en profiter. Lisons le chapitre VII aux Romains, du verset sept à la fin. »

Ces passages furent lus, puis Farel les expliqua, mais un prêtre renouvela jusqu'à la nuit les objections qui avaient déjà été faites, et ainsi se termina la seconde journée.

Le lendemain les prêtres continuèrent leurs efforts sur le même sujet. Ce pardon gratuit donné à ceux qui n'ont rien fait pour le mériter serait, hélas, disait le clergé, le moyen d'encourager les hommes à vivre dans le péché. Ce serait la fin de la piété et des bonnes œuvres, car quel est l'homme qui se soucierait désormais de bien faire?

« Quant à cela, répondit Farel, il serait à souhaiter que les chanoines, les prêtres et les moines n'eussent pas causé plus de scandales par leurs paroles et leur conduite que cette vérité bénie n'en a occasionné ».

Mais Farel parlait à des sourds, et si vous essayiez de tenir le même langage à vos amis et à vos voisins, vous verriez qu'ils vous opposeraient ces mêmes objections. Vous les trouverez tout aussi attachés à l'espérance que nourrit le cœur naturel, l'espérance de nous rendre agréables à Dieu et dignes d'entrer au ciel. Nous avons tous eu cette illusion; nous avons autant de peine à nous en débarrasser que les prêtres du temps de Farel.

Je ne puis donner ici les objections des prêtres, mais, elles se résument ainsi: Qu'est-ce qui vient en premier lieu? L'arbre ou le fruit? La vie ou l'action? Le feu ou la chaleur?

Le second article portait que Jésus est le seul Souverain Sacrificateur et Intercesseur pour Son Eglise. Les prêtres n'avaient rien à dire là-dessus.

Le troisième article disait que la Ste-Ecriture reconnaît comme faisant partie de l'Eglise de Dieu seulement ceux qui font profession d'être rachetés uniquement et entièrement par le sang de Jésus, ceux qui croient seulement à Sa Parole et en font leur point d'appui, sachant que le Sauveur

est absent quant à sa présence corporelle mais qu'Il habite dans Son Eglise, la remplissant, la gouvernant, l'animant par le St-Esprit.

Ici les prêtres intervinrent. « Christ, dirent-ils, est présent dans le pain. » Pierre Viret leur répondit le premier. Puis le chancelier de Berne adressa une exhortation à tout le clergé lausannois en disant que s'il y avait des prêtres convaincus de la vérité, ils n'avaient qu'à signer ces trois articles; ensuite ils pourraient s'en retourner chez eux ou assister au reste de la dispute, comme bon leur semblerait. Ceux qui refuseraient de signer, devaient rester jusqu'à la fin et défendre leurs opinions. Plusieurs membres du clergé allèrent signer en se déclarant convaincus, et ceux qui ne le firent pas, refusèrent également de parler. Mais le chancelier de Berne ne voulut point accepter d'excuse; il fallait parler ou signer.

Le docteur Blancherose et le maître d'école de Vevey furent les plus disposés à raisonner. L'argument favori de Blancherose quant à la transsubstantiation, c'était que nous pouvons bien croire que le pain devient le corps de Christ puisqu'un œuf après avoir été couvé devient un poulet!

Farel et Calvin lui répondirent, puis il se fit un silence. Ensuite un moine se leva et dit : « Mes très chers frères, St-Matthieu dit dans son Evangile, au chapitre douze, que pour ceux qui pèchent contre le St-Esprit il n'y a point de pardon. Je désire en conséquence ne pas commettre ce péché qui consiste à repousser la vérité divine. Je confesse donc devant tous que j'ai été pendant longtemps aveugle et trompé. Je croyais servir Dieu tandis que je ne servais que les hommes. Maintenant je comprends que je n'ai pas d'autre chef que Jésus seul. Je vois qu'il n'y a de rémission des péchés que par Lui seul. Je demande pardon à Dieu de tout le mal que j'ai fait. Je vous demande pardon

de vous avoir si mal enseignés. Pardonnez-moi, car j'en ai besoin. » Et en disant cela, le moine ôta sa robe pour ne plus la remettre.

Alors Farel se leva et dit : « Oh ! que notre Dieu est grand, sage et bon ! Il a eu pitié de la pauvre brebis égarée dans le désert et l'a ramenée dans son saint bercail ! Bénissons le Seigneur ensemble ! Accueillons comme Christ nous a reçus le nouveau frère pour lequel Christ est mort. Ne lui reprochons rien du passé, et comme Dieu a effacé ses péchés de son souvenir, ne les rappelons pas non plus ».

Après cela, il ne resta plus personne pour tenir tête aux réformateurs, excepté Blancherose, mais celui-ci abandonna la partie en déclarant que c'était une tâche au-dessus des forces d'Hercule et qu'en outre les prêtres s'impatientaient. Leurs notes d'hôtels devenaient ruineuses, ils voulaient partir, et d'ailleurs leur présence était inutile puisqu'ils n'étaient pas assez instruits pour discuter. Les débats furent clos le dimanche au soir ; puis Farel prêcha une dernière fois à toute l'assemblée réunie.

Plusieurs prêtres dont les cœurs avaient été touchés du salut commencèrent à annoncer l'Evangile ; quelques-uns même des principaux champions de Rome pendant la conférence furent convaincus. On estime qu'aucun débat public n'avait amené la conversion d'autant de pécheurs.

Lausanne aussi avait reçu l'Evangile. Les images et les autels furent renversés, les calices et les ciboires précieux, les vêtements et les joyaux furent ôtés des églises. La grande statue appelée Notre Dame de Lausanne, que les réformés avaient surnommée la Diane des Ephésiens, fut brisée et réduite en poussière. On dressa un inventaire des richesses ecclésiastiques. L'énumération nous en rappelle une autre. Les églises de Lausanne contenaient : « De la marchandise d'or et d'argent et de pierres précieuses et de perles et de

fin lin, et de pourpre et de soie et d'écarlate, et tout bois de thuya et tout article d'ivoire et tout article en bois précieux, et en airain et en fer et en marbre. »

Les familles qui avaient donné ces ornements aux églises, purent les reprendre. On vendit ce qui ne fut pas réclamé avec les biens ecclésiastiques, et le tout produisit une somme si considérable, qu'elle suffit à fonder des hôpitaux, des collèges et des bourses pour les pauvres. C'est avec cet argent, entre autres, que l'académie et le collège de Lausanne furent fondés et dotés. En outre les chanoines reçurent chacun une pension viagère.

CHAPITRE LXVIII

Chassé de Genève.

Retournons maintenant à Genève avec Guillaume Farel. On pouvait espérer que des jours heureux allaient luire sur Genève, un temps de paix et de repos sous les rayons d'un brillant soleil. Le duc et l'évêque, les moines, les nonnes et les prêtres ont disparu. L'Evangile est prêché, on lit la Bible, les évangéliques ne sont plus persécutés.

Mais Satan est encore là, sans cesse à l'œuvre. Aussi bien des orages devaient-ils encore obscurcir le ciel et voiler les rayons du soleil.

Toutefois les inquiétudes de Farel se portèrent d'abord sur le Pays de Vaud. Le Conseil de Berne avait choisi pour pasteur de Lausanne, le fourbe et vaniteux Caroli au

lieu de Pierre Viret, qui avait travaillé tout l'été dans cette ville.

Messieurs de Berne avaient sans doute lu l'épître aux Ephésiens, mais ils n'avaient certainement pas compris ce qui est dit dans le quatrième chapitre : « Celui qui est descendu est le même que Celui qui est monté au-dessus de tous les cieux afin qu'Il remplît toutes choses, et Il a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs ».... Ce qui est certain, c'est que ce n'était pas Christ qui avait envoyé l'imposteur Caroli à Lausanne.

Le Conseil de Berne avait chargé Farel de trouver des pasteurs pour les autres paroisses du Pays de Vaud. Farel n'avait pas attendu ces ordres pour s'occuper de la moisson, il savait qu'elle était grande et qu'il y avait peu d'ouvriers. Pierre Viret, Christophe Fabri, Eymer Beynon travaillaient avec zèle. « Mais hélas, dit Farel, la plupart de ceux qui connaissent la vérité, préfèrent mourir en Egypte plutôt que de vivre de manne dans le désert. » Farel allait de village en village autour de Genève. « Si vous ne venez pas lui aider, écrivait Calvin à un ami, vous le perdrez bientôt tout à fait, car un semblable fardeau est trop lourd, même pour une santé de fer comme la sienne. »

Calvin prêchait à Genève, dans la cathédrale de Saint-Pierre; d'abord on fit peu d'attention à lui; au bout de quelques mois, sur la recommandation de Farel, il fut invité à rester à Genève et à donner une instruction régulière au peuple. Bientôt il conquit une place supérieure, sa parole devint une loi pour le Conseil, pour le peuple et, avouons-le, pour Farel lui-même. Il écoutait avec respect ce jeune homme de vingt-huit ans et l'on nous dit que le chrétien d'âge mûr et d'expérience était pour ainsi dire assis aux pieds du jeune docteur, comme l'un de ses disciples.

Il est hors de doute que Calvin était un homme extraordinaire. Il possédait une étendue d'esprit et une force de volonté qui se seraient imposées à ses semblables lors même qu'il ne serait pas devenu un chrétien, et quelle que fût la carrière qu'il eût embrassée. Il était doué du précieux don de l'organisation. En outre il était un administrateur remarquable. Ce don précieux fut très apprécié du Conseil de Genève.

Il avait conçu le plan idéal d'une église. Farel portant en tous lieux le flambeau de la Parole, avait éclairé les esprits. Il devenait nécessaire d'unir ces âmes réveillées.

Malheureusement en comparant ces projets avec la Bible, on est forcé de reconnaître que Calvin entreprenait une œuvre dont Dieu ne l'avait pas chargé. Cette œuvre a déjà été faite par Celui auquel Dieu l'avait confiée, l'Homme-Dieu qui maintenant est assis à la droite de son Père.

Nous voyons dans le chapitre douzième de la première épître aux Corinthiens, un corps organisé, non par l'homme mais par Dieu lui-même ; c'est ce corps dont Dieu a conçu le plan dès avant la fondation du monde, ce corps qui est un et qui a plusieurs membres.

Et qui met les membres à leur place dans le corps ? « Dieu, dit la Bible, a placé les membres, chacun d'eux dans le corps, *comme Il l'a voulu.* » II Cor. XII, 18.

Dans le chapitre quatrième de l'épître aux Ephésiens que nous avons déjà cité, il est dit en parlant de Christ ressuscité et glorifié : « Il a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, pasteurs et docteurs en vue de la perfection des saints pour l'œuvre du ministère, pour l'édification du corps de Christ. »

Nous voyons par là que Dieu appelle l'Eglise le *corps de Christ.* Il était donc impossible que Calvin ajoutât un

membre à ce corps, ni qu'il pût changer la place ou la fonction que Dieu avait assignée à chacun. Tout ce que Calvin pouvait faire, c'était d'exhorter chaque membre à discerner sa place et à remplir la fonction dont Dieu l'avait chargé.

Jean Calvin était un vrai serviteur de Dieu, mais il s'est trompé en voulant « organiser l'Eglise de Dieu; » il semble n'avoir pas compris que c'était le corps de Christ Lui-même qu'il entreprenait de reconstituer. Cependant il avait bien compris que les pénitences des catholiques sont inutiles et même mauvaises devant Dieu, puisque Christ a déjà expié complètement tous nos péchés. Mais il ne s'est pas aperçu que Christ a aussi pleinement accompli l'œuvre que lui, Calvin, allait commencer dans Genève.

Il est nécessaire, pensait le réformateur, d'unir les âmes qui ont été éclairées. Mais il y avait quinze siècles que l'Homme-Dieu, le seul qui pût le faire, les avait unies parfaitement et pour toujours, par l'œuvre de la croix.

En effet, nous lisons dans la Bible que Jésus est mort et qu'Il est ressuscité afin de rassembler les enfants de Dieu dispersés. Le chapitre des Corinthiens que nous avons déjà cité, indique de quelle manière glorieuse cette œuvre a été accomplie : « Nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit, pour être un seul corps. »

Ainsi nous sommes amenés dans l'unité du corps de Christ. L'Esprit nous unit, nous joint à tous ceux qui appartiennent à Dieu sur la terre... Ainsi le croyant est baptisé pour être d'un seul corps. « Il est un seul esprit avec le Seigneur. » (1 Cor. VI, 17.)

Mais ni le Conseil de Berne, ni Calvin n'avaient encore compris ce qu'enseigne la Parole de Dieu à ce sujet.

Calvin commença par écrire une confession de foi que chaque habitant de la ville devait signer, par laquelle il

s'engageait entre autres à garder les dix commandements; ce fut Farel lui-même, à la requête de Calvin, qui présenta cette confession au Conseil pour la faire signer au peuple.

Farel, cependant, écrivant à Berthold Haller, lui expliquait que le croyant n'est plus sous la loi; il n'aurait jamais pensé sans doute à faire observer les dix commandements aux inconvertis. Mais son respect pour Calvin semble parfois lui avoir ôté le discernement des choses spirituelles.

On a déjà dit avec raison que si les chrétiens sont en général sur leurs gardes contre l'orgueil, ils le sont rarement contre la fausse humilité. Cependant ces deux défauts proviennent de la même source; seulement l'un est plus rare que l'autre. Il faut néanmoins nous en défier, car la fausse humilité risque de nous faire abandonner la vérité de Dieu par respect pour la sagesse ou l'instruction d'un autre, auquel la vérité n'a pas été manifestée clairement.

Abandonner notre opinion personelle n'aurait pas grande importance, mais lorsque les choses que Dieu nous a fait comprendre sont en cause, nous devons la maintenir, « même si un ange du ciel venait nous prêcher le contraire. » Paul qui s'appelait « le moindre des apôtres, » a pourtant osé « résister en face à Pierre, parce qu'il méritait d'être repris. » (Gal. II, 11.) Les Genevois furent très irrités lorsqu'on leur donna l'ordre de signer la confession proposée par Calvin. Quelques-uns, parmi lesquels Antoine Saunier, protestèrent quant aux dix commandements, disant qu'ils ne voulaient pas prendre un engagement impossible à tenir. Le Conseil répondit en ordonnant de signer ou de quitter la ville. Beaucoup de gens ne voulurent ni quitter ni signer; en 1537 on essaya de nouveau, mais en vain, de leur faire accepter l'ordre établi.

Alors tous ceux qui soupiraient après la liberté de boire et de jouer, de jurer et de se quereller, commencèrent à

pousser les hauts cris contre Farel et Calvin. Peu à peu ces mécontents formèrent un parti qu'on a appelé les Libertins.

Le 31 mars 1538, le gouvernement bernois convoqua à Lausanne un Synode, auquel les pasteurs de Genève furent convoqués, avec voix consultative seulement. Messieurs de Berne ne voyaient pas de bon œil qu'on s'écartât autour d'eux du type ecclésiastique qu'ils avaient établi dans leurs domaines. Non seulement l'Eglise genevoise avait porté ses exigences en matière de confession de foi plus loin que celle de Berne, mais elle avait modifié plus radicalement le cérémonial anciennement usité. Les fêtes autres que le dimanche avaient été abolies; les baptistères et les pains sans levain, conservés à Berne, avaient été mis de côté à Genève. Le Synode de Lausanne se prononça pour le maintien des quatre fêtes (Noël, le Nouvel-an, Notre-Dame et l'Ascension), des baptistères et des pains sans levain. Le gouvernement bernois invita d'une manière pressante le gouvernement et les ministres de Genève à se conformer à cette décision.

Le Conseil de Genève exhorta Farel et Calvin à se conformer aux décisions du Synode de Lausanne, mais les deux prédicateurs refusèrent. Le Conseil ayant insisté à propos du pain sans levain, les réformateurs répondirent que les citoyens de Genève n'étaient pas dans l'état requis pour participer à la Cène du Seigneur. En conséquence, cette table ne fut pas dressée le dimanche suivant, jour de Pâques, et Farel et Calvin prêchèrent, malgré la défense des syndics; ils expliquèrent à leurs auditeurs pourquoi ils ne pouvaient les recevoir à la Cène.

Toute la ville fut agitée; le Conseil fit venir les deux prédicateurs et leur ordonna de quitter Genève sur le champ. « C'est bien, dit Farel, c'est Dieu qui l'a fait. »

Tandis que les serviteurs du Seigneur s'en allaient, les

émeutiers les poursuivirent le long des rues en criant : Au Rhône! au Rhône! comme six ans auparavant, du temps des papistes. C'est ainsi que Farel fut banni de la Genève protestante! Genève qui lui était devenue plus chère que toute autre chose ici-bas, devint la verge dont Dieu se servit pour châtier son serviteur. Mais par cela même Farel eut l'honneur de souffrir l'opprobre et le mépris à cause de sa fidélité envers son Maître. Il est bon de rappeler ici les paroles suivantes, que Farel avait prononcées en répondant au moine d'Aigle : « J'ai prêché et je le maintiendrai par la Parole de Dieu, qu'aucun homme vivant n'a le droit de changer ou d'ajouter quoi que ce soit au culte et au service de Dieu tels qu'Il les a ordonnés. Dieu nous a commandé de nous en tenir à ce qu'Il a établi Lui-même et il nous est défendu de faire ce qui est bien à nos propres yeux. Si un ange du ciel venait nous dire de faire autre chose que ce que Dieu nous a ordonné, qu'il soit anathème! » Rendons grâce au Seigneur de ce que Farel, plutôt que d'abandonner le sentier de l'obéissance à Dieu, a préféré se laisser chasser de la ville qu'il aimait. C'était pour lui un sacrifice aussi pénible que de « s'arracher l'œil et de se couper le bras droit. » Mais il fut prêt à l'accomplir pour l'amour de Celui qui lui était plus cher que Genève!

CHAPITRE LXIX

Etranger et voyageur.

C'est en avril 1538 que les deux prédicateurs furent chassés. Beaucoup de Genevois déplorèrent cette mesure, ceux chez lesquels l'œuvre de Dieu avait été véritable et profonde.

Pendant un temps tout sembla perdu. On aurait pu croire la ville, après le départ des réformateurs, tombée au pouvoir d'un ennemi plus redoutable que le duc de Savoie. Les désordres, les blasphèmes, les querelles, l'ivrognerie et les disputes se succédaient. Le souvenir de Genève était pour Farel un lourd fardeau, qu'il était obligé de remettre au Seigneur. Il devait bannir de sa mémoire les jours douloureux par lesquels il avait passé et regarder à Christ, le suppliant de se glorifier Lui-même et de tirer le bien du mal, la bénédiction de la misère et de la ruine. Mais de tout ce qu'il souffrait, rien ne lui semblait aussi amer que l'ingratitude de ceux qu'il avait aimés avec tant de ferveur. Il écrivait de temps à autre au petit troupeau de croyants restés fidèles, ne faisant aucune allusion à ses chagrins, ni à la conduite des Genevois envers lui, mais les suppliant de s'humilier devant Dieu afin qu'Il pût les restaurer et les bénir.

Après un voyage accidenté, Farel et Calvin arrivèrent à Bâle, accablés de fatigue. Farel logea chez un imprimeur ; pour la première fois il éprouvait le besoin de prendre du repos. Mais son répit fut de courte durée; en juillet ses

anciens amis de Neuchâtel lui écrivirent pour le supplier de venir s'établir au milieu d'eux. Leurs lettres pleines d'affection le rafraîchirent et l'encouragèrent. Cependant il répondit qu'il n'accepterait d'être le pasteur de Neuchâtel qu'à la condition qu'il lui serait laissé pleine liberté de se rendre ailleurs toutes les fois que le Seigneur l'y appellerait. Cette condition ayant été acceptée, le réformateur se rendit dans la paisible petite ville, où il fut reçu à bras ouverts et où il nous dit lui-même que sans le souvenir de Genève, il aurait été vraiment heureux. Désormais, et jusqu'à la fin de sa longue vie, Neuchâtel sera son pied-à-terre. Malheureusement le cœur humain, à Neuchâtel comme à Genève, est toujours le même. Farel devait en faire l'expérience une fois de plus. Ainsi que Calvin, il avait compris d'après la Bible que le Seigneur a établi une discipline dans son Eglise. Or peu après son arrivée à Neuchâtel, des difficultés s'élevèrent à ce sujet. Une dame qui s'était querellée avec son mari et refusait d'habiter avec lui, se présenta à la table du Seigneur. Farel annonça publiquement qu'elle ne pouvait être reçue à la Cène, ses amis prirent parti pour elle et demandèrent à grands cris l'expulsion de Farel. Le réformateur tint bon, prêt à se retirer plutôt que de désobéir au Seigneur. Mais cette fois ceux qui avaient à cœur la gloire de Dieu furent les plus forts, Farel resta, et la dame en question fut excommuniée.

Au bout de trois ans, Calvin fut rappelé à Genève, où il recommença à constituer la république genevoise. Il désirait que Genève s'organisât sur le modèle de la société de l'Ancien Testament.

A partir de ce moment, l'histoire de Genève devient distincte de celle de Farel. Nous la laisserons de côté, désormais, sauf dans une ou deux circonstances.

En 1542, nous trouvons Farel à Metz, prêchant à un au-

ditoire de trois mille personnes, dans un cimetière qui appartenait aux dominicains. En vain les moines sonnaient leurs cloches et excitaient des émeutes, la voix de tonnerre du prédicateur dominait tout ce bruit.

A cette époque, la peste éclata à Metz; beaucoup de gens s'enfuirent, mais Farel trouva au contraire que c'était le moment de rester. Au milieu du fléau, des persécutions, en face de la mort, le réformateur continua son travail. L'une des prières qu'il prononça alors, nous a été conservée. La voici : « Seigneur, tu sais quelles sont les cruautés qu'on accumule sur tes serviteurs. Nous voyons la terre couverte de sang, les corps de tes saints jetés à la voirie, le feu et la fumée s'élevant vers le ciel; on massacre tes enfants de tous côtés. Mais pour toute vengeance, nous te demandons seulement que ta Parole ait son libre cours et que Satan soit confondu. Accorde-nous cette requête, Seigneur, car qu'est-ce que nos corps et nos biens en comparaison des âmes, ces âmes que tu as rachetées, ces âmes dont quelques-unes soupirent après toi, bien qu'elles te connaissent si peu? Père Eternel, fais en sorte que nul ne soit reçu que ton Fils Jésus, qu'il ne soit fait mention d'aucun autre, que rien ne soit dit, ni fait, ni enseigné, ni pensé, excepté ce qu'Il a ordonné et commandé. »

Pendant que le réformateur était à Metz, il faillit être étranglé dans les environs par une bande de femmes, puis il fut attaqué par des hommes armés pendant qu'il prenait la Cène avec trois cents croyants, et grièvement blessé; on dut le soigner quelque temps à Strasbourg avant qu'il pût reprendre ses travaux.

Ensuite, il fit une visite à Genève; les temps étaient changés, Calvin devenait peu à peu le chef de la république genevoise, il se voyait honoré et obéi par les citoyens les plus respectés.

Les habits usés et déchirés de Farel attestaient sa pauvreté et sa vie laborieuse. Le Conseil lui fit faire un costume neuf. Mais le réformateur voulait rester indépendant du Conseil et des Genevois, et être libre de leur dire la vérité. Il refusa donc poliment le présent offert. Il est réjouissant de voir Farel rester toujours le même, « le chétif prédicant » envoyé le bâton à la main dans le service du Seigneur et ne dépendant que de Lui seul. C'était une plus belle place que celle de dictateur dans la république de Genève.

Calvin garda le costume, il écrivait plus tard à Farel qu'il était encore chez lui, attendant que quelqu'un voulût l'accepter. Il aurait bien aimé que Farel vînt s'établir auprès de lui; mais le Seigneur avait donné une autre tâche à son serviteur. Il lui avait tracé un sentier moins remarqué des hommes et qui le laissait dans l'ombre, tandis que Calvin allait acquérir un renom égal à celui de Luther.

Néanmoins Calvin éprouvait une très sincère amitié pour Farel, et n'ayant pas réussi à le retenir à Genève, il espéra que le Conseil de Berne lui donnerait la place de professeur à Lausanne.

De cette manière son ami serait peu éloigné de lui et occuperait un poste distingué.

Mais Farel n'était pas destiné aux honneurs de ce monde et du reste Berne le regardait avec froideur, ne lui ayant pas pardonné son opposition aux jours fériés, aux pains sans levain et aux fonts baptismaux.

Heureusement pour lui, Farel put continuer sa route sans être entravé par les dignités et les titres, n'ayant d'autre maître que Christ. Il disait que le seul nom auquel il aspirât, c'était celui de prédicateur de l'Evangile de Dieu. Les années passaient et Farel travaillait toujours. — Nous retrouvons ses traces à Montbéliard, à Metz, à Genève, en Allemagne et dans diverses villes de France.

Enfin, en 1553, Calvin reçut la nouvelle que Farel, qui avait alors soixante-quatre ans, était mourant à Neuchâtel. Il se rendit en toute hâte auprès de lui, mais après lui avoir fait une visite de quelques jours il repartit, ne pouvant supporter de le voir mourir. Cependant le Seigneur exauça les prières des siens et Farel se rétablit; peu après il prêchait comme par le passé.

Dans l'automne de cette même année, Calvin supplia son vieil ami de venir à Genève. Cette invitation avait lieu dans de tristes circonstances. Depuis quelque temps un Espagnol, Michel Servet, prêchait, enseignait, et publiait des erreurs blasphématoires; il niait entre autres la divinité du Seigneur Jésus. Servet entraîna plusieurs des libertins de Genève, qui furent bien aises de trouver l'occasion de contredire et d'attaquer Calvin, lequel avait parlé sévèrement des hérésies de Servet.

Jusque-là nous pouvons approuver Calvin ; il agissait comme un fidèle serviteur de Dieu. Mais il commettait une grave erreur en plaçant les chrétiens sous la loi ancienne des dix commandements, et en croyant que les châtiments prescrits par la loi de Moïse contre les hérétiques, devaient encore être appliqués tels qu'ils sont indiqués dans le chapitre vingt-quatrième du Lévitique. Il croyait sincèrement qu'on ne devait pas laisser vivre les hérétiques et les blasphémateurs. Ceci ne doit point nous étonner, car il avait été élevé comme tous ses contemporains dans l'idée que l'hérésie doit être punie de mort; Rome enseignait cette erreur depuis des siècles. Si des péchés contre l'homme, tels que le meurtre, par exemple, doivent être punis de mort, combien plus, disaient les docteurs papistes, les péchés contre Dieu !

Cet argument était plausible en apparence et nous ne pouvons pas nier que pécher contre Dieu ne soit pire que

pécher contre l'homme. Mais le Seigneur Jésus avait prévu la conclusion que les siens pourraient en tirer. Il avait donc dit à ses disciples que Satan sèmerait de l'ivraie parmi le bon grain, et que ses serviteurs voudraient l'arracher ; et il leur avait donné l'ordre de laisser l'ivraie et le bon grain croître ensemble dans le champ qui est le monde, jusqu'à la moisson. Ensuite, au temps de la moisson, le Seigneur enverra ses anges lier l'ivraie en faisceaux pour être brûlée.

Mais l'Eglise qui avait abandonné les enseignements de Jésus-Christ pour retourner aux coutumes judaïques, aux autels et aux sacrifices, abandonna aussi la grâce pour la loi, quant aux hérétiques, elle se chargea de brûler l'ivraie.

De nos jours on est plus éclairé, mais ne nous en glorifions pas, car souvent nous tombons dans l'autre extrême. Le Seigneur avait dit : Le champ c'est le *monde ;* or il arrive maintenant à beaucoup de chrétiens d'agir comme si le champ était l'*Eglise.* Cette erreur nous conduit à ne plus faire aucune distinction entre les croyants et les incrédules, entre ceux qui sont sains dans la foi et ceux qui croient et enseignent des hérésies, entre ceux qui vivent sobrement, justement, pieusement, et ceux qui ne vivent que pour eux-mêmes, étant rebelles à la volonté et à la pensée de Dieu. Les protestants de nos jours, aussi bien que les papistes d'alors, trouveraient des avertissements importants dans la seconde épître aux Thessaloniciens, chap. III, versets 14 et 15, et dans Tite III, 10 et 11.

Dans ce temps-là, le clergé ne comprenait pas qu'éviter un homme et lui refuser la communion avec l'Eglise dans l'espérance de l'amener à se repentir, n'est pas du tout la même chose que de le mettre à mort.

Les protestants de nos jours, au contraire, ne voient pas que c'est désobéir au Seigneur, que de recevoir à sa table et dans la communion chrétienne ceux qu'Il nous a ordonné d'éviter et de refuser.

Calvin n'avait pas entièrement désappris les doctrines romaines et Farel non plus; les deux réformateurs crurent donc sincèrement que le Conseil de Genève faisait son devoir en arrêtant Servet et en le mettant à mort. Il fut condamné à être brûlé vif. Ce qu'il y a d'étrange c'est que nul n'a saisi avec plus d'empressement cette occasion de blâmer Calvin, que l'historien catholique qui a écrit sa vie. On pourrait supposer, en lisant ce qu'il dit à ce sujet, que brûler les hérétiques était une atrocité qui n'était jamais venue à l'esprit d'aucun autre chrétien. Il semble que ce soit un crime dont les annales de Rome n'offrent aucun exemple. Nous savons ce que l'histoire raconte à ce sujet. Pour ne citer qu'un seul pays, l'Angleterre, cinq ans après le supplice de Michel Servet, vit des centaines de bûchers allumés par les prêtres.

Calvin, plus miséricordieux que le Conseil de Genève, le supplia de faire décapiter et non brûler Servet, mais on refusa d'accéder à sa requête. C'est alors qu'il pria Farel de venir tenter un dernier effort pour amener le misérable à la repentance.

Farel vint donc et alla visiter Servet dans sa prison, le suppliant de reconnaître Jésus-Christ pour son Dieu. Mais Servet ne voulut point l'écouter.

Farel joignit ensuite ses instances à celles de Calvin pour que le Conseil ne fît pas mettre à mort l'hérétique d'une façon si cruelle, mais ses efforts furent vains.

On chargea Farel de la triste corvée d'accompagner le condamné au lieu de l'exécution; il essaya encore inutilement de lui parler du Dieu que le malheureux reniait; l'Espagnol maintint son hérésie jusqu'à son dernier soupir et Farel s'en retourna tristement à Neuchâtel.

Les libertins prirent occasion de la mort de Servet pour formuler de nouvelles plaintes contre Calvin. Cependant il

est certain que si Calvin n'était pas rentré à Genève, le Conseil n'aurait pas agi autrement à l'égard de Servet. Il n'était pas difficile d'exciter l'opinion publique contre l'austère réformateur ; il y avait bien des gens qui ne l'aimaient guère, parce qu'en beaucoup de choses il se montrait un fidèle serviteur de Dieu.

Calvin fut donc sur le point de quitter de nouveau la ville. Farel apprenant ce qui se passait, se rendit en toute hâte à Genève, il y fit entendre de sévères répréhensions, puis il repartit aussi vite qu'il était venu.

Le Conseil genevois, harcelé et dominé par les chefs du parti des libertins, leur donna pour le Conseil de Neuchâtel une lettre ayant pour objet de réclamer Farel qui devait être conduit à Genève afin d'y être jugé ; les libertins espéraient qu'il serait condamné à mort.

Calvin fit avertir son ami du danger qui le menaçait. Le vieil évangéliste se mit aussitôt en route, à pied, par une tempête de pluie et de vent, et alla se présenter à Genève.

Il s'en suivit une scène qui doit avoir rappelé au réformateur sa première visite dans cette même cité, vingt ans auparavant. Il se trouva comme alors au milieu d'une foule hostile et violente qui couvrait sa voix par ses cris de colère. Au Rhône ! criait-on de toutes parts dans la salle du Conseil. Parmi ses principaux ennemis se trouvait cet Ami Perrin qui avait été autrefois chez le vicaire épiscopal, pour le défier de contredire les sermons de Froment.

Farel dit de lui que c'était un pilier de cabaret. Le cas d'Ami Perrin vaut la peine que nous nous y arrêtions un instant, car il nous montre qu'il est facile d'avoir le cœur rempli d'inimitié contre Dieu, tout en étant zélé protestant. Le papisme est un joug pesant pour le cœur naturel qui ne veut aucune espèce d'entraves ou de tyrannie; ce n'est donc pas étonnant qu'il se débarrasse du papisme.

Mais le cœur naturel craint encore plus le joug de la Parole de Dieu et l'autorité de Christ que celui d'une fausse religion. Si Farel n'avait été que protestant, il aurait pu devenir le héros de Genève. Mais il était appelé à partager l'opprobre de Christ.

Cependant, il y avait encore des chrétiens sincères à Genève; ceux qui avaient reçu l'Evangile par le moyen de Farel se groupèrent autour de lui et défièrent ses ennemis de toucher un cheveu de sa tête. Il se fit alors un silence et le vieillard put prendre la parole pour présenter sa défense, son plaidoyer respirait une puissance, une ferveur qui atteignirent même les cœurs de ses ennemis, entre autres d'Ami Perrin. Le Conseil l'écouta avec respect et déférence.

Quand Farel eut fini de parler, la majorité du Conseil le déclara innocent. On reconnut qu'il avait agi comme un serviteur fidèle ; ses reproches et ses avertissements furent acceptés. Ami Perrin convint que Farel avait raison. Tous lui tendirent la main en signe de réconciliation, et ils l'invitèrent à dîner avec eux en public, comme preuve d'amitié, avant qu'il quittât la ville.

Après cela, de meilleurs jours se levèrent pour la petite république. Le conflit entre la lumière et les ténèbres s'apaisa; Genève devint un centre lumineux au milieu des ombres épaisses de la chrétienté.

En effet, cette ville servit bientôt de refuge à tous les chrétiens persécutés en France. Farel fit la connaissance de ces étrangers et jouit beaucoup de la communion fraternelle avec eux. A partir de ce moment, le nom de Genève fera dans l'histoire de l'Eglise un contraste honorable avec celui de Rome.

CHAPITRE LXX.

Dernières années de Guillaume Farel.

La circonstance la plus importante que nous ayons à signaler dans la vie de Farel, à cette époque, est bien celle à laquelle nous aurions le moins pensé. A l'âge de soixante-neuf ans, il épousa une de ses compatriotes qui avait quitté la France à cause de sa foi, Marie Torel. Depuis quelques années, elle habitait à Neuchâtel, et sa mère, qui était veuve, dirigeait le ménage de Farel. Marie était une jeune femme pieuse et modeste et paraît avoir été une bonne épouse. Cinq ou six ans après son mariage, Farel eut un petit garçon qu'il appela Jean, probablement en souvenir de Calvin.

Calvin ne paraît pas avoir été satisfait de ce mariage. On dit qu'il resta muet d'étonnement, ce qui n'est pas précisément exact; au contraire, Calvin fit plusieurs remarques sévères à ce sujet, il trouvait que Farel faisait une folie digne de pitié. Cependant, le mariage du vaillant réformateur ne l'empêcha point de porter la Parole du Seigneur partout où son Maître l'envoyait. En 1560 ou 1561, il entreprenait un dangereux voyage.

Malgré ses labeurs incessants, il n'avait jamais oublié le lieu de sa naissance, les Alpes françaises. Depuis l'époque où, après avoir quitté Meaux, Farel prêcha en Dauphiné, plusieurs de ceux qui l'avaient entendu s'étaient employés à faire connaître la Parole de Dieu dans leurs contrées. En outre, Farel envoyait fréquemment dans son pays des col-

porteurs qui répandaient des Bibles et dont les efforts n'avaient pas été vains, grâce à Dieu. Les compatriotes du réformateur ne l'avaient pas oublié non plus; en 1560, quelques délégués arrivèrent de Gap à Neuchâtel et le supplièrent de venir les visiter encore une fois.

Le vieillard se remit en route avec une Bible et le bâton à la main; peu après, il prêchait comme au temps de sa jeunesse dans ses montagnes natales.

Pendant un certain temps, il prêcha sur la place du marché à Gap; ses auditeurs lui demandèrent ensuite de le faire dans une église. Le gouvernement défendit alors de prêcher ailleurs que dans des maisons particulières, mais l'église étant le seul local assez vaste pour contenir la foule, Farel n'en continua pas moins à la réunir dans cet édifice.

Le procureur du roi reçut l'ordre de faire saisir ce prédicant rebelle, mais le procureur était un de ceux qui avaient cru à l'Evangile; il refusa d'arrêter Farel. On envoya alors un autre procureur avec une compagnie de sergents qui se présentèrent à la chapelle de la Sainte-Colombe à l'heure du prêche. La porte était fermée en dedans. Les sergents y frappèrent rudement, et comme personne n'ouvrait, ils forcèrent la serrure et entrèrent. L'édifice était comble d'un bout à l'autre, mais tous les yeux étaient rivés sur le prédicateur et nul ne bougea. Farel ne s'interrompit pas non plus, jusqu'à ce que les sergents, s'étant frayé un passage à travers l'auditoire, montèrent dans la chaire et se saisirent de l'hérétique ayant à la main le corps du délit, la Bible.

Farel fut emmené et enfermé dans un cachot; on ignore comment les amis de l'Evangile réussirent à le faire sortir de prison pendant la nuit. Il se rendit à la faveur des ténèbres sur les remparts de la ville, et comme Paul autrefois, on le descendit dans une corbeille. D'autres amis l'attendaient sous les murs pour le conduire en sûreté, à Neuchâtel.

L'année suivante, Farel reparut dans les montagnes du Dauphiné; les réformés venaient de recevoir la permission de se réunir en plein air, pourvu que les officiers du roi fussent présents. Parmi l'auditoire se trouvait le vieil évêque de Gap, Gabriel de Clermont. Un prêtre qui a écrit l'histoire de ces temps-là, nous dit qu'à la fin d'un des sermons, ce vieillard se leva, et jetant à terre la mitre et la crosse qu'il avait portées pendant trente-cinq ans, il les foula aux pieds, déclarant qu'il voulait suivre le Seigneur Jésus avec maître Farel.

Peu de temps après, la foi de l'ex-évêque fut mise à l'épreuve. De terribles persécutions fondirent sur les évangéliques des environs de Gap; ils prirent la résolution de quitter leurs demeures pour chercher un refuge ailleurs. Ils se mirent en route au nombre de quatre cents, ayant à leur tête Farel et l'ancien évêque de Gap. Cependant, la semence déposée dans les cœurs avait germé et jeté de profondes racines, et malgré cette émigration, la lumière évangélique s'est maintenue jusqu'à nos jours dans cette contrée.

Après le retour de Farel à Neuchâtel, son aide, Christophe Fabri, le quitta pour se rendre à son tour en Dauphiné, accompagné de Pierre Viret. Les deux amis s'arrêtèrent à Lyon, où régnait une peste terrible; ils pensaient que les malades et les mourants seraient accessibles à la bonne nouvelle qu'ils prêchaient.

« Ni la vie, ni ma femme, ni mes enfants, écrivait Christophe Fabri, ne me sont si chers que le Seigneur Jésus et son Eglise. »

Pendant que Farel continuait à travailler à Neuchâtel, la carrière de Calvin touchait à sa fin. Au printemps de 1564, Farel reçut de son ami la lettre suivante : « Adieu, mon meilleur et mon plus fidèle frère, adieu! Puisque le Seigneur a voulu que tu demeures et que je parte, n'oublie

jamais notre amitié qui portera des fruits éternels en ce qu'elle a été utile à l'Eglise de Dieu. Ne prends pas la peine de venir me voir, je t'en supplie. Je ne respire qu'avec peine et je m'attends à déloger à chaque instant. Je sais que je vis et je meurs en Christ. Adieu encore une fois à toi et aux frères. »

Farel se mit aussitôt en route pour Genève; il eut le bonheur de trouver Calvin encore vivant. Les deux amis s'entretinrent une dernière fois du Seigneur qu'ils aimaient, et quelques jours après Calvin était recueilli dans les demeures éternelles.

Farel arrivait, lui aussi, au terme de sa course; il était âgé de soixante-quinze ans; ses travaux incessants auraient tué tout autre moins robuste que lui. Mais jusqu'à ce que son Maître l'appelât, il ne voulut point se reposer.

Après la mort de Calvin, Farel entreprit un dernier voyage à Metz; il risquait sa vie pour aller « semer l'ivraie, » disait l'évêque, mais nul péril ne l'arrêtait.

Et cette fois encore, sa prédication fut empreinte d'une puissance qui releva et consola le troupeau persécuté de Metz.

Enfin, après l'un de ses sermons, il tomba épuisé et ses amis eurent grand'peine à le transporter à Neuchâtel. Arrivé chez lui, il resta couché, trop faible pour se remuer, mais sa chambre était sans cesse remplie de ceux qui l'aimaient, qui venaient lui dire adieu et recevoir ses dernières paroles.

Le 13 septembre 1565, à l'âge de soixante-seize ans, Guillaume Farel fut admis en la présence de son Seigneur, quinze mois après Calvin. Son corps repose dans le cimetière de Neuchâtel, mais personne ne sait plus où est sa tombe, sinon Celui à la voix duquel elle s'ouvrira bientôt.

Tous ceux qui visitèrent Farel pendant sa dernière ma-

ladie, eurent un avant-goût du ciel, qu'ils ne purent jamais oublier. « Ceux qui le virent, nous dit-on, s'en retournèrent donnant gloire à Dieu ; » c'est ainsi que le pieux évangéliste fut encore utile, par sa mort édifiante, aux intérêts de la cause qu'il avait si fidèlement servie.

Il y eut un deuil général à la nouvelle de sa mort. Son ami Christophe Fabri resta à Neuchâtel pour prendre soin du troupeau qui lui avait été si cher. Le petit Jean Farel mourut deux ans après son père.

Telle est l'histoire de ce fidèle chrétien, qui n'a recherché autre chose que d'être un ouvrier approuvé de Dieu, qui n'a désiré d'autre joie que celle de voir glorifier Jésus-Christ.

« Les honneurs, les richesses, les plaisirs de ce monde, dit-il, ne nous ont pas été proposés. Nous avons à servir le Seigneur, c'est tout ce qui nous est offert. » Il fut fait à Farel selon sa foi ; il a joui de l'affection de tous ceux qui aimaient le Seigneur, mais il a eu aussi sa grande part de mépris, d'insultes, d'opprobre et de haine ; des souffrances de tout genre et des travaux incessants ne l'ont jamais abattu. Tandis que les noms de Calvin et de Luther sont célèbres et que chacun connaît leur histoire, on n'a guère entendu parler des cinquante années de travaux de Guillaume Farel. Peu d'hommes, après avoir autant travaillé, sont tombés aussi promptement dans l'oubli, et même ses rares écrits sont presque inconnus.

Il y a peut-être à ce fait singulier une raison que nous n'aimons pas à nous avouer. Le message dont Farel fut chargé n'était pas agréable au cœur naturel de tous. « Que nul ne s'étonne, disait Farel, si je ne puis supporter qu'on mêle Jésus-Christ et son Evangile à des cérémonies que Dieu n'a point commandées, si je ne puis souffrir qu'on prêche et qu'on enseigne des choses qui ne sont pas dans

l'Evangile, ni qu'on cherche le salut, la grâce dans les choses d'ici-bas et non point en Jésus-Christ seul. Qui pourrait me condamner avec justice si je dis qu'il n'y a point d'autre Evangile, point d'autre bonne nouvelle de salut qu'en Jésus-Christ seul.

» C'est pourquoi, lorsque ces Pères célèbres dans les temps anciens parleraient autrement, et même si les anges du ciel venaient nous annoncer un autre Evangile, ne puis-je pas toujours dire avec l'apôtre Paul, qu'ils soient anathèmes ?

» Jésus-Christ et son Evangile! Sont-ce là des choses avec lesquels on puisse mêler des inventions des hommes ? Est-ce que les hommes ont la permission d'y ajouter ce qui leur paraît bon et juste ?

» Je suis convaincu que cette liberté que prennent les hommes et qui consiste à établir et à garder les observances humaines dans l'Eglise de Dieu, n'est pas une liberté qui vienne de Jésus-Christ, mais une licence qui a été forgée sur l'enclume de l'enfer.

» C'est une liberté qui nous affranchit de l'obéissance et du service de Jésus-Christ pour nous rendre esclaves de Satan et de l'iniquité. Ne vaut-il pas mieux être les esclaves de Dieu et nous sentir affranchis de tout ce que Jésus-Christ n'a pas commandé et qui n'est pas contenu dans sa Parole, ensorte que Lui et son Evangile béni règnent seuls dans nos cœurs ! Que le Seigneur nous donne dans sa grâce un cœur honnête et un sentiment vrai de ce qui Lui est dû, qu'Il nous donne une intelligence aussi claire et un don de l'Esprit aussi excellent qu'à l'apôtre Paul, afin que nous soyons gardés de mélanger, de professer, d'observer dans l'Eglise de Jésus-Christ quoi que ce soit qu'Il n'ait pas commandé... Soumettons à une sainte discipline ce qui doit être admis, rejetant ce qui doit être rejeté ; de sorte

que rien ne se fasse ni ne se dise qui ne soit pas purement et simplement selon la Parole de Dieu, par laquelle seule tout devrait être ordonné et gouverné !

» Et que cette Parole soit la seule autorité pour l'Eglise sans qu'on y ajoute ni qu'on en retranche rien de ce que nous y trouvons. »

Chers lecteurs, ayant cru en Jésus, l'ayant connu comme Celui qui nous a sauvés pleinement, parfaitement et pour toujours du péché et de la condamnation, l'ayant connu comme Celui qui siège dans la gloire et qui en même temps habite dans son Eglise par l'Esprit, puissions-nous Lui obéir en simplicité et en vérité comme l'écrit Farel.

Si le Seigneur daignait employer l'histoire de la vie de son serviteur pour amener, ne fût-ce qu'une seule âme à suivre le bon Berger, ce serait la continuation de l'œuvre qui faisait la joie de Guillaume Farel. Ainsi quoique mort, il parlerait encore pour la gloire de son Maître.

« Non pas, disait-il, afin que j'aie des disciples qui suivent mon enseignement et desquels je sois le chef, mais afin que quelques-uns deviennent avec moi disciples de Jésus, le Crucifié,... afin que quelques-uns portent leur croix après Lui et le reconnaissent comme leur Seigneur. »

Il n'y a pas un seul homme sur la terre, ajoute Farel, ni un ange dans le ciel, qui puisse dire en vérité que j'aie attiré des disciples à moi et non à Jésus. Ainsi Dieu fit à son serviteur l'honneur signalé de ne pas permettre qu'il eût un seul disciple se rattachant à son nom. Il lui a accordé de rassembler les hommes non point autour d'un homme, mais de leur présenter Christ dans le ciel comme unique centre de ralliement.

« Si nous le connaissons, écrivait Farel, il faut que ce soit là où Il est, dans le ciel, à la droite du Père. »

C'est vers Christ seul que Farel dirigeait tous les regards

et tous les cœurs. « La foi, disait-il, ne se tourne que vers Dieu et ne reçoit que ce qui est de Dieu. Tout ne lui est rien, excepté Dieu. Rien ne lui plaît, excepté Dieu et sa Parole. »

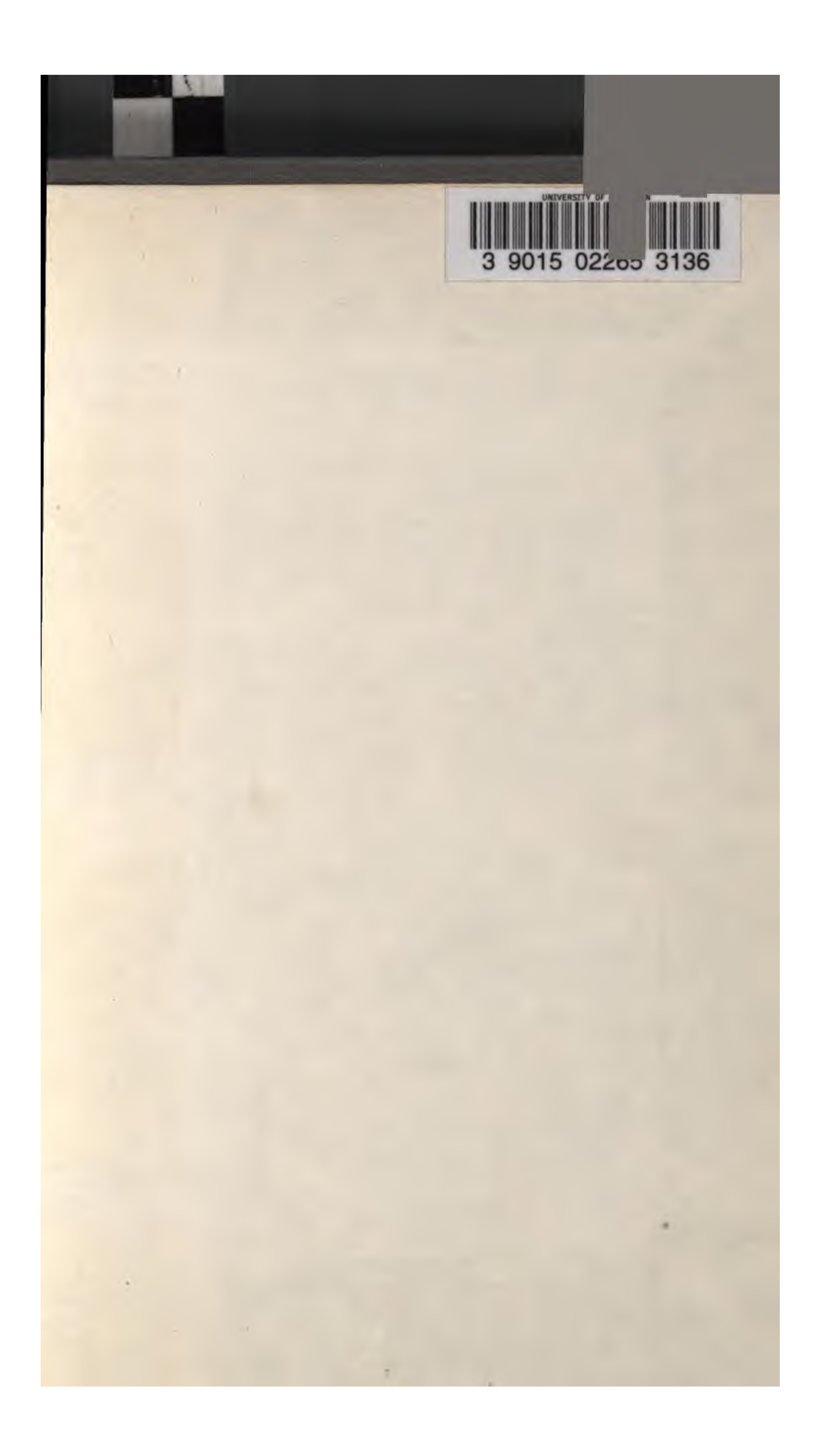
Et maintenant prenons congé de ce fidèle chrétien auquel la voix du Seigneur était si bien connue et qui, à l'ouïe de cette même voix, sortira bientôt du cimetière de Neuchâtel pour être toujours avec le Seigneur.

Chers lecteurs, puissiez-vous tous le rejoindre dans la gloire éternelle, ayant compris comme lui, par la grâce et la bonté de Dieu, la vertu et la valeur du sang de Christ.

FIN

[redacted]

TABLE DES MATIÈRES


UNIVERSITY OF

